

EDGAR CHAUVIN

SERSOU

VASTE PLAINE
DES HAUTS-PLATEAUX ALGERIENS

Avant-propos

Edgar,

Il y a trente ans tu nous léguais ce livre, ce récit épique écrit dans un souffle venu du plus profond de toi-même. Sans pudeur, sous le pseudonyme transparent d'Émile, dans une prose splendide, tu racontes le Sersou que tout le monde voyait, mais que personne ne regardait.

Tu racontes les printemps merveilleux, les étés torrides, les automnes languissants et les hivers glacés. Tu racontes le grain qui lève plein d'espoirs, les pluies qui n'arrivent pas, le sirocco qui dessèche les récoltes et les efforts pour que, d'une terre ingrate, germe le levain.

Tu racontes ta famille unie dans le bonheur et dans l'adversité, ton intimité avec la nature, avec tes chiens fidèles et tes fiers chevaux, ta joie de vivre sur la Terre, avec ses plantes, ses animaux et ses odeurs.

Tu racontes les habitants du Sersou capables du meilleur comme du pire dans les horreurs d'une guerre civile, guerre sans nom qui réveille les plus vils instincts et révèle les plus nobles sentiments, achevée dans une horrible apocalypse : ses habitants disparus sans merci dans la tourmente de l'Histoire.

Mais avant tout, tu chantes un hymne à l'amitié, l'amitié intemporelle qui unit les hommes de bonne volonté au-delà des croyances. L'amitié qui résiste à la guerre, qui résiste à l'érosion du temps, qui sauve et qui permet de croire en l'Homme.

Tu as quitté ta ferme et ton horizon dans la plaine immense, entre Ouarsenis et djebel Saharis. Tu clôtures les 60 années d'existence du Sersou par ce récit jeté à la mer avec l'espoir qu'un lecteur au moins saura le lire et le comprendre. Message d'un banni devenu étranger dans son pays, ultime témoignage d'un perdant de l'Histoire qui crie sa vérité dans le désert.

Tu nous manques, Edgar, tu nous manques mais tu es parti en nous laissant ce livre, cette trace indélébile de ton passage sur terre, au Sersou, Sersou que personne n'aurait pu raconter avec autant de talent.

*Amicale Burdeau-Sersou
Décembre 2020*

À mes enfants... qui ont le droit de savoir

Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie
Et sans dire un seul mot te mettre à rebâtir,
Ou perdre en un seul coup le gain de cent parties
Sans un geste et sans un soupir ;

Si tu peux être amant sans être fou d'amour,
Si tu peux être fort sans cesser d'être tendre,
Et, te sentant haï, sans haïr à ton tour,
Pourtant lutter et te défendre ;

Si tu peux supporter d'entendre tes paroles
Travesties par des gueux pour exciter des sots,
Et d'entendre mentir sur toi leurs bouches folles
Sans mentir toi-même d'un mot ;

Si tu peux rester digne en étant populaire,
Si tu peux rester peuple en conseillant les rois,
Et si tu peux aimer tous tes amis en frère,
Sans qu'aucun d'eux soit tout pour toi ;

Si tu sais méditer, observer et connaître,
Sans jamais devenir sceptique ou destructeur,
Rêver, mais sans laisser ton rêve être ton maître,
Penser sans n'être qu'un penseur ;

Si tu peux être dur sans jamais être en rage,
Si tu peux être brave et jamais imprudent,
Si tu sais être bon, si tu sais être sage,
Sans être moral ni pédant ;

Si tu peux rencontrer Triomphe après Défaite
Et recevoir ces deux menteurs d'un même front,
Si tu peux conserver ton courage et ta tête
Quand tous les autres les perdront,

Alors les Rois, les Dieux, la Chance et la Victoire
Seront à tout jamais tes esclaves soumis,
Et, ce qui vaut mieux que les Rois et la Gloire

TU SERAS UH HOMME, MON FILS.

Rudyard Kipling

Avant-propos

Prologue

Première partie

Les plumes après le duvet

1	1
2	3
3	6
4	9
5	12

Deuxième partie

Le gâchis

6	14
7	17
8	19
9	28
10	30
11	32
12	34
13	38
14	46
15	48
16	52
17	55
18	58
19	61
20	64
21	66

Troisième partie

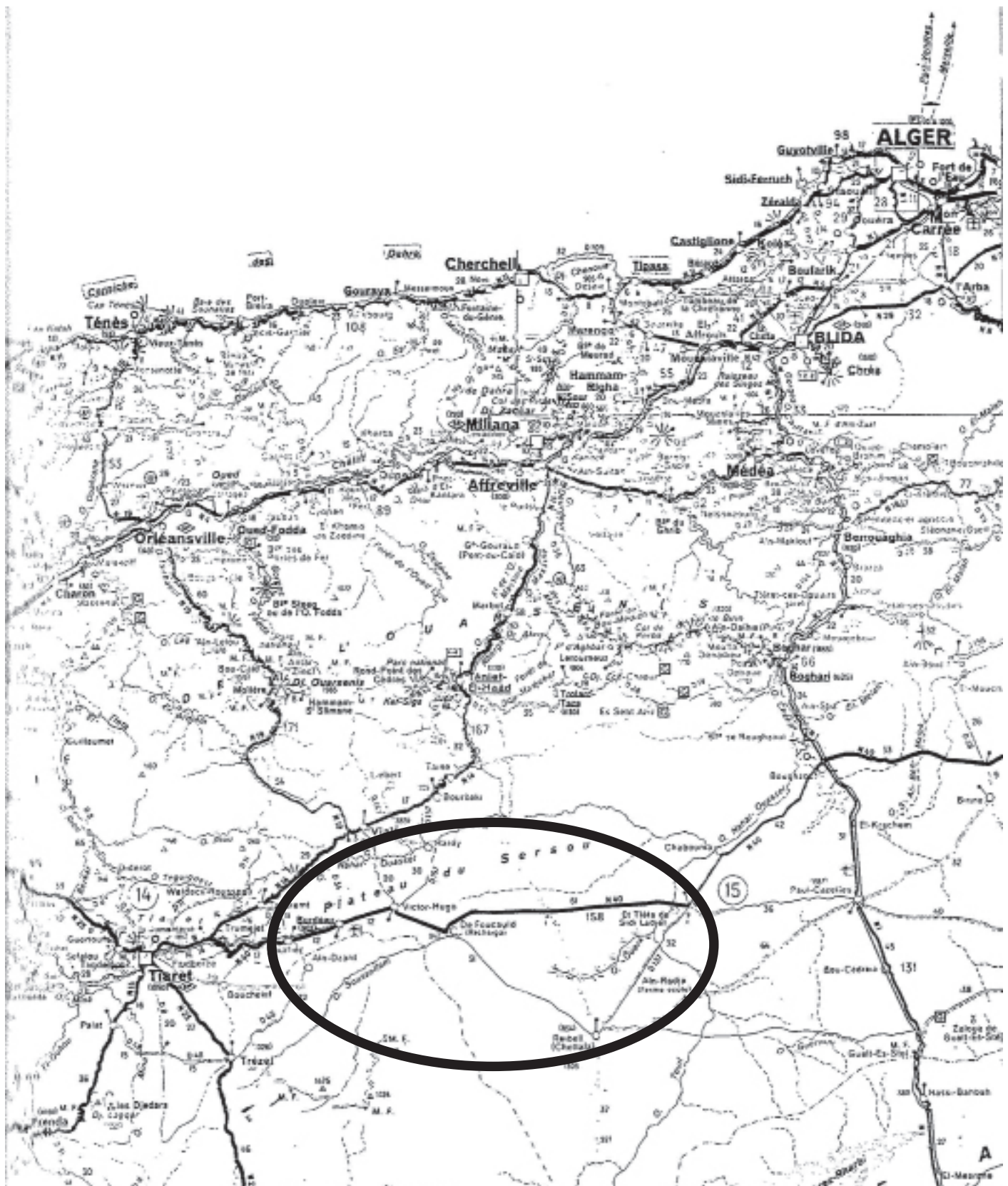
L'agonie

22	69
23	70
24	77
25	80
26	83
27	86
28	89
29	92
30	95
31	98
32	100

Quatrième partie

L'opprobre

33	104
34	107



La plaine du Sersou, à 250 km au sud d'Alger et à 900 mètres d'altitude, est à l'extrême limite de la zone cultivable. C'était, avant l'arrivée des Français, une région de steppe restée à l'état naturel. Elle était parcourue, en été, par des tribus nomades venues du sud pour y faire paître leurs troupeaux. De rares Arabes sédentaires fixés le long des oueds bordant la plaine, au nord et au sud, pratiquaient des cultures vivrières : blé, orge et légumes.

Les villages de Burdeau, Victor-Hugo, Bourlier et Aïn-Dzarit ont été créés de toute pièce entre 1900 et 1905. Les Colons ont défriché et mis en valeur une terre à céréales au rendement faible dû à une faible pluviosité et aux gelées tardives.

Prologue

À vingt-et-un ans, Émile arriva au Sersou. En vérité, il n'avait jamais quitté complètement cette vaste plaine des Hauts-Plateaux algériens qui le voyaient revenir chaque été pour accompagner Victor et Henriette - son père et sa mère - l'un se devant d'être présent pour récolter les céréales, l'autre pour s'occuper de lui.

Lorsqu'Émile se mit à porter des pantalons longs, sa mère ne revint plus au Sersou : à partir de quinze ans, son fils pouvait se passer d'elle pendant un mois. Et puis, il fallait bien qu'elle pensât à le servir, même si, loin de ses jupes, il suscitait encore plus son inquiétude. Henriette n'avait jamais voulu se séparer de son petit : il avait été trop malade dans sa première année.

Elle l'avait mis au monde dans ce Sersou où, en 1918, elle avait pris son premier poste d'institutrice et où, un an plus tard, elle avait épousé Victor revenu de la guerre et redevenu colon.

Elle avait commencé à le mettre au monde dans la ferme louée par son mari : une ferme aride, sans arbres, sans verdure, sans eau ni électricité ; en été, jaune comme les chaumes, en hiver, blanche comme la neige, au printemps, comme une verrue au milieu des blés en herbe. Une ferme avec une maison couverte en tôle ondulées, construite uniquement pour abriter du soleil, du vent et de la pluie.

C'était là, entre quatre murs de pierre blanches et plates bâties à la boue, qu'Henriette avait senti naître son enfant. Toute seule, en criant, en appelant Victor qui était à la chasse. Mais Boukhalifa, un jeune arabe de vingt-cinq ans, était là, sous la fenêtre de la chambre, impuissant, désespéré, à attendre et plus encore à entendre Henriette.

Comme le père et le petit ne devaient pas mourir ce jour là, Victor arrivé enfin... avec un beau lièvre à la main. Boukhalifa l'aida à coucher sa femme dans une carriole qui les amena au village, distant de huit kilomètres. Huit kilomètres de bosses et de trous, de cahots, de roulis et de tangages, de vent et de poussière. Aussi, quelques années plus tard, à écouter Henriette, Émile n'avait pas mi trois heures pour naître, mais huit kilomètres.

Mais il naquit, épuisé d'une mère épuisée qui tint absolument à survivre pour l'élever. Elle le fit avec beaucoup de courage car le petit Émile fut long à se remettre du voyage. Elle ne voulut plus le quitter : il avait trop besoin d'elle pour vivre, mais peut-être aussi, pour tout petit et tout frêle qu'il fut, il avait su lui donner la force de survivre, d surmonter son anéantissement. Ils vécurent tout les deux dans cette ferme de désolation où Henriette pleura souvent mais en cachette de son fils puisqu'Émile, sans savoir, sans comprendre, par instinct, se mettait à pleurer avec elle.

Non, Émile ne devait plus pleurer. Il était sauvé à présent. Confié à Boukalifa, il passait ses journées dehors, à courir, à monter, à descendre, à regarder tout ce trafic de chevaux, de mulets, de charretons, de moissonneuses, à grimper sur les épaules des ouvriers, à mordre dans leurs galettes, et à boire leur lait aigri. Boukalifa qui veillait sur lui, veillait aussi sur Henriette. Il se devait d'être là pour la rassurer, de loin, avec de grands signes d'apaisement ; lorsqu'elle jaillissait de la maison, affolée, courant n'importe où, appelant et criant de ne plus voir son Émile. Alors, Boukalifa ramenait le petit dans ses bras, le tendait à sa mère comme on offre le plus beau cadeau du monde et repartait, heureux, comblé du regard et du pâle sourire d'Henriette.

Hélas ! Pour Émile, l'heure arriva d'apprendre à lire. Sa mère avait attendu qu'il eût cinq ans pour reprendre son poste d'institutrice. À cinq ans, elle l'amena à l'école. Dans sa classe.

Pendant les quatre ans qui suivirent, Émile se vit harnaché, attelé dans les brancards, souvent houspillé mais jamais fouetté. Sa mère, malgré tout l'amour quelle lui portait ou, peut-être pour cela, se refusait aveuglément en faiblesse coupables. Elle prenait chaque jour sur elle pour ne pas le libérer de son carcan, pour refuser les caresses d'un Émile suppliant : son garçon devait apprendre à lire, à écrire, à compter. Il faisait ses devoirs comme elle-même était en train de faire le sien. Et Henriette connaissait ses devoirs envers son fils, son mari, ses élèves, ses amis. Rien ne pouvait la détourner des valeurs auxquelles elle était attachée. Émile, à cinq ans, ne comprenait pas toutes ces choses et ignorait tout de la loi de Sparte. Mais il faisait les frais de cette rigueur intellectuelle et physique. Il croyait que sa mère ne l'aimait plus et elle devait, de temps en temps, l'embrasser très fort pour lui redonner du courage.

Quatre ans s'écoulèrent ainsi durant lesquels il dût se plier aux contingences, faire des choix parmi les choses et les gens, se mettre en colère ou rire d'une futilité. Il devait quelques fois rester silencieux dans un coin pour regarder et comprendre. A neuf ans, il était fier d'entendre sa mère lui dire qu'il était un petit homme. Une fois de plus, le destin devait imposer sa loi. Depuis qu'Henriette patientait dans ce Sersou qu'elle avait fini par abhorrer, elle avait donné l'impression de ne jamais s'en remettre totalement à lui, sauf pour le gel, la grêle ou la sécheresse, qui lui enlevaient tout espoir de pouvoir un jour, avec Victor, payer leurs dettes.

Ainsi avait elle attendu patiemment qu'Émile ait neuf ans pour l'amener à Alger, là où il y avait des lycées, des médecins, et où son fils pourrait voir vivre des gens qui ne vivaient pas forcément dans le malheur. Après dix-huit années passées dans le bled, elle obtint facilement son changement pour le poste qu'elle avait sollicité. Émile et son père suivirent, l'un sans poser de questions, l'autre un peu contraint et forcé. Émile était devenu Algérois et sa mère se promit de lui faire oublier le Sersou. Pendant les dix années qui suivirent, elle s'employa à refouler chez son fils ce qu'il portait au plus profond de lui-même : son goût de la liberté, des grands espaces, de la lutte avec sa finalité qui, pour lui, ne pouvait s'exprimer qu'en terme de victoire.

Henriette avait accouché d'Émile. Le Sersou aussi.

Mais si la mère voulait que le fils oubliât le « désert » où il était né, c'était qu'elle même voulait l'oublier. Elle avait vécu ces années de Sersou comme une injustice, comme la sanction d'une faute qu'elle n'avait pas commise. Pour la jeune fille bien éduquée, entichée de poésie, admirative des arts, des lettres, et férue d'Histoire, le temps passé au Sersou relevait de la relégation. Elle n'avait jamais accepté.

Elle n'accusait personne, sinon le sort, le sien et celui de ceux et de celles qu'elle avait vu souffrir dans leur chair et dans leur cœur, qu'elle avait vus peiner, se révolter et finalement se taire. Elle avait vécu la désillusion, la déception et toute la rancœur de ceux qui étaient venus au Sersou, comme elle, sans savoir. Elle avait vécu leur misère, celle qui oblige à ne vivre que de pain quand on a faim, à ne boire que de l'eau quand on a soif, celle qui oblige les gens dignes à porter des vêtements rigoureusement propres pour excuser les ravaudages, qui oblige les honnêtes gens à aller tout droit voir leurs créanciers pour avouer leur incapacité à s'acquitter. Elle avait vu la misère guetter les plus faibles comme une hyène suit le moribond pour l'agripper en fin de traque, pour le coucher et le dévorer. Elle avait vu cette misère obliger Julien Soleillavoup à se pendre dans son écurie, comme elle l'avait vu violer les consciences les moins solides. Alors, dans cette immense cour des miracles qu'était le Sersou, les cris, la violence triomphaient. Henriette avait vomi et voulait oublier. À Alger, elle allait monter à son fils une autre existence, une autre société, et bien d'autres choses qu'il n'imaginait pas. Chez Émile, la curiosité, la nouveauté de sa condition l'emportèrent et il s'adapta vite et plutôt bien à sa nouvelle vie.

Il y avait à Alger, disait-on, des stades et des terrains de sport capables de lui servir d'exutoire. Il y avait aussi des piscines et des plages où il pourrait apprendre à nager. C'était bien car il aimait l'eau. Celle qui tombait du ciel et qui, au printemps, nourrissait les illusions de ce Sersou froid et sec. Celle aussi qui stagnait sur les pistes en flaques oblongues et ocres. Et puis celle aussi qu'on remontait du puits, à la ferme, fraîche et cristalline, qu'il buvait, buvait longtemps, la tête renversée sous le flot qui tombait de la noria.

Quand, en été, il avait trop couru autour de la ferme, quand le soleil avait pesé des tonnes et des tonnes sur ses yeux et sur ses épaules, Émile, la figure brûlante, allait à la noria, lançait une pierre à la mule endormie et glissait sa tête sous le déversoir pour y rafraîchir sa nuque avant de se retourner pour boire et boire encore. L'eau glacée noyait ses yeux, inondait son visage, son cou, trempait sa poitrine et mouillait son ventre. C'était si bon qu'il allait de nouveau courir sous le soleil pour le plaisir de revenir à la noria. Oui, Émile aimait l'eau, mais quand sa mère espérait le voir plonger dans l'eau de la mer ou d'une piscine, il ne pouvait s'empêcher de ressentir une sorte de contraction de tous ses muscles qui se ramassaient pour se défendre. Comme un hérisson sous la pluie, il se mettait en boule : nager comme un poisson ne l'intéressait pas, puisqu'il n'était pas un poisson.

Émile n'était pas à Alger pour se distraire ou s'amuser. Henriette consultée, affirmait qu'il n'était pas là pour cela. Il était là pour aller à l'école avant que la barbe lui pousse, il ne pouvait être question qu'il y manquât. Sa mère était là qui veillait. Sa scolarité s'en trouva très surveillée et il s'y senti coincé, entravé, ligoté. Il devait attendre d'aller au lycée, à l'autre bout de la ville, pour avoir un peu plus de liberté dans ses mouvements, aller seul par les rues et voyager seul en tramways.

Ces allées et venues dans le tramway, sur la plate-forme d'une rame des « céféra » (CFRA), vaste, sans siège, inconfortable, ouverte à tous les vents, n'ennuyaient pas Émile. Au contraire. Il devait y apprendre tout le folklore de la ville et du pays, voire le peuple divers, bariolé, costumé à plaisir, offrir son spectacle. Un spectacle sans contrepartie, gratuit, pour lui-même, pour se jouer ses comédies et, à l'occasion, ses tragédies, toutes gestuelles autant que volubiles. Et ce n'est pas peu dire. Sauf peut-être aux heures de pointe, lorsque l'affluence pressait les gens les uns contre les autres, les privant ainsi de l'usage de leurs bras. Sans bras, sans mains, il n'était point de moulinet, point d'arabesque dans le vent. La troupe était muette, figée, amorphe, sûrement malheureuse. Il fallait que quelque main s'égarer dans la cohue pour qu'Émile voie rougir un jeune femme et entendre le claquement d'une gifle. Alors, la vie reprenait, réchauffait les cœurs, rendait le verbe. Les exclamations aussi indignées qu'hypocrites donnaient le ton et fusaient les rires qui forçaient le coupable à rire aussi pour égarer les soupçons.

Émile, lui, en côtoyant la vertu, travaillait son vocabulaire.

S'il allait seul en semaine, les jeudis et les dimanches voyaient la mère et le fils sortir ensemble. Henriette savait passer devant ce qu'il fallait voir et connaître. Un jour c'était le palais de Justice et il entendait parler d'équité et de droit. Un autre jour, c'était l'Hôtel de Ville et Henriette parlait de liberté, d'égalité et de fraternité. Et tout naturellement de République. Elle savait et aimait en parler ; d'autant plus longuement qu'elle voyait son fils attentif, posant des questions. Aussi, de l'Hôtel de Ville d'Alger, elle passait au Palais Bourbon à Paris, à la Place de la Bastille, à celle de la Nation. Elle savait choisir ces places et ces palais pour parler de révolution et de démocratie. Sortie après sortie, elle racontait l'histoire de France et celle de ceux qui l'avait faite.

Émile avait beaucoup aimé l'histoire de Baudin, ce représentant du peuple, à qui la rue reprochait ses indemnités de député. Monter sur une barricade, l'intègre Baudin avait alors montré comment on pouvait mourir pour 25 francs. Il aimait entendre parler de Danton, de Robespierre (l'incorruptible), de Jaurès, de Marie Curie, tous capables d'aller jusqu'au bout de leurs idées, de leur devoir. Henriette parlait aussi de chevalerie, de cape et d'épée. Émile écoutait. Ravis.

Ils allaient visiter le port. Devant les bateaux venus d'ailleurs, Émile parcourait le monde, rencontrait d'autres gens, entendait d'autres langues et sa mère savait l'entretenir de leurs différences afin de lui apprendre à les accepter. Alors qu'il s'étonnait de ces hommes ne parlant pas le français comme eux, Henriette avait répondu : C'est nous qui ne parlons pas leurs langues.

Puisque dans ce port, il y avait toujours un navire de guerre à visiter, la mère et le fils montaient à bord. Émile suivait le guide qui donnait l'effectif des marins et le calibre des canons, mais c'est Henriette qui lui montrait les énormes lettres majuscules, faites d'un cuivre rutilant sous le soleil. De grosses et grandes lettres inscrites à l'avant et à l'arrière du navire :

HONNEUR ET PATRIE VALEUR ET DISCIPLINE

Sur le chemin du retour, Émile écoutait évoquer la « Royale » puisque la Marine Nationale n'était pas assez chargée d'histoire. Émile écoutait, écoutait toujours car il trouvait cela beau.

Au cours de ces innombrables promenades, Henriette s'occupait de son fils. Elle pétrissait sa pâte et façonnait son œuvre. Elle le promenait dans la lumière des grandes avenues, le tenait loin des ruelles sordides, ne lui disant et ne lui racontant que ce qui pouvait le grandir en taisant le mesquin.

Ainsi, Émile ignore tout de la misère quelle avait connue et ne savait rien des difficultés qu'elle connaissait encore avec Victor, pour faire face aux exigences de la vie.

Pourtant, depuis un an, les choses avaient bien changé car il voyait sa mère se faire moins rigoureuse quant aux dépenses de la maison. Quand Victor venait passer quelques jours à Alger avant de repartir au Sersou, cultiver une autre ferme qu'il venait d'acheter cette fois, Émile l'entendait siffloter dans la salle de bains. Les beaux vêtements qu'il portait maintenant, Henriette qui se fardait tous les jours, Victor qui venait d'acheter une Peugeot 402, verte, et ce poste de TSF qui aidait à meubler la salle à manger étaient autant de signes révélateurs d'un changement de vie. Émile constatait que son père et sa mère allaient plus souvent l'un vers l'autre.

Cette nouvelle façon de vivre était trop manifeste pour ne pas lui permettre un mot, une allusion, une exclamation. Et Henriette, toujours présente, toujours attentive aux secrètes pensées de son fils, lui expliqua par le menu le pourquoi et le comment de ces nouveautés.

Il comprit alors pourquoi, deux ans auparavant, il avait tant entendu parler du Front Populaire et de l'Office du Blé. Il en avait tellement entendu discuter chez lui qu'il avait quelquefois l'impression d'habiter Paris et de rencontrer Léon Blum à tous les carrefours. Ce qui était devenu pour lui une affaire de politique l'était déjà pour ses parents mais avec des prolongements et des conséquences qu'il ignorait puisque sa mère ne lui parlait jamais d'argent. Elle surveillait son langage.

Il ne savait donc pas que tous les poings levés à Paris, en 1936, avaient triplé le prix du blé, en un seul jour, sans qu'il comprit pourquoi, l'année suivante, le village, au Sersou, organisa une grande fête après les moissons. Une fête comme il n'en avait jamais vu, où il grimpa au mât de cocagne, véritable emblème de ce Sersou où seuls les plus tenaces, les plus rudes, pouvaient supporter les échardes, accepter la glissade, se trouver au sol pour repartir de plus bel et tenter d'atteindre la récompense qu'aucun d'eux n'avaient encore jamais touchée. Une fête où il entendit de la musique pendant trois nuits, il vit des hommes qui ne se connaissaient pas s'enlacer pour danser, des gens qui se connaissaient pour s'embrasser, marcher bras dessus, bras dessous. Il en vit d'autres s'essuyer les yeux en se rencontrant. Ce qui, pour lui, fut de la distraction et de l'amusement, fut pour les colons du village l'éclatement de leur joie devant le naufrage de la galère qu'ils avaient quittée en 1936. Les festivités terminées, les lampions éteints, ils auraient sûrement à beaucoup travailler encore. Ils verraient le froid geler leur blé, la grêle saccager leurs champs, le sirocco échauder leur grain. L'Office du Blé ne ferait pas pleuvoir chaque printemps et ils seraient peut-être encore pauvres, mais ils ne seraient plus jamais misérables.

Henriette avait bien fait de tout dire à Émile. Il éprouvait le besoin, dans son for intérieur, d'une explication qui donnerait un sens à ce changement de climat, d'ambiance qu'il constatait autour de lui et principalement dans sa propre maison. Sa mère avait retardé le plus longtemps possible ses éclaircissements qui étaient aussi des justifications. Elle avait préféré que son fils soit plus âgé, plus solide dans sa tête, moins frappé par ces événements de 1936, pour leur donner l'importance qu'il apprécierait lui-même et non par celle que lui donnaient ses parents. Mais, expliquer la fête au village sans parler du Front Populaire, c'était, tout simplement demander de frauder l'Histoire, de mentir, d'être injuste.

Alors elle avait dit et dit complètement. Elle avait eu raison, Henriette, de craindre que son fils ne soit trop marqué par cette histoire de Front Populaire. Oui, elle avait eu bien raison, car désormais, 1936, ce n'était plus du blé vendu plus cher, de plus beaux vêtements d'une auto neuve et verte, c'était sa mère devenue plus belle, Victor qui sifflotait et riait ; c'était son père et sa mère qui se retrouvaient.

Et ça, Émile ne devait jamais plus l'oublier.

L'année suivante éclata la guerre. Celle de 39, de juin 40, de la capitulation. La guerre finie, l'Armistice signé, ce fut de nouveau la paix. Émile qu'on ne pouvait plus empêcher d'avoir un avis, même s'il devait le garder pour lui, refusa cette paix là : la paix de la défaite.

Peut-être - ou sûrement - parce que Victor et Henriette écoutaient la radio de Londres, Émile, avec eux, devint Gaulliste dès le 18 juin 40, depuis le jour où l'oreille écrasée contre le poste de TSF, il avait entendu une voix et des paroles qui l'avaient rempli d'espoir. Adolescent, il avait besoin, plus encore que les adultes, d'autres choses que de lamentation, de résignation, et de mea culpa. Il n'avait besoin ni de bons sens ni de réalisme, mais de dignité, de courage, d'honneur, de comportement un peu fous utiles à son épanouissement, pour suivre la route qu'Henriette voulait lui tracer. Si, durant les deux ans qui suivirent, il ne connut rien des passions qui font vivre un peuple et le poussent en avant, on lui demanda par contre, de chanter « Maréchal nous voilà » chaque lundi matin dans la cour de son lycée.

Le 8 novembre 1942, à 8 heures du matin, Émile se trouva nez à nez avec la puissante Amérique. Plus précisément avec deux commandos anglais... se disant américains. Il fallut donc qu'on lui expliquât qu'après Dakar, Mers-el-Kébir et devant l'anglophobie qui était toujours dans ce pays une façon de servir la France, il était plus opportun, en effet, d'arriver de Louisiane que de la « perfide Albion ». Malgré la surprise, malgré Trafalgar, Waterloo, Fachoda et bien que ses deux Américains fussent Anglais, il sut les amener chez lui pour boire le café, peut-être le thé.

Dans les jours qui suivirent, Émile se transforma en agent de liaison. Il allait aux nouvelles et les rapportait à Henriette. Dans la rue, dans le ciel, partout, il devait voir la puissance, la richesse, l'efficacité d'un monde qu'il n'avait pas soupçonnés. À l'âge où les influences peuvent s'exercer facilement, il devait conserver de ces visions, des séquelles dont il n'allait jamais pouvoir se débarrasser totalement.

L'armée US passa, laissant sa musique et ses disques incassables. Si Émile s'avéra incapable de rapporter à sa mère une seule boîte de « corned beef », s'il ne sut jamais comment faire pour troquer un litre

de vin contre un « battle-dress » ni se procurer une paire de « rangers », il sut, en revanche, dénicher les disques de jazz qu'il empila dans sa chambre.

Jusqu'à la fin de la guerre, Émile allait danser et s'amuser. Il dansa chaque samedi, chaque dimanche et s'amusa toute la semaine au lycée où étaient ses copains, triés sur le volet, capables de l'épater ou de l'applaudir.

Dans la cour du lycée, là où les élèves attendent toujours quelque chose, d'entrer ou de sortir, il s'éloignait et se tenait à l'écart de ceux - les bons - qui refaisaient et refaisaient leurs devoirs de math. Il les évitait comme on évite de s'approcher d'un puits sans margelle, véritable trou noir, sans fond. Pour lui, les mathématiques avaient toujours été ce trou noir où il tombait chaque fois pour s'y perdre. Alors, quand il entendait parler chiffres, il retrouvait la compagnie de ceux qui vivaient comme lui, en dehors de ces galimatias faits de théorèmes, de démonstrations précises, vigoureuses, méticuleuses, tatillonnes, qui ne visaient finalement qu'à lui apprendre à éborgner les mouches. C'était du moins l'avis d'Émile. Il ne devait plus en démordre et s'habitua, non sans philosophie, à se comporter pour les calculs comme quelqu'un de nul, de carrément nul. Un point et c'était tout.

Le sang d'Henriette probablement trop chargé, n'avait pas pu tout apporter à son fils. Elle devait, s'en vouloir, se reprocher cet oubli. Le fils, lui, ne lui en voulait pas du tout et maintenant qu'il était plus grand qu'elle, il pouvait la prendre par le cou et l'embrasser en riant pour la consoler.

Il était bien obligé, Émile, de cajoler sa mère de temps en temps car il la quittait chaque jour un peu plus sans trop lui dire où il allait. La ville, les camarades qui l'attendaient pour décider des festivités, les amies aussi qu'il retrouvait volontiers parce qu'elles étaient belles, toutes ces attirances l'amenaient tout doucement, et à son insu, à s'éloigner de sa maison. Petit à petit, il habitua Henriette à ses silences, à ses petits secrets qu'il ne pouvait plus lui confier.

Et Henriette, en comprenant tout, en ne disant rien, l'aidait à devenir un homme.

Quand Émile lui faisait trop de peine, il se rachetait en allant lui faire son marché. Outre deux grands couffins pleins à ras bord, il en rapportait tout ce qu'il avait lu sur des étalages où vu dessiné sur les ardoises par les vendeurs illettrés. Il trouvait toujours au marché une anecdote à raconter ou à mimer : dispute après la monnaie mal rendue, querelle à la suite d'un coup d'épaule malencontreux ressenti comme un défi, altercation avec un suiveur obstiné, bagarre après un « fugure de tchoutch » outrageant.

« Fugure de tchoutch ! » Cette insulte, l'Insulte, devait être proférée selon un scénario datant, disait-on, de Carlos el Quinto, et respectait une certaine gradation dans la mise en scène. Avant de lancer « fugure de tchoutch » le protagoniste se devait de chauffer l'ambiance, de faire monter la pression, voire la mayonnaise, d'user de banderilles avec quelques « falso » (lâche) un « falampo », placés au bon moment, et quelques fois un « nousnica » (avorton) jeté en plein visage pour énerver le taureau. Quand tout était en place, quand tous étaient à point, les badauds suffisamment nombreux pour former le cercle, avides de « castagnes », on touchait au point d'orgue, au summum de l'excitation, à l'orgasme, pourrait-on dire. Alors était lâché « fugure de tchoutch » crié pour salir, pour dire l'infâme, le vil, le méprisable, l'abjecte. Qui ne connaît pas le « tchoutch » ne peut mesurer l'horreur de la comparaison ni de la malédiction. Le « tchoutch » est un poisson de la famille des raies. Tout ce qui est laid chez la raie est multiplié par cent chez le « tchoutch » ; c'est un poisson plat comme elle, mais il est plus épais, mou, visqueux, avec des yeux exorbités et glauque, une peau granuleuse, épaisse et verdâtre à faire crever de jalousie le plus affreux des crapauds. Vraiment, le « tchoutch » est répugnant à voir et à toucher. D'ailleurs, seule s'en nourrissent les fantômes des marins perdus en mer. Les pêcheurs qui attrapent un « tchoutch » ne le sortent jamais de l'eau. Horrifié, il jettent tout : la ligne, le « broumitch » (les appâts), le « cabassette » et quelques fois le paletot chez les plus superstitieux.

Ainsi, à Belcourt, à la Bouzaréah, à Bab-el-Oued, dans ces quartiers populeux où les pauvres ont l'honneur à fleur de peau, lorsque quelqu'un se faisait traiter de « fugure de tchoutch », il n'y avait plus d'autre issue pour lui que de provoquer l'offenseur en lui criant :

- Fugure toi-même, la mort de tes oses !

Si devant un tel affront, les témoins n'avaient pas toujours été nombreux, pacifiques, généreux, seulement amateurs de bruit et de gestes, pour ceinturer l'un et écarter l'autre, Émile aurait vu beaucoup de sang couler pour laver l'honneur bafoué. Si heureusement le pire était chaque fois évité, il restait qu'à être traité de « fugure de tchoutch », l'insulte était grave et grande la colère.

Émile prenait son temps pour raconter son marché. Il savait gonfler son récit, le farcir de gestes solennels, de vertueuses paroles et donner à sa façon l'enflure indispensable. Ainsi, il aimait faire le pitre pour sa mère. Elle riait. Il était content. S'il n'était plus le petit garçon qui avait épinglé, dans sa chambre, la carte de France pour suivre la « drôle de guerre », il vécut tout aussi intensément ce qui était maintenant une vraie guerre. Une guerre qui était au centre de la vie et qui occupait tout et... tous.

Il vit partir les hommes ayant plus de vingt ans et moins de quarante. La ponction de la mobilisation fut grande. Dire que tous les appelés, que tous les rappelés rejoignirent leurs casernes en chantant serait exagéré ! Non, aucun d'eux qui vivent leurs études interrompues, leurs affaires en panne, leur famille en difficulté, ne chantèrent en recevant l'ordre de mobilisation. Tous, prirent leur petit bagage et partirent en silence, parce qu'il fallait partir, parce que « c'est normal » disaient-ils. Tout au plus eurent-ils un souhait : celui de débarquer en France le plus tôt possible pour chasser les Allemands du pays.

Héritiers de générations portant la France au pinacle, être les premiers à libérer la mère patrie leur apparut comme un insigne honneur.

« Alger, capitale de la France en guerre » prenait son rôle au sérieux et le slogan s'étalait en tricolore comme arbore une décoration, une distinction, un privilège. Aussi ne faisait-il pas bon pour quiconque en âge et en état de porter les armes de déambuler dans les rues sans uniforme. Les imprudents qui le firent une fois durent, par la suite, s'abstenir d'y revenir tant leur imprudence leur en coûta.

L'Armée d'Afrique, la Première Armée, s'ébranla avec ses chars flambant neufs, ses hommes bien habillés et bien équipés. Les familles qui avaient un fils ou un frère dans les troupes de choc, les unités parachutistes ou les commandos spéciaux, ne manquèrent pas d'en faire état. Ce fut leur fierté. Celles qui reçurent la triste nouvelle, le télégramme officiel annonçant la mort - « Mort pour la France » - se replièrent sur elles-mêmes, cachant leur malheur dans le silence. C'était la guerre.

Après la Sicile, si dure à conquérir, après l'Italie où le Monte-Cassino arrêta les Tirailleurs algériens, marocains et sénégalais, cette armée débarqua en Provence, remonta la vallée du Rhône et buta en Alsace sur les troupes allemandes. La traversée du pays, du sud au nord, se fit dans l'allégresse. Les forces Françaises de l'Intérieur furent intégrées dans les unités régulières. En termes troupiers, ce furent les « Fifi » au milieu des « Pieds-Noirs » : « Fifi » puisqu'il ne pouvait plus être question de prendre le maquis devant l'ennemi, « Pieds-Noirs » probablement parce qu'ils avaient beaucoup marché dans la boue depuis l'Afrique du Nord, ou peut-être parce qu'ils n'avaient pas eu le temps de se laver dans le Garigliano.

Et le 8 mai 1945 Émile, au cinéma, vit la séance s'interrompre, une dame s'avancant sur le devant de la scène, dominait son émotion, annonçait la victoire, cette fois. En ville, il eut du mal à retrouver ses amis. Tout Alger était dans les rues où la foule demeura trois jours et trois nuits. Il rentra chez lui, aphone. En le voyant, Henriette pleura de joie, était-ce la joie de voir la victoire ? était-ce la joie de voir son fils dispensa pour la guerre ? Il ne le sut jamais.

Ainsi, Henriette amena-t-elle son fils, à l'âge où, après avoir effectué son service militaire, il la quitta pour retourner dans ce Sersou qu'il n'avait pas oublié. Dès qu'il y fut revenu pour « gagner sa vie » comme l'ont dit maladroitement, qu'il partit pour donner sa mesure, la jeune pousse qu'elle avait arrosée, abritée, taillée et redressée avec tant de conviction, devait être détruite par des prédateurs qu'elle n'avait jamais soupçonnés.

En lui parlant morale, devoir, éthique, respect des autres comme de soi-même, elle avait voulu lui montrer les lumières et le beau. Mais en le voulant parmi les vainqueurs, elle ne sut jamais qu'elle l'avait précipité dans le caps des vaincus, de ceux qui perdent pour être incapables de tricher, de salir... et de se salir. Henriette n'avait pas initié son fils à la confrontation avec ce qu'on appela les « événements d'Algérie ». Événements qu'on appela aussi « sale guerre ». Autant d'appellations qui n'étaient qu'euphémismes, pour ne pas prononcer le vrai nom d'une guerre qui était subversive. Une guerre subversive qui mit sept ans pour ruiner les cœurs, les esprits, les consciences.

Si capable, comme toutes les guerres, de dispenser la mort, celle-ci fut en outre capable de saper, de démolir, d'effondrer les valeurs établies et reconnues par tous : Bible et Coran jetés au même feu, civilisations oubliées, Histoire injuriée. Devant tant de renoncement, de Bien sacrifié au Mal, on préféra parler de « sale guerre » pour ne pas avouer que ces « événements » n'étaient qu'un gigantesque crachat à la face des hommes.

Non, Émile, comme des millions de ses semblables, n'était pas préparé à vivre pareil gâchis.

Première partie

Les plumes après le duvet

1

En revenant habiter au Sersou, Émile voulut vivre la vie qu'il souhaitait : libre, seul avec lui-même mais aussi avec ceux qu'il choisirait pour amis, comme il l'avait fait à Alger, c'est-à-dire sans préférence pour leurs qualités ou leurs défauts, mais à condition que leurs travers ou leurs vertus soient capables de le conquérir. Il aimait se laisser conquérir par ceux qui avaient du charme, du relief, ou qui possédaient cet indéfinissable qui savait le retenir auprès d'eux. Il aimerait ses amis pour ce qu'ils seraient au fond d'eux-mêmes, et ne s'attarderait pas sur ce qu'ils voudraient lui montrer.

Il goûtait au fond des choses et des gens. Aussi la « vérité vraie » comme il disait, ne pouvant qu'aller nue, il prenait toujours soin de la déshabiller de toutes les parures dont elle s'affublait trop souvent ou des fards qui l'enlaidissaient plus qu'ils ne l'embellissaient. Ainsi les « méchants », par exemple, ne l'effrayaient pas dès lors qu'il les savait capables de s'agenouiller en cachette pour embrasser un tout petit agneau.

Pendant les seize années qu'Émile vécut au Sersou, il eut beaucoup d'amis ; pas là où il croyait les trouver, mais il en eut beaucoup et tous avec des qualités qui devaient l'amener à réfléchir, quelquefois à rêver, pour finalement, seize ans après, faire de lui un être différent de celui qu'il était en arrivant.

À commencer par son physique qui était devenu ce qu'était le Sersou : grand, sec, parfois violent.

Le Sersou, c'était le Texas l'été, la Sibérie l'hiver.

L'été avec son soleil : énorme orange à l'horizon, matin et soir, véritable boule de feu, véritable incendie toute la journée qui surchauffait la terre, faisait éclater la pierre, séchait la vie. Un soleil qui écrasait les hommes, les rendait muets et aveugles, qui assommait les bêtes et les paralysait, la tête basse. Un soleil qui faisait du plus petit coin d'ombre le havre, le seul but à atteindre, la seule raison d'aller et d'espérer. Une ombre qui s'offrait au voyageur, à l'imprudent, comme une main tendue au naufrage pour le sauver, pour qu'il puisse respirer et rouvrir les yeux. Un soleil seul dans le ciel bleu. D'un bleu incomparable puisqu'il n'en existait nulle part ailleurs. Inqualifiable aussi n'y avait pas de mots pour dire son immensité, sa transparence, sa pureté : c'était le ciel bleu du Sersou.

L'été au Sersou, c'étaient ces après-midi où le soleil, las de brûler en vain, las de voir les hommes résister, se retirait pour laisser, comme un défi, la place au vent et à l'orage. Un vent qu'on entendait arriver, qui barrait l'horizon jusqu'au ciel avec son mur de poussière ocre, noire ou blanche. Un vent qui faisait peur, qui voyait dans les douars les femmes affolées se saisir de leurs enfants, les hommes s'envelopper dans leur burnous et se coucher à terre, la tête entre les genoux. Et puis venaient forage, le tonnerre, les éclairs, assourdissant et aveuglant sans discontinuer. Alors, suprême colère, la grêle s'abattait, frappant le sol comme l'enfant capricieux frappe des pieds. Le vent tombé, la trombe d'eau, la grêle passées, le Sersou, ses hommes, ses femmes, se relevaient et retrouvaient, apaisés, soulagés, le grand silence de l'immensité.

Le lendemain, le soleil radieux d'avoir vu ses acolytes échouer aussi dans leur tentative de destruction, se remettait à l'ouvrage pour tenter, une nouvelle fois, de tout vitrifier.

Au mois de novembre, le Sersou attendait l'hiver. Il savait qu'il viendrait, immuable, fidèle au rendez-vous. Au mois de novembre le Sersou savait qu'il aurait à purger sa peine : trois mois de prison ferme. Trois mois où il ne pourrait sortir que pour les corvées de pain, d'eau, de paille. Tout l'automne, le Sersou préparait son hiver, recousait ses guitounes, calfeutrait ses maisons. C'était alors la lutte pour arriver à temps, avant le froid de la nuit, avant le dégel, avant les bourrasques de neige qui effaçaient les traces et cachaient les repères. Sous la neige, le Sersou était plus vaste encore, sans fin où que l'on regarde, monotone, sourd, triste. Affreusement triste. Cette neige, ce n'était pas le blanc manteau du poète, c'était le linceul recouvrant des hommes, des femmes, des enfants, groupés sous la tente, abandonnés par le ciel et la terre.

C'était ça le Sersou : un vaste plateau qu'Émile parcourait contre la chaleur, le froid, le vent et la poussière, avec le souci d'arriver à bon port, avec l'inquiétude de rester sur le bord de la piste à attendre quelque chose ou quelqu'un. C'était la confrontation quotidienne avec les éléments qui attendaient la faute, l'imprudence pour le voir grelotter, haleter, résigné parce qu'il était soumis.

Sersou signifie en arabe : « Marche et tais-toi »

Ce sont les tribus nomades venant du grand sud depuis toujours pour amener leurs chameaux et leurs moutons sur ce haut plateau de l'Atlas saharien, qui l'avaient baptisée El Sersou. Ils l'avaient baptisé de la recommandation que les plus résistants d'entre eux, les vieux, faisaient aux plus faibles, les jeunes, qui gémissaient de soif ou de faim, de fatigue ou de crainte, qui voulaient abandonner leur calvaire, se coucher dans la steppe et s'en remettre à Dieu. Alors les anciens, ceux qui savaient, ceux qui avaient l'habitude de souffrir avec patience et confiance, les poussaient dans le dos en leur disant « Ser ou skout », « Marche et tais-toi ».

Ces nomades arrivaient en juin sur ce haut plateau, et repartaient en septembre pour rejoindre leurs sables et leurs steppes des confins sahariens. Pour ces hommes, cette transhumance était vitale remettait puisqu'il n'y avait pas de vie possible chez eux sans venir l'été refaire leurs forces dans les chaumes de cette haute plaine. Aussi venaient-ils avec la détermination de ceux qui n'avaient pas d'autre choix que de « monter » au Sersou ou mourir. Cette détermination, cette volonté, cet impératif, venaient d'un droit : le droit à la vie. Droit sacré, qu'ils tenaient de Dieu, par qui et pour qui ils existaient. Aussi pendant les trois mois d'été qu'ils passaient au Sersou pour faire pacager leurs troupeaux, ces nomades se considéraient-ils comme chez eux. Oh ! pas comme des occupants, et encore moins comme des envahisseurs, mais comme les « invités de Dieu ». Tout simplement. Et ici, comme en tout pays musulman, quiconque s'annonce comme « l'invité de Dieu » s'entend répondre tout aussi simplement « *Approche !* ». Alors l'hôte, de Maître devient le serviteur.

C'est ce qu'on appelle ailleurs la solidarité ou la fraternité, mais qu'ici on ne discute pas, ne raisonne pas, n'échange pas. Parce qu'ici, être un homme, c'est être d'abord solidaire et fraternel.

Début juin, ces nomades « montaient » au Sersou avec leurs caravanes de chameaux, tout en jambes et en cou, avec aussi leurs troupeaux de moutons défiant sur les pistes comme des régiments à la parade, séparés les uns des autres par les seuls commandants qu'étaient leurs bergers : de jeunes hommes, grands, musclés, au teint ambre, vêtus d'une simple tunique de toile blanche ceinturée à la taille, chaussés de sandales couleur sable, à tiges très hautes s'évasant en corolles, et marchant avec la souplesse de leurs chameaux.

Tout ce défilé allait en silence, lentement, indifférent au temps, en procession, pénétré de sa marche sacrée, convaincu d'avoir à durer et à endurer. Tout ce monde marchait et se taisait. Il marchait des jours et des nuits avant d'arriver sur ce haut plateau couvert d'alfa, où le point d'eau marquait les étapes, décidait du repos, où le soleil et les étoiles étaient les seuls repères. Quand arrivaient enfin les premiers chaumes annonçant le premier oued, la nouvelle parcourait la caravane : « Nahr ouassel » - Le jour se lève ! Pour ces nomades voyant l'eau et le blé, le jour se levait. C'en était fini de la longue marche, de la longue nuit du voyage.

Émile savait maintenant pourquoi le Sersou s'appelait ainsi, et pourquoi l'oued où il allait parfois chasser le canard s'appelait le Nahr Ouassel.

Il lui restait à apprendre à marcher et à se taire, à côtoyer l'épuisement sans jamais désespérer. Il mit seize ans pour ce faire.

Le Sersou qui attendait Émile n'était plus couvert d'alfa, mais de champs de blé, et les pistes chamelières avaient pris la largeur des autos ou des camions. On pouvait boire dans les deux heures qui suivaient la soif et les docks ou les clochers des villages jalonnaient la route à suivre.

Si la colonisation avait transformé le Sersou, la métamorphose ne s'était pas faite en un jour. Elle avait duré cinquante ans.

Les premiers colons étaient arrivés autour de 1900. Les premiers au Sersou mais les derniers en Algérie. Comme dans tous les théâtres, ils occupèrent, en bons derniers, les plus mauvaises places. Il était vrai qu'elles n'étaient pas chères puisqu'il avait suffi aux amateurs de spectacles d'écrire à Monsieur le Préfet de leur département, pour obtenir gratuitement une concession de cinquante hectares.

Cinquante hectares ! Il y avait là de quoi troubler l'esprit d'un paysan corrézien qui n'en pouvait plus de vivre sur deux, travaillés en métayage peut-être ou le plus souvent encore pour Monsieur, pour « not'Mait' ».

Faute de voir les privilèges du seigneur complètement abolis, l'idée d'aller gagner sa vie ailleurs — et pourquoi pas en Algérie — avait dû figurer en bonne place dans les intentions de quelques-uns de ces partants. D'autres, avant eux, étaient partis pour les Amériques, laissant les vents choisir entre celle du Nord ou celle du Sud. Ils n'étaient pas partis pour rejoindre le Général Lee ou Bolivar. Ils étaient partis... parce qu'ils avaient envie de partir. De même, ceux qui demandèrent une concession en Algérie n'avaient pas l'intention d'y jouer les pionniers pour une plus grande France. Eux aussi voulaient partir et ils surent se trouver des raisons : qui venait de se fâcher avec son frère, qui n'avait plus sa place dans l'entreprise, qui devait quitter le village pour des raisons toujours vagues, qui n'avait plus rien à perdre, qui ne savait même pas pourquoi. Mais tous portaient en eux une explication qu'ils ignoraient eux-mêmes, car peu enclins à l'introspection : c'était leur tempérament, leur force de caractère. Ce n'était pas et ce n'est toujours pas une qualité ou une tare, c'était et c'est toujours un état, une façon d'être.

Quand Émile demandait aux anciens de lui dire pourquoi ils étaient venus en Algérie, il n'avait jamais obtenu en réponse que les raisons pour lesquelles ils avaient quitté leur pays natal. Et ces réponses ne devaient jamais le satisfaire complètement, car s'expatrier dans un mouvement d'humeur lui semblait défier le bon sens. À force de chercher et de questionner en vain, Émile, devant l'inconsistance d'une conclusion acceptable pour l'esprit, devait finir par admettre que les colons du Sersou étaient peut-être des hommes de caractère et de fort tempérament, mais qu'ils étaient sûrement nés avec un grain de folie dans la cervelle.

Et là, Émile se prenait à imaginer son grand-père installé, en 1903, à la terrasse d'une brasserie marseillaise pour remplir sa demande de concession en Algérie. Ainsi Madeleine, restée dans ses Basses-Alpes, ne sut rien des élucubrations d'Eugène, son mari, rêvant de chasser le gros gibier en Afrique... aux frais de l'État.

Effectivement, Eugène traversa la mer, gagna « ses terres lointaines ». En tuant beaucoup de perdreaux et de lièvres, Il se consola des panthères et des lions qui n'existaient qu'à Marseille. Le safari devait durer plus que prévu puisque vingt-cinq ans après, son petit-fils naissait au milieu des gangas et des canards sauvages.

Voilà pourquoi lorsqu'Émile, devenu homme, regardait son grand-père, le rire et... l'interrogation gagnaient son esprit car il hésitait à le prendre pour un hurluberlu.

Alors ils arrivèrent, ces premiers colons, les uns après les autres, à quelques mois d'intervalle. Ils débarquèrent à Alger, titre de propriété en poche et plan à l'appui : lot de colonisation n°3, parcelle n°2, longueur 1 000 mètres, largeur 500 mètres. Hauts les cœurs ! Tout était parfait... sauf qu'à Alger, le Service de colonisation et du cadastre ignorait où se trouvait le lot de colonisation n° 3 et encore plus la parcelle n°2. Très probablement à cent vingt kilomètres au sud de Khémis, avait assuré le fonctionnaire venu en Algérie pour toucher, en prime, le tiers de son traitement et en supplément le voyage gratuit, tous les deux ans, pour revoir le pays.

Pour les Turiez, mineurs du Nord qui avaient refusé de continuer à travailler comme des bêtes pour finir dans un coup de grisou, se rendre à Khémis ne présentait pas de difficulté puisqu'il y avait un train et un train PLM, ce qui leur donnait l'impression d'être toujours en France.

Comme les Turiez, tous les colons du Sersou descendaient en gare de Khémis. La fumée du tortillard

les avait beaucoup noircis mais, après tout, on n'avait rien sans rien. À Khémis, on leur montrait la route pour rejoindre leurs propriétés. C'était plus au sud, mais une diligence les emmènerait jusqu'à Thénia. Le voyage se passait très bien, sinon qu'à se retrouver entourés d'Arabes qui avaient une drôle d'odeur et parlaient un langage incompréhensible, les Turiez, comme tous ceux qui les avaient précédés ou qui devaient les suivre, éprouvaient une impression de dépaysement.

Une impression qui allait très vite devenir une grande et forte conviction.

Cette diligence brinquebalante qui les emmenait voulait, à sa manière, les prévenir de la vie qui les attendait. Ils auraient du prendre ses craquements et ses grincements comme autant de cris d'alarme et les deux mules efflanquées attelées au timon, renâclant, s'arc-boutant, montraient leur réticence à les conduire si loin. Ils ne comprirent rien de tous ces messages et se contentèrent de manifester leur joie dès que la route descendait et de se replier sur eux-mêmes, silencieux, dès que s'amorçait la côte.

Tous, cependant, arrivaient à Thénia en bonne santé, heureux d'en avoir terminé avec l'étape. C'était bien que tous soient en bonne santé car pour rejoindre le lot de colonisation n°3, il leur fallait encore faire soixante kilomètres. À pied cette fois, et toujours plein sud.

Seuls, ceux qui avaient dû faire cette dernière étape au printemps ou en automne avaient eu, par la suite, le goût de la raconter à leur progéniture. Ceux qui avaient dû parcourir ces soixante kilomètres en été ou en hiver, s'étaient chaque fois réfugiés dans le mutisme. Personne ne devait savoir ce qu'ils avaient enduré. Personne ne devait apprendre la déchéance qu'ils avaient connue à vivre comme des sauvages pendant quatre jours.

Pendant quatre jours ils avaient survécu grâce aux Arabes, aux « bicots » qui les avaient fait boire, manger et se réchauffer. Boire du lait aigri, manger du couscous plein de poils, se réchauffer autour d'un feu de paille dont la fumée les étouffait en les faisant pleurer. Ils avaient dû aussi s'allonger sur des nattes, comme de pauvres Arabes, et dormir dans les gourbis où les chèvres, « coursées » par le bouc, les avaient piétinés toutes les nuits.

Pour ces colons qui firent ces soixante kilomètres, la cause était entendue pour le restant de leur vie : les *« bicots étaient de bien braves gens, mais ils ne seraient jamais des gens comme eux »*.

Ce jugement, irréversible, sans appel, ne devait pas être sans conséquences...

Une fois arrivés dans cette grande plaine que les Arabes disaient être le Sersou, situer le lot de colonisation n°3 devenait enfantin pour les nouveaux venus. Il leur suffisait de se joindre, de s'agglutiner à ceux qui étaient déjà là, de camper sur l'emplacement où devait se bâtir le village.

On se retrouvait entre Français et, comble de bonheur, quelques-uns se retrouvaient entre « pays ». Alors, avec un grand naturel, sans que personne ne songeât à la moindre ségrégation, les « Chtimis » restèrent entre eux, les Provençaux s'éloignèrent des Dauphinois — qui n'étaient jamais que des Lyonnais — les Gascons se regroupèrent et tous se félicitèrent de ne pas compter de Parisiens parmi eux. Il n'y avait pas non plus d'Espagnols ou d'Italiens : *« C'était très bien. On était entre nous »*.

Cinq ans après, le village avait sa rue principale, tracée au cordeau et coupée à angles droits par d'autres rues. Il avait sa grande place avec, d'un côté, l'école de garçons jouxtant l'école de filles, sa poste et sa mairie, de l'autre, l'église avec un magnifique coq, gaulois bien entendu, découpé dans la tôle.

Le décor était planté et il ne restait plus dans ce village d'une trentaine de feux, qu'à se compter entre catholiques et protestants dans la perspective de mariages futurs, entre royalistes et bonapartistes pour les questions de préséance, et entre sans « foi ni loi » et républicains pour distinguer les purs des esprits bourgeois. On sortit l'affaire Dreyfus des ballots de linge et on put envisager, sur ce thème, de créer une commune pour élire un maire qui fût du bon côté.

Le capitaine Dreyfus vieillissant, la guerre de 14 relança les enthousiasmes et les passions : l'Alsace et la Lorraine devaient absolument redevenir françaises, et on accusa ces « sales boches » de nous faire encore la guerre. Il fallait maintenant servir la patrie et quelques-uns de ces patriotes virent là l'occasion inespérée de revoir la France... sans bourse délier.

Tout le restant de leur vie, les colons du Sersou firent et refirent la France. Le restant de leur vie, ils ne surent que parler de la France, toujours de la France et rien que de la France. Cette nostalgie du pays qui les avait aidés à vivre leurs premières années de Sersou devait, par la suite, se transformer en véritable culte. Ils en arrivèrent ainsi à oublier trop souvent, beaucoup trop souvent, qu'ils devaient aussi penser à l'Algérie.

Ce n'était pourtant pas que les colons du Sersou n'eussent rien d'autre à faire que de rabâcher leurs histoires de France. Ils travaillèrent beaucoup, durement et pauvrement. Les cinquante hectares qu'on leur avait donnés n'étaient pas ceux qu'ils avaient espérés. La désillusion fut grande et beaucoup de déçus étaient restés au Sersou en attendant la première bonne récolte pour retourner d'où ils venaient.

Heureusement ou... malheureusement, la bonne récolte arriva au moment où ils avaient fini par s'habituer à ce Sersou qui était devenu « leur Sersou ». Telle était leur destinée. Tel était aussi l'aboutissement de leurs sacrifices, de leur courage, de leur sueur.

Ils s'étaient adaptés, mais cela leur avait demandé bien des efforts et tous n'y étaient pas parvenus. Les Arabes qu'ils avaient trouvés sur le pays les étonnaient. Leur façon de vivre, de réagir ou de ne pas réagir à l'événement les laissaient pensifs et les voyaient souvent moqueurs. S'ils ne se lassaient pas d'être admiratifs ou envieux, si ces colons, hors la présence de leurs épouses « les colonnes », voyaient dans la polygamie une incontestable avancée sociale à promouvoir pour leur propre compte, ils ne manquèrent jamais, en bons Français qu'ils étaient, de rire et de se moquer des habitudes et des coutumes locales.

Chez les grands-parents d'Émile et Pagnol aidant, les singeries étaient diverses et nombreuses pour faire s'esclaffer la tablée familiale. C'est ainsi qu'il put entendre son grand-père, dans un moment de grande et bonne humeur, roter après un bon repas pour faire comme Mohamed et le voir s'agenouiller pour uriner comme Kadour. L'Islam n'avait pas vraiment influencé le grand-père d'Émile.

Les Arabes furent tout aussi surpris de rencontrer des hommes différents, aux hérétiques comportements, qui montraient leurs femmes à qui voulait les voir et acceptaient, sans vergogne, que les jeunes puissent fumer devant les vieux. Leur tolérance innée fit qu'ils acceptèrent ces hommes aux attitudes impies en se contentant de les appeler les « roumis », les « chrétiens ».

Le Sersou, avec la dureté de son climat et l'aridité de son sol devait rapprocher ces deux mondes car l'infortune rapproche toujours. Arabes et colons avaient trop besoin les uns des autres, et aucun n'était assez méchant pour ne pas rire de leurs différences. Les Français se mirent à parler l'arabe pour la plus grande joie de ceux qui les écoutaient. Le parler guttural n'est pas chose aisée pour un Latin, et Émile aimait entendre son grand-père essayer de s'exprimer en arabe avec l'accent de sa Provence.

Ainsi, à force de travailler ensemble, de se fâcher, de se réconcilier, de boire au même puits, à force d'attendre ensemble la pluie qui amènerait la bonne récolte, et à force de constater ensemble qu'elle n'était pas venue, les « bicots » et les « roumis », ensemble, « fabriquèrent » le Sersou. Les Arabes comme manœuvres, les Français comme contremaîtres. Comme dans n'importe quel chantier sur terre.

Boukalifa, à vingt-cinq ans et pendant longtemps, fut le manœuvre de Victor le contremaître. Fameux manœuvre que ce Boukalifa qui, en quinze ans, sut dompter la hiérarchie, prendre l'autorité nécessaire pour convaincre Victor de la bonne solution. Fameux ouvrier que ce Boukalifa qui venait voir Henriette pour la consoler, l'encourager, après l'avoir aidée à accoucher. Fameux collaborateur que ce Boukalifa qui, après avoir pris en charge le père et la mère, continuait à veiller sur leur fils puisqu'il était un peu le sien.

Le Sersou que retrouva Émile n'était ni le Sersou de Victor et d'Henriette, ni celui de la colonisation. Deux guerres étaient passées qui n'avaient pas manqué, comme toutes les guerres, de bousculer les habitudes et les mentalités. Les Européens et les Arabes du Sersou connaissaient à leur tour la loi naturelle, inexorable, qui voit une génération pousser l'ancienne hors de l'arène, qui voit les enfants ne pas s'attarder sur les joies ou les peines de leurs parents, prendre pour dérisoire ce qui était l'essentiel pour leurs aînés. Le Sersou n'avait pas échappé à la règle. Émile ne fut pas long à remarquer la métamorphose qui, après le temporel, gagnait maintenant les esprits. L'évolution des mœurs, cette inéluctable marche en avant, fut trop lente chez les Européens, trop rapide chez les Arabes. Mais il était loin de penser que ce manque de synchronisation dans le mouvement entraînerait le déséquilibre, puis la rupture sinon la chute des uns et des autres.

Lorsqu'Émile revint au Sersou en 1947, Boukalifa était bien le seul à maîtriser les changements, le sien en particulier. Il attendait Émile depuis qu'il le savait libéré de ses obligations militaires. Il l'attendait puisqu'il était le seul au Sersou à pouvoir s'occuper de lui. Il l'attendait car il avait beaucoup de choses à lui dire, et des choses qu'Émile n'avait pas pu apprendre à l'école. Comme un bon ouvrier, Boukalifa voulait terminer la tâche qu'il avait commencée.

Mais il n'était plus le manœuvre des années passées. Il s'habillait richement, portait chaussures fines, burnous blanc et guenour. Pour le toiser, Émile reculait un peu, sifflait d'admiration et lui donnait une accolade juste assez vigoureuse pour ébranler, pour secouer son guenour, cette coiffe cylindrique, très haute, lourde de sachéchia ceinturée de six bons mètres de turban. Alors, Boukalifa réajustait son guenour et riait, heureux de voir son « Maïdi » (né dans le douar des Béni Maïda) tout près de lui, définitivement. De nouveau, Émile habitait le Sersou, ce Sersou qu'il n'avait pas oublié. Il se mit au travail. Mais pour lui, labourer, semer, moissonner n'était pas un travail puisque c'était sa façon de vivre, puisque c'était son plaisir. Non, pour lui ce n'était pas travailler que d'aller rendre visite aux bergers et aux troupeaux de Boukalifa, devenu gros éleveur.

Il avait voulu qu'Émile achète, lui aussi, des moutons, pour « tenir ton rang ». Alors Émile avait acheté des moutons. Il avait voulu que le berger d'Émile, ainsi que ses brebis, restent avec les siennes. Et le berger d'Émile, ainsi que son troupeau, restèrent avec les bergers et les troupeaux de Boukalifa. C'était très bien ainsi, puisqu'en allant voir le berger et le troupeau d'Émile, Boukalifa en profitait pour voir aussi ses bergers et ses troupeaux. Non plus pendant quatre jours, mais en une seule journée. Avec « son fils », Boukalifa allait maintenant en 2 cv. Émile devait se contenter du privilège de pouvoir conduire l'auto où il prenait place. Pour ce qui était de la maîtrise du voyage, Boukalifa l'estimait trop inexpérimenté pour s'en remettre à lui.

Boukalifa était un musulman, un vrai, un pur. C'était dire sa patience, son fatalisme surtout.

Lorsque les vents étaient contraires, Émile pestait contre le sort, donnait de grands coups de poings sur le capot de son auto, crachait en l'air et devenait ordurier. Boukalifa, lui, s'asseyait sur un gros caillou et se laissait gagner par une béate sérénité. « *Mektoub !* » (c'était écrit) disait-il à Émile que ce mektoub énervait encore plus.

Boukalifa était patient, mais il avait horreur de l'imprévu. C'est vrai que le fatalisme des Arabes a un côté cigale, pris au dépourvu. Il devenait alors méfiant, craintif, maniaque, tatillon. Aussi, avant de monter dans la 2 cv, lui allait-il beaucoup de temps pour s'assurer que tout était en place et que rien n'avait été oublié. Puisque cette 2 cv n'avait qu'une roue de secours, Émile devait aller en chercher une seconde. Quand il n'y avait que deux litres d'eau en réserve, Émile devait aller en remplir un grand bidon. La liste des précautions à prendre était longue et jamais totalement satisfaite. Au moment de partir et après tant d'allées et venues, tant de préparatifs, Émile, enfin assis devant son volant, devait encore attendre que Boukalifa termine sa prière, sollicitant à haute voix la protection d'Allah. Maintenant en paix avec lui-même, il montait à côté d'Émile et lui montrait la route. Et cette route n'était jamais la même. Le choix dépendait du temps, de la saison, mais surtout de raisons subtiles qu'Émile ne comprenait pas toujours immédiatement, mais beaucoup plus tard.

Émile aimait bien ces itinéraires variés et changeants. C'était pour lui la seule vraie raison d'aller voir les troupeaux. Boukalifa était un guide plein d'attraits dans ses gestes comme dans ses propos. D'où

tenait-il ces qualités de conteur et d'acteur ? Comment s'y prenait-il pour amener Émile à arrêter sa 2^e afin de mieux l'écouter, de mieux le regarder, de mieux profiter du rire ou de l'émotion de ses récits ? Assis à côté d'Émile ou appuyé sur l'aile de l'auto au moment de la pause, Boukalifa savait dire ce qu'il avait vu, ce qu'il avait appris, ce qu'on lui avait raconté. Il n'était pas de ferme, pas de douar, pas de famille que Boukalifa ne connaisse. Là, c'étaient les Boussau, arrivés en même temps que Victor. Là, c'étaient les Durandau, les premiers étant « de vrais Français », les seconds des « M'tourni » (impurs). Là, Émile traversait le douar des Ouled Ahmed, « des gens fiers, susceptibles, ombrageux ». Là, c'était le minaret de la zaouïa de Sidi Khaled, « où il faudra que je t'emmène » avait dit Boukalifa. Là, c'était la ferme de Mohamed Si Ali, vieille famille, riche, respectée, dépositaire des valeurs de l'Islam. Là, au contraire, c'étaient les Ben Arbi, qui de père en fils ne savaient pas tenir parole, « sans toutefois être des Beni Adès », avait-il précisé. La nuance, en effet, était de taille et méritait d'être mentionnée... pour le salut des Ben Arbi, père et fils. Et Boukalifa avait raconté les Beni Adès.

Les Beni Adès étaient une tribu de pure invention, de légende, qui servait de référence aux Arabes du Sersou, à ceux qui étaient sains de corps et d'esprit, à ceux qui étaient de bonne famille. Tout ce que la nature humaine pouvait avoir d'exécration, de repoussant, de pervers, de vicieux, bref, tout ce qu'un homme pouvait avoir de tares, tout ce qui portait à le fuir, à se voiler la face en le voyant, ne pouvait que concerner ou désigner un Beni Adès. La répulsion, le dégoût que suscitaient ces dépravations venaient de ce que ces sauvages de Beni Adès, ordinairement anthropophages, n'hésitaient pas, en période de disette ou de grande sécheresse, à manger leurs excréments ou à boire leurs urines. Bien pire encore, ils n'hésitaient pas à manger leurs morts ou, à défaut, les cadavres d'animaux trouvés dans la steppe.

Il n'y avait pas, bien sûr, de Beni Adès au Sersou. C'eût été trop affreux. Mais quand un Arabe repérait chez son voisin quelques dégénérescence coupable, un signe évident ou caché de pénurie mentale, la moindre altération de son psychisme pouvant l'amener à faire ce qu'aucun homme digne de ce nom n'eût songé à imaginer, alors l'Arabe du Sersou se détournait, crachait et disait de ce voisin : « *C'est un Beni Adès* ».

Lorsqu'un Arabe crachait sur un Beni Adès et devant lui, Émile se trouvait chaque fois dans une situation difficile, devant une décision à prendre dans la seconde et son embarras était un peu celui d'Alexandre à Gordion, devant le fameux nœud. Lui aussi devant trancher ou faillir. Pour Émile le dilemme n'était pas simple. Lorsqu'un Arabe crachait sur un Beni Adès, il ne voulait être en reste de peur que sa retenue ne fût prise comme un désaveu pour l'Honnête Homme ou, plus grave encore, comme une approbation du maudit. Mais, par ailleurs, et c'est là qu'Émile était en difficulté, pour marquer ostensiblement sa solidarité et pour montrer, lui aussi, son dégoût pour ces Beni Adès, fallait-il encore qu'il eût de quoi cracher et non se satisfaire d'un simulacre, vide de vérité, qu'on aurait pu considérer comme un hypocrite accompagnement. Alors, Émile, au pied du mur, dans la minute qui était la sienne, salivait tant qu'il pouvait et se retournait pour cracher solennellement, le plus loin, le plus abondamment et le plus bruyamment possible.

Ainsi, Arabes et Français rejetaient-ils d'une même force, d'un même élan, ces ignobles barbares de Beni Adès.

Au cours de ces randonnées, Émile faisait connaissance des hommes, apprenait leur courage, leur vanité ou leur modestie. Boukalifa n'oubliait pas non plus de lui raconter le pays : cette longue piste où Victor s'était perdu à tourner en rond toute une nuit et où il l'avait retrouvé le lendemain ; ces trois arbres là-bas, où ils avaient dormi tous les deux, trente ans auparavant, et là, ce village arabe, premier poste d'Henriette où Boukalifa, sur son cheval, lui apportait le pain de la semaine.

Boukalifa racontait, racontait sans cesse à un Émile qui découvrait et comprenait maintenant pourquoi sa mère lui disait quand il était petit : « *Embrasse Boukalifa !* ». Mais Émile, désormais, était un homme. Du moins le croyait-il, et s'il conduisait Boukalifa en auto, celui-ci le guidait encore, sans brusquerie et chaque jour d'un peu plus loin, comme pour l'habituer à aller dans ce Sersou qu'il lui avait raconté. Souvent, Boukalifa venait voir Émile dans sa ferme. Il venait le voir pour « l'inspecter ». Il inspectait seul, les mains dans le dos, faisait le tour des magasins, de l'écurie, du matériel, s'entretenait avec les ouvriers. Le rapport de « l'inspecteur », Émile ne l'avait jamais dans l'heure. Il savait qu'il lui faudrait attendre une prochaine visite aux bergers pour en connaître les conclusions. Alors, au moment où il le fallait, quand Émile était jugé en mesure d'écouter et d'entendre, Boukalifa parlait de ce qu'il avait vu et entendu dans la ferme et qui le contrariait encore. Quand Boukalifa ne commentait pas son inspection,

Émile savait qu'il avait commis une grande faute. Laquelle ? Alors, il questionnait et Boukalifa qui attendait qu'Émile demande, disait calmement ce qui l'avait indisposé, choqué, heurté, ce qui nuisait à Émile. Les reproches étaient toujours graves puisqu'il terminait son réquisitoire par un « *Que Dieu te pardonne !* » qui laissait Émile dans l'embarras.

Mais, depuis quelque temps, lorsque Boukalifa venait le voir, la bonne marche de la ferme était devenue secondaire. L'important, le primordial, était de faire connaissance de cette jeune madame Émile, venue de la ville et qui, de ce seul fait, suscitait ses inquiétudes à bien des égards. Assis dans la cuisine, devant son café, il essayait de deviner le français de Jeanne qu'il comprenait mieux, finalement, que l'arabe qu'elle voulait parler. Mais les mots n'intéressaient pas Boukalifa qui avait surtout besoin de regarder faire pour deviner qui pouvait être cette jeune « roumïa » (chrétienne).

Pour cela, il s'en remettait à son instinct, à son coup d'œil, à son expérience mais aussi à un sens inné qui l'amenait à dire quelquefois à Émile : « *Ne suis pas cette trace. Elle est mauvaise* ». Pour Jeanne, pour Madame Émile comme il l'appellerait désormais, et après avoir longtemps « baragouiné » avec elle en tête à tête, Boukalifa avait laissé tomber son verdict : « *Mabrouk !* » (félicitations). Et quand Boukalifa disait « *Mabrouk* », c'était que la victoire était là, tangible, offerte aux Justes par Allah le Tout-Puissant.

Avec Boukalifa, puis petit à petit sans lui, Émile en fouillant le Sersou apprit beaucoup. Et comme quelqu'un qui apprend, il devait commencer par apprendre son ignorance. À boire le café sous les guittounes, à festoyer quelque-fois dans les douars, à écouter et regarder vivre les Arabes, il fit le tour de ses lacunes dont la plus vaste, la plus profonde et certainement la plus grave, était sa méconnaissance de la société musulmane. Il mesura, après coup, toutes les erreurs et les bévues qu'il avait pu commettre dans ses relations avec les Arabes. Il savait maintenant que cette société était hiérarchisée, cloisonnée, toute faite de nuances, de distinguos, de caractères spécifiques permettant à chacun d'y trouver sa place, de la tenir et... de s'y tenir.

Marié et père de famille, faisant le métier qu'il avait choisi, maintenant qu'il était chez lui dans ce pays où il y avait toujours et toute l'année quelque chose à chasser, Émile vivait sa vie.

Curieusement, il ne lui vint jamais à l'idée qu'en dehors des périodes autorisées, il ne chassait pas mais braconait. Braconner, pour lui, consistait uniquement à poser des collets. Or, il ne posait jamais de collets. Donc, il ne braconait pas. Braconner, c'était aussi pour lui, piéger le gibier avec ce côté déloyal que comporte n'importe quel piège. Or il ne se cachait pas du gibier qu'il chassait. Tout au plus restait-il à l'affût, silencieux derrière un arbre ou un buisson, mais sans plus d'artifice. Aussi avait-il bonne conscience pour chasser toute l'année sans jamais vraiment braconner. Sauf à l'occasion. Et pour saisir cette occasion, il ne savait pas aller sans son browning comme d'autres ne savent pas aller sans leur montre. Ainsi, chaque matin il s'habillait, buvait son « jus », revenait dans sa chambre prendre ses cigarettes, son briquet et... son browning. Browning qui passait les nuits dans la chambre et les journées dans l'auto, dans la 2 cv. Aussi parfois, lorsque pressé par le temps il oubliait de boire son café, ses automatismes lui faisaient-ils, du même coup, oublier son browning. Il lui fallait alors vivre des journées entières sans son fusil. Cette situation lui était très pénible.

Il était, en effet, convaincu que ce serait au cours d'une de ces journées sans fusil qu'il allait manquer l'occasion de sa vie. Aussi éprouvait-il un sentiment mêlé d'embarras, de gêne, d'appréhension et de colère à rouler dans sa 2 cv, vide de son arme. Il lui semblait que ce serait précisément ce jour-là que choisirait un lièvre provocateur pour courir devant le capot de sa voiture, les oreilles dressées pour mieux se faire voir, pour se faire aussi grand qu'un chien. Comble de mésaventure, ce serait ce jour-là qu'un parterre de gangas refuserait de s'envoler à son passage ou qu'une grue cendrée le laisserait approcher à vingt mètres.

À la pensée qu'une grue cendrée eût pu, un instant, le regarder les yeux dans les yeux et continuer paisiblement sa quête sur ses grandes jambes pour bien se montrer, là, à vingt mètres, sans qu'il put faire autre chose que de ne pouvoir rien faire, à cette seule pensée Émile connaissait ce sentiment désagréable parce qu'humiliant, qu'il éprouvait chaque fois qu'il se jugeait comme un incapable ou un propre à rien. Et il avait horreur des situations qui le rendaient ridicule, impuissant, voué à la volonté et aux caprices des autres.

À l'instar de ceux qui refusent de sortir sans cravate, aller sans son browning l'obligeait à raser les murs, à éviter ses amis et à rentrer chez lui le plus vite possible.

Voilà pourquoi, lorsqu'il oubliait de mettre son fusil dans la 2 cv, il avait toute la journée la hantise de ressembler à cet amant pour une fois mal rasé, sale et débraillé, rencontrant sa belle au détour d'une rue, là où il s'attendait le moins. On comprend maintenant un peu mieux pourquoi il n'oubliait son fusil que très rarement et pourquoi, sans lui, il se prenait pour un incapable ou un propre à rien.

Mais dire qu'il aimait son browning plus qu'autre chose était beaucoup dire. Émile avait une femme et des enfants, et cela suffisait pour ne réserver dans son cœur que la juste place que devait occuper un fusil, fût-il automatique, à cinq coups, et sorti de la manufacture Herstal.

Cette place devait s'avérer forcément petite car il devait aussi loger dans son cœur ses amis, ses chiens, son travail et tout ce qu'il aimait autour de lui et qui en faisait un homme heureux. D'un bonheur tout naturel, qui lui était dû en quelque sorte.

Mais parce qu'il était précisément un homme heureux, il ne réfléchissait pas à sa condition et vivait avec toute sa tête et tout son corps.

C'est ainsi qu'il aimait rentrer chez lui sans faire de bruit pour surprendre Jeanne, se planter devant elle et brandir à bout de bras le colvert qu'il avait « cassé » dans les joncs de chez Aomar.

Il aimait ces situations de vainqueur qui lui faisaient partager son rayonnement avec Jeanne. Mais le Sersou n'étant pas le Kenya, il n'avait jamais pu regagner sa hutte ou sa case, pieds et torse nus, vêtu d'un simple pagne, avec une panthère pour collier ! Il aurait pourtant aimé jeter un fauve foudroyé aux pieds de sa compagne pour lui montrer sa force et sa capacité à la nourrir, elle et ses petits. Néanmoins, faire irruption dans la cuisine de Jeanne avec un tout petit colvert tenu à bout de bras, relevait, inconsciemment chez lui, de la même démarche et n'avait surtout pas le côté un peu ridicule qu'on pourrait imaginer. Il voulait garder à ces retours de chasse le caractère fruste du mâle qui tue pour sa femelle.

Mais chez Émile, ce tréfonds dominateur, brutal, violent, sauvage, avait été tellement combattu, refoulé, opprimé, qu'il en était réduit à se tapir dans son inconscient comme une bête traquée.

Alors, comme pour satisfaire aux rites ancestraux et retrouver ainsi la simplicité du geste et du sentiment — peut-être aussi leur pureté — alors se jouait la scène du « trappeur à son retour » qui ravissait Émile et Jeanne, qui les remplissait d'une joie intense et qui durait autant de temps qu'avait duré la chasse... et parfois un peu plus.

Après les exclamations de surprise et d'admiration de Jeanne qui prenait le canard dans ses bras, Émile racontait comment, en allant chez Aomar, il avait eu l'idée, comme ça, par hasard, de s'arrêter pour aller voir dans les joncs qui bordaient l'oued, s'il ne pouvait pas, avec de la chance, tomber sur des colverts. Jeanne alors se mettait en retrait et, radieuse, regardait Émile tourner autour de la table de la cuisine, courbé en deux, l'œil aux aguets, marchant sans bruit, très souple sur ses jambes pour, d'un seul coup, se redresser brusquement, souffler dans ses lèvres pour imiter le bruit du canard qui s'envole, pousser les trois « coïn-coïn » du colvert surpris, allonger le bras gauche, le poing fermé mais l'index bien tendu, le bras droit replié avec sa main à hauteur de la joue. Jeanne ne bougeait plus, ne respirait plus : Émile allait tirer. Lorsque partait enfin le « paf » du coup de fusil — et un seul bon « paf » car dans la cuisine et devant Jeanne, Émile ne manquait jamais son gibier — lorsqu'Émile faisait « paf », Jeanne laissait pendre le canard dans sa main et donnait libre cours à son admiration devant ce beau colvert mais aussi pour Émile qui ne l'avait pas manqué. Et ils riaient tous les deux, Jeanne donnant de grandes tapes sur l'épaule de son mari qui recevait ces bourrades comme autant de félicitations qui n'auraient pas trouvé de mots assez forts ni assez justes pour s'exprimer.

Taïaut aussi aimait beaucoup revivre sa chasse dans la cuisine. Surtout la fin, quand Jeanne lui prenait les oreilles à pleines mains pour l'embrasser sur la truffe.

La même fête se répétait chaque fois qu'Émile revenait avec du gibier. C'était chaque fois le même spectacle, la même surprise, la même admiration, les mêmes félicitations et les mêmes baisers pour Taïaut. C'était le même scénario, bien rodé, qu'Émile et Jeanne se jouaient, complices, pour se rapprocher un peu plus l'un de l'autre. Seuls l'intensité du burlesque, l'ampleur des gesticulations d'Émile chassant dans sa cuisine, l'emphase de ses épates devant Jeanne, apportaient à l'occasion ce qu'il fallait de nouveau pour relancer l'intérêt de ces retours de chasse. Tel ce perdreau avait attendu qu'il soit en train de poser culotte pour s'envoler, faisait partie de ces trouvailles qui voyaient Jeanne rire plus que d'habitude. Il n'en finissait pas, Émile, de rester accroupi, assis sur ses talons, là, sur le carrelage de la cuisine, à regarder le plafond, à droite puis à gauche, l'œil vague, avec le même sérieux et la même concentration qui avait été la sienne en plein maquis et que l'on a toujours au moment de se « libérer ».

Pour ces retours du trappeur, la table était indispensable au décor, à la fête. Parfois, d'un bond, il se retrouvait dessus parce qu'il avait eu à monter sur un rocher pour tirer un lièvre ; parfois il se tenait dessous, recroquevillé, pour se cacher des vanneaux qui s'approchaient de lui.

Il n'y eut guère qu'une fois où la comédie ne connut pas toute la joie attendue. Émile, ce jour-là, avait tué deux tourterelles qu'il avait enfouies dans les poches de sa veste. Sur le chemin du retour, au volant de sa 2 cv, il se réjouissait déjà de l'appréhension qu'éprouverait Jeanne à y plonger les mains pour saisir les deux oiseaux. Pour lui avoir fait attraper un mulot tout vivant et tout chaud à la place d'une caille, Émile savait qu'il lui faudrait beaucoup de persuasion pour amener Jeanne à fourrer ses mains dans le noir. Sa plaidoirie fut longue, nombreux ses serments. Il eut beau supplier, jurer le bras tendu, rien n'y fit et Jeanne refusa ce jeu stupide qui la verrait certainement attraper, peut-être un gros ver, peut-être un crapaud, sûrement quelque chose de froid, de mou ou de visqueux capable de lui glacer le sang. Émile renonça et montra les deux tourterelles. Jeanne s'avança, les prit, une dans chaque main, les regarda longtemps avec des « oh ! » de regret. Des « oh ! » remplis de peine, de tristesse, des « oh ! » qui traînaient comme des plaintes, des râles.

— *Qu'elles sont belles ! Pauvres petites bêtes. C'est peut-être un couple.*

Aux paroles de Jeanne, Émile voulut rire, expliqua qu'elles n'avaient pas souffert, mais s'éloigna pour parler d'autre chose.

En vérité, il se sentait bien coupable de sa chasse car il avait assassiné deux petites bêtes qui vivaient ensemble, qui avaient fait l'amour pour avoir des petits et qui devaient se relayer, l'un gardant le nid, l'autre allant chercher de quoi les faire grandir. Tout ce manège fait avec une confiance et une pureté que seule pouvait expliquer l'innocence. Émile ne put s'empêcher, le temps d'une pensée, de s'imaginer

mort à côté de Jeanne, uniquement parce qu'un chasseur aurait croisé leur route.

En tournant en rond dans la cuisine, sans rien dire, il était en train de décider qu'il ne tuerait plus de tourterelles.

Il ne se doutait pas que, quelques huit ans plus tard, son browning connaîtrait, lui aussi, une aussi triste fin. On pouvait se demander si aller à la chasse n'était pas chez Émile ce qui restait, plusieurs millions d'années après, de cette nécessité qu'avaient eu les premiers hommes de chasser pour se nourrir ; si ce goût de la chasse n'était pas un gène transmis jusqu'à lui sans qu'il puisse s'en débarrasser inconsciemment ni complètement. Il semblait que cette hérédité le travaillait secrètement, car s'il ne devait plus tuer de tourterelles, il avait déjà baissé son canon, un soir qu'il était à l'affût au clair de lune, à l'orée d'une clairière.

Ce soir-là, il avait préféré regarder deux lapins se jouer leur comédie. À les voir faire et à sourire de leurs galipettes, il voulut assister à un grand mariage, à une grande fête qui verrait un mâle et une femelle lapin s'époumoner et s'éreinter dans toutes sortes de danses qui finiraient par les réunir pour s'abandonner l'un à l'autre et l'un pour l'autre. Le mâle, Roméo certainement, ne savait plus comment se faire valoir, comment se faire beau, se grandir, se grossir.

Toute sa gamme de pirouettes exécutée, exhibée, il sembla que ce lapin ait eu besoin de réfléchir un instant pour inventer ce qu'il pourrait encore faire pour épater sa Juliette et qu'il n'avait pas encore fait. Alors, debout sur ses pattes arrière, bien campé sur ses reins, il se frotta le crâne avec ses deux petites pattes antérieures, comme pour stimuler sa cervelle ou aider une idée à sortir de sa tête.

Le massage dut être efficace. Comme frappé par le génie, il se mit à bondir de nouveau, ruant à la lune, s'essayant aux sauts périlleux, usant et abusant du triple saut pour finalement se laisser rouler dans la pente.

Mais toutes ces cabrioles qu'il avait faites de gauche à droite avant de se creuser les méninges, il les faisait maintenant de droite à gauche. Sa belle ne sembla pas éprouver une particulière émotion devant ce parcours en sens inverse, et continua d'avoir cette allure désinvolte et ces comportements détachés qu'ont toutes les coquettes pour obliger les Don Juan à se décarcasser devant elles et pour elles.

Dans ces démonstrations qu'il croyait surement époustouflantes, notre grand amoureux prenait soin cependant d'approcher sa pantomime de celle qu'il aimait. Alors, il se mit à sauter haut pour l'amener à regarder le ciel pendant que lui saurait retomber chaque fois un bon mètre plus près. Il lui fallait bien ruser un peu car l'approche de Dame Lapin était longue et délicate. Sa condition de femelle l'exigeait, et même si elle aimait son Jeannot, celui-ci devrait sauter et resauter, bondir et rebondir, se plier en deux et se mettre en quatre pour gagner quelques centimètres, pour espérer pouvoir, enfin, la regarder les yeux dans les yeux.

Émile laissa là ses petits amis. Il se retira, sans bruit, dans le fourré car l'amour de ceux qui étaient devenus ses lapins n'appartenait qu'à eux seuls. Oui, vraiment, quand Émile chassait, il chassait plus par atavisme que par goût.

Depuis maintenant six ans qu'Émile était revenu au Sersou, il n'était retourné que très rarement à Alger. Sa famille, ses amis, son travail, sa vie tout simplement se trouvant au Sersou, il avait toujours évité ces longs déplacements qu'étaient les voyages vers Alger.

Mais depuis deux ans, il devait s'y rendre plus fréquemment : sa mère était malade et avait du être opérée. Le chirurgien n'avait rien caché à Victor et Victor n'avait rien caché à Émile. Ils savaient tous les deux Henriette condamnée. Elle le savait aussi malgré les dénégations de son entourage. À voir Émile affecter beaucoup d'enjouement devant elle, à le voir et à le croire heureux, ne réussissant pas à déceler son trouble, elle le crut, peut-être, ignorant de son mal et se plut à entretenir sa joie de vivre. Peut-être aussi les mensonges de son fils avaient-ils amené Henriette à espérer de nouveau.

Deux ans s'écoulèrent ainsi durant lesquels Émile revenait à Alger sous tous les prétextes. Pendant deux ans il s'habitua à mentir à sa mère. Il lui mentait sans effort, tout naturellement, sans aucune gêne. Il voyait venir de très loin les alarmes d'Henriette et savait prendre les devants pour la faire rire, la distraire, la faire oublier. Quand il voyait sa mère vacillante, il s'asseyait sur son lit, parlait et racontait. Il faisait en sorte pour qu'elle ne l'interrompe pas et dire ce que, lui, ne voulait pas entendre. Il mentait si bien Émile, il mettait dans sa fuite tant de conviction et de sincérité qu'il arrivait, par instants, à se persuader que sa mère pouvait guérir.

Rentré au Sersou, de nouveau seul entre ciel et terre, hors de la présence d'Henriette, Émile retrouvait sa lucidité. Alors il baissait la tête et se laissait gagner par son désarroi. Et le 23 juin 1953, il dut descendre de sa moissonneuse-batteuse et partir immédiatement pour répondre à l'appel de Victor mais plus encore à celui d'Henriette. Il arriva à temps. Elle l'attendait. Elle lui tendit ses mains qu'il serra très fort, très longtemps. Sans rien dire. Sans pouvoir dire.

Alors Henriette remua la tête trois ou quatre fois pour lui faire comprendre, peut-être, qu'elle ne voulait pas mourir. Puis elle ferma les yeux. Ils restèrent là, tous les deux, Émile regardant sa mère de tous ses yeux, de tout son être, toute sa force. Et puis il vit perler quelques gouttes de salive sur les lèvres de sa mère. Il comprit qu'Henriette venait de mourir. Il pouvait maintenant pleurer comme il en avait envie : sa mère ne le verrait pas.

Il serait reparti pour le Sersou dans l'heure pour y pleurer tout seul s'il n'avait dû accompagner Victor à l'enterrement. Le surlendemain, il retrouva sa machine là où il l'avait laissée. Il reprit son travail en ne prononçant que les mots nécessaires. Pour la première fois, il était très malheureux. Pour la première fois, il ne pouvait rien faire d'autre que marcher et se taire.

À chaque jour qui passait, il s'apercevait que sa mère, dans sa tombe, était de beaucoup, la plus malheureuse. Lui, Émile, avec sa femme et ses enfants, son travail et ses vingt-sept ans, reprenait vite courage. D'autant plus vite que sa mère l'habitait maintenant si fort qu'il prenait l'habitude de vivre tous les jours avec elle.

Oui, il devait avoir du courage et du courage pour deux puisque Jeanne aussi venait de perdre sa mère. Ainsi, tous les deux, dans leur communauté de destin, se retrouvaient seuls dans leur ferme, perdus dans cet immense Sersou, à se serrer, les nuits d'hiver, l'un contre l'autre, le souffle de l'un réchauffant le cœur de l'autre et, les nuits d'été, à s'allonger côte à côte dans la paille d'un chaume, à contempler l'infini du ciel bleu-noir constellé de lumière. À regarder ce ciel, admiratifs, fascinés par sa profondeur, par sa grandeur, écrasés d'humilité mais remplis d'ébahissement. Alors, créatures transcendées, ils ne pouvaient s'empêcher de tendre leurs mains pour tenter de toucher l'irréel. Aveugles de jeunesse, ils ne virent dans ce ciel lumineux et si pur, aucune trace, aucune marque de leurs premières grandes peines. De même n'y virent-ils aucun signe, aucune annonce des malheurs qui les attendaient, tout proches.

Un an après le départ d'Henriette, le Sersou tombait malade. De la même maladie, de ce cancer qui ronge, qui dégrade et tue en se moquant de l'humanité, impuissante, implorant la pitié. En vain.

Et le 1^{er} novembre 1954, le Sersou connut ses premiers frissons de fièvre. La maladie fut longue et douloureuse. Sept ans. Pendant sept ans, le Sersou devait se tordre de douleurs, nuit et jour, quelquefois en criant très fort, le plus souvent en se mordant les lèvres. De nombreux professeurs voulurent le soigner pour, finalement, l'abandonner à son agonie. D'autres ne virent dans ses souffrances que les douleurs de l'enfantement. Qu'importaient les diagnostics !

Il fallut bien croire que l'affliction et les affres avaient été grandes, accablantes, intolérables, insupportables pour que, sept ans après, délivrée du mal comme le sont les guéris ou les morts, la foule en cortège, oubliant les mots d'ordre vengeurs ne sût, dans les villes et les villages, qu'implorer le pardon, la miséricorde, la paix enfin, en suppliant : Sept ans, ça suffit !

Deuxième partie

Le gâchis

6

Le matin du 1^{er} novembre 1954, Émile, comme d'habitude, monta dans sa 2 cv — sur son cheval comme il disait — à peine assis et sans que pût voir les coups d'éperons, l'auto démarra dans un grand bruit d'échappement et se mit à tanguer sur la piste en soulevant derrière elle un nuage de poussière.

Taïaut, bousculé, déséquilibré par ce départ en trombe auquel il était pourtant accoutumé remonta, obstiné, à sa place, sur le siège d'où il était tombé. Là, à côté d'Émile, assis sur son train, à tendre le cou de temps à autre pour s'informer de la direction, pour savoir s'il devait se réjouir d'aller à la chasse ou se préparer à renifler quelque chienne dès que son maître en aurait fini avec son rodéo.

Sur la piste, Émile éprouvait toujours le même plaisir à laisser derrière son auto ce panache de poussière très fine qui n'en finissait pas de se diluer dans le ciel au bout d'une longue traînée de volutes. En regardant dans son rétroviseur qu'il trouvait quelquefois bien orienté, en faisant ronfler son moteur, il voulait absolument avoir l'impression de se trouver aux commandes de cet avion qui pouvait voler très haut au-dessus de lui en traçant dans le ciel bleu ce sillon blanc qu'il ne se lassait jamais de regarder. Il s'imaginait offrir là-haut, aux passagers de l'avion, le même spectacle avec la longue queue de sa 2 cv. Cependant, quelque ait pu être l'analogie, Émile, qui savait maintenant se situer dans le temps et dans l'espace, n'allait tout de même pas, en roulant à soixante à l'heure avec sa 2 cv à queue ocre, se prendre pour un avion et encore moins pour une comète ! Néanmoins, il était satisfait de faire de la poussière et ne s'en privait jamais. Quand il se voyait faire beaucoup de poussière avec si peu de moyens et tout à fait inutilement, lui, qui connaissait sa lignée, ne s'en étonnait pas mais ne pouvait s'empêcher de revoir les gros yeux réprobateurs d'Henriette devant tant d'esbroufe et de tapage.

Autant dire qu'au matin du 1^{er} novembre 1954, lorsque dans son auto, il prit Taïaut à témoin pour lui faire remarquer qu'à tous les deux, ils étaient avec leur 2 cv, aussi forts et aussi remarquables qu'un quadrimoteur, il était loin de penser qu'en arrivant au village, son envie de s'amuser ou de rêver allait connaître un temps mort, peut-être un coup d'arrêt définitif.

En parcourant les grands titres du journal qu'il venait d'acheter, Émile apprit la rébellion des « Chaouïa » mais apprit aussi les incendies, les explosions avec leurs victimes un peu partout en Algérie. Il ne fut pas surpris, outre mesure, de ce qu'il venait de lire et seule l'organisation et la synchronisation des coups de main sur tout le territoire constituaient pour lui un fait nouveau.

En regagnant sa ferme, tout doucement cette fois, il entendait encore sa mère lui prédire qu'un jour ou l'autre les Arabes se révolteraient très gravement. Il était vrai qu'elle-même se révoltait toujours devant l'injustice.

Le prévisible soulèvement des Arabes était l'invariable conclusion qu'elle tirait lorsqu'avec Victor et leurs amis, elle considérait les agissements de l'Administration, l'aveuglement de certains élus mais aussi les ambitions de ceux qui les dénonçaient. Il lui semblait qu'à tour de rôle, les erreurs et les faux pas des uns faisant le jeu des autres, l'Algérie connaîtrait dans cet enchaînement, le pire des aboutissements.

Depuis dix ans qu'Émile regardait autour de lui, depuis qu'il vivait au milieu des Arabes et bien qu'il ne crût pas à leur révolte, il était néanmoins convaincu de la nécessité d'aller vers eux. Et vite.

Aussi, en regagnant sa ferme, discernait-il mal l'ampleur des événements de la nuit et leur véritable signification. Mais à se rappeler les détails de l'insurrection il refusa, comme par réflexe, l'assassinat du jeune couple d'instituteurs sur une piste des Aurès les menant à leur premier poste. Pour lui, une légitime révolte ne passait pas par l'assassinat d'instituteurs français, arrivés la veille pour apprendre à lire et à écrire à des jeunes Berbères. Pour lui, ce n'était plus une légitime révolte mais une révolte xénophobe, soucieuse d'obscurantisme. Et puis, en sentant son cœur battre un peu plus vite, il y avait, vingt-six ans après, trop de points communs, trop de similitudes, trop de communion d'idées entre ces jeunes Monnerot et Henriette prenant leur premier poste dans le fin fond du bled algérien, pour que l'assassinat des uns ne fût pas l'assassinat de l'autre.

En choisissant ses victimes, cette rébellion naissante venait de déployer son drapeau. Pour Émile qui croyait aux signes et aux indices, il n'en fallut pas plus pour faire de lui un rebelle à cette rébellion. Rien, par la suite, ne devait l'amener à changer d'avis.

Mais chez lui, ce refus et cette condamnation ne concernaient que ces « Chaouïa » que l'Algérie disait depuis toujours hargneux, vindicatifs et rebelles de naissance. Ce qu'il voyait et ce qu'il vivait au Sersou après les premiers coups de feu, lui faisait presque oublier les deux innocents assassinés le 1^{er} novembre. Il travaillait comme par le passé, allait, venait, chassait sans qu'à aucun moment il éprouvât la moindre impression d'insécurité. Il constatait même qu'Européens et Musulmans se sentaient peu concernés par les explosions et les attentats que les journaux signalaient ailleurs.

Il servait toujours de chauffeur à Boukalifa qui avait de grands besoins aux quatre coins du pays et, à la ferme, Djilali le garçon d'écurie, continuait d'entrer dans la cuisine de Jeanne chaque fois, qu'il avait quelque chose à y faire. Le plus souvent pour y prendre une boîte d'allumettes sur l'étagère du buffet. Une boîte d'allumettes qu'il prenait d'autorité tant il en avait grand besoin. Quand Djilali n'avait rien à prendre dans la cuisine, il y venait, l'hiver, pour se réchauffer au coin de la cuisinière et, l'été, pour boire de grands verres d'eau glacée qu'il coupait d'Antésite. Djilali raffolait d'Antésite.

Ainsi et pendant très longtemps, le Sersou ne s'occupa que de lui-même. Les Arabes qu'Émile pouvait rencontrer se préoccupaient surtout du cours des agneaux et de la bonne ou mauvaise récolte à venir. Ils n'en étaient pas, pour autant, ignorants de l'entreprise FLN mais ils la croyaient vouée à l'échec tant les moyens des Moudjahidin (soldats de Dieu) leur paraissaient faibles voire ridicules en regard de ceux que pouvait employer la France. Pour beaucoup de ces Arabes qui étaient d'anciens tirailleurs ou spahis, s'armer de fusils de chasse pour affronter des engins blindés relevait de la folie et tous tenaient à se démarquer de tels égarements tenant du suicide.

Bien qu'amateurs de contes, les Arabes du Sersou reçurent la promesse de leur indépendance future avec le scepticisme et la méfiance qu'ils tenaient des expériences de la vie. Convaincus « qu'un homme de bon sens n'attrape jamais un chat enfermé dans un sac », sauf à vouloir saigner de toute sa main, ils laissèrent l'Indépendance de l'Algérie rester l'apanage de ceux qui en faisaient leur affaire.

Les Européens, eux, tranquilles ou insoucians, surtout respectueux des lois par discipline ou par crainte, finalement pénétrés de l'idée transmise de père en fils qu'ils vivaient dans un État de droit, allaient à leurs travaux, laissant à cet État le soin de faire appliquer la loi qui consistait dans l'immédiat à punir les criminels. Ils y croyaient ferme.

Mais si le bon sens poussait les uns au scepticisme et les autres à la confiance, il n'excluait pas la lucidité chez tous. Devant une révolte qui faisait encore parler d'elle, dix-huit mois après la Toussaint rouge (1^{er} novembre 1954), Boukalifa restait étonné et pensif. Il avait eu des paroles qu'Émile avait déjà entendues dans sa bouche le jour où il avait réussi à lui faire fumer une cigarette au menthol :

— « *Ce n'est pas bon, ça !* » avait-il conclu.

En cette fin d'après-midi de l'été 1956, à l'heure où les alouettes aiment et savent voler, immobiles dans le ciel, pour grisoller à tue-tête, Boukalifa et Émile, assis sur la margelle du puits à regarder l'eau claire couler dans les rigoles du jardin, comprenaient que le doute s'installait, petit à petit, dans les esprits. Ils n'étaient pas les seuls, fin 1956, chacun comprenait que la France doutait d'elle-même, doutait de son combat.

Elle semblait se retrouver dans la même situation qu'en juillet 1830 où, surprise par la rapide prise d'Alger, terme de son expédition punitive, elle avait dû choisir entre le rapatriement de ses soldats ou leur maintien sur place. Elle n'avait pas su alors si elle devait continuer à devancer les Anglais en Méditerranée ou si elle devait repartir, maintenant qu'était lavé l'affront du coup d'éventail reçu en pleine figure pour le compte des frères Bacri, ces deux négociants parisiens qui avaient oublié de payer le blé acheté au Dey. Lasse du dilemme et de ses hésitations, elle devait, dans l'attente de sa décision, abandonner sa conquête à son Armée d'Afrique.

Comme il est malsain d'attendre quelque part sans y attendre quelque chose, la France, qui depuis cent-vingt-six ans attendait en Algérie, le regard dans le vague et l'esprit ailleurs, se désintéressant toujours de ce que pouvaient faire ou ne pas faire ses soldats et leur descendance, laissant ses départements algériens rester l'enjeu des intrigues parisiennes, devait finalement provoquer la révolte des impatients, de ceux qu'elle avait su mobiliser pour la défendre, de ceux qui croyaient avoir acquis leur citoyenneté, de ceux qui étaient précisément fatigués d'attendre. Réveillée par leurs coups de fusils, elle hésitait encore

à partir ou à rester. Et Boukalifa qui n'était ni un grand politique ni un grand stratège, mais un simple éleveur de moutons avait dit à Émile :

— « *Ce n'est pas bon, ça !* ».

Pourtant Émile s'était bien gardé jusqu'ici de lui dire ce qu'il savait des hésitations de la France, clamées dans les micros, imprimées en gros titres et longs articles dans les journaux. Pire que les hésitations, il s'était bien gardé aussi de rapporter ces manifestations de jeunes recrues couchées sur la voie ferrée d'une gare, refusant d'aller contre les « résistants » qui s'appelaient ici les « soldats de Dieu », refusant aussi de mourir « pour l'argent des colons ». Non, Émile n'avait jamais dit ces choses-là aux Arabes qu'il connaissait. Par crainte de salir les siens. Par pudeur.

Mais au fur et à mesure que les saisons passaient et à voir une France hésitante et tenue en échec, tout le Sersou se mit à douter. Et si Dieu était musulman ? Pensaient les uns. Et si nous étions maudits ? Pensaient les autres. Le doute, comme une chape de plomb, s'abattit sur la plaine. Nul crime, nul incendie ne troubla son silence, lourd, pesant, oppressant. Mais le FLN s'installait sournoisement dans un bouche à oreille pernicieux, menaçant, nourrissant et amplifiant la crainte. Les Arabes du Sersou, à leur tour, devinrent inquiets sans le dire et complices sans le savoir : L'OPA (Organisation politico-administrative) était là qui se chargeait de la mise en condition de la conscience collective et qui était là aussi pour noter les noms des récalcitrants, des mous, des timides. C'était l'heure de « l'intox », ce support de la guerre subversive qui doit, avant l'action, gorger les esprits de mots et d'images.

Émile connaissait des Arabes susceptibles d'entrer dans l'OPA plus vite que d'autres. Il les devinait amers de s'être toujours vus rejetés, eux-mêmes ou leurs frères. Rejetés par la France qui n'avait jamais voulu imaginer un Mohamed ben Kadour d'ici ou là, commander son escadre de l'Atlantique.

Rejetés aussi par des « super-Français » habitant l'Algérie, toujours très sincèrement soucieux des « intérêts de la France »... qui n'étaient que les leurs. Ainsi, l'ascendant en toutes choses qu'avaient ces Français-là, aurait dû être une force capable d'induire la générosité. Sans surprise, il renforça les égoïsmes. Émile rencontrait de ces Arabes qui étaient allés à l'école d'Henriette où ils avaient appris, dès « la communale », à être les premiers de la classe quand ils le méritaient et certains d'entre eux avaient vu le fils de la maîtresse, parfois puni, toujours privé du moindre passe-droit. D'autres instituteurs, d'autres professeurs, d'autres maîtres, avaient pris le relais d'Henriette pour convaincre ces jeunes élèves puis ces jeunes hommes des valeurs auxquelles ils devaient rester attachés. Et parmi eux, à cette école de la justice, Aomar n'avait pas été le plus mauvais élève.

Pourtant, dans une période où tout le monde commençait à se méfier de tout le monde, lorsqu'Émile rencontrait Aomar qu'il comptait parmi les hommes prêts à se rebeller, rien ne devait confirmer sa pensée ou ses appréhensions. Avec lui, il était toujours le même et le plaisir de se retrouver ensemble sur un marché ou sur une piste semblait un plaisir partagé tant il était chaleureux, simple et vrai dans ses manières comme dans ses paroles. Visiblement, l'un comme l'autre souhaitait tenir à l'écart tout ce qui pouvait les séparer. Pour Émile, Aomar restait un ami qui avait toujours regretté de ne pas avoir le droit de vote, mais qui savait avoir le mot, la mimique ou le geste pour montrer qu'il n'était pas devenu anti-Français.

Mais pour qu'Aomar soit lui-même, il fallait qu'il fût seul avec lui. Hors Émile (et Si M'Hamed), il était sévère, ne souriait jamais, ne parlait pas, esquivait tout ce qui pouvait ramener à se livrer. En public, il était froid, glacial même et terriblement secret. Son physique ne le servait pas : il avait un faciès de fellagha, c'est-à-dire osseux, vilain puisqu'une tête de fellagha ne pouvait être que vilaine, méchante à faire peur.

Aomar était fellah et s'occupait de moutons, lui aussi. À son arrivée au Sersou, Émile l'avait rencontré pour la première fois en allant chasser près de sa ferme et avait dû satisfaire aux usages en acceptant de boire le café chez lui.

À connaître le salon d'Aomar, à voir ses serviteurs et ses invités arabes, il ouvrit le classeur qu'il avait dans la tête, non pas pour trier les hommes mais pour éviter de mélanger les torchons et les serviettes. Dans ce classeur, il plaça d'emblée Aomar dans le tiroir du haut qui était celui des riches et des notables. Mais ce tiroir ne devait être qu'une étape, un premier tri, rapide, succinct, où il allait attendre plusieurs mois avant qu'Émile ne le rangeât définitivement dans le tiroir, capitonné celui-là, réservé à ses amis, fussent-ils riches ou notables. Un tiroir de taille forcément réduite puisqu'il n'y avait de place que pour Boukalifa, Pierre, Benadjoul, Si M'Hamed et Aomar : Boukalifa parce que c'était Boukalifa, Pierre parce que leur amitié avait triomphé des caprices et des humeurs de leur adolescence, Benadjoul parce qu'il était anarchiste sans le savoir, Si M'Hamed parce qu'il s'imposait sans le vouloir et Aomar pour des raisons qu'Émile avait flairées et ressenties bien plus qu'il n'avait pu les dire. D'entrée, il avait trouvé chez lui une délicatesse, une générosité d'esprit qu'on appelle aussi tolérance et une politesse du cœur qui lui faisait avoir les mots et les silences qu'il fallait et quand il le fallait. C'était bien son intelligence fine, réceptive à l'imperceptible, qui attirait Émile.

Lorsqu'Aomar devint son ami, Si M'Hamed ne pouvait que le devenir également. Aomar n'avait pas d'ami qui n'ait été agréé par Si M'Hamed. Et cet agrément était aussi rare que les bonnes récoltes au Sersou. Il fallait l'attendre longtemps. Émile attendit le temps nécessaire avant que Si M'Hamed lui offrit la moitié de sa galette.

Si M'Hamed était le plus âgé. Nettement plus. Il était grand, fort en carrure ; son regard était droit, très doux, très souvent ironique. Aomar portait complet-veston, invariablement gris, Si M'Hamed allait en grand burnous blanc, d'étoffe très fine, tout orné de broderies et dont il savait se draper avec beaucoup de majesté. Il parlait peu, jamais fort et n'écoutait plus quand tout le monde jacassait. Son aura forçait à la distance et son approche était réservée aux honorables : les pauvres s'approchant naturellement pour demander, les puissants, cérémonieusement pour avouer.

Émile ne se sentit pas peu fier d'avoir été admis parmi ces élus. Il pouvait ainsi et pour la première fois,

côtoyer un homme dont l'autorité ne dépendait d'aucun pouvoir. Si M'Hamed n'était pas riche, n'était pas un chef religieux, n'avait rien à vendre et pas davantage de cargos pour transporter une quelconque marchandise. Pourtant il régnait sur des milliers de « sujets » qui avaient tous le droit reconnu de pouvoir lui désobéir ou de le contester, sans perdre son amitié pour autant. C'était indubitablement un chef spirituel, fait de douceur, et d'humilité. Un chef qui l'était malgré lui. Émile n'en avait jamais connu de semblable.

Émile qui ne voulait de chef à aucun prix, s'adressait à lui comme à un ami, avec ce qu'il fallait de déférence mais toujours très librement, directement, spontanément, fort de ses convictions. Mais quand Si M'Hamed lui posait la main sur l'épaule en le regardant très gentiment, la tête à peine inclinée sur le côté, quand son guenour donnait de la gêne devant lui, il comprenait aussitôt qu'il venait de dire une ânerie. Pour s'être fourvoyé à plusieurs reprises devant ce grand Arabe, il avait pris l'habitude de cesser ses moulinets afin d'en mieux écouter les conseils. Alors, quand il pensait à tort et à travers, Si M'Hamed le prenait par le bras, et lui expliquait ses erreurs par le menu. L'exposé, la démonstration, était claire, magistrale, étayée d'exemples précis, nourrie de bon sens... et d'efficacité. Émile avait compris.

Il avait déjà compris pourquoi Aomar s'en remettait toujours à Si M'Hamed pour cheminer sur les sentiers escarpés, tortueux où il devait trébucher, s'affaler, se relever pour sortir vivant de ce calvaire, de cette longue marche dans la nuit que fût, pour lui surtout, la guerre d'Algérie. Mais en cette fin d'hiver 56, Émile n'eut pas droit aux confidences d'Aomar et encore moins à celles de Si M'Hamed. Il dut se contenter de l'amitié et de la loyauté de ses deux amis qui le laissèrent les accepter ou les rejeter. Ainsi mis à l'épreuve, Émile recula en laissant là son intime conviction quant l'appartenance possible d'Aomar à l'OPA du FLN.

OPA, qui, à n'en pas douter, se mettait en place au Sersou.

Il suffisait à Émile de se mêler à la foule des burnous, de rouler dans les douars, de parler et de serrer des mains pour déceler la gêne et sentir la suspicion gagner du terrain. Nul ne refusait le contact, mais tous souhaitaient l'abrégier, le réduire à l'indispensable. La plaisanterie était bannie et les regards devenaient furtifs.

Dans ce climat, il devait aussi prendre sa part de morosité, d'appréhension, de méfiance. Mettre son browning dans l'auto pour chasser n'était plus qu'un prétexte, une bonne raison : il était seul à savoir que dans ses cartouches, les balles avaient remplacé les plombs. Mois après mois, ses règles de sécurité se firent plus sévères. Il rentrait chez lui dès la nuit tombée, regardait les mains de ses visiteurs avant de voir leurs yeux, évitait les questions et s'abstenait d'en poser. S'il travaillait, allait et venait comme auparavant, il se gardait de l'inattention qui était la sienne quand il vivait à sa guise. Il changeait à son insu. Cette mutation, imperceptible mais quotidienne s'amorçait à peine. Le masque se dessinait, marqué par les premiers stigmates de la peur. Ce qu'il pouvait y avoir d'insoupçonné chez lui pointait déjà son germe, frêle, fragile, pouvant encore avorter mais pouvant aussi prendre le dessus, grossir, grandir, se développer, encore, s'étendre et l'envahir pour faire de lui ce qu'il n'était pas encore.

Il fallait bien qu'Émile vive avec son temps et puisque sa qualité de Français le désignait, sans autre procès, aux coups des fellaghas, il fut bien obligé d'en prendre acte. Sans tristesse il s'organisa dans sa ferme pour contester, les armes à la main, la compétence de ces tribunaux clandestins qui le condamnaient parce que Français, non musulman et... « colonialiste » puisqu'on leur avait soufflé le mot. Non, Émile n'était jamais triste quand il avait bonne conscience et à refuser la sentence, il fit en sorte que ce rejet fût net, clair, évident.

Alors, son browning posé à la tête de son lit, il attendit qu'on vienne lui notifier son arrêt de mort.

Ce soir-là les juments n'avaient pas le moral. Sans être tristes, elles semblaient souhaiter en terminer le plus vite possible avec cette nuit d'hiver qui n'en finirait pas de durer. Soucieuses, presque inquiètes, elles restaient néanmoins calmes et résignées comme savent l'être les bêtes quand il leur faut assumer leur destin. Et ce soir-là, les juments sentaient que la nuit qui venait, tomberait encore plus noire et plus froide que la veille. Elles le devinaient bien, puisqu'elles restaient debout, la tête basse à regarder sans intérêt la paille de leur litière.

On était loin de ces retours à l'écurie où elles prenaient plaisir à s'ébrouer, bien campées sur leurs jarrets tendus, les quatre jambes légèrement écartées pour mieux assurer l'équilibre pendant ce tremblement, ce grand frisson qui secouait tout leur corps pour faire voler de leur robe poils, pailles et poussières ramassés dans la journée. Elles se mouchaient aussi dans un grand bruit de naseaux ou encore, une jambe avant bien tendue, se grattaient le canon en le mordillant tout doucement. La toilette faite, elles mangeaient leur foin et le trouvaient tellement bon qu'elles tiraient sur leurs chaînes, un coup à droite, un coup à gauche, pour prendre sur la ration voisine. Rassasiées, elles restaient très curieuses de ce qui se passait alentour. Alors elles levaient la tête, ouvraient de grands yeux ou le blanc voulait le disputer au brun et regardaient par-dessus le dos de leurs compagnes. Quiconque entraînait dans l'écurie voyait toutes les têtes se retourner vers lui. Quand Émile paraissait sur le seuil, Judith hennissait de satisfaction. Bref, on était bien content et on allait bien dormir.

Mais, ce soir-là, le cœur n'y était pas. Les juments laissèrent partir Émile sans l'accompagner du regard, sans lui demander de rester encore un peu avec elles. Peut-être avaient-elles compris qu'il ne voulait pas s'attarder. Il quitta l'écurie sans un mot pour personne, sans grandes tapes sur les croupes, sans chatouilles sous les ventres, sans caresses pour Judith. Judith, ce soir-là, ne demandait rien. Une fois encore, Émile et ses juments étaient à l'unisson. Ni elles ni lui, n'avaient envie de rester ensemble.

Émile traversa la cour pour rentrer chez lui. La nuit était bien là maintenant. Le silence s'ajoutait à la tristesse de l'obscurité. Là-bas, la lampe au-dessus de la maison voulait remplir son office en essayant de percer le brouillard qui l'enveloppait. Elle était ridicule, cette lampe, ce lumignon. Heureusement, Émile n'était pas seul pour traverser cette cour qui rassemblait plus à un camp retranché qu'à une cour de ferme. Taïaut et Landru étaient là qui marchaient à ses côtés : Taïaut à droite, Landru à gauche. C'étaient ses chiens et il l'entendait bien ainsi. Taïaut et Landru aussi.

Taïaut était un griffon vendéen qui faisait l'admiration de son maître tant il pouvait tout voir au travers de cette frange de cheveux qui lui cachait les yeux. Des yeux couleur de feu, du feu de sa robe, du feu que Taïaut charriait dans ses veines. C'était Émile qui l'avait appelé Taïaut et il s'en voulait beaucoup. Mais le jour du baptême avait dû être un jour sans imagination, un jour où il ne pensait pas, où il ne réfléchissait pas, un jour des solutions faciles. Outre qu'il n'était jamais satisfait quand il se voyait donner dans la facilité, il avait ce jour-là, bien mal deviné le petit chiot qu'il avait serré contre sa poitrine. Il aurait du lui donner le nom d'un de ces hommes preux et fiers qui ont existé il y a fort longtemps et qu'on cite encore en exemple aux enfants des écoles. Il aurait mérité le nom d'un de ces soldats qui se détruisent plutôt que d'avoir à se rendre. Et Taïaut s'était suicidé, huit ans plus tard, plutôt que de vivre n'importe quoi avec n'importe qui. Non, Taïaut, ne méritait pas de porter un nom qu'on trouve dans toutes les meutes. C'était aussi lui qui avait baptisé Landru. Pourquoi Landru ? Il ne le sut jamais. Mais appeler son chien Landru le faisait rire d'autant plus que son chien ne riait pas du tout lorsqu'il l'appelait. Landru n'aimait pas son nom. Lorsqu'Émile riait en l'appelant, Landru faisait la gueule et savait donner à sa tête une expression d'indifférence confinant au mépris. Ce que voyant, il l'attrapait par le cou et lui disait :

— *C'est pas grave, ça !*

Et Landru remuait très fort sa longue queue de bleu d'Auvergne parce qu'Émile venait de lui parler à l'oreille. Oui, comme un bleu d'Auvergne, Landru avait des taches bleues et blanches, un gros nez, long, épais et de lourdes paupières qui tombaient sur ses yeux tout cernés. C'était bien simple : vu de face, c'était toute la tête du Général.

Si Émile ne prononçait jamais le nom de ce Général, c'était surtout pour des raisons tout à fait personnelles, mais aussi parce que chacun pouvait facilement le reconnaître. Il était, en effet, le seul Général à gueule de bleu d'Auvergne que la France ait jamais eu. Mais Landru, lui, était un chien avec un cœur gros comme ça, un chien loyal et fidèle, un chien qui savait se respecter. Aussi, chaque fois qu'Émile le

regardait en face, il se penchait et lui tapotait les reins pour s'excuser de sa malveillante comparaison. Si Landru aimait les caresses d'Émile, Taïaut souhaitait s'en priver encore quelque temps. S'il raccom-
pagnait pour traverser la cour, il le faisait par devoir, mais un peu l'écart, pour bien montrer qu'il n'avait rien oublié de cette partie de chasse ou il avait été « shooté » avec beaucoup trop d'inconvenance. Or Taïaut n'aimait pas les coups de pied au cul et en était reste mortifié. Il boudait depuis lors. Lorsqu'il croisait Émile, Taïaut tournait la tête de l'autre côté. Bien sûr, cette bouderie avait ses limites et quel qu'ait été le grave différend pouvant exister entre eux, Taïaut n'entendait pas abandonner son maître et il avait bien l'intention, ce soir comme tous les autres soirs, de veiller sur lui et les siens. Comme un chien de grande qualité, comme un chien d'honneur, Taïaut ignorait les sagouineries.

Taïaut à droite, Landru à gauche, Émile rentra chez lui à pas lents, sans parler à ses chiens. Il n'était pas triste puisqu'il n'avait aucune raison de l'être. Il avait oublié ses juments et ne voulait pas s'interroger pour savoir d'où lui venait cette sorte d'anxiété mal définie, qu'il devait maîtriser pour se convaincre qu'il n'avait pas peur. Non, il n'était pas triste et n'avait pas peur. Peut-être et tout simplement n'avait-il envie de rien. C'était cela : il n'avait envie de rien. Il ne disait rien et marchait lentement. Il n'avait rien d'autre à faire que de marcher et se taire.

Pourtant il aurait bien voulu comprendre ce qui n'allait pas, ce soir-là, en traversant cette cour, pourquoi cette nuit qui l'entourait ne ressemblait pas aux autres nuits, pourquoi le froid et l'humidité qui tombaient étaient encore plus froids et plus humides que d'habitude, pourquoi ce soir-là, il se sentait écrasé par la résignation, par la nécessité d'assumer son destin, tranquillement, un peu comme si le moment était venu de s'en remettre à lui. Cette sensation de flottement intérieur, indéfinissable, aussi envahissante qu'explicable, cette sensation, si elle n'avait encore de nom pour lui, avait pourtant une odeur. C'était l'odeur de la peur. Mais Émile ne le savait pas car il ne l'avait jamais sentie. C'est une odeur qui enveloppe tout, qui déforme tout, qui transforme les choses les plus importantes en choses insignifiantes et tellement insignifiantes qu'on n'y pense plus. C'est une odeur qui fait que le corps ne pèse plus, que les idées ne se fixent plus, que la tête se vide de toute pensée cohérente ; seuls les yeux et les oreilles conservent toutes leurs facultés. La vue et l'ouïe, voilà bien tout ce qu'il reste quand le malheur rode autour de soi, lorsqu'arrive l'heure de défier la mort.

Émile rentra chez lui et retrouva Jeanne. Comme toujours, elle saurait lui communiquer l'insouciance et la gaieté dont il avait, ce soir-là, encore plus besoin que d'habitude. Elle parla et le fit parler à propos de tout et de rien. Émile sut lui cacher sa lassitude qu'il n'aurait pu justifier et resta un moment à regarder sa femme dans ses occupations. Puis il la laissa et elle ne s'étonna pas de le voir verrouiller les portes. Depuis un mois environ, elle le voyait prendre des précautions bien inhabituelles chez lui.

Jeanne n'ignorait pas que, depuis quelques temps, la situation se dégradait au Sersou où les « fells », sans jamais se montrer, faisaient malgré tout parler d'eux. À une centaine de kilomètres de là, en effet, des fermes avaient été attaquées, brûlées et leurs occupants européens plus ou moins égorgés. Les journaux ne manquaient pas de copie et la rumeur publique prenait un malin plaisir à colporter les récits des massacres. Des traînées de sang aux enfants prostrés d'effarement, du bétail moribond aux bâtiments calcinés, rien ne manquait à l'horreur et c'était à qui rapporterait le détail capable de faire vomir ou de susciter la colère. Ainsi, les « on dit » et les « il paraît que » faisaient qu'au Sersou même, le climat se détériorait. Seuls les Arabes semblaient tout ignorer de ces crimes et aucun de ceux qu'avait pu rencontrer Émile, n'y avait fait la moindre allusion. Boukalifa ne lui avait même pas demandé ce qu'il y avait de vrai dans tous ces ragots. En constatant ce mutisme, Émile le considérait comme une bonne chose, même s'il en était un peu étonné. Mais lui-même n'éprouvait pas le besoin de s'entretenir avec les Arabes de son entourage, des exactions que commettaient les fellagha. Il ne l'avait jamais fait et comptait s'en tenir là car il estimait injuste d'évoquer devant les Arabes du Sersou — qui n'y étaient pour rien — les crimes de leurs frères de l'Ouarsenis (massif montagneux au nord). Il préférait penser que la honte faisait taire tout le monde et ne voulut pas envisager d'autres hypothèses que la peur ou pire encore, une inavouable satisfaction.

Cependant dans son silence, Boukalifa le surprenait car c'était bien la première fois que son « père spirituel » n'avait pas cru devoir l'entretenir de choses, somme toute, importantes. Connaissant son « fils », peut-être estimait-il tout à fait vain d'aborder avec lui toutes ces abominations pour, finalement, lui conseiller d'aller habiter au village où il serait moins seul. Il savait à l'avance qu'Émile l'aurait alors regardé très attentivement, le souffle coupé, pour lui demander, au bord de l'indignation, si par hasard, il ne le confondait pas avec un autre, avec quelqu'un pour qui la fuite était automatiquement la meilleure

solution. Boukalifa le connaissait trop, savait trop qui l'avait élevé, le voyait trop faire dans la vie de tous les jours, pour attendre de lui la moindre prudence, la moindre sagesse. Aussi n'avait-il pas voulu offenser son « fils ». Peut-être refusait-il, à son habitude, de résoudre un problème avant qu'il ne se pose. En bon musulman, il passait son temps à attendre pour voir venir. La hâte et la précipitation qu'Émile mettait en toutes choses le navrait et il désespérait de l'en corriger. Le Sersou étant calme et la vie s'y déroulant normalement, c'était, pour lui, montrer beaucoup d'affolement pour ce qui pouvait se passer, loin dans les montagnes, loin de ce pays plat qu'était le Sersou.

Pendant leur dîner, Émile et Jeanne avaient parlé de tout cela et le comportement de Boukalifa leur paraissait rassurant. Comme pour se rassurer encore, Émile raconta comment, le matin même, il avait rejoint Lakdar et Djillali au coin du hangar pour se chauffer avec eux autour d'un feu de paille. Ils étaient restés assis tous les trois un grand moment, les jambes croisées ramenées sous les cuisses, comme des Bouddhas, à discuter de n'importe quoi, les mains en avant pour arrêter l'épaisse fumée qui les faisait larmoyer, souffler et tousser à tour de rôle.

Djillali, mais surtout Lakdar, étaient plus âgés que lui et connaissaient, toute sa famille. C'était avec eux et avec d'autres vieux Arabes, qu'il avait appris à mieux connaître son père et sa mère. Aussi Lakdar et Djillali le considéraient-ils comme le petit garçon qu'ils avaient vu grandir et usaient avec lui du ton et d'une liberté de langage qui marquaient bien cet avantage.

Émile respectait cette hiérarchie et le montrait bien en ayant avec eux des mots et des comportements qui en appelaient à leur indulgence, à leur patience et à toute la générosité dont ils étaient capables. Aussi, Lakdar et Djillali tout comme Boukalifa, se méfiaient-ils des cigarettes qu'il pouvait leur offrir car ils le savaient à même de leur tendre une cigarette piégée de quelque pétard ou autre feu d'artifice. Il avait épuisé, avec eux, toute la gamme des farces et attrapes. C'était pour tout cela, simplement pour tout cela qu'ils s'aimaient bien.

Le repas terminé, Jeanne rangea sa cuisine pendant qu'Émile faisait le tour de la maison en n'oubliant pas de laisser ouverte, volets clos, la fenêtre d'une chambre inoccupée qui donnait sur la cour. C'était de ces volets, dont une barrette avait été enlevée, qu'il pouvait voir la cour de la ferme sans faire de bruit et s'assurer que *Taïaut* et Landru étaient là, vigilants : quand ses chiens dormaient sur le perron, Émile baillait de sommeil et de tranquillité.

La cuisine rangée, la ronde terminée, Émile et Jeanne allèrent se coucher. Émile s'endormit d'autant plus vite qu'il savait Jeanne capable d'entendre et de le réveiller au moindre bruit suspect. Elle le réveillait d'ailleurs trop souvent à son gré, pour un oui, pour un non, pour une chouette qui ululait ou pour les grincements du grand portail que le vent chahutait. Elle le réveillait à grands coups de coude dans les côtes, car lorsqu'Émile dormait, il dormait. Sauf cette nuit-là ou un seul coup avait suffi tant il avait été violent. Assis sur le bord de son lit, il écouta ses chiens. Ils aboyaient ferme. Il se leva. Ses pieds, à tâtons, trouvèrent ses pantoufles bien rangées, l'une à côté de l'autre, à la place où elles devaient être. Il enfila son pantalon, ramassa sa cartouchière qu'il serra fort autour de son ventre, tendit le bras, toucha la cloison, se pencha un peu en avant et trouva, là où il l'avait placée, le canon de son browning.

Depuis quelques temps, il ne se déshabillait plus à sa façon. Avant de se coucher, il plaçait soigneusement son pantalon, sa chemise et ses pantoufles alors que depuis toujours, pantalon, chemise et souliers volaient dans la chambre quand il se mettait au lit. Mais, désormais, il ne voulait plus, ne devait plus perdre une seconde pour chercher ses vêtements. Il devait s'habiller dans l'obscurité, rapidement, sans un mot, sans un chuchotement. À deux ou trois reprises déjà, il avait été obligé de se lever, de se vêtir et de circuler dans sa maison plongée dans le noir. Aussi, ce soir-là et l'expérience aidant, fut-il prêt dans les temps sans qu'il put s'entendre lui-même se préparer. Comme un fantôme, il glissa vers ce volet d'où il pouvait voir ce qui se passait.

En regagnant sa meurtrière, il ne pensa pas qu'avec son fusil, il aurait peut-être à tuer des hommes. Non, il n'y pensa pas. S'il avait dû y réfléchir, il aurait certainement éprouvé de la satisfaction à punir, sans appel, les assassins du jeune Monnerot. Eux ou leurs frères. Mais il est vrai qu'il n'aurait pas eu le courage, la cruauté ou le sadisme de les laisser longtemps — un gros quart d'heure — debout, face à la mort. Un quart d'heure qui avait duré des siècles pour Monnerot l'innocent. Non, s'il avait pensé à tuer ses assassins, il n'aurait pas supporté de les voir effarés, anéantis dans un infernal malentendu, il n'aurait pas souffert de les entendre se justifier et finalement supplier comme l'avait fait Monnerot. Non, il aurait éprouvé de la satisfaction à les fusilier, presque à bout portant et le plus vite possible pour annuler

le sursis dont bénéficiaient ces criminels depuis le 1^{er} novembre 1954. Mais en regagnant sa meurtrière, Émile ne pensa pas. Il alla sans trouble, facilement, car tout devient clair et facile, net, limpide et précis chaque fois qu'il n'y a plus d'autre choix que de défendre sa vie. Dans ces moments-là, la conscience devient muette parce que complice.

Il arriva dans cette chambre qui était devenue son poste de garde. Il avait eu raison de laisser la fenêtre ouverte et il avait bien fait de charger son fusil, la veille, juste avant d'aller se coucher : ouvrir cette fenêtre et faire claquer une culasse dans cette pièce vide auraient fait beaucoup trop de bruit. Or, du bruit, lui comme les « fells », ne devaient pas en faire, sauf à se trahir, à perdre l'avantage de la surprise.

Heureusement Taïaut et Landru avaient eu l'ouïe fine et avaient su prévenir. Ils risquaient leur vie, ces pauvres chiens. Le front collé au volet, il regarda par ce petit rectangle qu'avait laissé la barrette, une fois-enlevée. La cour de la ferme était mal éclairée, mais le portail se devinait.

Il allait bien maintenant, Émile. Il respirait doucement et facilement. Il n'avait ni chaud ni froid et ses jambes, ses reins, ses bras étaient souples. Il était prêt. Il avait retrouvé l'équilibre et tout était en ordre dans sa tête. Il avait de nouveau confiance en lui car son instinct ne l'avait pas trompé la veille, quand il avait traversé la cour sans comprendre pourquoi il appréhendait la nuit. S'il avait trouvé ses juments tristes, c'est qu'il n'avait pas su leur parler. C'était lui qui les avait rendues tristes. Il savait maintenant pourquoi il avait appelé odeur ce qui n'était qu'instinct de conservation, pressentiment, intuition. Oui, devant sa meurtrière, Émile savait qu'il pouvait compter sur lui-même.

Le front appuyé au volet, les yeux écarquillés, le canon de son browning dans la main, il s'imagina à la chasse, à l'affût, mais le rôle de gibier qu'il tenait cette nuit-là, le fit presque sourire. Dehors, c'était la révolution. Les chiens arabes s'étaient mis de la partie et dans le vacarme de leurs aboiements, il tendit l'oreille pour reconnaître la voix des siens. C'était bien qu'une dizaine de chiens se déchaînent. Taïaut et Landru risquaient moins. Taïaut était devenu fou de rage. Il traversait en trombe la cour de la ferme et ressortait à toute allure en s'aplatissant tant qu'il pouvait pour passer sous le grand portail. C'était à croire qu'il venait dans la cour pour dire à Émile : « Alors ? Ils sont là et tu ne dis rien ! ». À voir son chien dans cet état, Émile était sûr que les « fells » étaient autour de la ferme, peut-être même derrière la maison. Taïaut et Landru risquaient un coup de fusil. Ils allaient être les premiers à mourir car le métier de fellagha exigeait de tuer les chiens en premier lieu puis de détruire toute source de lumière avant de s'occuper du reste.

Se retrouver plongé dans la nuit noire, sans vue, Émile l'avait envisagé. Avec ses pieds, il chercha la caisse de grenades qu'il avait placée à l'aplomb de la fenêtre. Elle était là. Il se baissa, choisit une incendiaire et la mit dans sa poche. S'ils me font du noir, je vais leur faire de la lumière ! pensa-t-il. Il avait prévu, en effet, en cas de besoin, d'envoyer neuf chevrotines dans un fût d'essence placé au bon endroit, de l'autre côté de la cour. Une incendiaire dans l'essence qui se répandrait aurait redonné toute la clarté nécessaire aux débats. Pourtant, le fait d'avoir à ouvrir les volets en grand pour jeter cette grenade, lui apparut comme une fausse manœuvre à éviter. Mais il n'en était pas là. Pour l'instant, il était dans cet état d'extrême attention où il se trouvait à la chasse chaque fois qu'il sentait le gibier sur le point de bondir ou de s'envoler. Un état où ses yeux et ses oreilles — ses nerfs aussi — l'emportaient sur le reste de son corps, où il n'avait plus soif avec la bouche sèche, où il n'avait plus chaud quand il transpirait, où ses muscles fatigués se chargeaient d'un coup, d'une force insoupçonnée. Il savait qu'une telle tension ne pouvait se prolonger longtemps et se méfia du relâchement qu'il connaîtrait dans quelques instants où, n'en pouvant plus de rester statue, il baisserait sa garde. Il s'en méfia car il avait trop vu de lapins ou de perdreaux attendre qu'il lève un peu la tête ou qu'il respire un peu plus fort, pour jaillir de la touffe et disparaître. Mais il ne vit rien venir, ne vit rien bouger. Que se passait-il ? Pourquoi l'ampoule électrique était-elle toujours en place ? Qu'attendaient donc les « fells » ? Le piège qui se tendait, Émile ne le devinait pas ; il allait faire les frais d'une nouvelle tactique et, par moment, il se crut en retard d'une idée, d'une guerre peut-être. Il prit son fusil, posa le bout du canon sur le bord de sa lucarne et resta en joue. Mais il ne vit plus l'ensemble de la cour. Il reposa son browning. Toujours rien. Les chiens s'égosillaient. Il s'habitua à attendre. Cette ampoule qui n'éclairait pas assez, ces volets qu'il lui faudrait ouvrir pour jeter sa grenade, le contrariaient.

« *Autant de fautes à corriger dès demain* » se dit-il. Enfin et surtout, il faudra revoir ce dispositif de défense car si un « fell » monte sur le toit et verse son bidon d'essence avant de jeter une allumette, Jeanne et les enfants se feront carboniser comme les Charles. À la pensée de finir comme la famille Charles qu'on n'avait presque plus retrouvée dans les décombres de leur maison, Émile se passa une main sur

son front moite et trouva le temps plus long encore. Il voulut mieux entendre et colla son oreille sur la lucarne. Il situa Taïaut et Landru, là-bas, tout au fond des amandiers. Les chiens n'étaient pas loin l'un de l'autre. Taïaut, en tous cas, ne courait plus, sa voix était plus grave, moins rageuse. Ce n'étaient plus les « niacs » stridents qu'il avait lorsqu'il sentait sa proie au bout de son nez. Émile se détendit un peu. Il connaissait son Taïaut, et Taïaut aboyant arrêté, c'était son signe d'abandon quand il s'agissait d'un lapin, c'était son cocorico quand il s'agissait de l'intrus refoulé aux frontières. Et Taïaut était en train de lui dire que l'intrus était en fuite. Brave Taïaut qui avait mis les « fells » en fuite. Émile ne lui en voulut pas de sa vantardise et continua sa veille, le front sur le volet. Landru aussi retrouvait son calme. Il n'appelait plus au secours, il n'avait plus ces coups de gueule qui n'en finissaient pas de se prolonger. Il devait être assis à attendre que Taïaut le tienne au courant. C'était sa façon de faire quand il comprenait qu'il n'y aurait pas de curée puisque Taïaut ne sonnait pas l'hallali. Et Taïaut revint dans la cour. Moins pressé cette fois car il prit grand soin de ses reins en passant sous le portail. Le chien s'arrêta devant la maison, bien sous les yeux d'Émile et de ses pattes arrières, l'une après l'autre, gratta la poussière violemment, rageusement, comme le font les chiens quand ils veulent s'affirmer.

Taïaut restait maître du terrain et il entendait bien le montrer. L'affaire étant classée, l'ordre de nouveau rétabli, Taïaut grimpa sur le perron et, bien campé sur ses pattes, tendu, nerveux, autoritaire, provoquant, il regarda à droite, à gauche, faisant aller et venir sa tête par petites saccades comme un automate. On avait vraiment énervé Taïaut. Oui vraiment. Il bavait.

Émile ne comprenait toujours pas. Taïaut n'était pas chien à reculer. Les « fells » non plus. Il se remit à sa meurtrière. Il aurait voulu regarder sa montre car à partir de quatre heures du matin, tout danger devenait improbable : les « fells » avaient besoin de regagner leurs caches avant le jour. Il préféra ne pas allumer son briquet. Il fallait attendre. Tant que les deux chiens ne seraient pas couchés, en rond, le nez au derrière, il ne désarmerait pas. Mais Taïaut avait réussi à le décontracter. Il avait, maintenant, froid aux mains et il les fourra sous ses aisselles pour les réchauffer. Il pensa à fumer, mais y renonça. Et pour qu'Émile renonçât à fumer, c'était bien qu'en cet instant il n'était pas lui-même.

Landru, rentra à son tour, non sans peine. Grand comme il était, passer sous ce portail sans s'érafler la colonne vertébrale était toujours, pour lui, une affaire laborieuse autant que douloureuse. Taïaut aboya une seule fois pour signaler qu'il était là et Landru, sans lui répondre (Landru était plutôt ours), vint le rejoindre d'un pas tranquille. Les deux chiens se reniflèrent les babines à tour de rôle pour chacun s'assurer que l'autre n'avait pas, par hasard, mangé quelque chose sans qu'il n'en sache rien. Mais non, il n'y avait pas eu de cachoteries entre eux et tous les deux sentaient la même soupe. Comme des hommes, Taïaut et Landru s'entendaient très bien quand ils mangeaient à la même gamelle. Alors, n'ayant plus rien à faire ni plus rien à se dire, les deux chiens se mirent à tourner en rond sur la véranda puis, l'un après l'autre, se laissèrent tomber sur le ciment froid.

Taïaut et Landru venaient de se coucher. Émile aurait voulu sortir pour caresser ses chiens, pour leur parler, pour leur dire qu'ils étaient de bons chiens, qu'ils étaient courageux, qu'ils étaient francs et loyaux, qu'ils étaient les plus beaux du monde et leur dire aussi plein de choses gentilles et douces qu'il ne savait pas très bien dire mais que Taïaut et Landru auraient sûrement comprises. Mais il ne voulut pas. Tout ce tintamarre, tout ce tapage pour rien ne le satisfaisaient pas. Pourtant, à l'évidence, il n'y avait plus personne autour de la ferme. Il ne comprenait toujours pas ce qui avait pu se passer et il lui tarda d'être au lendemain : les ouvriers, sous leurs guitounes, avaient dû, eux aussi, tout entendre et peut-être même, voir quelque chose.

Émile avait très froid. Tellement froid qu'il lui sembla que ses genoux avaient envie de trembler. Dehors, le silence était revenu. L'alerte était passée. Il alla dans un coin de la pièce, se baissa et frotta la molette de son briquet. Il était trois heures et demie. Il pouvait fumer et fuma en cachant dans sa main la braise de son mégot. Cette cigarette devait finir de le tranquilliser. Sur la véranda, les chiens se reposaient sans dormir. Il attendit encore un peu, fuma encore et se décida, finalement, à regagner sa chambre. Il resta assis un grand moment sur le bord de son lit à écouter, peut-être aussi pour laisser croire qu'il s'était endormi. Il se décida enfin à s'allonger et, tout habillé, la cartouchière serrée autour du ventre, il somnola jusqu'au lever du jour.

Émile se leva, la tête pleine de la nuit qu'il venait de vivre. Comme chaque fois qu'il ne comprenait pas le pourquoi et le comment des choses, il allait, les bras dans le dos, sans trop savoir au juste où il allait ni d'où il venait. Ce matin-là, il tourna dans sa maison, revint à son volet, déchargea son browning puis se trouva assis dans la cuisine devant sa tasse de café. Il était seul dans le silence de sa maison et de sa

ferme et c'était bien ainsi car il avait besoin d'être seul. Il avait besoin de silence pour laisser travailler son cerveau sans être distrait ou dérangé.

Quand il mettait de l'ordre dans ses idées, il savait qu'il aurait à se gendарmer pour arrêter et refouler tout ce flux qui lui montait des tripes, puissant, violent, déferlant en grand désordre, renversant tout sur son passage pour venir envahir son esprit, s'installer aux commandes et réduire sa raison pour mieux la soumettre. Quand elle voyait arriver tout ce flot d'impulsions irrésistibles annonçant les coups de cœur ou de tonnerre, elle qui s'efforçait chaque jour de gérer calmement son usine avec le soin et l'attention de ceux qui se savent toujours menacés, elle prenait peur, quittait sa table de travail et se réfugiait dans un coin pour laisser passer la tornade. Mais elle savait aussi que l'ouragan passé, elle aurait, comme chaque fois, à réparer les dégâts. Elle le faisait souvent avec patience, plutôt encline au pardon en voulant oublier toutes les passions qu'Émile portait dans son cœur.

Mais, ce matin-là, assis devant sa tasse de café, il entendait sa raison appeler à témoins. C'en était trop pour elle et il l'entendait parler haut et fort pour dire à qui voulait l'entendre, que la nuit dernière, à vouloir défendre sa ferme à un contre vingt, le cœur d'Émile s'était encore, et une fois de plus, occupé de ce qui ne le regardait pas, qu'il avait encore traité les affaires de la manière qui était la sienne, celle d'un monarque dont le bon plaisir est la seule loi qui vaille. Émile entendait bien. Il remua doucement la tête car il était en train de s'apercevoir qu'il avait pris, cette nuit, beaucoup trop de risques avec la vie des siens et qu'en disant aux « fells » : « *Et pourquoi pas ?* », il s'était conduit comme un fier-à-bras, vantard et orgueilleux, jouant avec la vie des autres.

Après une telle nuit où elle n'avait fait que subir, sa raison, maintenant, mettait de l'ordre. Comme toujours. Dans ces moments-là, elle tranchait sèchement, brièvement tel un couperet qui tombe et taille dans le vif. Aussi, en buvant son café, Émile se taisait et n'écoutait plus son cœur qui avait rejoint ses quartiers, penaud, se faisant petit comme chaque fois qu'il se faisait reprendre vertement. Ce matin-là, il entendait sa raison lui crier : « *Arrête ton western !* ».

Lorsque chez lui, la raison occupait le terrain et dictait ses ordres, elle commandait à chacun de ses gestes, à chacune de ses paroles. Alors elle faisait de lui un homme froid, peu engageant, distant, capable de décourager tous ceux qui auraient voulu venir vers lui. Dans de telles dispositions d'esprit, il avait lui-même l'impression de revêtir sa tenue de combat.

En terminant son café, il comptait bien trouver dans la journée qui commençait, de quoi se faire une idée sur ce qui avait bien pu se passer dans la nuit. Sa longue réflexion, surtout faite de questions, devait cependant déboucher sur une certitude : il ne dirait rien à personne de ce qu'il avait vécu cette nuit. C'était, pour lui, le minimum qui s'imposait immédiatement et qu'il jugeait comme une position de repli susceptible de ménager l'avenir. Il n'avait pas, en effet, à se désigner comme pouvant être une cible des fellagha. Il ne devait pas être le premier à se montrer du doigt. Il laisserait donc ses ouvriers qui ne pouvaient pas ne pas avoir entendu le vacarme, décider seuls de leur attitude. Ils n'avaient d'ailleurs qu'une alternative : lui demander ce qu'il s'était passé ou se taire.

Émile n'ignorait pas que dans toutes les fermes attaquées, les ouvriers, dès le lendemain s'étaient toujours réfugiés dans le mutisme. Unanimement, la fusillade et l'incendie n'avaient jamais troublé leur sommeil. Aussi appréhendait-il d'avoir à constater pareille réaction chez des hommes qui étaient sa compagnie de tous les jours, d'avoir à douter de Lakdar et Djillali qui l'avaient presque vu naître. À cette pensée, il hocha la tête car il était le premier à douter de ses ouvriers qui n'avaient encore rien fait de mal. Il s'aperçut ainsi qu'il venait d'entrer dans la guerre subversive puisqu'il en connaissait maintenant l'aspect le plus pernicieux : la peur de l'autre. La peur sous toutes ses formes qui est à la guerre subversive ce qu'est la poudre à la guerre dite classique. La peur avec ce qu'elle a d'affolant, d'irraisonné, de bestial, toute chargée de violence, d'hypocrisie, de veulerie et avec son cortège de lâchetés, de trahisons et de crimes.

Il serait encore resté là, assis, tout à ses pensées, si Djillali n'était pas entré dans la cuisine comme il avait l'habitude de le faire, en se frottant les mains quand il avait froid, en bougonnant quand il était contrarié, avec un large sourire quand il était porteur de bonnes nouvelles. Djillali n'avait pas refermé la porte qu'Émile, d'un seul coup d'œil, fit le tour de son ouvrier. Sans rien pouvoir deviner. Le bonjour de Djillali était celui de tous les matins et demander à Émile comment il allait n'avait rien d'allusif. Aussi le « labès, labès, » (ça va) qu'il lui répondit se voulut aussi anodin que possible. Djillali prit une boîte d'allumettes sur la cuisinière, alluma sa cigarette roulée déjà baveuse sur un bon tiers et s'apprêtait à sortir quand il se retourna pour dire :

— *Il y a deux roumis qui cherchent quelque chose sur la piste.*

— *Deux roumis ?* demanda Émile.

— *Oui, oui,* répondit Djillali. *Ils sont deux, sans auto.*

Djillali avait raison de trouver anormale la promenade de deux Européens, de si bonne heure, sur la piste et sans auto. Et Djillali sortit. Émile ne se précipita pas dehors et attendit une bonne minute avant de sortir à son tour. Il prit son browning, bien sûr, monta dans sa 2 cv, démarra doucement et s'engagea sur la piste. Effectivement, à trois cents mètres, deux hommes, le fusil en bandoulière, marchaient de chaque côté de la route. Il fut vite à leur hauteur. C'étaient René et Louis, des voisins qu'il connaissait. René et Louis semblaient soucieux et leurs bonjours furent brefs.

— *Tu n'as rien entendu ?* dit René.

— *Non,* répondit Émile. *Entendu quoi ? Que cherchez-vous ?*

— *Regarde,* enchaîna Louis, en montrant la route.

Émile regarda le sol. Il resta muet, incapable d'articuler la moindre parole : la boue de la piste était couverte de traces de « pataugas ». Qui disait « pataugas », disait « fells ».

Il ne put les compter, mais il venait de tout comprendre et ne put s'empêcher un « *oh ! merde* » qui n'étonna pas ses amis.

— *Regarde aussi là-bas,* ajouta René.

Émile vit alors une fumée monter des hangars de l'aéro-club situé à un peu plus d'un kilomètre.

— *Ils ont fait sauter les avions. Nous, on remonte les traces pour voir jusqu'où elles mènent. Ils devaient être une quinzaine. Tes chiens n'ont rien entendu ?* interrogea René.

— *Si,* répondit Émile, *mais ils gueulent souvent pour un chacal.*

— *Cette nuit, il n'y en avait pas qu'un et ils ne te sont pas passés loin. Bon, nous, on continue. À tout à l'heure.*

Émile demeura seul à regarder les empreintes. Peu importait le nombre. Il s'en voulut d'avoir fait passer ses chiens pour des imbéciles, surtout Taïaut qui était venu dans la cour pour le réveiller, l'appeler, lui dire qu'ils étaient là, qu'il n'y avait pas de doute et que c'était le moment ou jamais. Mais le brave Taïaut n'avait dérouté personne. En regardant sur la piste, il comprit que la nuit dernière, seul l'aéro-club avait été au programme des « fells ».

Il remonta dans sa 2 cv et arriva près des hangars de l'aéro-club, de ce qu'il en restait ou de ce qu'on pouvait encore en deviner. Tout avait brûlé. Le Stampe, le Fairchild et le Norécrin n'étaient plus que carcasses fumantes. Spectacle banal de ce qui peut rester après un incendie.

Il regrettait d'être resté à ne surveiller que la cour de sa forme car s'il avait regardé par les fenêtres de la salle à manger, il aurait vu les flammes. Ses regrets furent brefs. Qu'aurait-il fait en voyant l'aéro-club flamber ? Serait-il sorti pour donner l'alerte ? Questions auxquelles il ne voulut pas répondre tant les réponses, avec leurs conséquences, lui apparaissaient rétrospectivement, comme catastrophiques. Les « fells » auraient-ils supporté d'être dérangés, démasqués dans leur entreprise ? Auraient-ils accepté sans réagir ? Ne l'auraient-ils pas tenu pour responsable de leurs pertes, de leurs déboires ? C'étaient là des questions qu'il n'osa pas se poser pour ne pas avoir à y répondre.

Abasourdi par tout ce qu'il avait vu depuis cinq minutes, Émile resta dans sa 2 cv avant de rejoindre un groupe d'Européens formant cercle autour de leur maire accompagné du sous-préfet venu, lui aussi, pour apaiser les esprits. Et les esprits étaient échauffés. Les hommes parlaient fort avec forces gestes, accusant les pouvoirs publics d'incapacité à défendre leurs biens et leurs vies.

Émile trouva pour le moins singulière cette façon qu'avaient les Européens de s'en remettre à d'autres pour résister à la rébellion, pour défendre leurs propres biens et leurs propres vies. Il devait constater plus tard, mais beaucoup plus tard, que ces mêmes pouvoirs publics qu'il voyait, ce jour-là, accusés un peu injustement, devaient leur refuser, par la force des armes, ce droit de légitime défense. Mais ce matin-là, sur le terre-plein de l'aéro-club, Émile ne savait pas qu'il avait beaucoup à apprendre d'une toute nouvelle philosophie et il était loin de se douter que sa logique était d'un autre âge.

Si les hommes parlaient et gesticulaient, le maire ne disait rien et le sous-préfet écoutait, cherchant en vain l'idée ou la parole qu'il pourrait reprendre pour montrer combien il partageait la révolte de ses administrés. Mais les idées étaient trop saugrenues et les paroles trop violentes pour qu'un haut fonc-

tionnaire, responsable de sa carrière, puisse y apporter sa caution. Aussi se contentait-il de remuer la tête de temps à autre, ce qui lui permettait d'approuver tout ce qu'il avait pu entendre en laissant supposer qu'il le désapprouvait.

C'était la première fois qu'Émile rencontrait l'Administration sur le terrain, c'est-à-dire devant une action des « hors la loi » et face à des citoyens menaçants. Il devait, par la suite, revivre la même scène, et il avait fini par en connaître si bien le processus, qu'à l'occasion il s'amusait à devancer les interlocuteurs dans leurs répliques. Mais, à ce jeu, il lui arrivait de se tromper encore. Au cours de l'un de ces rendez-vous dans la rue avec les autorités-responsables-du-maintien-de-l'ordre, il avait vu un sous-préfet se faire traiter d'incompétent alors qu'il s'attendait à le voir injurier. De même avait-il été surpris, un jour, d'entendre un préfet menacer la foule en colère, alors qu'en général la flatterie et une compréhension de bon aloi annonçait l'appel « au calme et à la dignité ».

Il n'y eut guère qu'une fois où, mêlé à un groupe de contestataires, Émile ne s'amusa point de ces tragi-comédies. Un colonel, commandant un régiment de Dragons, juché sur le toit de sa 203 noire pour s'adresser aux manifestants, commença sa harangue par un « *Mes chers paroissiens* » qui coupa à Émile l'envie de deviner ce qui allait suivre. « *Citoyens ! colonel, citoyens !* » cria-t-il. Le colonel ne l'entendit pas et répéta : « *Mes chers paroissiens* ». L'allocution qui suivit ne pouvait plus être que lénifiante. Et elle le fut, même de la part d'un colonel de Dragons.

Ainsi, dans ces moments de confrontation et de grande tension, les représentants de la République ne réussirent jamais à cacher ce qui était écrit sur leur front et qui en disait long sur leur envie de sortir le plus vite possible et du mieux qu'ils le pourraient, de ce guépier ou leur mission les avait précipités. Mission emplie, à leurs yeux, uniquement de servitudes puisque la plupart d'entre eux n'y virent jamais la moindre grandeur.

Près des hangars de l'aéro-club, au milieu du brouhaha des gens qui réclamaient protection, à voir ce sous-préfet guetter l'occasion de prendre congé pour retrouver le calme de son bureau, Émile ne put s'empêcher de regarder le cadavre du gardien arabe que les « fells » avaient tué d'une balle dans la poitrine. Le corps était allongé à même le sol, sur le dos, les jambes légèrement écartées, la tête penchée sur le côté, les yeux mi-clos. Ce vieil Arabe avait été tué pour voir gardé les avions des colons. Telle avait été l'accusation, telle avait été la sentence, telle avait été l'exécution. Tel était aussi le message.

Émile connaissait ce gardien de l'aéro-club. Quand il passait par là, il le voyait conduire sa douzaine de chèvres sur la piste d'envol où il y avait toujours un peu d'herbe. Un jour, il avait arrêté Émile en lui faisant de grands signes avec son burnous brandi à bout de bras. Le berger n'avait plus d'allumettes et souhaitait qu'Émile lui donnât son briquet. Il avait donné son briquet et eut droit à un bien beau discours, à de biens beaux compliments pour avoir répondu à son appel, pour lui avoir donné un vilain briquet, usé et cabossé, mais qui faisait du feu. Émile n'avait pas mérité d'aussi grands remerciements malgré l'importance qu'avait prise subitement son vieux briquet. Il s'était alors aperçu qu'il mesurait mal la misère des autres. Pour se racheter, il avait écouté longtemps le vieux berger lui raconter qu'il était le gardien des avions, qu'il avait travaillé toute sa vie chez le président de l'aéro-club et que, devenu vieux, son patron l'avait mis là pour surveiller les hangars tout en gardant ses chèvres. Et le vieux Mohamed avait remercié Dieu pour une si belle récompense qui le faisait vivre sans travailler. Pour se racheter, Émile avait écouté le vieil Arabe lui raconter sa vie. C'était important pour ce vieux berger de pouvoir dire qu'il avait vécu comme un honnête homme, sa vie durant. Dans son dénuement, c'était important de faire remarquer qu'il était riche et que ce privilège méritait bien qu'Émile lui consacrat cinq minutes. Allah encore une fois remercié, il avait pu repartir et devait oublier le gardien de l'aéro-club. Il devait l'oublier jusqu'au jour où il le retrouva, allongé près des avions calcinés, lui montrant, sa chemise grande ouverte, ce qu'il avait reçu en pleine poitrine en guise d'ultime récompense.

Devant le corps de cet Arabe et sa mémoire aidant, Émile demeura pensif : la justice des hommes lui semblait méprisable. Mais, sentiment plus fort encore, il y avait maintenant entre ce cadavre et lui comme un lien, une fraternité d'armes puisqu'ils avaient eu affaire, tous les deux, la même nuit, au même ennemi. Le trouble qu'il ressentit l'oblige à quitter la compagnie de ceux qui ne faisaient que parler. Il s'éloigna discrètement, regagna sa 2 cv et rentra chez lui.

Il roula sans forcer son auto car il avait besoin de temps pour maîtriser la colère qui le gagnait. Il serra très fort le volant et il connaissait suffisamment la route pour conduire sans s'occuper. Ainsi, il pouvait aller et se donner tout entier à ce qu'il était en train de décider. Et il était en train de décider que la loi qui

avait prévalu, cette nuit, près des hangars de l'aéro-club, celle qui avait autorisé des hommes à en tuer un autre, comme ça, parce qu'il gênait, Émile était en train de décider que cette loi, il la refusait, qu'il ne s'y soumettrait pas, qu'il la rejetait irrémédiablement. Et puisqu'il ne trouvait pas les mots, il cracha dans sa 2^e cv pour mieux exprimer son dégoût.

Arrivé dans sa ferme, il fit en sorte de ne pas rencontrer d'ouvriers. Il n'avait rien à leur dire et n'avait pas le cœur à jouer les gazetiers ni à tenir le rôle du facteur qui apporte les nouvelles. Peut-être aussi voulut-il s'éviter le ridicule qui lui ferait raconter ce que ses ouvriers savaient déjà et bien avant lui. Il retrouva Jeanne dans la maison et lui raconta ce qu'il venait de voir et d'entendre. Il raconta en peu de mots, s'en tenant aux seuls faits, en faisant taire son écœurement. Mais les faits suffirent à Jeanne et il fut satisfait, presque content, de la voir s'indigner et commenter avec des mots qu'elle prononçait rarement. Jeanne non plus n'acceptait pas n'importe quoi et n'avait pas peur. C'était bien car il avait besoin d'elle pour se défendre dans la ferme. Aucun des deux ne se posèrent la question de savoir ce qu'il devait faire, maintenant que leur vie était en danger. Ils resteraient dans leur ferme, ils s'y barricaderaient, ils s'y défendraient et attendraient de voir comment les hommes qui, cette nuit, avaient tué pour leurs idées étaient capables de mourir pour elles. Si les « soldats de Dieu » pouvaient incendier leur ferme, s'ils pouvaient laisser les bêtes s'affoler et crever dans les flammes, si les Moudjahidin pouvaient égorger les infidèles (chrétiens, roumis), il restait à voir qui et combien de ces candidats martyrs accepteraient de se faire fusiller à bout portant.

Émile et Jeanne aimaient trop la vie et la trouvaient trop désirable pour imaginer un seul instant que d'autres puissent la mépriser ou l'offrir à un quelconque César. Mais ils n'avaient pas remarqué que César sacrifiait ses esclaves sans jamais descendre lui-même dans l'arène.

Émile et Jeanne avaient trente ans : ils ne savaient pas.

Avec le coup de main sur l'aéro-club et le meurtre de son gardien, le FLN et son OPA avaient voulu se manifester solennellement. C'était l'aboutissement attendu de la détérioration d'un climat psychologique savamment entretenu, d'une situation en train de pourrir et que chacun ressentait mais taisait dans l'attente. Il n'en fallut pas plus pour voir les visages se fermer davantage et l'appréhension éloigner les Arabes des Européens devenus hargneux.

Chez les uns comme chez les autres, la peur montait d'un cran.

Les Européens qui habitaient leurs fermes crurent bon et urgent de se réfugier au village dans des déménagements précipités et sans pudeur qui ajoutaient encore à la vulgarité de leur retraite. Ils n'eurent pas l'impression de fuir devant ceux qui les menaçaient. Il est vrai que leur sécurité était mieux assurée dans le village où une compagnie d'Artilleurs était venue s'installer. Aussi, la dizaine de familles qui ne voulurent ou ne purent rien changer à leurs habitudes en restant sur place, apparurent comme autant d'îlots de résistance, comme autant de défis ou de point de mire aux rebelles. Si, par la suite, il s'avéra que ces fermes habitées et défendues devaient être les seules à ne pas être attaquées ni brûlées, Émile, sur le coup, vit sa situation devenir plus précaire.

Il s'organisa. Il monta une tour de défense qui lui permettrait de surveiller les toits et continua de s'armer. Érigé en « auto-défense » et son dispositif une fois agréé par les autorités, il reçut en dotation un fusil de guerre, trente cartouches ainsi que cinq grenades « OF » (offensives) qu'il dut acheter cinq francs pièce. Il signa une prise en charge pour le fusil et les cartouches et se vit remettre un reçu en bonne et due forme pour son achat de grenades.

Il n'avait pas tellement besoin de cet armement, encore moins de grenades « OF » qui ne faisaient que du bruit. Pour avoir toujours eu le goût des armes, son râtelier personnel était suffisamment garni pour l'encombrer d'un nouveau fusil. Mais il dut en passer par là et accepter le tout afin de se voir équipé aussi d'un appareil émetteur-récepteur, un GRC 9, lui permettant de rester en contact nuit et jour avec l'Armée stationnée au village. « Obtenir le contact », tel était l'objet de ce GRC 9, telle était l'instruction reçue du lieutenant chargé de sa mise en place.

Émile avait apprécié l'euphémisme de cet officier. Il n'aurait pas aimé qu'on lui dise en face que cette radio lui servirait pour appeler au secours en criant sa peur dans le micro. Ainsi épargné par le lieutenant, il se sentit soulagé de pouvoir désormais faire entendre ses SOS sur le coup de minuit. Il aurait l'impression de ne plus passer ses nuits tout seul et d'avoir, avec ce GRC 9, une compagnie de soldats à sa disposition. Aussi ne voulut-il pas envisager tout ce qui pourrait l'empêcher d'appeler à l'aide ni songer au grain de sable qui enrage les meilleures mécaniques ou contrarie les plans les plus élaborés. Il avait absolument besoin de croire à ce GRC 9, absolument besoin de croire aux renforts. De cette foi dépendait son courage.

Émile et Jeanne décidés à défendre leur ferme avaient-ils suscité quelque bienveillance chez ce lieutenant et ses hommes ? Se sentaient-ils responsables de leur sécurité ? Émile et Jeanne ne le surent jamais. Ils ne surent jamais pourquoi ces militaires venaient, presque chaque nuit, leur rendre visite.

Émile, sur son toit, qui regardait et écoutait dans le noir, qui appréhendait d'entendre ses chiens aboyer, souriait et respirait mieux en entendant le vrombissement des half-tracks sur la piste. Alors il descendait de sa tour, accueillait les hommes et les regroupait autour d'un feu de cheminée.

Là, Émile et Jeanne, à tour de rôle, avaient toujours quelque chose à dire, trouvaient toujours un sujet de conversation capable de lancer, de relancer les discussions ou d'enflammer les esprits. Lui, cherchait longtemps la pièce rare ou la photo qu'il voulait absolument montrer ; elle, mettait un temps fou pour faire du bon café. Tous les deux devaient acquérir une grande expérience pour fixer leurs invités autour de ce feu de cheminée et usaient de nombreux artifices pour les retenir le plus tard possible dans la nuit, jusqu'à l'heure où ils savaient leur paix assurée jusqu'au lendemain soir.

Ces militaires étaient de gentils militaires. Ils feignaient de croire que la peur de leurs hôtes n'était pour rien dans la chaleur de leur accueil. Peut-être aussi ces soldats vivaient-ils, pour l'apprécier, le réconfort de leur mission qui les voyait là pour défendre ceux qui ressemblaient tellement à leurs frères ou sœurs. Mais les gâteaux, le tabac, l'alcool et les rires n'empêchèrent pas Émile de se faire donner des grenades, des meurtrières celles-là, et il termina l'hiver bourré d'explosifs.

Devant ce Sersou qui s'enfonçait dans la guerre, les Arabes, eux, se terraient. La peur les habitait nuit et jour. Après l'opération fellagha sur l'aéro-club qui avait été comme un coup d'envoi, l'Armée à pied d'œuvre contrôlait, interrogeait, fouillait les douars. Elle « pacifiait ». Cette pacification intriguait et finissait par indisposer, irriter et scandaliser plus qu'elle ne rassurait. Pour l'Armée, tous les Arabes étaient suspectés d'héberger, de renseigner, de payer, d'avoir partie liée avec les fellagha. Tellement suspectés automatiquement, que ceux d'entre eux qui avaient résisté aux pressions, qui avaient su éviter commissaires politiques et collecteurs de fonds, mesuraient l'inutilité d'une résistance que personne ne voulait envisager et encore moins reconnaître. Pour les militaires, tous les bougnoules étaient suspects. Pourquoi les Arabes étaient-ils devenus bougnoules ? Émile ne devait pas trouver d'explication et ne vit là que le trait du caractère français qui ne trouve jamais rien de plus urgent que de rebaptiser, avec ce qu'il faut de mépris, les gens qui sont d'ailleurs. Ainsi, il connaissait les boches, les macaronis, les escargots, voire les espingos. Il n'y avait guère que les British ou les English à qui il ne connaissait pas de surnoms volontiers dégradants puisque « jaunes d'œufs » n'avait pas fait florès. Comme quoi une ou deux bonnes corrections et une très sincère inimitié peuvent quelquefois susciter le respect.

Ainsi, chaque génération de Français s'était fait un devoir de débaptiser les Arabes pour en faire successivement des bicots, des ratons, des melons et maintenant des bougnoules. Et les bougnoules de maintenant subissaient la brimade comme leurs pères avaient subi la leur. Sans rien dire, avec un peu de compassion pour tant de maladresse et de vanité.

Cette armée de pacification contrôlait, interrogeait hommes et femmes, fouillait les guitounes, les gourbis, les maisons, les magasins. Dans leur mission, les hommes sous l'uniforme se comportaient comme tous les soldats de tous les temps et de tous les pays : grossièrement, vulgairement, brutalement, enfin investis du pouvoir de la force armée ou de quelque droit régalien. Émile, sous l'uniforme, anonyme, pion parmi les pions, s'était permis de siffler les filles dans la rue. Il voyait maintenant dans les douars, les timides rudoyer, les couards brandir leurs armes et les « privés de tout » se complaire dans leurs lacunes et leurs insuffisances.

Pourtant, tous les interrogés, tous les contrôlés, tous les fouillés préféraient, le jour, ce statut de négligés, de refoulés et de relégués, à leur condition, la nuit, de moribonds.

Maltraités par les uns dans la journée, ils voyaient, avec la nuit, arriver la punition des « Autres ». Ce n'étaient plus le grand spectacle, le déploiement des armes, la ronde des avions. Ce n'étaient plus le bruit, le vacarme des moteurs ou les cris de protestations. Non, la nuit, l'armée de pacification avait rejoint ses quartiers. Comme si c'était là la conclusion d'une entente diabolique, la nuit était abandonnée aux « Autres ». Et les « Autres » se glissaient dans l'ombre comme des ombres, peu nombreux, sachant rendre encore plus silencieuses leurs semelles de caoutchouc, ne parlant que par signes pour, finalement, s'annoncer brièvement devant la porte de condamné. Alors, dans le douar, dans la maison, chacun se couvrait la tête, retenait sa respiration, savait ne plus exister le temps qu'il fallait avant d'entendre le nom du supplicié. Le mort-vivant, lui, était déjà prêt. À l'appel de son nom il se levait, sortait, suivait les « soldats de Dieu », se couchait en regardant l'Orient, se laissait agripper par les cheveux, aidait à rejeter sa tête en arrière et dans sa prière, s'endormait, vidé de son sang.

C'était à se demander si les nuits de cet hiver 56-57 n'avaient pas été les plus longues et les plus froides de toutes les nuits d'hiver que le Sersou avait pu connaître. Les jours paraissaient plus courts encore et semblaient rivaliser entre eux pour être les plus tristes et les plus sombres. À ce jeu, ils n'étaient plus que brouillard, nuages, pénombre, bruines, neiges ou grandes pluies. Le soleil n'osait plus se montrer dans ce pays où il était pourtant le maître, peut-être même le père puisque les gens disaient être ses fils. Privés de sa lumière et de sa chaleur, ces fils se mouraient lentement de faiblesse, de pâleur, de tristesse aussi. L'insécurité était partout. Sur les routes et dans les rues, de jour comme de nuit. Et les gens, à imaginer constamment un terroriste sur leurs pas ou une bombe sur leur passage, prenaient sur eux-mêmes, sur leurs nerfs pour vaquer à leurs occupations. Déprimant régime que de se nourrir de crainte, d'appréhension, de méfiance.

Ce n'était pas tant l'hiver qui assombrissait les cœurs mais bien l'inquiétude. Une inquiétude qu'on devrait plutôt appeler peur, mais peur courageuse. La peur tout court, c'était celle de ces mères qui ne laissaient plus sortir leurs enfants, la peur de ceux qui restaient calfeutrés chez eux, c'était la peur de cette femme qui criait d'effarement au claquement d'une porte, c'était aussi la peur de ceux qui faisaient leurs valises pour fuir. Mais l'autre peur, la peur courageuse, c'était celle de tous les autres qui se donnaient des allures sur le trottoir, dans les champs, dans les bureaux, dans leur famille. Non pas des allures pour narguer ou pour se faire valoir, mais des allures de gens qui se promenaient parce que c'était l'heure de la promenade, qui faisaient leur métier parce qu'ils l'avaient toujours fait, qui riaient avec leurs enfants parce que leurs enfants avaient besoin de rire. Cette peur courageuse, cette peur qui se donnait des allures, c'était la peur de tous les jours que chacun portait en soi, mais que tous cachaient par dignité. Voilà pourquoi, plutôt que de montrer ou de dire sa peur, chacun accusait l'hiver de ses tristesses.

En voyant arriver le printemps, Émile s'imagina que la vie l'emporterait chez les hommes comme elle l'emporterait partout sur terre. Il crut que tout allait encore renaître et qu'à force de voir les arbres se faire beaux, les champs porter le grain et qu'à force d'entendre les oiseaux chanter leur joie, il pensa que les hommes avaient seulement fait semblant de mourir cet hiver et qu'ils allaient, le printemps revenu, se mêler à la grande fête de la nature et de la vie. Émile se trompait.

Un matin du mois de mai, lorsqu'il sortit sur le perron pour regarder le soleil se lever et sentir l'odeur des orges mûrissantes, il se trouva nez à nez avec le petit Kadour, le dernier fils de Boukalifa. Avant que le gosse parlât, Émile comprit qu'il était encore en hiver. L'enfant était livide. Sous sa djellaba, son corps frêle et nu tremblait par à-coups. Son regard, ses yeux remplis de fatigue, immensément grands où Émile se perdit un instant pour deviner, imaginer et comprendre, ses yeux le regardaient avec tant de détresse et d'abandon, qu'il crut voir, devant sa porte, le malheur en personne. Cet enfant et sa misère imposaient le silence. Il attendit que Kadour se confie.

— *Mon père a dit que tu viennes.*

Il dut répéter car Émile dans son trouble, avait mal entendu. Par pitié pour ce petit homme qui se tenait droit devant lui, transi, incapable de parler distinctement, il ne lui demanda pas pourquoi Boukalifa l'avait envoyé. Ce n'était pas pour rien. Boukalifa voulait le voir et c'était là une raison suffisante pour qu'il prit sa vieille capote militaire, son browning et le petit Kadour qu'il installa à côté de lui, dans la 2 cv.

Il roula le plus vite qu'il put, d'abord pour vite arriver mais aussi pour que le moteur, poussé au maximum, réchauffe le petit Kadour. Un quart d'heure après, le gosse, réchauffé à côté d'un Émile qui le regardait pour lui donner du courage, eut la force de justifier son voyage dans la nuit et dit, presque honteusement :

— *Ils ont égorgé mon oncle.*

Émile continua de conduire sans broncher, en regardant sa route sans tourner la tête vers l'enfant car cet innocent n'avait pas besoin de voir, ne devait pas voir ses yeux ni sa figure tant son visage devait exhaler la révolte et l'aversion. Il lui restait deux kilomètres pour se reprendre et se mettre en état d'offrir à Boukalifa ce qu'il attendait de lui : sa seule présence et non sa colère.

Il avait déjà vu Boukalifa subir l'épreuve qui était de nouveau la sienne. Il le savait capable d'enterrer son frère comme il avait enterré un fils. Il le savait capable de suivre le corps, de le porter avec une force et une tranquillité qu'Émile avait mis du temps à s'expliquer, à comprendre. Aussi, avant même d'arriver au douar, il savait que la foi de Boukalifa le laisserait encore admiratif quelques instants et songeur très longtemps.

Il arriva près de Boukalifa, assis au pied d'un mur, enveloppé dans son burnous. Il resta un moment devant lui puis finit par s'accroupir à son côté. Dès lors, Émile était à Boukalifa et Boukalifa était à Émile. Ni l'un ni l'autre n'eurent besoin de le dire et tous ceux qui étaient là, autour d'eux, le comprirent instantanément et s'éloignèrent spontanément pour les laisser seuls dans leur silence. Émile ne sut pas s'ils restèrent peu ou longtemps à communier. Peut-être sa prière gagna-t-elle le cœur de Boukalifa puisque celui-ci, plus courageux maintenant, posa sa main sur son genou et lui dit :

— *Emmène-moi.*

Les deux hommes debout, ne se regardaient pas. Prenant Boukalifa par le bras, Émile voulut se diriger vers l'auto. Mais avant de monter, pour qu'Émile sache, pour qu'Émile voie, pour qu'Émile comprenne et n'oublie jamais, alors Boukalifa le tira tout doucement vers le champ qui touchait la maison. Quand ils furent arrivés aux premiers épis d'orge, Boukalifa s'arrêta et murmura :

— *Maintenant tu le trouveras tout seul.*

Émile, en effet, n'avait qu'à suivre les traces des orges couchées et piétinées. Il fit quelques pas sans pouvoir s'empêcher d'admirer tous ces coquelicots qui, à l'heure de la rosée, venaient juste de terminer leur toilette, d'enfiler leurs plus belles robes, celles du plus beau rouge. D'un rouge si éclatant qu'il se demanda si ces coquelicots s'étaient parés pour eux-mêmes, pour lui ou pour flatter le vert des épis d'orge. À leurs pieds, au ras du sol, les pâquerettes comme toutes les pâquerettes du monde, petites, timides et modestes n'en pouvaient plus de tirer sur leurs tiges pour montrer qu'elles aussi étaient capables d'être belles pour être aimées.

Mais il ne devait pas profiter longtemps de ces coquelicots ni de ces pâquerettes. À quelques pas, il découvrit le corps de Djelloul, couché sur le côté, la tête rejetée en arrière, la gorge tranchée d'une oreille à l'autre. Il s'arrêta net, pétrifié. Son pied écrasait déjà une traînée de sang, trace de la giclée mortelle. Au lieu de reculer, de se détourner et de fuir, Émile ne sut, ne put que regarder cette gorge béante, la fixer avec des yeux exorbités, la regarder encore, horrifié. Il continua de fixer ce cartilage blanc et annelé, saillant au milieu des chairs sanguinolentes. Il fallut que la démence abandonnât sa prise une fraction de seconde pour qu'il se libérât et fit demi-tour, brutalement, violemment, pour qu'il échappât à la hantise. Il rejoignit Boukalifa mais ne devait jamais plus marcher dans un champ d'orge sans se sentir oppressé et ne devait jamais plus voir les coquelicots et les pâquerettes comme un plaisir des yeux.

Émile emmena Boukalifa et tous les deux rentrèrent tout doucement à la ferme. Pendant quarante-huit heures, Boukalifa resta muet. Émile aussi. Pour l'un comme pour l'autre, cette guerre n'avait plus aucun sens. Pour eux, elle n'était qu'une sanction, le châtiment d'une faute collective qu'auraient commis les habitants de ce pays et qu'ils devaient expier les uns après les autres. Djelloul avait payé sa faute. Il n'avait eu droit à aucune mansuétude, à aucun pardon. Né sous d'autres cieux, il aurait pu tout se permettre, s'accorder toutes les licences. Au Sersou il avait été imprudent. Alors on lui avait tranché la gorge. Et ses justiciers, revenus dans leur djebel, attendaient, eux aussi, leur tour de saigner dans quelque ravin ou de mourir asphyxiés dans quelque grotte. Boukalifa voyait, dans tout ce carnage, la volonté de Dieu. Émile, lui, perdait pied. Tous les deux restaient muets, l'un à côté de l'autre.

Boukalifa regagna sa famille. Émile continua de vivre. Dans les mois qui suivirent, il lui sembla même que, petit à petit, il s'habitua au sang. Le corps qu'il avait trouvé sur la piste, la tête éclatée par les balles, ne l'avait pas bouleversé comme il l'aurait été six mois auparavant. Il s'était même approché du cadavre pour essayer de le reconnaître et son seul étonnement fut de constater les dégâts que pouvait provoquer une rafale en pleine tête. Il avait continué sa route, regrettant seulement sa mauvaise rencontre. Il s'adaptait au milieu. Il s'habitua à rencontrer des morts sur son chemin. Sa vie de tous les jours n'était faite que de malheureux qui étaient tombés, qui avaient échappé aux balles ou au couteau. Ceux qui avaient disparu n'avaient pas eu de chance, ceux qui avaient survécu s'estimaient heureux d'être encore là. La résignation était une nouvelle façon de vivre. Elle n'était pas sans avantage puisqu'elle apprenait à vivre en subissant, en attendant, mais à vivre malgré tout.

Émile avait dû se rendre à Alger, contraint et forcé. Il fallait que le déplacement fût inévitable pour qu'il entreprît ce qui était devenu une aventure sur les routes et non plus un simple voyage. Les « hors la loi », comme on les appelait parfois, choisissaient sur les routes les endroits les plus propices pour tendre leurs embuscades, arrêter les automobilistes, les emmener avec eux ou cribler de balles leurs véhicules au passage. Le hasard décidait des morts, des blessés et des survivants. Après coup, les rescapés qui croyaient en Dieu disaient détenir désormais la preuve de son existence et ceux qui n'y croyaient pas se demandaient si, finalement, il n'existait pas.

En partant pour Alger, Émile savait avoir une chance sur deux d'arriver sans encombre. Quand il était contraint et forcé de tenter sa chance, il arrivait à se persuader de sa bonne étoile. Il n'éprouva pas, ce jour-là, les réticences irraisonnées qui, ordinairement, le faisaient reculer. Il avait pris l'habitude, peut-être inconsciemment, de se fier à ses intuitions ou à ses pressentiments. Maintenant qu'il savait que le danger, le malheur ou la mort avaient une odeur, il partit, contraint et forcé mais ne sentant rien.

Il était arrivé à Alger et fut content d'être bien arrivé car dans la forêt de l'Ouarsenis, il avait dû arrêter sa 2 cv, descendre de l'auto et aller, calmement, se frayer un passage dans un barrage de pierre monté en travers de la route. Quand il se vit marcher vers ce barrage à pas lents, presque désinvoltes, Émile crut, cette fois-là, que la chance qu'il avait tentée n'était pas la bonne. Mais en marchant sur la route, la bouche entrouverte, les doigts des mains légèrement écartés, le buste un peu raide et, il faut le dire, les fesses tout à fait serrées, il regardait surtout les cailloux du barrage sans pourtant les voir très nettement. Il ne pensait ni se faire fusiller ni se faire enlever. Obnubilé par ce barrage, il en avait presque oublié les « fells » et s'imposait le calme en se regardant marcher. Il enleva six, huit, dix grosses pierres. Des pierres qu'il n'aurait jamais cru aussi lourdes, à moins que ses reins n'aient jamais été aussi faibles. Le passage fut vite jugé suffisant et il refit les dix pas pour retrouver sa voiture. Dix pas qui mesuraient des kilomètres, dix pas qu'il avait trouvés sans fin tellement il avait voulu les faire doucement, tout naturellement. Il n'aurait jamais pensé qu'il était si difficile de marcher si doucement avec une si forte envie de courir. Il s'assit enfin à son volant, démarra et s'aperçut, en passant le barrage, qu'il avait laissé beaucoup trop de pierres. La 2 cv passa difficilement, mais elle passa. Il reprit son voyage, un peu gêné d'avoir eu peur pour rien. Détendu, il roula allègrement pour retrouver Pierre, son ami.

Émile et Pierre avaient vécu dix ans ensemble sur les mêmes stades, dans les mêmes classes, dans le même régiment. Dans ces temps-là, tous les deux savaient être pitres, mimes, clowns mais toujours sérieux dans leurs jeux. Ainsi, leur adolescence n'avait pas connu de temps mort et, devenus hommes, il leur suffisait de se regarder pour éclater de rire. Ils se remémoraient, se comprenaient et ne regrettaient rien. Mais pour l'un comme pour l'autre, les temps n'étaient plus à savoir comment s'y prendre pour coller des moustaches à la Joconde et lorsque Pierre lui ouvrit sa porte, ce fut pour lui reprocher ce voyage sur des routes aussi incertaines. Tous les deux restèrent ensemble tard dans la nuit, l'un parlant d'Alger, l'autre du Sersou.

Pierre finissait de vivre la bataille d'Alger. Il en gardait un mauvais souvenir, une mauvaise impression, tant ce qu'il avait vu, entendu et lu l'avait surpris et désappointé. Fair-play, il acceptait que le FLN fasse la guerre qu'il croyait devoir faire, avec ses méthodes, ses procédés. Devant Émile, il devait même rendre un discret hommage aux terroristes qu'il avait vus aller immanquablement à la mort après leurs attentats. Tellement immanquablement, qu'ils avaient fini par reculer devant ce qui était devenu pour eux un véritable suicide. Pierre acceptait de passer ses nuits à l'hôpital pour soigner les blessés par bombes et grenades, en maudissant la guerre, mais sans donner dans les fausses indignations. Il acceptait la guerre qui lui était imposée. Mais la bataille d'Alger, maintenant gagnée et sur sa fin, il n'arrivait pas à la considérer comme une victoire puisqu'il voyait la France en garder mauvaise conscience. Il avait vu et voyait encore trop de grandes et belles âmes dans le monde des lettres, de la politique, de la religion, passer sous silence les méthodes FLN pour s'indigner de celles utilisées contre lui. Ainsi, faire éclater des bombes aux arrêts d'autobus était le fait d'un « nationalisme exacerbé », mais torturer les suspects pour leur faire avouer leurs plans ou leurs violences devenait une abomination et une honte. Et Pierre ne comprenait pas cette différence de traitement. Pourtant il concevait que les brutalités de cette drôle de bataille pussent amener les cœurs sensibles à lever les bras d'écœurement. Lui non plus n'applaudissait pas aux exécutions sommaires.

Voir des soldats français obligés de torturer pour obtenir des aveux le gênait, l'embarrassait et le laissait silencieux. Cela, Pierre le comprenait très bien, mais il ne s'expliquait pas ces plaidoyers en faveur des moudjahidin, des terroristes qui tuaient et torturaient depuis trois ans déjà sans que les vertus parisiennes n'y eussent jamais vu la moindre atteinte aux droits de l'Homme. Alors le pauvre Pierre, engorgé par tout ce qu'il avait à dire, incapable d'énumérer les incohérences et les malveillances qu'il vivait et pour mettre fin au malaise qui le rongait, se réfugia ou plutôt se barricada derrière son bon sens et dit à Émile :

— *Mais si nous avons honte de nos victoires, si les gens qui pensent bien désapprouvent et condamnent cette guerre, alors il faut arrêter la boucherie. Ce serait plus simple, plus propre et plus courageux.*

Émile s'en voulut de voir son ami tourmenté et le crut victime de la tension insoutenable qui régnait à Alger. En se promenant avec lui dans les rues de la ville, il comprit que la guerre à Alger n'était pas la même qu'au Sersou.

Au Sersou, au milieu des Arabes, il avait l'impression de pouvoir détecter le mauvais coup. Il lui suffisait, le plus souvent, de surprendre le regard de l'Arabe qui passait, pour continuer sa route ou rebrousser chemin. Il lui suffisait, sur le marché, de se voir ignoré, pour reprendre sa 2 cv et partir, toutes affaires cessantes. Les occasions avaient été nombreuses où l'ami ou l'inconnu l'avaient ainsi prévenu de l'opportunité de sa présence.

À Alger, au milieu de la foule européenne, il se sentait vulnérable. Paradoxalement, les patrouilles de « léopards » (parachutistes) qu'il croisait sur les trottoirs tous les cent mètres ajoutaient encore à son impression d'insécurité. En peu de temps, Pierre devait lui apprendre à marcher en regardant dans chaque vitrine celui qui pouvait le suivre, à repérer de loin l'homme seul pouvant ressembler à un Arabe, à surveiller ses mains avant de le croiser, à se retourner sur lui pour le voir s'éloigner, à prendre les rares mauresques qui circulaient pour des terroristes sous le voile. Pierre avait surtout recommandé de ne jamais courir, sous aucun prétexte. Quiconque courait dans les rues d'Alger était abattu par les « paras ». Émile n'avait nullement envie de courir et de jouer le tueur en fuite, mais il ne put s'empêcher de ralentir son allure. Cette promenade dans la ville s'avéra vite épuisante. Peu distrayante aussi puisque les terrasses de cafés étaient dangereuses, les cinémas réservés aux imprudents et les magasins de véritables guet-apens.

Alors il avança son retour au Sersou car s'il avait l'habitude d'avoir peur, il avait l'habitude d'avoir peur tout seul avec son browning. Quand il avait peur au Sersou, il pouvait s'isoler et personne ne pouvait plus l'approcher à moins de quarante mètres sans montrer patte blanche. À Alger, au milieu de cette foule qui cachait sa panique, il avait l'impression d'aller aux coups, naïvement, stupidement. Peut-être aussi ces fouilles impromptues où il devait écarter les bras et les jambes pour se faire tâter les mollets, les cuisses, les hanches et les côtes l'avaient-elles énervé. Il passa encore une soirée avec Pierre et reprit la route le lendemain matin, de bonne heure. Et une autre route pour avoir l'impression de tromper l'ennemi.

Il roula vite et bien. Il eut une pensée pour son banquier qu'il avait dû rencontrer puisque telle était la raison de son déplacement, lui souhaita une bombe dans sa banque pour l'aider à relativiser l'importance que pouvaient avoir des comptes bien équilibrés et lui souhaita tant de bonnes choses qu'il s'en procura du contentement. Dans sa 2 cv, Émile tapait joyeusement sur son volant, s'amusant tout seul de ses macabres trouvailles.

En vérité, il était content de retrouver le Sersou. Arrivé dans cette longue ligne droite qui l'emmenait chez lui, il pouvait conduire d'une main et adresser de l'autre de grands saluts aux Arabes qu'il croisait. Simplement, comme ça, pour dire bonjour. Et les Arabes, à cheval ou à pied, levaient le bras pour répondre au roumi qui passait. Ces bonjours anonymes, sans témoin, lui faisaient du bien.

Les mois qui passèrent virent les hommes soumis aux épreuves. Des épreuves si variées, si nombreuses, si longues et si dures que beaucoup n'y résistèrent pas. La raison, l'intelligence désertaient leur camp et passaient au service du diable puisque le diable représente, dit-on, les forces du mal.

Le FLN, « défenseur du peuple algérien », égorgeait, tuait et rançonnait « son » peuple. L'Armée Française, « garante de la paix », canonait les mechtas (hameaux) et exécutait les suspects, tous coupables. L'Arabe qui allait à dos d'âne sur la piste et l'Européen qui, dans sa forge frappait le fer, voulaient croire aux uns et aux autres. Mais ils ne faisaient que semblant tant ils se savaient d'avance des victimes désignées.

Devant pareil constat, Si M'Hamed, amer, remplissait la tasse d'Émile en versant le café de très haut sans jamais en mettre à côté. Émile avait voulu le singer. Il avait rempli sa soucoupe.

Quand l'ALN (Armée de libération nationale) et l'Armée Française se disputaient le Sersou, Si M'Hamed, Aomar et Émile voyaient leurs différences devenir insignifiantes, puériles, ridicules. Quelles différences, en effet, entre leurs trois cadavres ? Alors, impuissant mais pas dupe, Si M'Hamed servait du café et s'en remettait à Dieu, Aomar allait voir ses moutons et Émile faisait le tour du marais pour tirer un canard. Tous les trois satisfaits d'avoir, jusque là, échappé aux mâchoires de l'étau. Aussi satisfaits que des primitifs ayant su conserver leur feu, aussi satisfaits que peuvent l'être des bêtes, un moment, abandonnées par la meute.

Mais la chasse à l'homme ne fermait pas. Les fellaghas, par bandes d'une vingtaine, croisaient dans l'Ouarsenis, au nord du Sersou, et au sud dans les premières bosses du djebel Amour. Le djebel Amour le mal nommé, qui avait vu une section du Génie tomber dans une embuscade pour s'y faire mitrailler, égorger et aussi émasculer. Alors le régiment avait ramassé ses morts et devant les corps de leurs camarades affreusement, sauvagement mutilés, les « petits gars du contingent » oublièrent « les résistants luttant pour leur liberté » comme ils oublièrent « le légitime combat des Moudjahidins ». Ils oublièrent aussi Oradour-sur-Glane. Fous de rage, ivres de vengeance, la tête endiablée par tant de cruauté, ils rasèrent, incendièrent les douars environnants, tuant tout ce qui avait souffle de vie. Au canon, à la bombe, au PM (pistolet-mitrailleur). Motif : tous coupables. Et c'était vrai que les douars hébergeaient, nourrissaient, renseignaient l'ALN. Il était vrai que tous les Arabes étaient complices puisque ceux qui avaient refusé de l'être étaient morts, pendus à un arbre, les lèvres coupées et la langue arrachée. Aussi les survivants ouvraient leurs gourbis, faisaient rôtir un mouton, roulaient du couscous en assurant leurs bourreaux de leur entier dévouement.

Dans cet enchaînement de la terreur, l'Armée, depuis la bataille d'Alger, avait fait monter les enchères : vaincre la terreur par la terreur. Ceux qui voudront parler au nom du peuple seront ceux qui l'auront le plus terrorisé. Dans les plaines et les montagnes, l'ALN tuait ceux qui avaient parlé. Depuis la bataille d'Alger, l'Armée exécutait ceux qui ne voulaient pas parler. Durant quatre ans la terreur avait servi l'ALN et le FLN, son support politique. L'ALN et le FLN faisaient maintenant les frais de la méthode. Les « paras » d'Alger avaient fait école et des émules. À l'OPA serait opposé le 5^{ème} Bureau, au commissaire politique, un OR (officier de renseignement). De cet affrontement, le plus souvent nocturne, clandestin, silencieux, impitoyable, devaient résulter beaucoup de drames et encore plus de morts.

À Alger, les militaires avaient détruit l'organisation terroriste qui se rendait maîtresse de la ville. Dans le bled, désormais, d'autres militaires allaient « casser » la rébellion qui avait mis la main sur le pays. Ils firent leurs les mécanismes de la guerre subversive et ils devaient s'y adapter si parfaitement, qu'élèves qu'ils étaient, ils devaient vite passer maîtres. La répression perdait le côté germanique des « paras » de la Légion pour prendre l'accent des terroirs, de la « Douce France ».

Au Sersou, les Européens furent surpris de cette mutation et secrètement inquiets de voir l'agneau se faire loup. Avec quelque logique, avec quelque loyauté aussi, ils refusèrent d'aller contre ceux qui étaient venus les défendre, les protéger. Mais plus tard, ils devaient être les seuls accusés de ratonnades, les seuls à rendre compte.

Quant aux Arabes, ils se mirent à prier davantage puisque seule la prière pouvait les sauver.

À Alger, les « paras » questionnaient les suspects dans une villa sur les hauteurs de la ville. Au Sersou, l'OR, « travaillait » dans les entrepôts d'une gare désaffectée. Des entrepôts avec caves insonorisées creusées dans le tuf et fermées d'une trappe.

Jusqu'ici, quiconque collaborait avec la France était puni de mort par le FLN. Désormais, quiconque était accusé de collusion avec le FLN devait avouer, donner ses complices et mourir. « être aux entrepôts » signifiait pour tout le Sersou, pour tous les Arabes et à cent kilomètres à la ronde, la fin de celui qui s'y trouvait. C'était la règle, la conclusion aussi.

C'était si vrai, si automatique, que le village regardait passer les suspects assis dans un GMC (camion) comme on regarde passer un enterrement. Dans leur genre, ces cérémonies n'étaient pas quotidiennes ni même hebdomadaires, mais, bien qu'espacées dans le temps, elles ne manquaient pas de frapper les esprits et de meurtrir les cœurs. Dans le silence. Une seule fois, Émile, s'était laissé prendre au spectacle. Pour l'éviter, il devait, par la suite, entrer précipitamment dans un magasin, tourner dans la première rue ou carrément tourner le dos.

Une fois pourtant, dans la grande rue du village, il avait vu passer une Jeep avec deux militaires assis à l'avant et un Arabe assis à l'arrière, se tenant bien droit, regardant à droite et à gauche, dans une attitude qui ne pouvait que le faire remarquer. Émile reconnut Si Moh. Celui-ci, en le voyant, avait levé une main très haut et agité son bras deux ou trois fois en signe d'adieu. Émile avait répondu spontanément et Si Moh avait du en être satisfait car, de loin, il continuait de lui dire adieu. Il partait pour les « entrepôts ». Les militaires venaient de l'arrêter.

Si Moh n'était pas Arabe. Il était Kabyle. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, grand, plutôt gros, parlant parfaitement le français comme presque tous les Kabyles.

En arrivant au Sersou, Émile l'avait connu, lui, ses frères, ses fils, dans la grande épicerie qu'ils tenaient au bout du village. Une épicerie où les Arabes trouvaient tout ce qui leur manquait, du kilo de sucre aux vêtements pour hommes et femmes en passant par toute la quincaillerie possible. Émile, comme beaucoup d'Européens, se servait chez Si Moh où il y avait de meilleurs prix. Une fois par semaine, quand ce n'était pas deux jours de suite, il allait se ravitailler chez lui et acheter aussi le sucre et le café qu'un de ses ouvriers lui avait commandé en arguant d'un oubli ou d'une raison quelconque.

Il entrait dans l'épicerie, se frayait un passage au milieu des burnous qui prenaient beaucoup de place, portait dix fois la main à son cœur pour répondre aux salamalecs de ceux qu'il reconnaissait, s'inclinait quelquefois légèrement pour marquer sa considération à un Arabe qu'il savait respecté de tous et arrivait, finalement, à se faire servir. C'était toujours Si Moh qui le servait. Et c'est, le ventre appuyé au comptoir en regardant Si Moh le servir, qu'il avait pensé que ce Kabyle chaussait grand, qu'il ne manquait pas de charisme. Certes, tous les Kabyles qu'il connaissait vérifiaient le dicton qui voyait les djinns marquer les Arabes au cœur et les Kabyles au cerveau. Plus sûrement pour lui, les Kabyles avaient un petit quelque chose dans le propos ou le comportement qui l'obligeait à rectifier la position. Pour dire bonjour à un Arabe, il lui arrivait quelquefois de lui taper sur l'épaule, de lui donner un faux coup de poing s'ils étaient du même âge, d'échanger de grandes claques dans les mains pour mieux dire leur réelle satisfaction. Avec les Kabyles : jamais. Pour saluer un Kabyle, son aîné, il enlevait son chapeau et attendait qu'il lui tende la main pour avancer la sienne. Si Moh était de ceux-là. Il vouvoyait Émile et l'entretenait de banalités dans une langue qui le laissait attentif et intéressé.

Mais les relations entre les deux hommes en seraient restées là si, un après-midi de juin, il n'avait trouvé le commerce à peu près vide de clients, s'il n'avait pas eu à payer tout son ravitaillement du mois et si son épicier n'avait pas été dans des dispositions d'esprit particulières ce jour-là. Les factures payées, la pluie et le beau temps évoqués, Si Moh l'invita à boire le café. Ils passèrent dans l'arrière-boutique où il trouva une pièce à l'image de son propriétaire : nette, bien tenue avec ce qu'il fallait de recherche. En s'asseyant, il pensa que l'invitation était le fait d'un homme bien élevé voulant le remercier de sa fidélité. Aussi la conversation à bâtons rompus qui s'engagea était-elle conforme à son impression. Le café arriva, Si Moh parlait toujours de choses et d'autres, de la récolte qui s'annonçait bonne, des ouvriers d'Émile qui se servaient aussi chez lui, de ses enfants qu'il voyait passer tous les matins pour aller à l'école, de ses parents, « *Monsieur et Madame Victor qui avaient de la chance d'avoir un fils comme vous* ».

Le compliment, bien amené, le sortit du confort paisible, agréable, qu'il éprouvait à écouter. Il savait maintenant que l'invitation n'était pas une obligation.

Émile avait l'habitude et le travers de dire, d'emblée, ce qu'il avait à dire ou à demander. Aussi éprouvait-il des difficultés, voire de la gêne, devant les circonlocutions de ses interlocuteurs dont certains n'en finissaient pas de tourner en rond avant d'en arriver au fait. À subir souvent ce genre d'approche, il avait remarqué que, lorsque, dans les préambules, les compliments l'emportaient, il devait s'attendre,

après le nectar, à boire le vinaigre. Enfant, il avait droit à sa cuillère de confiture après la purge. Devenu adulte, il savait que les caresses annonçaient la trique... ou presque. Aussi, le café inhabituel de Si Moh, l'amabilité, la gentillesse de son hôte, n'avaient pas suffi à l'alerter et il dut attendre le compliment délibéré pour sortir de sa douce quiétude. Si Moh parla encore quelques instants de tout et de rien, observa une pause puis demanda à Émile :

— *Est-ce que je peux te tutoyer ?*

Émile acquiesça, inquiet de ce qui allait suivre.

— *Alors écoute, Émile. J'étais déjà un grand garçon quand ta mère exerçait au village. C'est dire que j'ai beaucoup entendu parler d'elle autour de moi. Je sais donc qui t'a élevé et d'où tu viens. Je devais avoir trente ans, lorsque ton père, Monsieur Victor, est venu me voir, un soir tard, pour me trouver seul au magasin. À l'époque, il m'avait vivement conseillé de retourner en Kabylie pour quelques mois afin de m'y faire oublier. Je ne te dirai pas pourquoi ton père était inquiet à mon égard. Si cela t'intéresse, tu peux lui dire que je l'autorise à te raconter mon histoire. Tu verras ce n'est pas une histoire de voyou. Je n'ai jamais oublié sa démarche, son conseil, ni moi ni les miens. Mais puisque ton père a voulu, un soir, me prévenir et me rendre par là un grand service, je veux à mon tour, t'informer de ce que je sais et qui pourra peut-être t'aider.*

Si Moh avait dû longtemps réfléchir avant d'amener Émile dans son arrière-boutique. Il avait dû peser longuement le pour et le contre des propos qu'il allait lui tenir. Mais sa décision était prise. Il ne reculerait pas. Pourtant, à le voir maintenant en face de lui, il resta quelques secondes à réfléchir comme pour s'assurer de sa détermination. Il se libéra enfin.

— *Sache Émile, que l'Algérie française, telle que tu l'imagines n'est qu'une chimère. Mais cela, l'avenir te le dira et ce n'est pas pour t'en parler que je t'ai amené ici. Que tu sois vaincu un jour ne me gêne pas. C'est un risque que tu prends Mais te voir trahi par les tiens me semble trop injuste et je ne l'accepte pas pour toi. Si tu vois la France faire ici une guerre sans merci aux nationalistes algériens, moi, je sais que tous les gouvernements de ton pays ont envoyé et envoient encore leurs représentants à Tunis pour serrer les mains de leurs chefs. Je crois que je t'en ai assez dit. Je le devais à ton père et à ta famille.*

Émile avait écouté. Il aurait eu beaucoup de choses dire sur son Algérie à lui et bien plus encore sur celle que préparait Si Moh. Mais tel n'était pas l'objet du café offert.

Alors il resta muet. De plus, cette mise en garde, certes loyale et courageuse, n'était pas une révélation : les négociations de Tunis étaient trop souvent avouées implicitement dans les démentis officiels et périodiques. De là à penser que ces gouvernements envoyaient leurs soldats se faire émasculer dans les embuscades pour seulement donner le change aux inavouables marchandages tunisiens, parut à Émile non pas exagéré, mais tout simplement invraisemblable.

— *Je ne crois pas, ajouta Si Moh, puisque je te connais bien, que tu ailles raconter tout ceci aux militaires. Cela n'aurait, d'ailleurs, pas d'importance car je ne compte pas sortir vivant de tout ce qui se passe autour de nous et que tu n'ignores pas.*

Émile dut boire une autre tasse de café. Si Moh se leva le premier, l'accompagna jusqu'à la porte de la pièce et ajouta :

— *En mettant en doute la loyauté de tes amis, la sincérité de leurs engagements, je n'ai pas voulu te décourager et encore moins te conseiller de les abandonner. Certainement pas, mais je te l'ai dit : je ne vais pas tarder à rendre des comptes et je ne veux pas que Dieu me reproche de t'avoir trahi aussi en te servant du sucre et du café sans jamais ne rien te dire de ce que je savais.*

Et il embrassa Émile pour la première et dernière fois. Six mois après, ils ne purent que se faire de grands signes d'adieu, l'un assis, cambré dans la Jeep, l'autre sur le trottoir, figé, perdu dans ses pensées, égaré dans ses convictions.

Si Moh, à lui seul, une fois devant une tasse de café, une autre devant la mort, avait plongé Émile dans la plus grande des confusions : celle qui consiste à ne plus se reconnaître soi-même, à ne plus avoir d'idée qui ne soit immédiatement détruite par une autre. Une confusion qui le voyait complètement empêtré dans ses contradictions. Lui qui avait horreur du flou et de l'indécision, lui qui ne revenait jamais sur ce qu'il avait longuement réfléchi, lui Émile, jusque-là convaincu de sa vérité, ne savait plus s'il devait accepter ou refuser la mort du Kabyle.

Si Moh l'avait voulu ainsi : il avait semé le vent, il récoltait la tempête. Il avait voulu vivre par l'épée, il

allait mourir par l'épée. Il avait voulu sortir le couteau, il allait connaître le froid de sa lame. Dans cette loi du talion, Émile voyait de la justice immanente. Il y voyait aussi beaucoup de logique. Et devant la logique, il était toujours à genoux. Tuer un homme qui avait accepté cette logique aurait vu un Émile calme et résigné. Tuer un homme qui avait souhaité mourir pour ses idées le voyait ébranlé, tout prêt au pardon. Mais tuer un homme pour l'incompréhensible, la diabolique raison d'État, le laissait amer, très amer. Ce n'était plus, pour lui, qu'un crime gratuit, délibérément gratuit.

Aussi, en regagnant sa 2^e cv, il ne put empêcher les regrets de l'emporter sur les nécessités de la conjoncture. L'amitié, la fraternité que lui avait témoigné Si Moh balaya très vite toute autre considération. En montant dans son auto, il se sentit mieux, plus à l'aise, en règle avec lui-même quand il s'aperçut qu'il regrettait le Kabyle parce qu'il s'était conduit en ami. Et quand un ami avait été loyal et fraternel avec lui, Émile ne l'oubliait plus. Là-dessus, il ne transigeait pas. Il ne le pouvait pas.

Comme chaque fois qu'il traînait son désarroi, qu'il se sentait plus mordu que léché par ses congénères, qu'il se croyait anachronique dans le monde où il vivait, Émile allait marcher dans les champs ou allait s'asseoir dans la mangeoire de ses juments pour vivre avec elles. Pour les regarder car elles étaient belles. Il trouvait là le calme et la paix dont il avait besoin.

Quand ces façons de reprendre goût s'avéraient insuffisantes ou inefficaces, il allait dans son atelier et se mettait à souder, meuler, couper pour une construction qui occuperait tout son esprit. Un jour, trois jours, huit jours ainsi ou il mesurait, traçait, ajustait. De nouveau dans la vérité, il se reculait, examinait son travail avec sévérité et quand lui échappait le « ça peut aller » indispensable à son repos, il s'asseyait sur l'enclume, allumait sa cigarette et retrouvait toutes ses forces.

Toujours témoins, Taïaut et Landru étaient contents de voir Émile content. Assis tous les deux à six pas et puisqu'Émile n'était plus triste, ils le regardaient droit dans les yeux et remuaient allègrement leurs queues pour lui montrer qu'eux aussi pouvaient, dans la poussière du sol, balayer et dessiner un secteur en tous points régulier.

Durant ces journées-là, Émile oubliait qu'il avait à se défendre, à se méfier et arrivait à oublier qu'autour de lui, des hommes s'étripaient. Ainsi ces retraites dans son monde à lui, lui permettaient-elles de s'habituer, petit à petit, à voir finir égorgé celui-ci et celui-là ou à voir disparaître Untel ou son frère. À force de reculer et de renoncer à ce qu'il tenait, jusqu'ici, pour l'essentiel, il en arrivait parfois à estimer que le plus important restait, après tout, de se voir en bonne santé avec Jeanne et leurs enfants. Il commençait à remonter le temps et approchait de l'âge où les hommes n'étaient que des bêtes.

Puisque réfléchir lui nuisait et le fatiguait de plus en plus, Émile alla, un matin d'automne, mettre en route ses semailles. Il voulait, en effet, suivre son semoir et s'assurer que Belkader traçât bien droit les rangs qui seraient autant de rangs de blé. Du blé semé bien droit ne le ferait pas mieux pousser, mais il serait la marque d'un travail fait avec goût et conviction. Depuis la piste, il aimait bien voir ses champs travaillés avec application. Belkader le savait et lorsqu'Émile n'avait pas été suffisamment reconnaissant de son travail, Belkader tordait le semis. Alors Émile marchait droit et Belkader ne tordait plus les rangs de blé.

Ce matin-là, Belkader, du haut de son tracteur, lui montra du doigt un cavalier qui coupait à travers champs, venant vers eux. Un cavalier coupant à travers champs n'était pas extraordinaire au Sersou, mais ce n'était pourtant pas l'habitude en période de semailles on le pain qu'on mettait en terre ne devait pas être foulé aux pieds. Aussi Émile regagna sa 2 cv ou était son browning et laissa approcher le visiteur.

La règle de sécurité en pareille circonstance, n'acceptait aucune entorse. Il devait reconnaître son interlocuteur avant les quarante derniers mètres ou l'arrêter d'un signe, le fusil à la main. Trop d'Européens étaient morts pour avoir vu trop tard le burnous s'écarter pour dégager une arme.

Appuyé à la portière de son auto, laissant venir le cavalier, il aurait dû admirer l'allure de son cheval, brillant de noir, nerveux, sautillant presque sur place avec des mouvements de cou et de tête tout faits d'impatience au de morgue. Il aurait dû apprécier l'allure de cet Arabe, bien assis dans sa selle plutôt que sur sa selle tant les selles arabes sont hautes devant et derrière. Mais Émile n'était pas à la fantasia, haute en couleur et provocante. Il n'apprécia rien. Il était tout entier à évaluer la distance qui le séparait encore du cheval.

Bien avant la limite requise, il respira profondément, quitta sa 2 cv et alla au devant de celui qui n'était plus un ennemi mais un ami. Il venait de reconnaître Si M'Hamed. Rassuré, soulagé, il s'inquiéta pourtant. La hiérarchie peut-être, la déférence sûrement, avaient toujours exigé que ce soit lui qui lui fasse visite et non le contraire. Il fallait que l'ordre des choses fût, encore une fois, bouleversé pour que son ami montât sur son cheval pour venir le voir. Durant les derniers mètres qui les séparaient, il fit le tour des pièges, de tous les accrocs, de toutes les embûches imaginables pour tenter de le devancer dans son annonce. Mais la liste des chausse-trappes était trop longue pour qu'il pût deviner ce qu'il allait apprendre. Il sentit qu'il allait à la surprise et il n'aimait pas ça.

Enfin Si M'Hamed descendit de son cheval et confia les rênes à Émile qui s'attendait à ce geste, à ce rituel car un Arabe ne confie son cheval qu'à un véritable ami. Il garda les cuirs dans sa main. Ainsi, les deux hommes venaient de renouveler leur pacte. Tous les deux sacrifièrent aux usages. Ils parlèrent un long moment pour ne rien dire. Émile savait qu'il faisait beau et Si M'Hamed savait que l'heure était aux semailles. Mais Émile, inquiet, souffrant plus que jamais en cet instant de toutes ces banalités, voulut savoir le plus vite possible le pourquoi de cette visite. Alors Si M'Hamed lui répondit calmement :

— *Aomar est aux « entrepôts ».*

Un grand silence se fit. Si M'Hamed laissa Émile dans ses pensées, dans son trouble aussi. Tous deux savaient ce que signifiait « être aux entrepôts ». Émile savait qu'Aomar n'en sortirait pas vivant, mais il venait d'apprendre également qu'Aomar était passé à la rébellion. S'il savait que l'OR interrogeait « vigoureusement », il savait aussi que les interrogés n'étaient jamais totalement innocents. Aomar, contraint, forcé ou délibérément était de ceux-là.

Émile ne fut pas vraiment surpris d'apprendre qu'Aomar était passé à la rébellion. Il savait son ami trop fier et trop digne pour accepter de n'être seulement, pour la France et les Français, qu'un Arabe que l'on n'invite pas à sa table uniquement parce qu'il est Arabe, qu'on laisse toujours sur le seuil de la porte parce qu'il n'est qu'un Arabe. Alors, à n'être qu'un Arabe à jamais et trop souvent un bicot, un melon et depuis peu un bougnoule, alors Aomar avait dû, lui aussi, jeter le manche après la cognée et avait rejoint ceux qui avaient décidé d'être des Arabes et rien que des Arabes une bonne fois pour toutes. Et il venait d'apprendre qu'Aomar avait rejoint leur camp pour y mourir.

Toujours silencieux devant un Si M'Hamed silencieux, Émile se passa une main sur la nuque, sur le menton, baissa la tête pour ne pas montrer son visage. Mais Si M'Hamed n'avait pas besoin de voir ses yeux. Il n'avait pas besoin qu'il lui montre son embarras. Des l'instant où Amar avait été arrêté, il savait ce qu'Émile allait en conclure. Lui aussi, savait que si l'OR interrogeait sans pitié, il n'interrogeait pas

pour rien. Devant un Émile qui découvrait un Aomar compromis, maintenant qu'Aomar allait mourir, maintenant que lui-même n'avait plus rien à cacher, qu'il ne luttait plus parce qu'il avait perdu, alors le moment était venu pour lui ou le parler libère et le cœur et la conscience.

— *Émile, dit Si M'Hamed, je pourrais te dire pourquoi Aomar a été arrêté. Nous t'avons caché beaucoup de choses. Nous avons raison. À te mettre au courant, tu devenais notre complice. C'était te nuire gravement et sans intérêt pour nous. Aujourd'hui, plus que jamais, je ne changerai d'avis. Je crois qu'Aomar est ton ami. En tous cas l'OR va le lui faire avouer et pourra te demander ce que tu sais de ses activités. Émile, toi, tu n'iras pas aux « entrepôts » mais si demain on devait, malgré tout, te questionner, il faut que tu puisses dire la vérité. Et la vérité est que tu ne sais rien, qu'Aomar et moi ne t'avons jamais rien dit, ni jamais rien demandé. Tu pourras alors crier et jurer. Toi, on te croira. Un jour quelqu'un des nôtres te racontera. Pas moi aujourd'hui. Aomar va parler et ils viendront me chercher aussi. C'est pour cela que je suis vite venu, pendant que je le peux encore. Je suis venu pour te dire uniquement qu'Aomar et moi n'avons pas de sang français sur les mains. Je voulais que tu le saches. Cette guerre, Émile, nous sommes obligés de la faire et tu la fais aussi. Nous la faisons chacun à sa manière. Avec Aomar, nous avons essayé de la faire le moins bien possible, en évitant de tuer pour tuer, comme le font les bons guerriers. Je crois qu'on y est arrivé. Il y a deux ans qu'Aomar se sait en sursis mais il ne savait pas qui, des Français ou des Arabes, allaient le tuer. Il sait aujourd'hui que se sont les Français. Les Français ou les Arabes : quelle importance ? Il faut que je parte. Je ne veux pas qu'on nous voie ensemble. Je vais passer demander à ton ouvrier de se taire.*

Et Si M'Hamed remonta sur son cheval, salua Émile une fois en selle et repartit comme il était venu.

Émile resta là un moment, debout au milieu du champ, puis alla s'asseoir dans sa 2 cv. Il ne pensa plus ni à Si M'Hamed ni à tout ce que pouvait signifier ce qu'il avait entendu. Il en avait trop appris d'un coup et ne se sentait pas en état d'y réfléchir. À moins qu'il ne voulut pas réfléchir, à moins qu'il ne voulût pas connaître le trouble qui avait été le sien en voyant partir Si Moh. Les morts inutiles, Émile voulait en être innocent et Aomar, maintenant entre les mains de l'OR lui paraissait un mort inutile, un mort dont la France pouvait se passer.

Assis dans sa 2 cv, à regarder partir Si M'Hamed sans trop le voir, était-il en train d'enjamber toutes les valeurs écroulées qui commençaient à joncher son parcours ? Ou avait-il besoin de sa totale liberté de conscience pour rejoindre son ami dans le malheur ?

Mais tout ceci devait être bien flou, bien embarrassant chez un Émile qui n'avait plus qu'une idée en tête, occupant tellement son esprit ou son cœur, qu'il s'en voulut de perdre son temps à rester là, dans son auto, à ne rien faire alors qu'il pouvait tenter de sauver Aomar.

Il avait confiance, l'Émile, dans son idée. Plus il en faisait le tour et plus elle lui plaisait. Il était confiant, il sentait vivre ses tripes. Il venait de voir un Si M'Hamed effondré, vaincu, à bout de forces et lui, avec son idée, était en train d'éprouver une raison impérieuse de se battre. Une raison ? Pas exactement mais plutôt un besoin, une envie, une conviction qui l'envahissait, l'emportait, qui écartait et jetait par-dessus bord tout ce qui pouvait le contraindre, l'agenouiller, le subordonner, l'alourdir. Il jetait du lest car, à ses yeux, il n'avait pas envie de choir.

Cette fois encore, sa pauvre raison ne pouvait rien contre ce qu'il ressentait comme étant le plus urgent, comme indispensable à ses sommeils futurs puisqu'il s'agissait de se précipiter pour aider un ami en perdition. La pauvre raison d'Émile disait qu'Aomar était coupable, mais il lui riait au nez en la voyant se prendre pour le Tribunal des Forces Armées. Alors il tira sur son câble de démarreur et partit en trombe. Comme toujours.

Il arriva au village. De la poste, il appela, à Alger, ce vice-amiral en retraite qu'il n'avait plus vu depuis au moins dix ans. Il ne savait pas très exactement si cet ami de la famille était vice-amiral ou contre-amiral. Mais comme il avait besoin de lui, il le fit amiral sur-le-champ. D'ailleurs, un vice-amiral ou un contre-amiral se fait toujours appeler amiral. Comme pour provoquer ou devancer la promotion. Donc, l'amiral en question l'écouterait lui raconter son ennui. Au point où il en était, l'entendre refuser d'intervenir en faveur d'un bougnoule, même innocent, blanc comme neige, ne comportait pas de gros inconvenants. Au contraire, cela le dispenserait de sa carte de bons vœux qu'il se devait de lui envoyer chaque nouvel an. Réflexion faite, il ne lui parlerait pas d'un bougnoule blanc comme neige afin de ne pas amener l'amiral à sourire ou à s'interroger inutilement. Il lui parlerait d'un ami arabe, brave type et innocent.

Cette façon de présenter son ami comme quelqu'un de bon et de con, était une formule qu'il avait souvent

appliquée avec succès lorsqu'il accomplissait son service militaire. Si l'air idiot qu'il avait su prendre à la caserne l'avait, hélas, tout naturellement désigné pour balayer la cour et s'occuper des tinettes, ses allures et ses comportements d'imbécile heureux lui avait permis, par contre et très souvent, de prolonger abusivement ses permissions sans connaître la sanction de son lieutenant de compagnie qui le croyait fort capable de manquer son train plusieurs jours de suite. Ainsi, il avait remarqué que les supérieurs éprouvaient un réel plaisir intérieur à afficher leur supériorité en montrant beaucoup de compréhension et de compassion — avec ce qu'il fallait de condescendance — pour absoudre et laisser en paix celui de leurs subordonnés qui n'était autre chose qu'un brave type, innocent.

En présentant Aomar comme un brave type, innocent, l'amiral comprendrait que l'ami d'Émile avait peu de moyens, qu'il était donc incapable d'une bonne ou d'une mauvaise action, que son innocence devait être manifeste en toutes circonstances et qu'à l'évidence, si les crapauds n'avaient point de queue, Aomar, son ami, ne pouvait être accusé de cet oubli malencontreux. Présenté ainsi, il pensait qu'Aomar pouvait bénéficier du paternalisme qui sied à un amiral habitué à regarder sur son passage tous ses braves marins en train d'astiquer les ponts et les cuivres de son escadre.

En roulant sur la piste, l'accélérateur au plancher, Émile avait donc préparé sa conversation téléphonique et cherché ce qu'il fallait dire pour convaincre son amiral avec les mots qu'il fallait. Il serait déférent avec lui, parlerait en préambule de choses qui lui feraient plaisir et n'oublierait pas de répondre : *Oui, amiral ou non, amiral*. Sacrifiant tout à son idée, prêt à toutes les concessions, il se préparait à donner dans la courbette et le rond de jambe. Quel qu'en fût le prix, il était bien décidé à le persuader de bien vouloir intervenir auprès de l'état-major pour faire libérer Aomar ou, au moins, le faire transférer dans une prison qui ne soit pas un cimetière. Et ça, l'amiral en avait le pouvoir car si les faveurs entre officiers, surtout généraux, pouvaient se solliciter à la condition qu'elles ne portent pas atteinte à la règle de l'honneur, Émile ne voyait pas pourquoi son innocent et brave bougnoule — pour FLN qu'il soit — ne serait pas la première exception à cette règle.

À grandes enjambées, il entra dans la poste et eut son interlocuteur au bout du fil.

Émile aurait dû écrire sur un papier ou dans le creux de sa main — comme cela lui arrivait quelquefois pour fixer ses idées — ce qu'il avait à dire. Il aurait dû noter tout cela car il raconta tout autre chose. Peut-être aussi l'amiral avait-il posé deux ou trois questions qui l'avaient désarçonné.

Subitement, il n'eut plus rien à dire, écoutait sans parler, au point qu'il eut l'impression que c'était lui qu'on avait appelé au téléphone.

Il parlait bien, il parlait vrai, l'amiral : il ne fallait pas compter sur lui pour sortir un tueur de prison, pour le soustraire à la Justice du pays, la guerre était une chose affreuse mais qu'il fallait faire pour vaincre les forces du mal, qu'il existait trop de Musulmans qui se battaient pour la France, pour aider ceux qui la combattaient... et tout un tas de belles et nobles paroles qu'Émile entendait dans les harangues ou lisait tous les jours dans les journaux mais qui n'étaient plus, pour lui, que du bouillon clair dont l'officier usait à son tour pour demeurer sous l'auvent. Véritablement et devant tant de vertu, il n'avait plus rien à dire. L'amiral avait raison. Il avait même certainement raison mais, lui, commençait à sentir des bouffées de chaleur lui empourprer le visage et ce téléphone qui immobilisait ses mains, lui pesait comme un bœuf sur la langue. Il devait ainsi garder pour lui tout ce qu'il lui venait aux lèvres, qui lui remontait de la poitrine et du ventre. Sans ses mains, il ne pouvait s'exprimer totalement. Rouge, la tête coincée entre le combiné et l'écouteur, il attendit que l'amiral terminât son discours pour en finir avec lui, définitivement, pour la vie.

Heureusement qu'Émile, sans mains, n'avait pu parler car l'amiral, son couplet terminé, demanda le nom, le prénom et le lieu de détention « de ton Arabe ». Émile fut précis dans ses renseignements, mais comprit qu'il devait en rester là. Il n'osa pas dire merci puisqu'il ne disait jamais merci avant de recevoir, mais sut dire au revoir à son amiral-qui-ne-voulait-pas-être-complice.

En regagnant sa ferme, il n'avait pas de raison de se sentir confiant. Son interlocuteur ne lui avait rien dit qui put lui laisser espérer son aide. Au contraire, dans ses paroles, les reproches avaient été sous-entendus, il les avait bien compris et avait dû faire de gros efforts pour les accepter. Cependant, en quoi le nom et le lieu de détention d'Aomar pouvaient-ils intéresser l'amiral ? Cette curiosité justifiait, encourageait son envie d'espérer. Le reste : les grandes phrases, le sermon, n'étaient peut-être destinés qu'aux tables d'écoute et les fortes paroles de l'amiral ne visaient sans doute qu'à lui donner bonne conscience devant un Émile qui l'avait mis dans l'embarras. Redevenu confiant un moment, il doutait de nouveau de

l'efficacité de son appel. Et puis, si à Alger, quelqu'un devait aider Aomar, il devait le faire tout de suite, dans la journée car demain, après-demain, il serait trop tard.

C'était beaucoup demander à l'amiral et à ses amis de l'état-major que de s'occuper d'Aomar, toutes affaires cessantes. Il comprenait que ces hommes, à Alger, n'éprouvent pas la même agitation, la même hâte qui le pressaient, lui : Aomar n'était pas leur ami. Il n'était qu'un complice du FLN, arrêté par des militaires que d'autres militaires devaient faire libérer. Il comprit ce que son appel avait d'inconvenant, de surprenant et de décourageant aussi pour ceux qui luttèrent ici contre ce même FLN. Il comprit que son SOS relevait d'un comportement qu'il ne voulut pas qualifier, même s'il était seul dans sa 2^e cv, sans témoin. Allez, Émile ne pouvait pas se mentir : il avait maintenant un peu honte de son coup de téléphone. Il n'en parlerait jamais à personne.

Si M'Hamed avait eu le temps de rentrer chez lui. Émile fit un détour et le trouva encore sur son cheval. Puisqu'il était censé tout ignorer, il pouvait rendre visite à son ami comme par le passé.

En vérité, il brûlait de savoir pourquoi Aomar avait été arrêté. Il ne poserait aucune question, mais peut-être Si M'Hamed ferait-il une allusion, trouverait-il une façon à lui pour l'éclairer, pour lui donner à comprendre. Rien. Si M'Hamed lui donna l'impression de le rencontrer pour la première fois de la journée et usa des mêmes banalités qu'une heure auparavant. Émile accepta de boire le café en se disant qu'une fois dans le salon...

Allongé sur les tapis et appuyé sur des coussins, Émile ne put même pas deviner si sa visite gênait ou non. Il n'eut pas le front de demander des nouvelles d'Aomar mais après avoir longtemps hésité il hasarda :

— *Quand ont-ils arrêté Aomar ?*

Et Si M'Hamed, sur le ton qu'il avait pour meubler une conversation, répondit :

— *Ils n'ont pas arrêté Aomar. C'est Aomar qui s'est rendu. La Jeep de l'OR est venue hier au soir et l'officier a demandé à le voir. Aomar n'était pas là, alors ils ont emmené son fils Kadour en me disant : « tu diras à Aomar de venir chercher son fils aux entrepôts » et ils sont repartis. Quand j'ai fait la commission à Aomar, il est monté dans son auto pour aller chercher son fils. Depuis, je ne l'ai plus revu. Le gosse est rentré à pied vers deux heures du matin, les militaires l'ayant mis dehors. Kadour n'a pas vu son père.*

Émile en savait trop. Encore une fois la révolte le gagnait, encore une fois il la maîtrisa. Il prit le temps de finir son café, se leva, prit congé de Si M'Hamed. Il avait su contenir sa colère et n'avait rien dit mais Si M'Hamed le connaissait trop pour ne pas la deviner. Sur le pas de la porte, il posa une main sur son épaule et lui dit doucement :

— *Ne t'occupe pas d'Aomar.*

Si M'Hamed avait deviné. Pourquoi Émile n'irait-il pas voir cet OR ? Pourquoi n'irait-il pas aux « entrepôts » demander des nouvelles du nommé Aomar ? Pourquoi se tairait-il alors qu'il n'avait aucune raison de se taire ? Que signifiait cette façon de prendre un enfant en otage ? Qui étaient ces hommes, ces soldats qui crachaient sur leur Histoire ?

Émile rentra chez lui, bien décidé à rencontrer cet OR. Mais si le matin il avait su foncer pour aller téléphoner à Alger, il lui fallut, par contre, tout l'après-midi pour se faire à l'idée d'aller aux « entrepôts ». L'après-midi et aussi la nuit. Le lendemain matin, il s'habilla, mit son complet-veston et des chaussures cirées. Il ne voulait pas que cet officier de cavalerie le prenne pour un va-nu-pieds sous prétexte qu'il était né dans la rotture. Il prit le temps d'épousseter le siège de sa voiture, demanda à Taïaut de l'attendre sur place, s'installa au volant, laissa chauffer son moteur et partit tout doucement. Ce matin-là, à le voir mesurer ses gestes, à le voir partir bien habillé, sans chien et sans fusil, à le voir démarrer sans faire de poussière, Djillali resta planté au milieu de la cour, les bras ballants, inquiet : visiblement, Émile était hors de lui.

Il arriva aux « entrepôts », se présenta à la sentinelle et demanda à voir Monsieur l'Officier de Renseignement. Il attendit un moment, un soldat vint le chercher et le fit entrer dans le bureau de l'OR.

Émile ne savait pas ce qu'il allait dire au capitaine. Du moins, il n'avait préparé ni ses mots ni ses phrases ni ses précautions comme il l'avait fait avec l'amiral. Il savait, cette fois, qu'il aurait les mains libres et que le capitaine, peut-être pour la première fois de sa carrière, serait obligé d'écouter un premier venu, obligé d'entendre ce qu'il n'avait jamais entendu et obligé, à son tour, soit de se mettre à table et avouer, soit de se taire comme les durs et se détruire lui-même.

Émile, en effet, depuis le lever du jour, venait de basculer dans le camp du capitaine pour qui la fin justifiait les moyens. Or il avait un moyen : lui qui n'éprouvait que dégoût pour cette Commission Parlementaire de Sauvegarde, venue tout droit de Paris pour fouiner en Algérie à la recherche des cas de torture pour les dénoncer, s'en gargariser, s'ériger en censeur et se donner bonne conscience en jouant les belles âmes, Émile, puisqu'aucune règle de jeu ne prévalait dans cette guerre, avait décidé d'employer la plus abjecte des démagogues, la plus salope des trahisons en menaçant justement l'OR de cette Commission de Sauvegarde.

Lui aussi saurait parler des droits de l'Homme, des droits de la défense, du respect de la vie d'autrui qui hantait tellement les cercles parisiens bien-pensants. Lui aussi saurait exploiter les bons sentiments. Il saurait avoir de l'entregent, parler haut et fort avec le ton magistral du maître à penser. Et il était sûr, en plaidant pour Aomar, d'avoir l'oreille, l'approbation indignée et vengeresse de tous les clubs, de tous les partis politiques, de tous les cultes et de toutes les obédiences de son pays puisqu'Aomar était FLN et qu'il combattait la France. Et le capitaine d'Émile aurait le choix entre relâcher Aomar ou avoir la première page du *Canard enchaîné*, de *L'Observateur*, du *Monde*, de *L'Express* et de *Témoignage Chrétien*. Car ils étaient là, à Alger, les correspondants de ces journaux, à l'affût dans les fauteuils de l'Hôtel Aletti, à attendre la visite d'un quelconque Émile leur apportant enfin quelque chose de précis, de scandaleux, à mettre sous leurs plumes pour se faire un nom et augmenter aussi le tirage de leurs journaux.

Émile, qui n'avait jamais rencontré cet OR, éprouvait maintenant un plaisir sadique à le voir. Il entra dans son bureau, se présenta et accepta le siège que lui proposait l'officier. Il s'attendait à voir un homme différent. Le capitaine qui s'était levé pour l'accueillir était plutôt grand, plutôt maigre et ne manquait d'allure ni dans son maintien ni dans ses manières. Il s'attendait à voir un visage ingrat et un regard peu ordinaire. Il lui trouva un visage qu'il ne voulut pas, tout de suite, trouver sympathique. Mais Émile n'était pas là pour l'accessoire. Une fois assis, il dit au capitaine :

— *Capitaine, vous avez arrêté, avant-hier soir, un nommé Aomar. Cet Arabe est un de mes amis. À ce titre, il entre chez moi sans frapper. Je suppose que vous ne l'avez pas arrêté pour rien et vous devez avoir de bonnes raisons pour l'interroger. Compte tenu du fait que j'aurai encore et certainement affaire à lui, je souhaiterais que vous me confirmiez son appartenance au FLN. Il en va de ma sécurité.*

— *Monsieur, répondit l'officier, puisque le nommé Aomar est votre ami, je suis heureux de vous annoncer que cet homme a été relâché ce matin, faute de preuve.*

Émile, sidéré, regarda fixement le capitaine dans les yeux avec ce qu'il fallait de gravité pour lui montrer qu'il n'était pas venu entendre n'importe quoi. Il prit ses paroles comme le début d'une partie de cache-cache mais aussi comme le souci de ne pas lui avouer la mort d'Aomar. Émile accepta le match-poursuite, se décontracta et répondit presque avec le sourire :

— *Dans ce cas, il ne me reste plus qu'à vous demander de m'excuser. Je ne vais pas manquer, en sortant d'ici, d'aller retrouver mon ami. Je vous remercie de m'avoir reçu.*

Il avait semblé à Émile que le capitaine aurait souhaité poursuivre l'entretien. Mais il était déjà debout, prêt à prendre congé et son attitude, froide et distante, n'était pas de nature à faciliter le dialogue. Les deux hommes se serrèrent la main et un planton ramena Émile au portail d'entrée.

La 2 cv faisait un bruit d'enfer sur la piste. Décidément, ces 2 cv ne valaient rien et il fallait qu'elles soient poussées par le vent pour atteindre la vitesse d'une auto. Mais ce jour-là, Émile avait le vent en poupe et il arriva chez Aomar dans un temps record. Si M'Hamed était déjà à la hauteur de la portière lorsque la 2 cv s'arrêta. Émile n'eut pas besoin de l'écouter. Il comprit qu'Aomar était bien là. Si M'Hamed voulut le prendre à bras-le-corps pour l'embrasser. La pudeur — une fausse pudeur — l'en empêcha et Émile l'aïda en lui demandant :

— *Quand est-il arrivé ?*

— *Il y a une heure environ. J'ai envoyé un cavalier pour te prévenir.*

— *Je n'étais pas chez moi. J'étais chez l'OR. C'est lui qui m'a dit avoir relâché Aomar. Alors je suis venu vérifier.*

— *Tu étais chez l'OR ?* Enchaîna Si M'Hamed surpris.

— *Oui, pourquoi ?*

— *Qu'est-ce qu'il t'a dit ?*

— *Rien.*

— *Il ne t'a rien dit ?*

— *Non. Je n'ai rien demandé.*

Si M'Hamed demeura un instant à réfléchir puis dit à Émile :

— *Aomar dort depuis son retour. Je peux l'appeler, si tu veux.*

— *Non, non. J'étais seulement venu voir si l'OR disait vrai. Si Aomar est là, il ne me reste plus qu'à rentrer chez moi.*

— *Oui, rentre chez toi. Dès qu'Aomar aura dormi, il ira te voir.*

Émile devrait perdre cette habitude de vouloir tout expliquer, tout deviner, tout anticiper. Il devrait mieux accepter la fuite des jours sans chercher à comprendre ce qu'ils ont pu lui apporter et sans chercher à savoir ce qu'ils pourraient être dans l'avenir. Une telle paresse d'esprit l'aiderait certainement à mieux assumer son destin sans être anxieux, tracassé, nerveux.

Il avait beaucoup remué pour ôter Aomar des griffes de l'OR et il était maintenant inquiet de le savoir de nouveau libre. L'inquiétude qu'il connaissait depuis qu'il savait Aomar dans son lit, avait un caractère particulier du fait du mélange qui la caractérisait : si cette inquiétude, comme toute inquiétude, se nourrissait de crainte, elle n'était pas exempte non plus de joie ni de profonde satisfaction. Ce paradoxe gênait Émile car s'il éprouvait du soulagement à savoir Aomar de retour chez lui, il savait, ne pouvait pas ne pas savoir que, dans cette guerre, l'ami de longue date pouvait, du jour au lendemain, devenir l'ennemi qui tue. Qui tue pour ne pas être tué. À l'expérience, il ne s'était jamais trouvé un fils qui ait refusé de tuer son père, sauf à accepter la mort pour lui-même. La méfiance, l'extrême méfiance, pouvait pallier l'inimaginable. Elle ne s'était jamais avérée totalement efficace.

Si Émile n'avait pas hésité à aller très loin dans l'incohérence et l'inacceptable pour arracher Aomar à la mort, s'il n'avait pas craint avec l'amiral et l'OR de franchir des limites qui lui faisaient, après coup, un peu honte, s'il ne regrettait rien de ce qu'il avait osé faire, il savait pourtant Aomar pris, depuis ce matin, dans l'inférieur piège du terrorisme. Maintenant libéré par l'OR dans des conditions peu claires et à la surprise de tous, suspecté désormais de complicité avec lui, Aomar ne pouvait que devenir un militant zélé sous peine d'avoir à dire sa dernière prière. Et le zèle au FLN ne se disait pas. Il se prouvait. Seul l'attentat, seul le sang pouvaient attester du dévouement et de la sincérité de l'engagement. Telle était la règle. Les Arabes qui avaient voulu prendre le maquis sans références sérieuses s'étaient vu confier une mission de terrorisme comme première et indispensable mise à l'épreuve avec obligation d'y satisfaire sous peine de mort.

Pour Émile, Aomar n'échapperait pas au dilemme. Il avait deux raisons pour craindre d'avoir à en faire les frais : si pour Aomar, commettre un attentat devenait impératif, tuer son meilleur ami devenait une preuve irréfutable de son attachement à la « cause ». Ensuite et peut-être surtout, Émile avec ses façons de se mêler aux Arabes, de leur parler et de les écouter, avait allure de gêneur dans la stratégie FLN qui visait, en priorité, à séparer les deux communautés arabe et européenne, à les dissocier, à les dresser l'une contre l'autre afin de rendre impossible toute espèce de réconciliation, d'arrangement, d'accommodements futurs.

Les exemples étaient nombreux d'Européens estimés et considérés par les Musulmans qui avaient été néanmoins assassinés devant des Arabes pantois et secrètement indignés. Quand Djelloul, le frère de Boukalifa, avait été égorgé pour avoir remarié sa fille alors que son premier gendre était dans l'ALN, Émile avait voulu assister à l'enterrement. Boukalifa avait alors pris mille précautions pour l'en dissuader et lui laisser entendre que sa présence n'était pas souhaitable. Il avait fallu qu'Émile se fasse très pressant pour que Boukalifa lui dise sa peur de le voir repéré comme étant solidaire de celui qui avait défié l'ALN. Et Boukalifa, devant un Émile peiné mais compréhensif avait pu ajouter :

— *Mon fils, il ne faut pas que tu sois notre ami. Il ne le faut pas.*

Dans cette jungle qui l'entourait où chacun de ses pas pouvait lui être fatal, Émile voulait tout prévoir, tout prévenir. La tortueuse inquiétude qui l'occupait depuis qu'il avait laissé Si M'Hamed veiller sur le sommeil d'Aomar, lui rendait les mains moites, le faisait grimacer et vieillir avant l'heure. Pourtant, devant l'inextricable, devant son impuissance, pressentant son abandon, il sut retrouver son courage et son calme en se répétant à voix basse : « Marche et tais-toi ».

Il devait se reposer. Il avait besoin d'oublier, au moins pendant quelques heures. La nuit passa. Jusqu'à minuit, depuis sa tour, il regarda du côté de la ferme d'Aomar, puis il essaya de dormir. Et il dormit car il

savait maintenant dormir en démêlant ses écheveaux. Le lendemain il attendit Aomar toute la matinée. Il ne doutait pas de le voir arriver. Si M'Hamed l'avait comme promis.

Aomar arriva, nullement remis de ses émotions à en juger par sa façon de descendre de son auto. Émile le vit pâle, un peu plus voûté que d'habitude. Il se voulut accueillant, presque d'une bonne humeur qu'il voulait de bon aloi, donna l'accolade à son ami en lui disant : « Mabrouk ! ». Mais la conversation fut longue à démarrer. Les habituelles fadaïses ne vinrent à la bouche ni de l'un ni de l'autre. Aomar regardait ses souliers en tirant sur le pan de sa veste. Cette gêne, cet embarras, tranquillisèrent Émile. Comme lui, Aomar ne savait plus du tout où il en était. Il fallut que tous les deux fissent quelques pas, muets et têtes baissées, pour qu'Aomar, sans le regarder, se décidât :

— *Il faut que je disparaisse. L'OR m'a relâché sans m'avoir interrogé. Pourtant pour m'avoir fait attacher, ligoter toute la nuit, dans une cave, dos à dos avec un mort, j'étais prêt, hier matin, à tout lui dire pour qu'il ne recommence pas. Ce cadavre, nu, raide, glacé, pendu dans mon dos, je ne l'oublierai jamais plus. Au début, je le portais. Après, j'ai eu l'impression de me pendre à lui. Et puis on est tombé tous les deux, sur le côté, par terre. Ensuite je ne me rappelle plus rien. Deux militaires m'ont réveillé avec un seau d'eau. Pour eux c'était de l'eau froide moi, elle m'a réchauffé. Amené devant l'OR, je l'ai vu sans le voir. Dans un bureau, j'ai entendu quelqu'un dire que j'avais des amis. Un moment après, j'ai entendu le capitaine qui me parlait mais je ne comprenais pas. Un soldat m'a raccompagné jusque dans la rue et m'a laissé tout seul. Benadjoul était là à surveiller les « entrepôts ». C'est lui qui m'a ramené. Mon auto est toujours là-bas. Maintenant je vais mieux mais je n'ai pas pu dormir.*

Aomar parlait par saccades et mettait du temps à reprendre le fil de ses idées. Quand il eut terminé avec sa nuit, avec son cauchemar qui l'écrasait encore, il demeura quelques instants l'esprit absent puis reprit :

— *Si M'Hamed, lui non plus n'a pas dormi. Hier soir, il m'a demandé de disparaître le plus tôt possible, de prendre le maquis pour aller raconter mon histoire aux Moudjahidin et il a ajouté : À peine arrêté, l'OR t'a relâché. Tu es le premier à sortir vivant des « entrepôts », sans une marque, sans une blessure. Si toi tu ne sais pas pourquoi, tous ceux qui t'ont vu rentrer chez toi croient que tu travaillais maintenant pour les militaires. Comme la vérité n'est pas ce qui existe mais ce qu'on croit, tu es pour tout le monde un agent double, un mouchard. Alors ce soir, tu dois choisir : ou tu te fais égorger dans ta ferme, dans tes joncs, ou tu te fais égorger dans le djebel. Si tu vas tout de suite dire aux Djounouds (combattants de la Guerre sainte) ce qu'il t'est arrivé et que tu n'as pas trahi, tu as une chance qu'ils te croient. S'ils ne te croient pas... implore la grâce de Dieu. Ta crédibilité dépendra du temps que tu mettras à tout leur raconter.*

Aomar ne put aller plus loin, s'assit à même le sol, se prit la tête dans les mains et resta là, prostré. Émile se pencha sur lui, meurtri lui aussi par tant d'adversité. Il voulut encourager son ami qu'il croyait trop perdu, trop désespéré pour voir clair dans son imbroglio.

— *Aomar, pourquoi ne te croirait-on pas au maquis ? Si l'OR t'a arrêté, c'est que tu connaissais les hommes que Si M'Hamed t'a demandé de rejoindre ! Si tu travaillais avec eux, pourquoi les craindre ?*

Aomar leva la tête, montra son visage et dit à Émile :

— *Les Djounouds dont tu parles, je ne les ai jamais vus. Mais ils sauront vite qui je suis et d'où je viens. Ils sauront que je les ai combattus quand j'étais au MNA (Mouvement nationaliste algérien). Lorsque les Français ont cessé de nous soutenir, d'armer ce MNA comme ils l'avaient fait jusque là, lorsqu'ils ont tué Belounis, le FLN qu'on bousculait partout à pu liquider notre organisation, tuer ou égorger tous ceux qui tombaient entre leurs mains. Ceux qui ont pu s'échapper, les survivants comme moi, ont dû choisir, une fois retrouvés, entre la mort et le FLN. Si je vis encore, c'est que j'ai rallié le FLN en entrant dans l'OPA du Sersou. Dans cette OPA, j'ai freiné tant que j'ai pu les opérations projetées, sans toutefois parvenir à les arrêter toutes. Dans cette OPA, je ne peux pas dire avoir sauvé beaucoup de têtes mais je suis sûr d'y avoir été très mal noté. Alors, tu vois : ancien MNA, suspects dans l'OPA de complicité avec les roumis, aujourd'hui unique gracié par l'OR, qui peut croire que je ne suis pas un traître ? Toi-même, Émile, tu ne comprends pas et peut-être que tu doutes, toi aussi.*

Aomar qu'Émile voulait reconforter, en était arrivé à faire son propre procès et à dresser le réquisitoire qui le condamnait. Si M'Hamed avait raison. Il ne lui restait plus qu'à implorer la grâce de Dieu. Pour lui, Émile dut se surpasser. Il aida son ami à se relever, lui parla longtemps, l'accusa de faiblesse pour qu'il se raidisse, dit sa confiance dans le conseil de Si M'Hamed et sut, pour la première fois, lui dire son amitié, son affection. Aomar, regaillard, embrassa Émile quatre fois et dit sur un ton plus ferme :

— *Merci, Émile, merci. Je ne te verrai plus. Dieu connaît la vérité. Sois courageux toi aussi. Garde-toi et que Dieu te protège et protège ta famille. Inch Allah !*

Des inch Allah, Émile en avait entendu beaucoup. Celui-ci le bouleversa. Aomar était déjà loin sur la piste, qu'il était encore à le regarder partir, chaviré dans tout son être, avalant sa salive pour libérer sa gorge. À son tour, il baissa la tête et comme un peu saoul, il rentra chez lui.

À Jeanne qui s'inquiétait de ne plus voir leur ami, il sut expliquer qu'Aomar, après son arrestation, avait du se « mettre au vert » quelque temps. Jeanne aussi avait beaucoup d'estime pour Aomar. Elle appréciait la façon qu'il avait de passer prendre de ses nouvelles. Il venait volontiers la voir pour l'entendre parler arabe. C'était sa recreation et il gardait fidèlement en mémoire tous les barbarismes, les contre-sens, les onomatopées qu'il avait glanés dans ses tête-à-tête avec elle.

Dans les jours qui suivirent, Émile pensa beaucoup à son ami en ne pouvant s'empêcher de garder l'espoir de le revoir un jour. Pour avoir échappé deux fois à la mort, une première fois à la suite de la débandade du MNA, une seconde fois lors de son passage aux « entrepôts », il pouvait avoir la baraka, il pouvait être né « coiffé ». Quand Émile pensait à Aomar, il ne voulait pas aller plus loin. Il ne voulait pas se remémorer tous les cafés qu'il avait bus avec lui, qu'il avait bus en compagnie d'un membre de l'OPA. Il ne savait pas s'il devait lui en vouloir pour cette tromperie, pour cet abus de confiance ou s'il devait y voir la marque d'une amitié que rien ne pouvait altérer. Lui-même, n'avait-il pas téléphoné à Alger ? N'était-il pas allé voir l'OR pour tenter de sauver celui qu'il savait pourtant dans la rébellion ? Que signifiait ce comportement qui voyait un Aomar FLN offrir le café à un Émile armé contre ce même FLN ? Comment expliquer sa hâte à oublier son combat pour sauver de la mort celui qu'il savait engagé chez ses ennemis ?

Pour comprendre toutes ces incohérences qu'on pourrait appeler, au mieux, compromissions, Émile pensait à la simple amitié, à la seule fraternité qui, chez l'un comme chez l'autre, l'avaient emporté sur tout le reste. Un « tout le reste » dont il ne savait plus s'il était énorme, inoubliable ou s'il était ridicule, insignifiant. Alors, quand Émile pensait à Aomar, il voulait oublier tout ce reste pour ne garder que l'espoir de le revoir un jour.

L'année 1959 devait voir les Arabes rentrer de nouveau dans leur coquille, plus convaincus que jamais de la nécessité d'y rester et encore plus déterminés à se méfier des Français, de leurs intrigues, de leurs attermolements, du clair-obscur de leurs intentions et de leur politique.

Mai 58, puis l'été 58, les avaient précipités dans un gigantesque piège qu'ils n'avaient pas flairé bien qu'habituellement depuis toujours à se voir abusés. Mais le piège, cette fois-là, avait été particulièrement bien habillé, bien dissimulé et tous ou presque devaient s'y faire prendre.

Ce piège, le piège de la fraternisation, le piège du « Je vous ai compris » et du « Tous Français de Dunkerque à Tamanrasset » devait s'avérer mortel pour beaucoup d'entre eux. Mais comment demander à un Arabe de montrer du discernement, de la clairvoyance ou de la réticence et faire appel, en même temps, à sa générosité, à sa magnanimité, à sa fraternité comme à sa solidarité ? Ils n'hésitèrent pas.

Aussi, Arabes et Berbères furent-ils tout naturellement et spontanément aveuglés quand la France leur demanda, en mai 58, de fraterniser avec les Français.

Alors, ils allèrent vers leurs amis, vers « leurs frères » comme ils disaient, avec d'autant plus de chaleur et d'enthousiasme qu'eux aussi avaient espéré ce moment. Ils envahirent les villes et les villages, applaudirent aux discours pacifiques et souvent pacifistes et trouvèrent la paix qu'ils étaient venus chercher. La paix entre frères, plus malheureux que divisés.

Puisque la paix était à ce prix, ils crièrent aussi « Vive la France » en agitant le drapeau bleu, blanc, rouge. Ils crièrent « Vive la France » avec le même espoir qu'Émile, avec la même lucidité aussi. Comme eux, il ne se connaissait aucune ascendance gauloise et peu d'affinités avec les Arvernes. Lorsqu'il pensait à eux, c'était seulement pour se réjouir d'avoir appris qu'à Alésia, les Sudistes avaient donné la pâtée aux Nordistes. Les Arabes, eux, ne connaissaient la France que depuis un siècle et puisque, enfin, elle voulait bien d'eux ce printemps, ils crièrent : Vive la France ! Comme on dit son attachement, son penchant, son affection à la femme qu'on aime. Sans savoir exactement pourquoi. Parce que c'était comme ça. Malgré tout. En mai et tout l'été 58, dans les villes et les villages, Arabes, Italiens, Berbères, Espagnols, Mozabites, Français et ceux qui n'étaient rien de tout cela mais qui se voulaient seulement des hommes, étaient tombés dans les bras les uns les autres avec bien souvent des larmes dans les yeux comme pour reconnaître leurs fautes réciproques, pour ne plus parler du passé. Pour ne plus parler de leurs erreurs qui n'étaient pas tout à fait les leurs, de leurs lacunes qu'ils avaient découvertes dans les épreuves mais qu'ils avaient découvertes seuls, à leur frais, au grand dam de ceux qui voulaient encore les entretenir pour mieux en profiter.

Tous les Européens, anonymes dans la foule, habitués eux aussi, à faire cuire « leur petite soupe dans un petit coin de leur petite cuisine », dont on ne saura jamais si leur nom de « petits Blancs » venait de la couleur de leur peau ou s'ils étaient blancs de n'avoir jamais pu donner véritablement leur avis, tous les Européens devaient commencer, sinon leur révolution, du moins à ressentir la nécessité, l'impérieuse nécessité de leur très urgente évolution. Les plus rétrogrades d'entre eux, les plus égoïstes et surtout les plus aveugles, devaient reculer puis se noyer dans la vague qui déferlait pour accepter ce qu'ils avaient toujours refusé, jaloux de leurs prérogatives.

Certes, les coups de fusils, les grenades et les bombes avaient chauffé la marmite et fait mijoter la soupe. Mais le bon sens de ces « petits Blancs », leur générosité de cœur et d'esprit, les avaient poussés à se mettre à table à côté des Arabes pour juger ensemble du menu. Ils étaient alors prêts à se régaler de couscous dès lors qu'ils pouvaient l'arroser de vin.

Ainsi et une fois de plus, les secousses avaient eu raison de l'immobilisme.

Tel ne devait pas être le destin de ces hommes rassemblés, chantant et riant : la France crut qu'elle avait mieux à leur offrir qu'une réconciliation. Alors, pour montrer qu'elle savait se surpasser pour se perdre, elle sut faire de cet été 58 la plus belle, la plus éclatante, la plus inespérée des occasions perdues. Et perdue pour son propre rayonnement.

En 1958, les fells et les OPA, avaient volé en éclats et après quatre années de lutte impitoyable, l'ALN était battue sur son terrain, selon sa tactique, avec ses méthodes, terrée dans ses grottes, abandonnée par les douars et les mechtas. L'Armée, ses régiments opérationnels, ceux qui « cassaient du Fell », voyaient leurs sacrifices récompensés et pouvaient expliquer et quelquefois découvrir les raisons de leur combat.

Ces soldats n'étaient pas venus pour rien et ceux qui avaient échappé à la mort avaient l'infinie satisfaction de voir tout un peuple danser devant leurs armes rengainées. Tel était l'aboutissement de quatre années de guerre. Telle était l'Algérie de l'été 58.

À Tunis, le FLN et son gouvernement provisoire, abandonnant ses combattants à leur sauve-qui-peut général, ne put que constater le raz-de-marée, réfléchir et attendre la fin de cette fraternisation qui ruinait leurs espoirs. Ils attendirent d'autant plus patiemment et avec d'autant plus de confiance qu'ils savaient le président français devenir leur complice. Ils attendirent — non sans curiosité — qu'il mette lui-même un terme à cette fête de mai 58 qu'il avait organisée et qualifiée de Association redressement national » pour les besoins de sa cause. Trois mois après et le « sursaut patriotique » de l'Algérie ayant rempli son office, la grande fête de fête 58 ne fut plus — pour la dénigrer et la pourrir — qu'une « fraternisation mûrement spontanée ». Ainsi, l'incendiaire criait au feu. Machiavel trouvait son maître.

À Tunis, les dirigeants FLN attendirent la décrue. L'Algérie, elle, attendit l'automne pour constater la mystification, comprendre le complot de ceux qui avaient eu besoin d'elle pour revenir au pouvoir et qui avaient maintenant besoin de la rejeter pour s'y maintenir.

Lorsqu'Émile pensait à ce qu'il était advenu de l'été 58, il n'aimait pas qu'on l'entende marmonner. Comme chaque fois qu'il avait honte des mots qui lui venaient à la bouche ou des mauvaises pensées qui se bouscullaient dans sa tête, il allait s'asseoir sur la margelle de son puits. Là, il s'apaisait. C'est là aussi qu'il crut entendre Si Moh, de sa tombe, lui répéter d'avoir à se méfier des siens, capables de trahir sans vergogne. Si Moh avait raison mais puisque Émile avait encore besoin de croire, il ne put, ce jour-là, que se pencher et caresser ses chiens.

Le 16 septembre 1959, l'Algérie apprit qu'elle irait aux urnes pour décider de son destin. Cette façon de demander aux intéressés de faire connaître leur volonté apaisa les inquiétudes d'Émile. Son attachement à la démocratie — fût-elle directe — ce respect des gens, fit de lui un partisan de ce référendum annoncé le 16 septembre. Sur le coup, il ne vit ni l'astuce ni le vice de cette consultation décidée solennellement avec « courage et grandeur ». Ce n'était que théâtre.

En regard de la liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes, il était peut-être grand et courageux de laisser les habitants de l'Algérie décider de leur destin. Voilà pour le théâtre. Mais c'était sûrement la ruse et le vice qui empêchèrent que la date de la consultation fût précisée. Et le référendum eut lieu le 1er juillet 1962. Après trente mois de « réflexion », après deux ans et demi de « campagne électorale » remplie d'assassinats, d'égorgements et d'exécutions sommaires, l'Algérie, terrassée par la peur et dans le plus innommable des chaos, alla au scrutin. Elle put alors devenir une « République Algérienne » qui aurait pu faire le bonheur de ses citoyens mais qui pour se vouloir « Démocratique et Populaire » plongeait ses fils dans la désespérance.

Émile, le 16 septembre, ne voulut pas croire à l'escroquerie, mais devant le peu d'empressement à consulter le peuple comme promis, le plus naïf des bergers qu'il pouvait rencontrer, sut lui expliquer que la France s'était déjà et depuis longtemps, déterminée pour lui, pour Émile et pour dix millions de leurs frères. Aussi et ce référendum n'étant pour eux que simple « tcharklala » (esbroufe), les Arabes regagnèrent-ils leurs pénates comme en d'autres temps la plèbe s'était retirée sur l'Aventin. En silence. Moins silencieux furent les Européens que la peur faisait de nouveau hurler et que la tromperie révoltait. Attablés à Paris aux terrasses des brasseries, allongés dans les salons ou assis à leurs bureaux, tous ceux qui se piquaient de dire ou d'écrire l'Histoire, disaient ou écrivaient que les Européens en Algérie avaient surtout peur de perdre leurs privilèges. Ainsi, Émile, qui n'habitait ni à Saint-Tropez ni dans le 16^{ème} arrondissement, avait peur de perdre ses privilèges ! Et avec lui, tous ceux qui ne payaient leurs dettes qu'avec l'espoir d'en contracter de nouvelles. Vieux procédé, vieille et grosse ficelle que cette méthode de l'amalgame et des bons prétextes.

Les historiens, les vrais, ceux de demain, seront plus sereins pour rapporter les faits.

Émile avait confiance dans les historiens. Un jour, disait-il, ils diront ce qu'a été mai 58 en Algérie. Mais, pour cela, ils devront attendre que les générations futures n'aient plus honte de ce qu'avaient pu faire leurs aînés. Ainsi, il pouvait revivre l'Inquisition sans vomir et connaître Talleyrand avec le sourire. Un grand fripon, ce Talleyrand, laissaient entendre les historiens... cent cinquante ans après. Une sacrée fripouille, pouvait dire Émile sans risquer l'anathème. Pauvre Talleyrand qui devra, un jour, se voir raver le grade de Grand-croix dans l'ordre de la friponnerie par un autre Français qu'en son temps, des gens de pied prenaient pour le plus illustre.

L'année 60 commença comme avait fini l'année 59. Mal. Les Arabes, rentrés chez eux, tentaient à qui mieux mieux, de se dédouaner de cette fraternisation de mai 58 à laquelle ils avaient participé et qui maintenant prenait allure de compromission. Certains d'entre eux qui avaient, dans l'euphorie, accepté des postes de responsabilités communales, départementales ou nationales, attendaient d'expier.

Le député Lakdari, une balle dans la nuque, était resté deux jours dans le coffre de son auto garée dans la Grand'rue du chef-lieu en « attendant » que les commerçants indisposés par l'odeur, ne signalent la voiture suspecte. Le député avait été inhumé à la sauvette pour éviter aux Musulmans de se compromettre encore en assistant à son enterrement.

Devant les assassinats de ces Arabes qui mouraient honteusement pour avoir porté les trois couleurs, les « petits Blancs » furent pris à la gorge par le remords et la colère. Ils se sentaient responsables de la mort de ces hommes qu'ils avaient souvent poussés à s'engager aux côtés de la France.

Ils voulaient aussi, par leur révolte, se démarquer de la trahison dont ils étaient également les victimes. En « petits Blancs » qu'ils étaient, riches seulement de leur dignité, ils n'acceptèrent pas, du plus profond de leurs entrailles, cette trahison chargée de forfaiture.

Et la honte, chez les petites gens, chez les honnêtes gens, est un très mauvais sentiment, maléfique quand il n'est pas maîtrisé. Un sentiment qui paralyse, diminue, rabaisse celui qui se sent coupable mais qui indigne et révolte au-delà de toute mesure, celui qui ne l'est pas. Chez les petites gens, chez les honnêtes gens, on ne s'égare pas dans les nuées de la métaphysique, on ne juge pas dans l'abstrait, on ne s'embarrasse pas de considérations livresques, dans les dispositions du code et on prend pour ce qu'elles sont les grandes plaidoiries ou les indignations de l'avocat général. Non, chez les petites gens, chez les honnêtes gens, seul le sommeil qu'ils trouvent ou qu'ils cherchent, seule cette agitation qui les fait ou non se retourner dans leur lit, sont capables de les absoudre ou de les condamner. Quand ils ont honte d'eux-mêmes, les petites gens et les honnêtes gens baissent la tête et se taisent. Quand cette honte qui les souille n'est pas la leur, ils ne la supportent pas. Ils veulent toujours s'en laver. Alors, il faut les aider à faire leur toilette et ce n'est pas facile car, en plus, ils ont de la pudeur. On doit les rassérer avec beaucoup de discrétion et encore plus de compréhension. Avec le temps, on y arrive toujours car les petites gens aiment trop vivre comme des honnêtes gens pour ne pas aider à se réhabiliter eux-mêmes.

En 1960, devant les cadavres de Musulmans trouvés égorgés avec un papier froissé épinglé sur la poitrine : « Vendu à la France » devant cette indignité et ces crimes qui étaient un peu les leurs, devant le dédain qu'on affichait à leur égard dans les discours et conférences de presse, devant l'opprobre dont ils étaient couverts en guise de pansements, les « petits Blancs » furent convaincus d'avoir laver leur honte tout seuls.

Ils ne s'attelèrent pas à cette tâche comme des besogneux, comme de bons ouvriers attentifs et réfléchis : la tête chavirée par l'injustice, le cœur emballé par l'insulte, ils sautèrent sur leurs armes, enfin libérés du poids de cette honte qu'ils ne pouvaient plus porter. Enfin libres dans une révolte ou ils retrouveraient le sommeil.

À Paris, on ricanait.

À Alger, le 24 janvier 1960, le quartier des facultés vit quelques centaines d'Européens s'enfermer à l'intérieur de barricades. Ce fut leur façon de dire non à la trahison, à la nouvelle politique algérienne du gouvernement, à ses supercheries de mai 58 et du référendum dont on ne parlait plus.

L'ordre public ainsi gravement troublé, ce gouvernement ne pouvait — à moins d'étaler son impuissance — qu'ordonner à son armée de le rétablir. Les soldats parachutistes, les paras, qui encerclaient le quartier, attendirent les ordres.

C'était, en vérité, la situation recherchée par les insurgés : les paras allaient-ils soutenir le gouvernement en obéissant ou allaient-ils le désavouer en refusant de réduire par la force cette nouvelle rébellion, drapée de tricolore celle-là ? Maintenant au pied des barricades comme on est au pied du mur, à parlementer avec les insurgés, les soldats ne voulurent pas répondre à cette question, l'estimant prématurée et mal posée. Ils connurent l'embarras de cette maman qui doit, à brûle-pourpoint, expliquer à un enfant sa venue au monde. Comme elle, l'Armée chercha et trouva sa fuite dans un « plus tard, je t'expliquerai, mon chéri ».

Un « plus tard » qui aurait de tragiques conséquences puisqu'il deviendrait le « trop tard » du 22 avril 1961.

Quand Émile arriva à Alger, il commença par déposer sa Thomson (pistolet-mitrailleur) et ses chargeurs chez Pierre. S'il avait eu besoin d'être armé sur les routes, il n'avait pas envie de se faire désarmer par les gendarmes dans les rues d'Alger. Chez Pierre enfin, il aurait déjà une idée de ce qui se passait dans le centre ville. Mais son ami n'était visible que dans les barricades, à l'antenne chirurgicale très exactement. Émile n'avait besoin ni de guide ni de complice pour entrer dans les facultés par une porte dérobée. Ce portillon, dans le dos des amphithéâtres, il le trouva grand ouvert et suffisamment encombré pour l'obliger à attendre un moment avant de pouvoir le franchir. Encombré de civils en treillis militaire et de paras en tenues léopard.

Surprenante constatation pour lui qui avait vu, côté jardin, les paras boucler les facultés et leurs insurgés et qui voyait, côté cour, d'autres paras entretenir de chaleureuses et amicales relations avec ces mêmes insurgés. Sous ses yeux s'étalait l'équivoque. Le oui-non d'une armée écrasée, sclérosée par ses pesanteurs. Le trafic terminé, il pénétra dans l'enceinte, traversa les jardins et demanda à des hommes qui se tenaient là par groupe de trois ou quatre, l'arme en bandoulière, où se trouvait l'antenne chirurgicale. Certains d'entre eux étaient en uniforme, d'autres en civil.

Au contact de ces hommes et sans véritablement leur parler, il sentit une ambiance pesante, faite d'une interrogation non formulée. Il ne devait plus avoir à se renseigner : là-bas, le drapeau à croix rouge lui indiqua son chemin.

Dans « l'infirmerie » des hommes en blouse blanche s'installaient. Pierre était là. Il leva les bras en l'apercevant, mais son mouvement de surprise ou peut-être de joie retomba vite. Le moment n'était pas aux effusions et le visage de Pierre n'y engageait pas. Le sien probablement guère plus. Pierre prit son ami par le bras pour sortir et parler en faisant les cent pas dans la grande allée. Pierre dit à un Émile attentif :

— *Nous sommes là pour placer l'Armée face à ses responsabilités. Il faut qu'elle nous montre si elle est avec nous ou contre nous. Officieusement, les paras que tu as vus, nous ravitaillent. Officiellement, ils nous encerclent, sur ordre en attendant les ordres. En somme et pour aujourd'hui, ils sont avec nous et contre nous. Leurs officiers sont venus hier au soir nous dire leurs intentions : s'ils devaient donner l'assaut, ils le feraient l'arme à la bretelle, les bras en l'air, en chantant la Marseillaise, nous laissant l'initiative de tirer les premiers. Autant te dire, Émile, qu'ils occuperont le camp sans coup férir et quand ils le décideront. On les prendrait bien à la castagne mais, là aussi, nous ne pouvons rien contre eux car ils sont lestes comme des singes.*

Ainsi, « tel est pris qui croyait prendre ». Les officiers paras savaient tout cela et, hier au soir, ils sont surtout venus nous dire de ne pas faire les cons, d'être raisonnables. Alors, on s'est engueulé avec eux et ils sont partis en nous disant qu'ils allaient demander à être relevés du bouclage. S'ils disent vrai, des officiers tout dévoués à la « grande Zorha » prendront leur place.

Pierre se tut un instant puis reprit :

— *Alors, c'est Budapest ou pire encore, notre reddition pour éviter le carnage.*

En écoutant Pierre, Émile marchait les mains dans le dos, la tête baissée. Pierre avait parlé de Budapest et Budapest, c'était les chars écrasant la révolte. C'était tous ces hommes qu'il croisait dans la grande allée qui allaient mourir, c'était Pierre qui ne se rendrait pas pour ne pas être tué les bras en l'air. Et un Budapest était concevable à Alger car, à Paris, le « Kremlin » était capable d'une « normalisation ». Émile savait que les hommes qui gouvernaient étaient rompus aux épreuves de force, qu'ils en avaient l'expérience, acquise en vingt ans, depuis 1940, et qui les avait amenés à éliminer physiquement ceux qui leur avaient résisté. Comme hier, il les savait capables d'aller jusqu'au bout de leurs entreprises, sans lésiner sur les moyens, fussent-ils dégradants pour eux-mêmes ou pour le pays.

Mais dans cet Alcazar qu'étaient devenues ces facultés, qu'importaient les souvenirs ! Il ne voyait plus autour de lui que des morts en sursis, parlant peu, assis sur les parapets ou à même le sol, tous donnant l'impression de se chercher un comportement pour mieux vivre leur cauchemar.

Ces hommes connaissaient l'enchaînement des mots et des actes. Hier ils criaient dans la rue, aujourd'hui la rue retenait leurs cris. Ils voulaient l'affrontement, l'affrontement était là. Ils voulaient se battre mais n'avaient jamais pensé à mourir. Ils ne pouvaient pas fuir non plus. Alors, ils étaient là, silencieux, à attendre ce qui les délivrerait de leur veille oppressante, paralysante, qui torturait leurs esprits.

Émile connaissait ces moments où tout échappe, où il faut subir ce que l'on ne voit pas, que l'on n'entend pas mais que l'on devine par instinct et qui effraie secrètement. Pour avoir connu ces moments-là, il

comprit que ces hommes avaient peur sans le savoir, qu'ils étaient en train de mesurer la vie, de prendre ses vraies dimensions. Quand il vit ces hommes tourner en rond ou rester figés dans leur angoisse, il souhaita qu'on leur apportât des bouteilles et des bouteilles d'alcool pour qu'ils puissent oublier leur obsession et apaiser leur névrose.

Émile qui était venu pour savoir, en savait assez sur ces barricades. Pierre l'encouragea à repartir pour qu'il n'ait pas à rouler la nuit. En arrivant au portillon, il dut se frayer un passage parmi les journalistes, bardés de leurs appareils et qui jacassaient en riant. Ce comportement, indécent à ses yeux, lui remit en mémoire la réputation qu'avaient les journalistes en général et qui faisait d'eux de vraies mouches à merde. Affirmatif ! pensa-t-il en repassant le portillon.

Il récupéra son arme et roula quatre heures, pratiquement seul sur la route qui le ramenait au Sersou, sans être jamais sûr que cette solitude fut une bonne chose ou au contraire un mauvais signe. Pendant quatre heures, il ne sut pas s'il devait garder sa Thomson sur ses genoux ou s'il devait la glisser sous le siège car, à chaque virage, il ignorait s'il tomberait sur un barrage de fells ou de gendarmes. Pendant quatre heures, il écouta ronfler son moteur et ce ronflement régulier, nerveux, lui faisait du bien aux oreilles, mais aussi là, dans le ventre.

Il arriva au Sersou à la nuit tombante et suffisamment à temps pour descendre de sa voiture et taper à la vitre d'une autre auto où trois de ses amis écoutaient l'allocution du Président.

Il écouta. Le propos ne fut pas long et les laissa muets : le Pouvoir ne reculait pas. Du moins pas devant des Français. Une fois de plus. Il serait resté à réfléchir ou maudire si le vieux José, assis à côté de lui, n'avait rompu le silence de tous en disant bien calmement et très distinctement :

— *Yo fous afé dit qué c'est una puta !*

Le 17 juin 40, « pour mettre fin à des sacrifices désormais inutiles » la France demandait et obtenait un armistice « dans l'honneur ».

Le 29 janvier 60, les insurgés des facultés se rendaient en bon ordre devant un détachement de parachutistes figés dans un impeccable « Présentez armes ».

Le 17 juin 40, en apprenant l'exode sur les routes de France et en espérant la vie sauve à une armée de soldats, Henriette et Victor n'avaient pas eu l'indécence de condamner cet armistice qu'ils avaient pourtant ressenti comme une honteuse capitulation.

Le 30 janvier 60, Émile, assis sur son enclume, écoutant son transistor nasiller dans un coin, apprenait la reddition, toujours « dans l'honneur », des barricades d'Alger. Lui non plus ne se sentait pas le droit de désapprouver cette capitulation. Pour avoir approché les hommes des facultés, pour avoir encore devant les yeux ce grand brun, assis sur ses talons en train de tromper sa peur en dessinant des ronds et des carrés dans le gravier de la grande allée, en revoyant Pierre faire les cent pas en même temps que la mort gagnait son âme et à se rappeler une nouvelle fois ce qu'avait été Budapest, Émile laissa sa tête tomber sur la poitrine et se prit à dire : tant pis pour l'honneur. Mais il savait aussi ce qu'il ne voulait pas penser, ce qu'il ne voulait pas dire et qu'il ne disait pas : tant pis aussi pour la France « de Dunkerque à Tamanrasset ».

S'il faisait un rapprochement entre juin 40 et les barricades de janvier 60, ce n'était pas parce qu'à vingt ans d'intervalle les mêmes mots avaient su être assez pathétiques, assez émouvants, assez habiles et assez trompeurs pour faire de juin 40 une simple bataille perdue ou pour faire de ces barricades une simple péripétie, mais c'était bien parce que, dans un cas comme dans l'autre, la reddition avait eu en juin 40 et pouvait avoir en janvier 60, des conséquences historiques imprévisibles sur le moment.

En juin 40, on disait, haut et fort, que la France avait perdu une bataille mais qu'elle n'avait pas perdu la guerre. Elle devait même être présente à Berlin pour recevoir « elle aussi » la capitulation de son ennemi comme l'avait remarqué, un peu étonné, le Maréchal Keitel. Mais l'Histoire et l'expérience ne devaient pas tarder à montrer qu'en juin 40, la France avait perdu, pour longtemps et presque en toutes choses, les attributs de la puissance.

En juin 40, les Français avaient levé les bras parce qu'il le fallait. En janvier 60, d'autres Français se rendaient parce qu'il le fallait encore. Mais toujours « dans l'honneur ».

Quand Émile avait lu sur les murs des villages : « Tous Français de Dunkerque à Tamanrasset », il aurait du comprendre, cet imbécile, qu'après avoir évacué Dunkerque, la France, toujours victorieuse, abandonnerait Tamanrasset. Pour se grandir.

À cheval sur son enclume, il ne put s'éterniser dans ses souvenirs. Taïaut et Landru étaient là, autour de lui, Landru avec sa gueule de bleu d'Auvergne pour compatir un peu plus à sa tristesse, Taïaut montrant de la réprobation et quelque impatience devant son maître qui, il en était sûr, se décourageait pour rien. Alors, puisque Landru avait de la peine et que Taïaut s'énervait, Émile s'agenouilla dans la poussière et parla un grand moment à ses chiens pour leur dire qu'ils n'étaient pour rien dans ses soucis, qu'ils iraient encore à la chasse tous les trois, qu'ils resteraient tous les trois ensemble, quoiqu'il arrive. Mais pour aujourd'hui, il importait avant tout d'aller se promener. Et Taïaut, Émile et Landru s'en allèrent ensemble, Landru derrière Émile puisque Taïaut, une fois de plus, prenait toute la place, n'en finissait pas de sauter, de se tordre, d'essayer d'onduler de tout son long et d'aboyer, content de voir Émile avec le sourire.

L'année qui suivit les « barricades », vit le Sersou profiter des malheurs de l'ALN, du repli du FLN et de son OPA. Aussi paraissait-il vouloir vivre et durer dans un quotidien plus calme et moins oppressant. Dans les djebels de la périphérie, l'ALN et ses djounouds ne connaissaient aucun répit devant des régiments qui les traquaient nuit et jour. Cette traque était devenue infernale, insupportable pour des hommes obligés de changer continuellement de caches, de marcher la nuit, de se faufiler du lever au coucher du soleil dans des montagnes vides de complices pour les nourrir. Leur souci majeur, leur unique consigne était de ne pas se faire repérer afin d'éviter leur destruction. Le Sersou, comme toute l'Algérie, retrouvait son trafic, ses routes, ses activités. Quant au FLN et à son OPA, mettre une sourdine à leur propagande et à leurs menaces était, pour eux aussi, le plus urgent. Le Sersou se reposait de ne plus voir brûler ses fermes, de ne plus voir les douars fouillés et l'OR dans ses « entrepôts » bâillait d'ennui. À moins que, dans le secret de sa conscience, il n'ait nourri quelque amertume pour le « travail » qu'il avait fait et beaucoup de rancœur envers ceux qui le lui avaient commandé.

En somme, à la fin de l'année 60 et au début de 61, il ne restait plus qu'à décider la fin de cette guerre qui cessait faute de combattants. Faute de combattants sur le terrain car, de par le monde, le GPRA (Gouvernement provisoire de la République Algérienne) n'en manquait pas. Ceux-là allaient sans armes mais étaient riches, puissants, très puissants, contrariés par une paix française en Algérie qui, disait-on, n'allait pas dans le sens de leurs propres intérêts. Alors, à l'ONU, plus « machin » que jamais, et dans toutes les capitales « amies » de la France, on nia l'évidence et on continua d'affirmer que la guerre sévissait toujours, causant de grands dommages à la démocratie, à la liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes. Devant tant de nobles sentiments, Paris avala son képi et se mit à parler d'Algérie Algérienne : vocable nouveau, original et nécessaire pour éviter aux populations d'Algérie d'avoir à exprimer leur volonté dans un référendum qu'elles attendaient toujours.

Le monde entier affirmant que la France continuait d'exterminer et d'affamer des populations innocentes, le FLN, l'OPA, l'ALN ne purent qu'approuver, remercier et prendre sur place un repos bien mérité. Ces relais tombaient bien car tous étaient très, très fatigués.

Le 22 avril 1961, puisque personne ne voulait de la paix, la guerre, au moins prendrait un autre nom : le 22 avril, les Français commencèrent à s'entre-tuer devant des Arabes apeurés et un FLN ravi du spectacle et plus encore de sa précoce analyse : « Nul empire ne succombe avant qu'il ne s'écroule de l'intérieur ». La défaite militaire invoquée à Dunkerque puis à Dien-Bien-Phu pour justifier la capitulation faisant ici défaut, le plus simple imposait de passer outre à ce détail superfétatoire pour déclarer perdue une guerre qui était gagnée.

Alors, le 22 avril 1961, « un quarteron de généraux en retraite » refusa cette trouvaille, cette casuistique faite de subtilités qui le laissa pantois et... nerveux. Ces généraux se révoltèrent et avec eux une pincée de colonels ainsi qu'une grosse poignée d'officiers de moindre rang.

Si ces militaires ne voulaient pas se voir frustrés de leur victoire, la reddition des barricades d'Alger qu'ils avaient obtenue quinze mois plus tôt, à force de promesses et d'engagements solennels, dut peser très lourd sur leurs consciences et sur leur décision. Leur responsabilité, dans cette reddition, leur apparaissait maintenant non seulement totale mais coupable.

Pendant quinze mois, ils avaient eu le temps de comprendre que l'Algérie allait être livrée au FLN et que la question posée le 24 janvier 60 avait été une vraie question qu'ils n'auraient pas du éluder en la considérant comme prématurée et mal posée. Pendant quinze mois, ils avaient eu tout le temps de se regarder dans un miroir pour en arriver, finalement, à se voiler la face devant leur image. Refusant cette triste vision, ils se révoltèrent à leur tour, jetant leurs uniformes, leurs étoiles, leurs galons, les honneurs dont ils étaient comblés dans les parades, afin que leurs enfants, petits-enfants et tous ceux de leur descendance puissent porter leur nom sans rougir.

Le 22 avril 61, sans César, cette fois passé aux Barbares, ils franchirent le Rubicon et marchèrent sur Rome. Décidés à ne pas rembarquer, ils brûlèrent aussi leurs vaisseaux.

Émile n'avait jamais vu, chez les généraux, le moindre exemple à suivre. Il ne voyait chez eux que des porteurs de sabre en culottes de peau, des nostalgiques d'une caste dominante, arrogante et snob. Il portait en lui un fond d'antimilitarisme comme un jésuite porte en lui un fond d'hypocrisie. Pourtant,

devant la révolte de ces officiers, incapables de renier leurs engagements, préférant risquer le peloton d'exécution au manquement à la parole donnée, il connut le trouble de ces curés qui se défroquent pour respecter leur cœur et leur conscience. Et comme un jeune curé qui n'en peut plus de se fourvoyer, il jeta sa soutane également. Il la jeta loin, ne voulant plus en entendre parler puisque, lui aussi, avait perdu sa foi. Il ne croyait plus en tout ce qu'on avait pu lui apprendre dans ses séminaires et qui l'avait conduit sur de fausses pistes se terminant, toutes, en cul-de-sac.

C'était bien l'entraîner sur de fausses pistes que de lui avoir parlé de liberté alors qu'il n'avait jamais vu libres que les geôliers et les tueurs, du droit des gens et du droit des peuples alors qu'il n'avait jamais rencontré que des gens s'arrogeant le droit d'écraser et de mépriser le peuple, de Justice alors que les malins triomphaient. Désormais, que signifiaient pour lui, ces lettres d'or qu'il avait vu briller sur les ponts des navires ? « Honneur et Patrie — Valeur et Discipline ». Où était l'honneur ? Où était la Patrie ? Quelle valeur ? Quelle discipline ? Sinon, toujours, celles des autres.

À force de désillusions, à force de voir s'effondrer tout ce qu'il croyait solidement arrimé dans sa tête, Émile avait fini par rire de lui-même pour mieux accepter sa crédulité, sa naïveté, par admettre que toutes les belles et grandes idées dont on l'avait nourri pour faire de lui un homme, n'étaient qu'abus de langage, escroqueries morales et habiletés d'intellectuels.

Puisque ces officiers n'étaient plus, aux yeux de tous, que des factieux voulant attenter à la République, puisqu'ils étaient devenus des fascistes, Émile, qui les voyait choisir la fidélité et rejeter le parjure, ne pouvait être que fasciste, lui aussi. Quand Émile se voyait fasciste, il connaissait alors la consternation et l'abattement de ce curé défroqué qui se voit excommunié. Il jetait maintenant aux orties tout ce qu'Henriette lui avait appris, inculqué. Désormais, il prenait pour vérité ce qui n'était pour elle que mensonge, pour vertu ce qui n'était pour elle que vice, pour nécessaire tout ce qu'elle rejetait. Pour Émile, désormais, la Démocratie d'Henriette n'était plus qu'un gigantesque sophisme.

Faute de pouvoir perdre son âme qu'il croyait ne pas avoir, de ne pas croire aux démons qui pouvaient l'habiter, il ne lui restait plus qu'à se renier et à renier ce qu'avaient été, jusque là, ses convictions et ses certitudes. Il reniait ses maîtres. Il reniait sa mère tout simplement. Il vivait son drame. Il le vécut longtemps et il n'était pas certain que ses cendres n'en soient, à jamais, les témoins.

Comme Émile, ce quarteron d'officiers devait s'apercevoir qu'il appartenait à un autre monde et que la notion qu'il avait de la plus élémentaire dignité était devenue désuète, d'un autre âge.

D'autres généraux, d'autres officiers, tellement plus nombreux qu'on pouvait dire qu'ils représentaient toute l'Armée, refusèrent de suivre leurs camarades dans leur pronunciamiento. Ils refusèrent le putsch, non pas qu'il choquât leur conscience car ils avaient montré, trois ans auparavant — en mai 58 — combien ils avaient été capables d'être séditieux, factieux et fascistes pour défier et abattre la République. Non, ils refusèrent « l'aventure » d'avril 61 car ils n'étaient pas certains d'en tirer le même bénéfice, les mêmes avantages qu'ils avaient tiré de leur coup d'État de mai 58. Cette Armée n'avait pas plus de principes et de morale qu'auparavant, mais ce 22 avril, elle doutait que sa vertu ou son « honneur » fût aussi payant. Alors, elle se mit à réfléchir très fortement quant à l'opportunité d'une nouvelle désobéissance. Trois jours après, l'honneur du moment lui commanda de rester « fidèle à la Nation ».

Il fallut donc trois jours à cette Armée pour se piquer de loyalisme et, le 25 avril 1961, voyant ses camarades rebelles perdus dans la tourmente, oubliant les promesses et les encouragements qu'elle avait pu leur prodiguer, elle les abandonna à leur triste sort, non sans verser quelques larmes hypocrites. Trois jours durant lesquels elle supputa, soupesa, apprécia, compara les chances de succès de ses pairs devenus hors-la-loi. Trois jours affreux où ces généraux et leurs officiers, tous champions de la brigade mais plus subalternes que jamais, durent sauver leur carrière en ergotant, en pleurnichant, en chougnant, en implorant, en se mettant en permission, en laissant leurs femmes répondre au téléphone, en disparaissant purement et simplement. Quelques-uns d'entre eux, minés par la fièvre, n'hésitèrent pas à se faire « porter pâle » comme le plus insignifiant des troufions tire-au-cul. Chacun à sa manière et à défaut de style, ces généraux et ces officiers purent ainsi laisser faire le temps. Le 25 avril, enfin, ils purent se déclarer prêts à servir la République.

Il restait que pour ces généraux et ces officiers qui avaient tant sué et transpiré pour leur avancement, qui avaient tant sacrifié aux faiblesses et aux bassesses, il restait que ces trois jours et ces trois nuits furent pour eux et pour leurs soldes, un véritable calvaire. Les jours passant et leur choix s'avérant judicieux, ce genre d'hommes put se féliciter de son habileté et de ses qualités manœuvrières.

Pourtant, parmi ces officiers restés « fidèles » quelques uns ne résistèrent pas à la tranquillité qu'ils avaient cru préserver dans leur « loyalisme ». Quand ils s'aperçurent que leur « esprit civique » n'était que trahison, ils perdirent la parole, devinrent taciturnes, volontiers casaniers. Craintifs au moindre éclat de voix, se croyant visés par n'importe quel éclat de rire, ils se sentirent indisposés par la lumière du jour et agacés par celles des lustres dans les salons. Bref, ils connurent une condition humaine qu'ils essayèrent de surmonter. Mais, à force de se réveiller la nuit sans raison, de se taillader les joues en se rasant sans pouvoir expliquer leur nervosité, à force d'insomnies et de marques sur la figure, ces officiers qui avaient été si disciplinés et qui se voyaient si pitoyables, estimèrent ne plus pouvoir porter leurs galons ou leurs étoiles qu'ils accusèrent de tous leurs maux. Alors, ils démissionnèrent de cette Armée qui n'était plus la leur et personne n'entendit plus jamais parler d'eux.

Toutefois ces tracasses furent des exceptions. Les autres officiers qu'on appelait aussi « le reste », qui se disaient républicains, terminèrent leur carrière, hypnotisés par leurs manches barrées ou constellées de dorures, sans jamais s'apercevoir qu'ils n'étaient plus que des ordonnances. Chez eux, la valeur avait attendu, en vain, le nombre des années.

Bien qu'éloigné d'Alger et des agitations de la ville, le Sersou ne resta pas très longtemps sans subir les conséquences du putsch du 22 avril. En peu de temps, Émile vit la guerre prendre un tour nouveau et il hésita avant de l'appeler guerre civile. Il lui semblait qu'il y avait des mots à ne pas prononcer afin de conjurer le sort. Mais sa pudeur ne résista pas aux faits.

Avec les premiers jours du printemps 61, les Européens — au Sersou comme ailleurs — devinrent suspects aux yeux des autorités. Non sans raison car la révolte du 22 avril était aussi la leur, même s'ils n'y avaient pris aucune part. Avec eux, il devint suspect.

Il fut bien obligé de se considérer comme tel puisqu'un lieutenant, accompagné de trois soldats, prit la peine de venir le voir dans sa ferme pour reprendre le fusil et les trente cartouches qu'un autre officier lui avait confiés aux temps où l'armée ne faisait la guerre qu'au seul FLN. Il rendit fusil et cartouches et très secrètement, regretta de voir partir son poste émetteur. Il fut obligé de déclarer ne posséder aucune autre arme et signa, sans sourciller, une déclaration sur l'honneur, le sien sûrement. Les soldats furent corrects. Lui, se conduisit en citoyen discipliné. Voilà pour la forme. Sur le fond, la cause était entendue : Émile et l'Armée ne menaient plus le même combat, n'étaient plus dans le même camp. Le divorce eut lieu sans esclandre et les deux parties mirent beaucoup de soin à rester brefs dans leurs propos et stricts dans leurs attitudes.

En cette occasion, la raison d'Émile sut, d'entrée, imposer sa loi et étouffer l'énorme cri qu'il avait déjà dans la gorge. Les militaires repartis, il alla jusqu'à l'abreuvoir de ses juments, ouvrit le robinet et but un grand coup. Djillali qui avait tout vu et tout entendu, fit semblant de n'avoir rien vu ni entendu ; lui, fit semblant d'être tout à fait décontracté. Ainsi tous deux firent semblant de n'avoir pas eu honte, l'un pour son patron, l'autre pour son pays.

Il ne lui restait plus qu'à dissimuler son arsenal personnel car il avait à craindre, désormais, les fouilles et les contrôles. Heureusement les fells continuaient à se tenir tranquilles. Pour une nuit, il ne garda que son browning et trois grenades. À l'avenir il devrait se méfier des gendarmes le jour et des « Autres » la nuit. Il ne regretta pas sa déclaration sur l'honneur puisque les mots ne servaient plus à rien sinon à tromper. Resté seul, il lui fallait faire quelque chose pour « digérer » la visite du lieutenant. Il alla, d'un pas décidé, se promener dans les champs. Taïaut et Landru comprirent qu'ils n'avaient pas à le gêner. Ils restèrent à le regarder partir, navrés. Ils savaient que, loin de tous, Émile parlerait tout seul, qu'il gesticulerait tout seul. Effectivement, il ne s'en priva point. Sans témoin il put cracher tout à son aise et personne ne sut vers quel drapeau ni sur qui il cracha. Quand il étouffait de rage et d'indignation, il ne trouvait plus ses mots. Alors il crachait comme un sale. Ça lui faisait du bien, ça le calmait.

La nuit lui ayant apporté l'apaisement nécessaire à une réflexion débarrassée de pulsions, Émile, le lendemain, ne devait plus voir dans l'attitude des soldats venus le désarmer, l'agressivité qu'il avait cru percevoir. Il se reprocha même de n'avoir pas su dégeler l'entretien, mais d'avoir, au contraire, tout fait pour le glacer davantage. Ses regrets furent vite réduits à peu de choses devant le fait qu'au-delà des exécutants, la France n'hésitait pas à le laisser seul et désarmé face aux bandes rebelles. S'il avait encore de quoi se défendre, les armes qu'il détenait maintenant en fraude, lui étaient interdites.

Le lieutenant venu reprendre possession de son bien, avait dû, lui aussi, passer un mauvais moment dans la cour d'Émile. Il revint le voir, seul cette fois dans sa Jeep, dans la soirée du lendemain, à l'heure où l'on peut reconnaître une auto au bruit de son moteur sans toutefois reconnaître son chauffeur. Et le lieutenant, probablement incapable d'endosser à lui seul la responsabilité de sa démarche de la veille, voulut lui expliquer qu'il avait agi sur ordres, que les instructions revues ne le concernaient pas personnellement et qu'elles visaient surtout à priver les officiers rebelles du soutien armé des Européens. Mais, ce soir-là, le lieutenant énonça toutes ses bonnes raisons avec des mots et sur un ton qui appelaient la compréhension et le dissuada d'écourter sèchement l'exposé des motifs. Cela le poussa même à entraîner le lieutenant à faire quelques pas avec lui.

Émile ne devait plus se souvenir très exactement de ce qu'il avait pu dire à ce lieutenant au cours de leur petite promenade. Il avait certainement dû lui remettre en mémoire cet autre lieutenant qui l'avait armé pour ne pas céder le terrain aux fellouzes, de ces autres officiers qui avaient, dans le même but, armé des musulmans qui, maintenant désarmés eux aussi, n'échapperaient pas au couteau ; de ses chefs, qui au plus haut niveau, n'avaient jamais manqué l'occasion de se porter garants de la présence française

en Algérie et, pour être plus précis, Émile avait du lui rappeler ce commandant de leur connaissance qui, seul, sans arme ni escorte, s'était adressé à des centaines d'Arabes et dans leur langue, pour leur promettre de s'offrir à leurs injures le jour où la France les abandonnerait. Il se souvint d'avoir ajouté :

— *C'est bien vous, lieutenant, qui avez ratissé le douar Amari pour amener les Arabes aux bureaux de vote ? C'est bien vous et votre 5^{ème} Bureau qui les haranguiez sur les marchés pour les faire monter dans vos GMC ? Si vous me dites qu'ils vous suivaient sans comprendre, dites-moi aussi qu'ils vous suivaient en croyant rejoindre l'ALN. Ne me dites surtout pas qu'ils vous suivaient parce qu'ils avaient peur. Ce serait m'avouer qu'il y avait des bourreaux dans votre compagnie. Et si vous avez oublié votre OR qui a tué pour rien, alors nous n'avons plus rien à nous dire et je ne peux pas vous souhaiter bonne chance.*

À rappeler tout ce que l'Armée avait pu déployer d'effort et montrer d'imagination pour faire basculer du côté de la France neuf million d'Arabes de Berbères, à évoquer tous ceux qu'elle avait fait égorger ou mutiler avec un drapeau tricolore entre les mains, à répéter tous les serments, les paroles données, les engagements sur l'honneur de cette Armée qui maintenant préparait l'avènement de ceux qu'hier elle voulait exterminer, Émile avait dû s'emporter, mais ne s'en souvenait plus tant la passion, chargée, débordante de colère, de honte et probablement de haine l'avait mis hors de lui. Plus calme, il avait ajouté :

— *Quant aux Européens, Lieutenant, je ne vous dirai rien de leurs souffrances... par crainte de vous satisfaire.*

Émile avait dit. Si la veille, en se voyant désarmer, il avait réussi à se taire, sa raison le lendemain, n'avait rien pu faire et avait dû reculer devant son indignation qu'elle savait profonde, démesurée, capable — elle le craignait fort — de le ravager pour très, très longtemps.

Le lieutenant avait écouté Émile, pâle lui aussi de vivre ce qu'il vivait. Alors, perdant la raison à son tour, il saisit Émile par les revers de son blouson pour lui crier son exaspération, son désarroi, son drame et ce début de folie qui le gagnait :

— *Je sais tout cela. Je le sais certainement mieux que vous. Mais vous n'avez pas le droit de me reprocher la politique du gouvernement, approuvée de surcroît par le pays. Vous n'avez pas ce droit car vous faites partie de ceux qui ont toujours demandé à l'Armée de se taire, de se contenter de servir l'État, en silence. Vous nous répétez inlassablement que nous ne sommes que des exécutants, que notre rôle est d'obéir aux ordres, de rester au service de la Nation. Et lorsque nous nous interdisons toute espèce d'interprétation, que nous obéissons sans discuter au mépris de nos intimes convictions, vous nous criez encore dans les oreilles que nous sommes des lâches, des traîtres ou des larbins. S'il y a des incohérences que vous ne comprenez pas, moi, il en est une que je ne comprends pas non plus : c'est de nous demander de rester disciplinés en attendant de nous demander de désobéir.*

Le lieutenant aussi s'était emporté. Il ressentait trop ce qu'il disait. Dans cette guerre, les hommes les plus calmes, les plus pondérés, les plus sages, avaient tous connu, pendant de brefs instants, des moments d'extrême violence, des moments où tout ce qu'ils avaient pu voir et entendre avait dépassé leur capacité à se contrôler, à rester maîtres de leurs paroles. Le lieutenant était peut-être de ceux-là. Il se calma, resta muet quelques longues secondes, puis tout doucement mais du plus profond de son cœur, il ajouta :

— *Pourquoi n'aurais-je pas le droit, moi aussi, de faire le métier que j'ai choisi et qui est ma vocation. J'étais militaire avant même de marcher. J'ai pissé dans mes culottes devant toute une armée dans ses uniformes, accrochée aux murs dans ses photos ou ses peintures. Celui qui me donnait quelquefois le biberon était toujours en tenue et dans ses bras, je n'ai jamais vu que ses galons. Tous les gens qui m'entouraient n'étaient pour moi que ceinturons ou baudriers. À Noël, la cheminée était pleine de panoplies avec leurs dorures et leurs sabres. À dix ans, je savais présenter les armes et me mettre au garde-à-vous. À l'école, j'ai dû beaucoup travailler mais, à force de me priver de vacances, j'ai pu entrer à Saint-Cyr. À Saint-Cyr, avant de coiffer le shako à casoar, les hommes sont à genoux. Quand ils se relèvent, quand ils sont debout, ils sont officiers. Et maintenant que je suis officier, faudrait-il que je rejette tout ce que je porte en moi ? Faudrait-il que je me renie ? Faudrait-il que je jette mes galons et me dégrade ?*

Le lieutenant se tut. Pouvait-il encore parler ? Oui, à peine, mais plus doucement encore, comme s'il se confiait :

— *Je ne le peux pas. Non... non, je ne le peux pas.*

Décidément, Émile n'avait pas de chance. Chaque fois qu'il croyait détenir la vérité, chaque fois qu'il était sûr de ne pas se tromper, il était obligé, chaque fois, de faire quelques pas en arrière et de s'avouer ses erreurs. Ainsi, ce lieutenant qui n'était hier et pour lui, qu'un poltron doublé d'un courtisan, lui ap-

paraissait le lendemain comme quelqu'un d'estimable parce qu'en règle avec lui-même. Ce lieutenant faisait son métier et seule sa destinée faisait qu'il en connaisse les servitudes avant d'en connaître, un jour peut-être, les grandeurs.

Tous deux avaient dû dépasser leurs limites car une grande lassitude avait gagné leurs muscles et leurs esprits.

Ils regagnèrent la Jeep, lentement, en regardant leurs pas écraser le gravillon. Un peu voûtés aussi par les poids qu'ils portaient encore l'un et l'autre. Mais leur adversité, différente à bien des égards, devait avoir quelque point commun, l'impuissance probablement, la tristesse certainement car elle se voyait.

Au moment de la séparation, il tendit la main au lieutenant qui la serra des deux siennes. Difficile moment pour ces deux hommes qui devaient se quitter. Parce qu'il le fallait. Parce qu'ils voulaient être eux-mêmes, l'un et l'autre.

Assis dans sa Jeep, le ton de nouveau assuré, l'officier ajouta :

— *Vous ne risquez rien dans votre ferme tant que l'Armée restera au Sersou. Les fells sont planqués et ne bougent plus. Mais si nous devions partir, ils reviendraient vite. Alors ne restez pas là avec votre famille. Vous ne pourrez rien contre eux. Et je n'ai pas le droit de vous dire que nous sommes en partance.*

Et le lieutenant partit avec sa Jeep en veilleuse. C'était là encore sa servitude.

Le bataillon demeura encore deux mois au Sersou, cantonné dans ses baraques, à attendre les ordres. Peut-être un regain d'activité des bandes rebelles l'aurait-il fait sortir pour prendre un peu l'air ? Il n'eut pas ce plaisir et continua d'astiquer ses armes en attendant. Cette Armée donnait même l'impression de prendre grand soin de son isolement pour n'être en rien mêlée aux activités de la Gendarmerie mobile, chargée depuis peu, du maintien de l'ordre chez les Européens, engagés, il est vrai, dans cette organisation subversive qu'était l'OAS.

Émile avait entendu parler de sérieuses voire violentes « prises de bec » entre officiers de Gendarmerie et officiers de l'Armée, les uns souhaitant la collaboration des autres qui refusèrent tout net de participer à la répression.

Si avec les officiers de la Gendarmerie mobile, les mots avaient été « gros » et directs, il n'y avait pas eu d'échange entre les officiers du bataillon, pourtant fidèles et loyaux et les éléments des polices parallèles qui entendaient trouver asile et surtout refuge dans les cantonnements militaires. Là, les officiers avaient fait dire aux barbouzes leur refus catégorique et leur ferme intention d'ouvrir le feu sur quiconque passerait outre aux sommations des sentinelles. Ceci afin d'éviter toute promiscuité entre soldats et mercenaires. Ces officiers assumaient leur « loyalisme » avec trop d'embarras pour ajouter encore à leurs difficultés celles des barbouzes. Et les états-majors parisiens et algérois, fatigués et inquiets de la grogne, avaient préféré ne pas aller contre cette mauvaise volonté et laissèrent ces officiers régler eux-mêmes ces problèmes d'intendance mais plus encore de complicité.

Ainsi les gardes mobiles — les « fourmis rouges » — durent se contenter de leurs propres moyens et les barbouzes prendre tous les risques inhérents à leur statut de clandestins. La solde de ces barbouzes, pour si importante qu'elle fût, n'en resta pas moins dérisoire par rapport à ces risques. Ceux d'entre eux qui ne voulurent pas abandonner leur paye, durent en mourir et souvent dans d'atroces souffrances.

S'il était difficile de savoir qui étaient, d'où venaient ces barbouzes tant leur recrutement se faisait en dehors de tout curriculum vitae et tant ils tenaient au secret de leurs origines comme de leurs motivations, les gardes mobiles, eux, étaient gens connus. C'étaient des militaires en uniforme qui avaient souvent, dans l'Histoire, cogné sur la populace à coups de crosses et qu'on avait, de tout temps, non sans réalisme, surnommés « les cognes ».

Sensible à ses propres douleurs, soucieuse de précision et de vérité, la foule algéroise qui les trouvait fréquemment sur son chemin et chaque fois en travers, voulut, en connaissance de cause, actualiser ce vocable en l'affinant aussi pour qu'il fasse plus vrai qu'il soit plus parlant, plus conforme à ce qu'elle rencontrait dans les rues et carrefours. Ainsi, de « cognes » qu'ils étaient, les gardes mobiles devinrent des « fourmis rouges ».

Comme des fourmis rouges, ces gardes se déplaçaient en colonnes, toujours pressés de se rassembler en grand nombre chaque fois qu'il y avait, non pas des miasmes — qui attireraient les journalistes — mais chaque fois qu'ils reniflaient du sang. Ces gendarmes étaient donc fourmis pour leur instinct grégaire et rouges pour leur côté carnassier.

Pour bien marquer cette spécificité, leur képi était cerclé sur le bord supérieur d'un galon de coton, de coton rouge bien sûr.

Tout Alger était convaincu ou s'était persuadé que ce galon rouge était le résultat d'une grande dispute qui avait éclaté, il y avait fort longtemps, dans le corps de la gendarmerie pour une question de déontologie. En effet, si à l'origine tous les gendarmes avaient été unanimes pour faire respecter la loi d'une manière stricte, sévère, intransigeante, si la plupart d'entre eux avaient accepté sans effort et presque naturellement de ne pas la faire appliquer intelligemment, la mésentente puis le divorce intervinrent lorsqu'une partie d'entre eux voulut assortir son service de brutalités diverses, laissées au libre choix de chacun d'eux, selon ses vices, ses tares ou ses déviations particulières. À ce point de la dispute, l'autre partie refusa de telles aberrations relevant d'un zèle excessif. C'est alors que, faute de pouvoir concilier les points de vue, ces derniers qui n'étaient pas des brutes épaisses, décidèrent d'entourer leur képi d'une bande de coton blanc pour bien faire remarquer qu'ils n'avaient plus rien de commun avec leurs collègues. Et les autres gendarmes, dans une surenchère de gendarmes, prenant ombrage d'une telle distinction, cousurent, eux, un galon de coton rouge sur leur képi. Ainsi naquit — disait-on à Alger — la gendarmerie « blanche » et la gendarmerie « rouge ».

Aujourd'hui, les « blancs » — qui savent vivre avec leur temps — portent un galon, un extra-fort brillant et argenté, tandis que les « rouges », incapables de progresser, portent toujours un vulgaire ruban de coton rouge. Là-dessus, tout Alger était formel.

Même très circonspect quant aux origines de ces signes, distinctifs, Émile n'ignorait pas la différence qu'il y avait entre ceux de la « blanche » et ceux de la « rouge ». Lorsque, de loin, il ne pouvait les distinguer les uns des autres, il attendait de pouvoir repérer le galon argenté de leur képi pour abandonner son allure de chien battu. Il pouvait alors s'avancer car il savait que les gendarmes de la « blanche » redoublaient de vigilance pour ne pas être confondus avec ceux de la « rouge » dont ils feignaient d'ignorer jusqu'à l'existence. Ils avaient, vis-à-vis de leurs anciens collègues, ces comportements, ces attitudes souvent observés dans les familles où l'on ne parle plus de celui qui a « mal tourné », où l'on ne prononce plus son prénom et où l'on sait prendre l'air absent quand les autres, les maladroits, parlent encore de lui.

Dans la Gendarmerie aussi, cette guerre posait ses problèmes d'éthique. Les gendarmes, de nature peu enclins à s'interroger, n'avaient pu échapper aux questions qui revenaient sans cesse dans leur esprit. Maintenant le dos au mur, obligés d'y répondre, sauf à perdre l'honneur, au moment où ils comprirent qu'on allait les pousser, eux aussi, à se renier, à oublier tout ce qu'on leur avait, jusque là, formellement et rigoureusement interdit de faire, les gendarmes « blancs » s'étaient alors mis au garde-à-vous pour décider qu'ils ne feraient jamais autre chose que d'appliquer la loi, toute la loi mais rien que la loi. Ainsi, ils continuèrent à saluer les contrevenants avant de les verbaliser et n'acceptèrent d'interroger, de fouiller et d'arrêter les citoyens que sur ordres écrits de leurs supérieurs. Il en allait du respect de leur mission et du respect qu'ils se devaient à eux-mêmes.

Les gendarmes « rouges », eux, ne voulurent pas s'embarrasser de scrupules — de ces scrupules qui empêchent toujours — et qui pouvaient refréner toutes les rancunes qu'ils nourrissaient à l'encontre de cette foule algéroise qu'ils avaient dû tant de fois canaliser, refouler, bousculer sous les huées, les jets de boulons ou de pavés. Plus grave encore, ils avaient vu quatorze de leurs camarades se faire tuer le 24 janvier 1960, alors qu'ils arrivaient pour prendre position, une fois de plus, face à la foule des manifestants. Pour les gendarmes « rouges », ces quatorze morts réclamaient toujours vengeance.

Les amis algérois d'Émile n'aimaient pas évoquer cette fusillade et ces quatorze gardes mobiles tués. Ils avouaient leur embarras et disaient leur réprobation devant ce qui avait été, pour eux, « une connerie qui nous coûtera cher ». Pierre, en particulier, n'admettait pas qu'un « cinglé » puisse se servir d'un FM (fusil-mitrailleur), simplement parce qu'il avait envie de s'en servir, de se laisser aller à ses hallucinations, à son souhait d'aller plus loin que ses copains par pure vantardise.

— *Une demi-heure après, disait Pierre, les « cagnes » allaient user de leurs armes pour disperser la foule. Il a fallu qu'un petit con de chez nous tire le premier, incapable ensuite d'arrêter sa rafale qui le rendait plus fou encore. Résultat : six morts chez nous, quatorze chez les gardes mobiles et demain tous les escadrons de la gendarmerie sur le dos. Bravo et vive nous autres !*

Dix-huit mois après, dès juin 61, les « fourmis rouges » purent enfin venger leurs martyrs. Elles le firent d'enthousiasme, convaincues que la vengeance était une vertu, un devoir. Leurs chefs donnant l'exemple, elles se vengèrent. Elles le firent sans retenue, en donnant libre cours à tout ce qu'elles pouvaient avoir en elles de mauvais, de mesquin, de sauvage, en se libérant de tous ces bas instincts qui prennent le dessus chez les bêtes affamées, assoiffées, qu'on finit, à bout d'étonnement et de regrets, par considérer comme de sales bêtes.

Maintenant que l'insurrection gagnait la ville, que les gardes mobiles devaient « rétablir l'ordre par tous les moyens », ils comprirent qu'ils pouvaient user des pires et que leur vengeance prendrait un caractère d'intérêt général, de salut public.

La ville alors fut fouillée quartier après quartier. Les « rouges » se firent ouvrir les maisons, défoncèrent les portes quand elles restaient fermées, fouillèrent les meubles en renversant tiroirs et étagères, rudoyèrent enfants et vieillards et emportèrent dans leurs casernes tous ceux qui trouvaient à redire. Parqués dans les cours ou les stades, tous ces « suspects » attendaient un jour ou deux pour décliner leur identité. Mais la haine pour ces « fourmis rouges » devait les aider à supporter l'épreuve car ils savaient qu'un jour ou l'autre, ils auraient l'occasion de se venger à leur tour. Ceux qu'on retenait pour « complément d'informations » étaient emprisonnés et là, dans le secret du cachot, les « fourmis rouges » « s'informaient » avec le sérieux des paras interrogeant les terroristes de la bataille d'Alger.

Puisque les gardes mobiles fouillaient, arrêtaient et torturaient, il s'en suivit une très pénible partie de

cache-cache avec ceux qui ne voulaient pas se laisser fouiller, arrêter et encore moins torturer. De là, la grande confusion qui régna dans les villes à partir du 22 avril 61 et qui vit Alger vivre la vie de Chicago au temps de la prohibition.

Si les « fourmis rouges » purent compter sur les barbouzes pour les renseigner et les aider dans leurs hautes œuvres, les Deltas (commandos) de l'OAS purent compter sur la complicité des Algérois. Au début de cette guerre civile, il y eut quelques hésitants, quelques timides dans les deux camps. Ils moururent rapidement d'une balle dans la nuque. Ne restèrent face à face que ceux qui étaient déterminés à tuer, quelquefois même leur ami de la veille.

En vérité, les affrontements qui avaient allure de batailles rangées ne se produisirent qu'accidentellement et seulement dans des circonstances fortuites. Lorsque les « fourmis rouges » et les Deltas s'en apercevaient, in extremis, alors qu'ils se croyaient seuls ou au repos, l'effroi de la surprise décuplait la haine et la rage devenait bruyante, bestiale, publique : les « fourmis rouges » « rafalant » ce qui bougeait devant elles. Les deltas recherchaient plutôt le raffinement en exhibant publiquement le verdict de leurs tribunaux. Pour ceux qui ne pourraient identifier ce corps complètement nu, suspendu les bras en croix en travers de l'avenue, un écriteau pendait sur la poitrine du funambule : BARBOUZE.

Mais, généralement et autant que faire se pouvait, les Deltas évitaient ces échanges intempestifs, irréfléchis, désordonnés ou trop de balles perdues tuaient ou blessaient de simples passants qui ne pouvaient être que des amis. Ils préférèrent de beaucoup, attendre la nuit lorsque les rues se vidaient, quand les « fourmis rouges » montraient d'évidents signes d'anxiété, de méfiance et de peur puisque certains ne résistaient pas à l'envie de s'abriter dans les couloirs des immeubles. Ils pouvaient, là, espérer éviter les mauvaises rencontres. Et si les Algérois, dans le noir du couvre-feu, s'amusaient derrière leurs volets à voir des « fourmis rouges » s'engouffrer dans un trou noir, ils savaient encore prendre du plaisir à téléphoner. Les Deltas prévenus et accourus en silence, n'avaient plus qu'à attendre le lever du jour pour voir sortir et fusiller ceux qu'ils attendaient depuis trois ou quatre heures.

Et le Pierre d'Émile était dans cette fournaise à prendre sa part dans cette guerre fratricide. Il y prenait sa part comme quelqu'un qui avait épuisé sa réflexion, qui avait vu ses hésitations devenir coupables, qui était las de parler aux sourds, comme quelqu'un qui ne pouvait s'y soustraire, à moins de ressembler à un esclave qu'on voulait acheter et exporter pour le bénéfice de modernes négriers.

Quand Émile lui avait demandé : « *Pourquoi cette folie ?* » Pierre avait lancé un bras en l'air comme pour dire qu'il avait à la fois, cent raisons pour se battre et plus aucune. Pierre ne se battait plus pour la France ni contre elle. Il se battait pour lui.

Pour le rayer du monde, on l'accusait de fautes et de crimes qu'il n'avait pas commis. Et si on ne l'accusait pas de fautes et de crimes, on voulait le rayer du monde parce qu'il habitait Alger. Et si ce n'était pas encore pour cela, on voulait le rayer du monde parce qu'il empêchait tout le monde d'être heureux. Pierre gênait et il fallait le rayer.

À force d'entendre les réquisitoires, à force de chercher en vain un avocat pour le défendre, Pierre avait refusé d'être rayé du monde sans crier son désaccord. Alors, il se battait la nuit dans les rues d'Alger, non pas pour gagner son procès qu'il savait instruit et perdu depuis longtemps, mais pour dire qu'il n'acceptait pas le verdict. Le reste, tout le reste qu'il n'avait jamais réussi à comprendre, lui importait peu maintenant. Il tuait des gendarmes qui voulaient le rayer, il tuait des barbouzes qui voulaient le rayer, il tuait des Arabes qui voulaient le rayer et, pour que tous ces gens puissent le rayer, il fallait qu'ils viennent le tuer, lui. Et comme Pierre savait que personne ne comprendrait ses raisons puisque personne n'avait jamais voulu les comprendre, lançait un bras en l'air comme pour dire qu'il renonçait à les dire.

Cette guerre civile ne prit jamais au Sersou, les dimensions qu'elle avait à Alger. Certes, les « fourmis rouges » et les barbouzes s'étaient fait connaître en démantelant le réseau OAS qui avait voulu se mettre en place. La clandestinité n'étant pas affaire d'amateurs et encore moins de bavards, les Européens qui voulurent s'organiser, se firent arrêter avant même de passer à l'action. Ils se firent « cueillir » un vilain matin de septembre par un escadron de gendarmerie qui avait pris la précaution de se faire précéder d'hélicoptères venus se mettre au point fixe au-dessus de leurs fermes. Ainsi, du coin de son hangar, Émile avait vu une dizaine de fermes avec chacune son gros bourdon au-dessus des toits. Les gendarmes eurent tout le temps d'arriver avec leurs half-tracks pour passer les menottes à ces « agitateurs » qui, effectivement, n'avaient rien fait d'autre que de s'agiter en pure perte.

Les prévenus furent emmenés dans des camps de concentration où ils purent tomber malades les uns après les autres, se faire transporter dans les hôpitaux et gagner les grandes villes en excellente santé pour retrouver les « fourmis rouges » avec qui ils étaient restés en compte.

Le 25 avril, après l'échec du putsch, de nombreux éléments du 1^{er} Régiment Étranger de Parachutistes, officiers, sous-officiers et soldats prirent le « maquis » pour continuer leur combat : les Européens se chargeant de les héberger, de les cacher, de les aider. Les barbouzes, exploitant cet état de fait dépêchèrent dans les milieux qu'elles savaient « actifs » des mouchards en tenue bariolée et sachant prendre un fort accent étranger.

N'ayant pas voulu rencontrer et encore moins héberger un « Légionnaire du 1^{er} REP » sans références connues mais venu au Sersou pour « aider » l'OAS, Émile, inconnu de cette barbouze peinte en para, échappa à la rafle.

Il lui restait à craindre une perquisition impromptue où il aurait vu une section de gardes mobiles fouiller sa maison et sa ferme pour, finalement « l'embarquer » sans autre forme de procès. La moindre cartouche oubliée et trouvée dans un tiroir aurait suffi pour qu'il aille rejoindre les Européens déjà internés. D'autres avaient été amenés dans les camps pour avoir laissé traîner un tract OAS sur leur table de nuit ou pour avoir refusé d'amener le drapeau tricolore déployé à leur fenêtre comme une « provocation inadmissible ». Un drapeau que les gardes mobiles appelaient un drapeau subversif.

Émile, lui, n'avait pas l'intention de braver les forces de l'ordre. Il souhaitait, au contraire, les éviter à tout prix. S'il n'avait chez lui ni tract ni drapeau, son petit arsenal personnel suffisait pour l'envoyer directement à la Santé. Alors, il cacha ses armes. Mais s'il voulut les cacher toutes, il ne voulut pas, pour autant, se désarmer complètement car il sentait que, de nouveau, les fells avaient repris du moral. Ils s'étaient même permis de brûler les meules de paille à une vingtaine de kilomètres du village. C'était leur première manifestation depuis un an.

Il avait donc besoin d'être armé pour se défendre la nuit mais il devait, le jour, dissimuler ses armes pour les soustraire aux gendarmes. Pendant une semaine, il ne fit que cela : transporter, matin et soir, ses deux Maüser, ses deux mitraillettes, sa caisse de grenades, sa Winchester, son browning, ses sacs de cartouches, les dix kilos de plastic avec leurs détonateurs et rouleaux de cordon. C'était trop, beaucoup trop. Il renonça. Il ne conserva avec lui que son browning, sa cartouchière, quatre grenades et le reste demeura enfoui sous un tas de ferraille où la « poêle à frire » des cognes pourrait inutilement et stupidement grésiller.

Ainsi, le mois de décembre 61 vit un Émile obligé de lutter sur deux fronts sans jamais pouvoir dire lequel méritait le plus sa vigilance. Mais il n'accepta jamais de se retrouver seul contre tous. De tout son cœur, de toute la compréhension dont il était capable, il n'accepta jamais d'être traqué par les siens. L'hiver, le froid, la boue, les contrôles sur les routes, firent qu'il ne sortait de sa ferme que pour aller chercher de quoi manger. Et tout ce qu'il pouvait voir et entendre quand il allait au village, n'était pas de nature à le reconforter : le Sersou s'enfonçait dans le malheur. L'Armée était partie sans tambour ni trompette, la nuit pour plus de discrétion, et sans qu'on pu savoir si cette discrétion visait à cacher sa trahison ou sa honte.

Les Européens se préparaient sans s'en rendre compte, comme par instinct, au pire et les Arabes évitaient, plus que jamais, de se montrer et observaient pour l'heure une grève des achats dans les commerces européens. Enfin, les nouvelles d'Alger et d'Oran où gendarmes et OAS s'étrépaient, plongeaient le

Sersou dans la peur du lendemain. L'affrontement, sanglant, sauvage, entre Français fut ressenti dans le secret des consciences et des cœurs comme le pire des égarements ne pouvant qu'entraîner une fin à sa mesure. À dire bonjour à un ami, sur le bord du trottoir, Émile entendit souvent les mêmes mots pour commenter les tueries des uns et des autres :

— *C'est foutu !*

Il n'y eut ni Noël ni vœux de Nouvel An. Que souhaiter qui fût maintenant réalisable ou tout simplement raisonnable ? Et l'année 62 arriva qui vit la fin de cette guerre. Mais il fallut attendre encore six mois pour que le Sersou connaisse les détails du dénouement. Il aurait préféré ne jamais les connaître puisqu'à la peur de pouvoir mourir chaque jour, il fallut ajouter la honte de vouloir vivre encore.

Émile et Jeanne, dans leur ferme, en ce mois de janvier 62, étaient plus seuls que jamais. De leurs ouvriers, seul Djillali était encore là. Lakdar, Belkader et les autres avaient préféré retourner dans leurs douars. Émile avait compris leur souci de s'éloigner. Eux aussi devinaient, appréhendaient les soubresauts de l'agonie. Ils ne souhaitaient pas voir Émile se débattre ni peut-être devoir périr avec lui. Leur avait-il suggéré ce départ, d'une façon détournée, d'un mot, d'une allusion, en allant les voir moins souvent dans leurs travaux ? Qu'importe, il ne fut pas contrarié de cette solitude. Au contraire, puisque pressentant la ruée des fells sur le Sersou, il préférerait être seul dans sa ferme quand viendrait le moment où les chats se peignent.

Il pensa à éloigner Jeanne qui, maintenant, le gênait plus qu'elle ne l'aidait. Il essaya. Elle refusa. Ils restèrent tous les deux, à se parler ou à se taire.

Il n'avait plus revu Si M'Hamed depuis le départ d'Aomar mais il avait su que Si M'Hamed faisait prendre de ses nouvelles et lui-même, sur les marchés, au hasard des rencontres, s'inquiétait de lui. Il n'avait jamais demandé de nouvelles d'Aomar et personne ne lui avait dit s'il était mort.

Mais Aomar, tué ou disparu, Si M'Hamed n'aurait pas manqué de lui faire savoir. Plusieurs fois, il avait voulu lui rendre visite. Il avait, chaque fois, renoncé. Sans trop savoir pourquoi.

Il est vrai qu'Émile avait beaucoup changé depuis un an. Il s'était replié sur lui-même. Il fallait qu'il fasse très beau, que la température soit clémente pour le voir parler à ses chiens. Il ne voyait guère Boukalifa qui n'était plus venu dans sa ferme. Quand ils se rencontraient au village, ils ne s'attardaient plus ensemble. Ils ne souhaitaient plus parler de ce qui les entourait. Saine ambiance entre « père et fils » que de se rencontrer entre fuyards !

Émile restait chez lui pour vivre sa défaite. Depuis que la France avait retourné ses armes contre les siens, comme tous, il ne pouvait plus rien attendre d'elle ni plus rien espérer. Et à ne plus espérer, il n'avait plus rien à faire ni plus rien à dire. Il attendait sans savoir ce qu'il attendait. Sans s'en rendre compte, il attendait la fin de cette tragédie qui entamait son dernier acte.

Tout ce mois de janvier, il vécut sa défaite sans pouvoir cependant la faire totalement sienne tant il lui fallait endosser d'insanités, de fourberies, de trahisons, d'injustices et finalement d'infamies. Mais que pouvait-il faire pour ne pas se sentir concerné par cette défaite qui n'était pas la sienne ? Changer de nom ? S'expatrier ? Quand son écœurement prenait le dessus, il en arrivait à se poser ces questions qui finissaient par l'écœurer davantage. Alors pour écarter ce qui n'étaient que trahisons supplémentaires, Émile se disait tout haut pour bien entendre sa déchéance : « *C'est ça, engage-toi dans l'ALN pour finir !* »

Un Émile tour à tour amer, désabusé, révolté, indigné mais silencieux, c'était bien tout ce qui restait de celui qu'il avait été. Dans sa ferme, au milieu de ce qui avait fait ses joies et de ceux qu'il aimait, Émile qui voyait son Sersou abandonné, avait déjà tout perdu puisqu'il avait perdu toutes ses raisons d'être.

Pourtant il ne voulait pas mourir, même si la mort l'effrayait moins qu'auparavant. À voir les fermes brûler de plus en plus près, il sortit de son anéantissement, récupéra tout son armement et passa de nouveau toutes ses nuits au créneau de sa tour. Il ne risquait plus rien des gendarmes mobiles qui avaient rejoint leurs casernes dans les villes. L'Armée étant partie depuis plusieurs semaines, les Fells, comme prévu, ressortaient de leurs trous et se ruaient sur ce Sersou qui allait leur appartenir.

La tête hors de sa tourelle, Émile, la nuit, regardait brûler les fermes dans le lointain. Les meules de paille en flammes éclairaient les nuages. Il savait ces fermes désertées par leurs propriétaires, mais les bêtes qu'il imaginait en train de brûler aussi, lui faisaient serrer un peu plus fort dans ses mains le canon de son browning. Pour lui, brûler et massacrer le bétail n'avait pas de nom. Il n'avait jamais compris, il ne s'expliquait pas ce besoin, cette nécessité qu'éprouvaient les fells de mitrailler aveuglement dans

les écuries, non pour tuer, mais pour blesser mulets et chevaux et les rendre inutilisables. Il fallait, le lendemain, achever au revolver les plus gravement atteints.

Il ne devait jamais s'expliquer non plus les raisons qui l'avaient poussé à se rendre dans une ferme incendiée dans la nuit. À peine descendu de son auto, il avait eu l'impression de vivre tout éveillé, un cauchemar insupportable qui aurait dû cesser pour peu qu'il réagisse. Il n'avait pu se ressaisir qu'en remontant dans sa 2 cv pour fuir. Mais pendant longtemps, il garda devant les yeux l'horreur de ces chevaux, gonflés par le feu, les chairs noircies, tendues, craquelées et qui semblaient encore tirer sur leurs chaînes, les yeux révulsés d'épouvante. Pendant longtemps il ne put oublier toutes ces brebis qu'il avait vues, la gorge ensanglantée, mais encore vivantes qui le regardaient passer sans comprendre. Le regard de ces brebis dont il ne devait jamais oublier la tristesse, les bêlements de leurs agneaux et toutes ces bêtes qu'il avait vues mourir sans une plainte, avait frappé Émile de plein fouet. Il était resté quelques instants au milieu du carnage sans pouvoir dire un mot, debout, sans jambes, bras ballants, regardant ici et là et voir ce qui ne pouvait être qu'un dérèglement de son esprit.

Plus tard, dans sa tour, en voyant brûler les fermes, il imaginait les chevaux se cabrant de frayeur dans leurs écuries en feu. Du haut de son toit, il parlait doucement à ses juments et à ses moutons. Il leur parlait entre ses dents et leur disait :

— *N'ayez pas peur, vous ne risquez rien. Vous pouvez dormir.*

Dans ce cauchemar qui ne le quittait plus, dans cette folie collective où il sombrait à son tour, Émile souhaitait maintenant voir sa ferme attaquée et ses bêtes brûlées. Il lui semblait que c'était la seule chance qu'il aurait de pouvoir dire tout ce qu'il avait à dire, de pouvoir, enfin, vider son sac en vidant ses chargeurs. Il avait trop de rancœur, écrasait sa révolte depuis trop longtemps pour pouvoir vivre sainement. Dorénavant, il faudrait compter avec lui ; ceux qui voudraient incendier sa ferme et tuer ses bêtes ne devraient compter que sur eux-mêmes. Les fells, désormais, pour vaincre Émile, devraient se passer de leurs complices qui, jusque-là, leur avaient ouvert toutes les portes. Et ses portes à lui étaient et resteraient fermées. L'Armée, les gardes mobiles, les barbouzes, les maîtres à penser, tous les pourris, tous les vendus, la France entière ne pouvaient plus rien pour eux. Il leur faudrait venir faire le travail eux-mêmes, sans compter sur personne. Comme lui.

Quand sa tête chavirait, Émile serrait très fort dans ses mains le canon de son browning. Oui, il attendait l'heure où il pourrait tout dire de ce qu'il avait à dire. Il attendait le moment où il pourrait enfin voir des hommes courir dans sa cour et il les voyait déjà s'affaler dans la poussière, rouler cul par-dessus tête. Pris dans la lumière aveuglante de ses grenades au magnésium, il les voyait se jeter dans les angles morts des bâtiments, plonger sous n'importe quel abri, s'amincir du ventre et des fesses, cachés, raidis de peur derrière les arbres ou les piliers. Il les entendait crier, râler, blessés à mort. Il se voyait au milieu des flammes et des explosions, tuant et tuant encore. Dans cette folie qui était maintenant la sienne, il ne se voyait jamais mort mais se voyait au contraire dictant sa loi, la seule qu'il ait vue adoptée et respectée par tous : la loi du plus fort, la loi de celui qui n'hésite pas à tuer et qui sait tuer.

Il ne fallait pas lui en vouloir pour tant de folie. C'était aussi la faute de ce petit chiot, gros comme deux poings, qu'il avait entendu geindre en essayant de téter sa mère, morte, criblée de balles.

Comme leur destin devait décider seul et au moment où ils s'y attendraient le moins, Émile et Jeanne durent faire un voyage éclair à Alger. Ce voyage ne pouvait être, en effet, qu'un coup du sort car tout s'opposait à ce qu'Émile abandonnât sa ferme pendant quarante-huit heures. C'était prendre de très grands risques car les fells sortaient chaque nuit et le Sersou brûlait. D'ailleurs, il ne quittait plus sa maison où il dormait le jour pour rester éveillé la nuit. Il reçut la nouvelle de ce voyage, de cette absence obligée, avec beaucoup de résignation puisqu'il n'avait pas d'autre choix que d'accompagner Jeanne en clinique.

Outre qu'il espérait réduire son absence à trente-six heures, il fit en sorte que son départ fût ignoré de tous. À la nuit noire, il recula sa 2 cv tout près de la maison et se mit à charger son armement. Puisqu'il devait laisser sa ferme seule, il voulut placer ses armes en lieu sûr et, plutôt que de tout remettre sous le tas de ferraille, il alla déposer chez un ami fusils, mitrailleurs, grenades et cartouches. La 2 cv était pleine et s'affaissait sous le poids. Il fit ce transport tous feux éteints. Ses embardées dans les champs furent nombreuses mais dans ce Sersou plat, sans fossé, sans talus, sans arbre, quitter la piste n'avait qu'un inconvénient : celui de la chercher et de la retrouver quelques instants plus tard. Ainsi il alla chez son ami et regagna sa ferme à l'aveuglette en ayant l'impression d'avoir roulé à travers champs.

Au moment de partir vers Alger, en fermant sa porte, il pensa à laisser les clés à Djillali : un robinet mal fermé, un orage, un court-circuit, l'inondation ou le feu, autant lui permettre de limiter les dégâts. Dans la nuit noire, il alla donner les clés à Djillali qui dormait déjà.

À onze heures du soir, Émile et Jeanne partirent vers Alger, seulement armés d'un revolver. Un revolver qu'Émile devrait probablement jeter avant d'arriver en ville où « les fourmis rouges » ne manqueraient pas de l'arrêter pour le questionner longuement, le fouiller, lui, Jeanne et la 2 cv.

Pourquoi prit-il un revolver ? Pourquoi n'avait-il pas vu le côté ridicule de son initiative ? Un revolver ? Pourquoi faire ? Pour forcer un barrage de fellouzes ? Pour le jeter dans un fossé ? Pour, de toute façon, revenir sans arme ? Non, il n'avait pas réfléchi. Il avait pris un revolver car il ne fallait pas s'attendre à trouver du bon sens dans une histoire de fous. Et comme tous les fous, Émile et Jeanne ne savaient pas qu'ils l'étaient. Alors ils étaient partis, la nuit, avec un revolver qui ne leur servirait à rien et qu'ils jetteraient peut-être.

Mais leur mauvais sort ne les attendait pas sur la route, ni à l'aller ni au retour. Il les attendait au bout du fil, à Alger, lorsqu'Émile apprit au téléphone que sa ferme avait eu la visite des fellagha.

— *J'arrive, avait-il répondu et il avait raccroché.*

Il oublia Jeanne et partit seul, sur le champ. La route fut longue pour rentrer au Sersou. Il eut tout le temps d'imaginer le spectacle qu'il trouverait en arrivant : Taïaut, Landru, ses juments, ses moutons, sa ferme en ruines encore fumantes. Et lui, Émile, pendant tout ce massacre, était à Alger. Lui, qui attendait ce moment-là, lui qui avait dit à ses juments : « Dormez tranquilles ! ».

Sur la route qui le ramenait au Sersou, il n'était plus malheureux car il n'était plus lui-même. Il continuait de vivre sa folie. Alors il conduisait son auto comme un fou et, dans sa tête, des idées incohérentes, des images déformées, floues, défilaient à toute allure et se choquaient les unes les autres avec tant de violence qu'elles l'obligeaient à grimacer, à s'essuyer le front, à ouvrir toute grande la bouche pour mieux respirer. Quand il arriva au Sersou, lorsqu'il trouva sa ferme encore debout, ses bêtes et ses chiens vivants, il défaillit plus qu'il n'exulta. Assis sur la première marche du perron, il regardait mais ne voyait rien, tirait sur sa cigarette sans savoir qu'il fumait. Il n'écoutait pas Djillali lui raconter la visite des djounouds. Ce qu'il pouvait lui dire n'avait pas de sens. Il dut répéter deux fois, trois fois ce qu'il avait déjà dit, ce qu'il avait vu et ce qu'il avait entendu.

Les djounoud, disait et redisait Djillali, étaient arrivés deux heures après le départ d'Émile. Ils étaient une vingtaine, tous vêtus de treillis, tous armés de MAT 49 (pistolet-mitrailleur). Leur chef, qui ne parlait qu'en français, se cachait le visage pour lui demander où étaient les armes. Djillali, faute de pouvoir répondre, avait dit : « *peut-être dans la maison* » et avait donné les clés. Bousculé mais non maltraité, il avait dû ouvrir lui-même la porte avant d'être renvoyé chez lui sous bonne garde. Les fells avaient alors fouillé la ferme et la maison, mettant tout sens dessus-dessous, jetant au milieu des pièces linge et provisions. Après trois heures d'une fouille minutieuse, le commando était reparti, épinglant sur la porte d'entrée une feuille détachée d'un calepin où Émile, toujours assis, put lire :

Cher frère,

Nous savons que vous faites partie de l'OAS. Nous sommes venus vous désarmer. Nous avons pris votre fusil Beretta et vos deux fusils de chasse. Abandonnez l'OAS. Nous continuons de vous surveiller.

Émile lut et relut le papier. Il ne comprenait pas. Il ne voyait pas pourquoi on lui donnait à lire des mensonges qui feraient de ce papier un constat d'échec double d'un aveu d'ignorance. Il n'avait jamais possédé de Beretta et toutes ses armes étaient encore à sa disposition. Quant à son appartenance à l'OAS, même s'il n'y avait jamais pris de part active, il en accepta volontiers l'idée voire l'accusation. Là encore, l'ALN se trompait : le destin d'Émile lui avait refusé l'OAS. Enfin, si la surveillance dont il ferait encore l'objet ne le gênait pas, par contre, le nom de celui qui avait renseigné les fells de son départ, le tracassait.

Mais à peine arrivé, trop décontenancé par tout ce qui l'entourait, il n'avait pas l'esprit assez reposé pour chercher le responsable, pour deviner le mouchard. Il se leva, fit le tour de sa maison et de sa ferme. La fouille avait été complète, minutieuse, rigoureuse. À constater le désordre indescriptible qui régnait partout, elle avait été vigoureuse également. Cependant, rien n'avait été détruit. Taïaut et Landru étaient contents de revoir leur maître et tout ce capharnaüm les laissait indifférents. Il attendit la nuit, alla récupérer ses armes, tous phares allumés et reprit sa veille dans la tour. Et là, dans le silence, dans le noir de la nuit qui l'empêchait d'occuper son esprit à regarder autour de lui, il put continuer à se poser et à se reposer les questions auxquelles il ne sut pas toujours répondre. À deux heures près, avait-il manqué son rendez-vous avec les fells ? Non ! Se répondit Émile. Ils sont venus parce que tu n'étais pas là. Et s'ils sont venus sans prendre de risques, pourquoi n'avoir pas profité de l'impunité pour tout tuer et tout brûler ? Là, il ne sut que répondre. Comment savaient-ils que la ferme était inoccupée ? Qui les avait renseignés ? L'ami chez qui il avait déposé ses armes ? Certainement pas. Djillali alors ? Non, se répétait Émile, Djillali n'y est pour rien. Il a même bien fait de donner les clés. Les fells l'on peut-être épargné pour cela. Alors qui ? Émile ne savait pas.

Les jours et les nuits passèrent sans qu'il puisse expliquer ce coup de main de l'ALN. Quand il buttait dans son interrogation, il abandonnait chaque fois sa réflexion en disant : Ah ! Si Taïaut pouvait parler. Jeanne, en bonne santé, regagna sa ferme. Retrouver sa maison en grand désordre lui sembla un moindre mal. Peut-être aussi avait-elle appris à se taire. Jeanne dans sa maison, Émile dans sa tour, on ne pouvait pas dire cependant que la vie avait repris dans la ferme. Mais la survie, oui. Émile veillait la nuit, somnolait le jour. Djillali soignait juments et moutons, Taïaut était sur les dents. Landru restait calme.

Le 11 mars 1962, Taïaut et Landru donnèrent l'alerte. Fatigué d'avoir à se vêtir aux appels de ses chiens, Émile, depuis plusieurs semaines, se couchait tout habillé. Pour lui, c'était maintenant devenu une habitude de se lever pour venir coller son front sur ce volet d'où il pouvait voir la cour de la ferme. Là, il écoutait ses chiens et pouvait juger du sérieux de leurs aboiements. Lorsque Taïaut tenait ferme, Émile montait dans sa tourelle de char qu'il faisait pivoter tout doucement pour inspecter les alentours.

Ce soir-là, en regardant dans la cour, il ne sentit pas sa poitrine légèrement oppressée comme lorsqu'il commençait à avoir peur. Las, il avait tardé à se lever et avait laissé Taïaut aboyer un moment en espérant qu'il s'arrêterait tout seul. Finalement, il avait bondi de son lit pour rattraper sa négligence. De sa lucarne, il ne vit rien d'anormal et Taïaut n'aboyait que de temps en temps. Fausse alerte, pensa Émile, qui vit cependant deux brebis arriver dans la cour, sans courir, un peu perdues, ne sachant où aller. Ces deux brebis, parquées de l'autre côté de la ferme, ne devaient pas être seules et il attendit de voir arriver tout le troupeau. Que des brebis forcent la porte de leur parc pour se disperser à leur envie lui parut chose banale. Il attendit sans comprendre. Un peu contrarié, il enfila sa capote militaire, prit son browning par habitude et s'apprêta à sortir.

En ouvrant la porte, son instinct ou l'instinct de la bête, l'arrêta. Il hésita mais sortit malgré tout. Il sortit de sa maison comme un rat sort de son trou. Comme un rat, il resta un moment sur le seuil de la porte, regarda tout autour de lui et, mis en confiance par le calme de la ferme, il se mit à trotter le long des murs, prêt à rebrousser chemin à toute allure. Comme un rat, il s'arrêta dans une encoignure pour regarder et écouter encore. Par étapes, il arriva dans les jambes de ses juments et sentit sur ses reins le souffle chaud de Judith. En restant là, blotti dans leur litière, il n'eut pas le goût de deviner si ses juments s'étonnaient de le voir dans une position qui ne l'avantageait pas ou si elles s'amusaient de le voir jouer au rat. Il comprit surtout que ses juments n'étaient pas inquiètes. Il attendit encore, n'entendit rien, ne vit rien sinon Taïaut, assis à l'entrée de l'écurie, tout à fait admiratif pour cet Émile qui pouvait aller sous le ventre des juments sans se faire botter. Alors, devant toutes ces bêtes qui s'étonnaient de son inquiétude, Émile comprit qu'il faisait fausse route. Il se leva, se redressa, mit son browning à la bretelle et arrêta ses ruses. Il sortit de l'écurie et alla tout droit, complètement à découvert, jusqu'au parc à moutons : les moutons n'étaient plus là. La porte du parc n'était pas renversée mais déplacée sur le côté. Cette porte, Émile la regarda, la toucha du bout des doigts, se pencha sur elle, en fit le tour et resta planté là, devant elle. Sa tête se mit à tourner un peu. Il dut faire un gros effort pour se rendre à l'évidence : on venait de lui voler ses moutons.

Il revint à la maison à grandes enjambées, demanda Jeanne d'appeler Djillali pour fouiller la ferme et peut-être, retrouver les bêtes dans quelque coin, monta dans sa 2 cv et partit en trombe, le fusil déjà à la vitre.

Depuis une demi-heure que le troupeau était parti, il ne devait pas être très loin. Émile tournoya dans les champs, autour de la ferme, de plus en plus loin, en larges cercles. Il s'attendait à chaque instant à voir briller les yeux des bêtes dans ses phares. Il roula en ronds, très vite. Pour rien. Il vivait une colère froide, celle qui fait aller droit devant soi, raide, muet, aveugle. Il rentra à la ferme. Toujours pas de troupeau mais Djillali était là, habillé et chaussé, silencieux devant lui mais inquiet. Il le vit coupable de complicité et de trahison. Il ne lui parla pas, remonta dans sa 2 cv et disparut sur la piste puis encore dans les champs, droit devant lui, sans savoir où il allait. Il cherchait ses moutons, fou de rage. Il s'arrêta à un carrefour de pistes et coupa son moteur.

Comme une bête aux abois, il avait stoppé sa course folle pour écouter, sentir, solliciter son instinct. Debout sur la piste, un pied encore dans la 2 cv, il écouta, chercha la direction du vent qui pourrait lui amener un bruit, peut-être l'odeur des moutons. Dans le noir et le silence de la nuit, il n'était plus qu'oreilles, plus que nez. Il écouta, écouta encore, attendit d'entendre un bêlement. Soudain, comme une bête traquée surprise par un coup de feu tout proche, il repartit à fond de train. Dans le lointain, il venait d'entendre un camion démarrer. Il tenait le bon bout. Crispé sur son volant, dans une 2 cv où le moteur risquait d'exploser à force de s'emballer, où les tôles vibraient, mitraillées par les cailloux projetés par les roues, dans un bruit qui emplissait sa tête pour le rendre plus fou encore, il allait, dans quelques instants, doubler ce camion qui venait de charger ses brebis. Il le doublerait, coûte que coûte et, une fois devant lui, se mettrait en travers de la route et viderait les cinq cartouches à chevrotines de son browning dans

le pare-brise du camion.

Émile en était là de son délire, de sa complète démente quand la 2 cv se mit à tousser, à claquer, à cahoter, à refuser la chasse. Poussée au maximum, la 2 cv avait attendu cet instant pour lever les bras. Émile avait perdu. Il insista encore, écrasa l'accélérateur sur le plancher. Sa vitesse réduite de moitié, il s'avoua vaincu. Il s'arrêta, éteignit les phares, resta seul dans le silence et la nuit. Un silence qui lui martelait le tympan. Il resta la tête appuyée sur son volant. Les démons ne le lâchaient pas. Le camion avait échappé mais il lui restait Djillali. Djillali qui avait trahi ce soir-là comme il avait trahi il y a huit jours quand il avait prévenu l'ALN de son départ. Lui aussi avait perdu. Dans un moment, il devrait avouer ou mourir. Émile, avec une 2 cv à bout de souffle, regagna sa ferme. Il n'était plus pressé. Djillali ne lui échapperait pas.

Il rentra chez lui. Il avait froid. Debout devant la cheminée, il n'allait pas bien du tout. Sa froide colère l'habitait toujours. Ses nerfs le dominaient, bandaient ses muscles, saccadaient ses gestes. Il alla jusqu'au buffet, ouvrit un tiroir, prit un revolver, le glissa dans sa ceinture, sous son pull-over, sortit sur le pas de la porte et appela Djillali. Il était là à attendre. Il rejoignit Émile près de la cheminée où tous les deux restèrent silencieux, sans se regarder. Émile voulait que Djillali parlât le premier et Djillali ne disait rien. Il voulut discerner un trouble, un faux geste, un regard, entendre le mot dont il avait besoin pour l'abattre. Et Djillali resta muet et calme. Émile épia encore. Le calme de Djillali n'était pas le calme de l'Arabe qui va à la mort parce que son heure est arrivée. C'était un calme tranquille, un peu nonchalant. Près d'Émile, il avait l'air de se reposer de sa nuit blanche. Émile posa la main sur son revolver et demanda :

— *Pourquoi étais-tu tout habillé lorsque les moutons sont partis ?*

Il avait parlé d'une voix qu'il ne se connaissait pas. Djillali non plus ne reconnaissait pas cette voix. Alors, devinant les soupçons, il regarda Émile, gravement, avec des yeux où le reproche se mêlait à l'étonnement mais où la sérénité, la confiance dominaient. Hésitant un peu, il finit par dire :

— *Si tu étais sorti quand les chiens ont commencé à aboyer, les moutons seraient encore là. Moi, j'ai entendu les chiens. J'ai aussi entendu les moutons partir. J'étais déjà habillé depuis longtemps. Je n'ai pas voulu sortir. Tu m'aurais tué comme un voleur. Et puis, je pouvais être tué aussi par les autres.*

Émile eut besoin de se répéter les paroles qu'il venait d'entendre. Il demeura debout sans savoir ce qu'il devait faire. Pourquoi ne tuait-il pas Djillali, pourquoi ne sortait-il pas son revolver ? Il hésita. Il ne voulait pas que Djillali voie la mort en face. À moins qu'il n'ait préféré ne pas voir Djillali le regarder le tuer. Tout était bien trouble dans sa tête et le temps passait vite. Djillali qui n'avait plus rien à dire, se pencha pour attiser le feu de la cheminée. Il avait froid, lui aussi. En voyant sa nuque Émile glissa sa main sous son pull-over. C'était à croire que cette nuque, large et dégagée, le regardait aussi. À tuer quelqu'un dans le dos, il dut se raidir, se crispier un peu plus. Mais cette nuque, Émile la regarda trop longtemps. Djillali se releva, posa sa main sur son épaule et lui dit :

— *Émile, tant pis pour les moutons. Toi et moi, on a failli mourir ce soir. Dieu n'a pas voulu.*

Et après une pause, il ajouta plus doucement :

— *Une fois de plus.*

Émile se retourna, remua lui aussi les braises de la cheminée et dit :

— *Demain, il fera jour.*

Djillali rentra chez lui.

Émile, assis à côté de la cheminée, connaissait de nouveau l'abattement. Où étaient ses moutons ? Qui les avait volés ? Hier les fellagha pour fouiller sa ferme, ce soir pour lui voler les moutons : tous ces échecs, toutes ces défaites l'écrasaient. Il ne pouvait que regarder brûler le feu de sa cheminée.

Brusquement, Djillali rentra en trombe dans la cuisine, gesticulant, hurlant qu'il avait entendu bêler, loin, là-bas. Émile bondit l'empoigna au passage et tous les deux s'engouffrèrent dans la 2 cv. Dans cette 2 cv qui n'avancait toujours pas, ils partirent dans la direction que Djillali ne pouvait dire mais qu'il montrait du doigt. Il fit arrêter Émile, descendit et préféra courir devant plutôt que de subir cette auto qui se traînait.

Quand Émile arriva quelques minutes ou un siècle après, il vit Djillali à genoux en train de prier devant le troupeau aveuglé par les phares. Au volant, quand il le vit à genoux remercier Allah, Émile fut envahi d'un bien-être qu'il n'avait jamais connu. Un bien-être fait d'une satisfaction profonde qui était autre chose que de la joie, qui voyait tous ses muscles se détendre, sa figure s'éclairer. C'était une tranquillité qui le gagnait tout entier, sérieuse, apaisante et qui lui faisait savourer sa cigarette avec un plaisir jamais

ressenti jusque-là. En regardant Djillali à genoux, loin de ce monde, loin des moutons et loin de lui, Émile qui savait pourquoi il avait voulu le tuer ne savait pas pourquoi il ne l'avait pas fait. Peut-être, pensa-t-il, son Bon Dieu avait-il arrêté son bras ? C'était sûrement l'explication. Et Émile en resta là pour ne pas s'avouer qu'il avait été incapable de tuer Djillali. C'est cela, continua-t-il de penser : c'est sûrement le Bon Dieu de Djillali.

Troisième partie

L'Agonie

22

Durant ce mois de mars 62, Émile assista au rush des fellagha. Plus rien ne s'opposait maintenant à leur déferlement. Prisonnier de sa ferme, il ne savait même plus ce que devenait le Sersou. Il allait au village, en coup de vent, le temps d'acheter du pain pour deux jours et il rentrait chez lui. Les bandes de l'ALN se montrant de plus en plus souvent dans la journée, il attendait nuit et jour, son browning au côté.

Qu'attendait-il ? Rien. Que défendait-il ? Rien. Il attendait de vendre sa peau. De la vendre très cher mais c'était tout. Il ne défendait plus sa ferme, il ne défendait plus son bien. Peut-être attendait-il de pouvoir aller jusqu'au bout de lui-même.

Pendant qu'il attendait, désœuvré, son transistor lui racontait Evian. Il était content le transistor d'Émile. Il était satisfait. Il était heureux. Enfin la paix ! disait-il et il chantait victoire. Devant tant de vulgarité, c'était Jeanne maintenant qui se mettait à injurier ce transistor qui n'avait pas honte de sa paix. Émile écoutait la tête basse. Il pensait à Si Moh. Il aurait aimé, en vaincu, aller déposer son browning sur la tombe de celui qui avait voulu mourir pour ses idées.

Lorsqu'Émile entendait son transistor mentir et se mentir pour parler d'une victoire qui n'était que déroute et déconfiture, il connaissait la sérénité qui accompagne l'indifférence ou le détachement. Il n'avait plus rien de commun avec son transistor. Vraiment plus rien. Cela aussi, il aurait aimé pouvoir aller le dire sur la tombe de son vainqueur pour espérer conserver son respect.

Evian vivait dans un autre monde et sa ferme se mourait, là, sous ses yeux. Il s'était fait à l'idée de la perdre mais n'en ressentait pas de peine particulière. Tout ce qui l'entourait n'avait de sens et de valeur que pour les satisfactions ou les joies qu'il en retirait. Ce n'était pas tant de sa ferme qu'il avait besoin mais de l'odeur de la terre que la charrue retourne, de l'odeur des chaumes rincés par l'orage, du vent glacé se désespérant de transpercer sa capote, de l'ombre des meules où il venait s'asseoir pour narguer le soleil. Il avait besoin de sa ferme pour en regarder les toits rouges sur leurs murs crème, pour encourager ses arbres qui voulaient, dans ce Sersou pauvre et sec, pousser à tout prix. Sa ferme, c'était l'eau de son puits. Une eau qui coulait limpide comme le cristal, légère comme une enfant, fraîche comme la jeunesse. Une eau qui avait le don de ravir tous ceux qui la regardaient, qui envahissait de bien-être les hommes qui la buvaient, à genoux, qui plongeait les bêtes dans l'extase. Une eau qui le fascinait, qui était capable de le coucher à côté d'elle pour le garder le temps qu'elle voudrait. Émile était amoureux de l'eau qui coulait de son puits. Il l'aimait.

Alors, maintenant qu'il savait avoir perdu ce qu'il aimait sentir, voir et toucher, maintenant qu'il était minuit, que Cendrillon devait retourner à ses fourneaux, alors, Émile n'avait plus besoin de la ferme qu'il avait sous les yeux et qui finissait par ressembler au château de la fée Carabosse. Peu importait désormais, tout ce qu'il avait pu y faire, y construire, y dépenser d'argent et de travail. L'essentiel, en ce mois de mars 62, était de défendre sa vie et celle des siens comme le ferait une laie acculée dans la broussaille. Le reste ne l'occupait plus.

Le 19 mars (jour du cessez-le-feu), il était toujours aux aguets du haut de sa tour où le front collé à ses volets. Le cessez-le-feu annoncé lui semblait, en ces temps de trahison, une manière comme une autre, imaginée pour lui faire baisser sa garde et le surprendre dans son sommeil. Il n'en tint pas compte et le printemps arriva alors qu'il était encore à surveiller les approches de sa tanière. Quand il vit s'éteindre les incendies, les nuits devenir calmes, les jours se faire plus silencieux que les nuits, quand il ne vit plus rien, n'entendit plus rien, lorsqu'il eut l'impression de vivre dans un cimetière, alors seulement il crut au cessez-le-feu. Il posa son browning, s'allongea sur son lit, incapable d'une pensée, incapable de dire ce qu'il venait de vivre. Il resta là plusieurs jours. Lorsqu'il sortit de sa somnolence, qu'il retrouva ses jambes, l'Émile qu'il avait été n'était plus là. Il ne restait plus à l'Émile du 19 mars qu'à vivre sa défaite et à la vivre complètement. L'heure de la punition était venue. Elle fut longue et pénible puisque Canossa était à vingt mois de marche.

Lorsqu'Émile voulut faire le point et se situer dans sa nouvelle condition, il se vit pris sous un gigantesque filet à mailles très fines qui venait de recouvrir le Sersou. Maîtres des routes et des pistes, les fells isolèrent le pays pour en faire leur chasse gardée. Les seuls coups de fusil qu'on put entendre en ce printemps 62, furent ceux des fells du Sersou refoulant d'autres fells venus chasser sur leurs terres. Chasseurs et braconniers furent si nombreux et surtout tellement ressemblants qu'Arabes et Européens renoncèrent vite à leur trouver quelque différence. Si chacun s'habillait à sa façon, tous se disaient moudjahid et tous appliquaient la même loi : la loi du plus fort, du plus sauvage, du plus sanguinaire.

Cette curée soulevant la honte, on préféra répéter ici ou là, que les vrais moudjahidins n'y étaient pour rien, l'heure de la « libération » n'ayant pas encore sonné. Les seuls libérés furent donc ceux qui descendirent de leurs djebels pour se repaître dans la plaine... en toute liberté.

Émile, dans sa ferme, attendait son tour. Il cacha définitivement ses armes et pour plus de sûreté, il les enterra. En une nuit, il enduisit de graisse canons et culasses, transporta le tout, loin dans un champ où il piocha, pelleta et transpira malgré le froid. Il regrettait sa tour de défense qui restait, là, sur les toits, à la vue de tous, comme une provocation. Il n'avait plus qu'à attendre son sort dont il n'imaginait pas du tout ce qu'il pourrait être dans les prochains jours. S'il ne risquait plus de voir sa ferme attaquée et brûlée, il risquait le coup de folie d'un ou deux hommes qui passeraient par là avec l'envie de faire un « carton » sur un roumi. C'était tout ce qu'il risquait et mis à part un « accident dû à un regrettable et fâcheux concours de circonstances », il était aussi tranquille dans sa maison qu'un lapin dans son trou, écoutant, au-dessus, Taïaut gratter et baver de rage.

Émile voulut rendre sa liberté à Djillali — qui, pensait-il, pouvait rester avec lui par devoir — mais Djillali avait répondu :

— *Oui, si tu connais un endroit sans moudjahidin. Sinon, je reste.*

Et il resta. C'est lui maintenant qui allait au village chercher le pain de la maison, les cigarettes d'Émile et il attendait la nuit pour lui raconter ce qu'il avait appris dans la journée. Mais il ne disait pas tout et lorsqu'Émile voulait des détails, il avait trop honte et préférait répondre que c'était inutile. Alors, il baissait les yeux et disait en « français » pour faire plus intime :

— *Ci ba la bine.* (C'est pas la peine).

Djillali avait raison. Émile en savait suffisamment.

Le printemps, qui n'avait plus rien à faire au Sersou, arriva comme si de rien n'était. À moins qu'il n'ait voulu avec son soleil et ses épis, décupler l'ardeur et l'appétit de ceux qui ne se gênaient plus pour voler et piller au grand jour. Pourquoi, en effet, le printemps aurait-il été seul à respecter l'ordre des choses ? Lui qui, d'ordinaire, amenait la vie, dispensa la désolation.

Oui, Émile attendait son tour et il le crut venu un soir de mai, quand il entendit un moteur ronfler devant son portail. Il se leva, vérifia, arma son browning dont il n'avait pas voulu se séparer, le plaça dans le placard de la cuisine et alla sur le perron au-devant de ceux avec qui il devrait discuter, marchander dans le meilleur des cas ou leur barrer la route si toute palabre devenait inutile.

En allant ouvrir la porte, il dut mastiquer plusieurs fois pour s'assurer qu'il était en mesure de parler distinctement. Il eut aussi besoin de saliver car il sentait sa langue trop épaisse et trop sèche.

Au cours de ces dernières années, il avait vu la peur lui geler les genoux ou lui déranger le ventre. Ce soir-là, c'était sa bouche qui n'en pouvait plus de frayeur. Comme un automate, il alla ouvrir la porte. Il tourna la clé dans la serrure mais la porte s'ouvrit toute seule, poussée par Aomar pressé d'entrer. Aomar et Émile, face-à-face dans la cuisine ne purent rien se dire. Ils se regardèrent une, deux, trois secondes et s'embrassèrent quatre fois comme lorsqu'ils s'étaient quittés. Ni l'un ni l'autre n'avait le sourire. Les retrouvailles étaient sombres. Elles étaient cependant. Elles furent brèves aussi et Aomar finit par dire :

— *Il y a deux jours que je suis là. Je t'expliquerai après. Je suis venu ce soir pour te demander de ne pas quitter ta maison. Avec Si M'Hamed, nous avons décidé de te donner Benadjoul qui est rentré avec moi. Je lui dirai ce que tu dois faire. En attendant qu'il vienne, ne sors plus. Je sais que tu vas bien ainsi que ta famille. Je m'en vais maintenant. Je reviendrai.*

Et Aomar repartit, vérifiant, une fois dehors, qu'Émile avait bien refermé sa porte.

Il se retrouva seul dans sa cuisine, abasourdi, éberlué, content d'avoir revu Aomar mais inquiet de son affolement, du souci qu'il avait de le voir bouclé dans sa maison. Il passa le restant de la nuit debout ou allongé, à ressasser : « *avec Si M'Hamed, nous avons décidé de te donner Benadjoul* ».

Bien sûr, le choix de ses amis le rassura. Benadjoul était bien le seul homme qu'ils puissent lui « donner ». Il était bien le seul qui « fasse l'affaire », le seul qui puisse être agréé par les trois parties et le seul aussi qui puisse accepter de se « donner »... à condition toutefois de ne pas lui révéler qu'on avait disposé de sa personne d'une façon aussi cavalière. Si Benadjoul était l'ami d'Émile, c'était bien parce qu'il ne supportait pas qu'on disposât de lui sans son accord. Benadjoul était un homme libre et, pour le rester, il n'avait ni domicile fixe, ni champs, ni femme, ni argent. Seule, la vieille jument qu'on lui avait donnée avait l'autorité nécessaire pour le faire arrêter quand il avait envie de continuer. Encore que ces haltes n'étaient possibles que grâce au calme et la détermination de cette vieille jument, obligée par la faim, la soif ou la fatigue de passer outre aux susceptibilités comme aux injures et aux imprécations de celui qui se croyait toujours maître de ses mouvements.

Benadjoul était l'ami, le très grand ami, le « frère » préféré de Si M'Hamed et d'Aomar. Jaloux de sa liberté, Benadjoul n'acceptait pas l'offrande et Émile, pour le remercier d'un service rendu, avait toujours rusé et biaisé pour lui faire parvenir sa récompense. Seul, Si M'Hamed pouvait se permettre de lui tendre quelques billets... à condition de choisir son moment. Quand il avait appris qu'il avait rejoint Aomar dans le maquis, Émile avait hoche la tête en souriant sans toutefois dire ce qui de son amitié ou de sa nature rebelle, avait déterminé Benadjoul à suivre son ami. C'était, en effet, un perpétuel révolté et faute de ne pouvoir trouver quelqu'un à qui s'en prendre, il l'avait souvent vu se révolter contre lui-même. En un mot comme en cent, Benadjoul était d'un commerce impossible mais restait un parfait honnête homme. C'était peut-être pour cela qu'il avait très mauvais caractère et très peu d'amis.

Si Émile avait bien compris le choix d'Aomar, si en fin de nuit, il avait eu quelques lumières quant aux raisons qui avaient amené Si M'Hamed et Aomar à lui « donner » Benadjoul, le jour arriva sans qu'il sache ce qu'il allait faire de ce « don ». Mais en cette nuit de mai 62, il s'endormit à l'aube en se disant : « *Demain nous verrons bien* ».

Maintenant, mais seulement maintenant et de plus en plus fréquemment, il attendait le lendemain pour réfléchir et aviser. Il avait enfin découvert, compris et admis qu'il y avait quelque vanité à vouloir résoudre les problèmes avant qu'ils ne se posent. Il avait été, jusque-là, trop surpris, trop décontenancé, trop désarçonné par l'événement qu'il n'attendait pas et auquel il avait dû faire face souvent dans l'heure, pour ne pas se convaincre, finalement, de son incapacité, de son impuissance à infléchir l'irréversible. Aussi, au cours de cette nuit de mai où Émile n'était plus rien, n'avait plus rien, où il était consigné dans sa maison, où tout lui échappait, sa résignation était telle qu'on pouvait aussi l'appeler renoncement, capitulation, anéantissement. Aussi, dans cette nuit de mai 62, se refugia-t-il dans le plus grand des fatalismes pour y trouver quelque espérance. « *Demain, nous verrons bien* » était devenu sa nouvelle philosophie. C'était maintenant sa religion.

Émile attendit le lendemain pour voir. Et le lendemain, il vit. Il vit arriver Benadjoul sur sa jument, toujours aussi grande, toujours aussi maigre. Il vit un Benadjoul radieux, pressé d'embrasser Émile qu'il n'avait pas vu depuis trois ans. Après toute l'eau qui avait coulé sous les ponts durant ces trois dernières années, Émile aussi fut content de revoir son ami. Ils se tapèrent dans les mains, dans le dos, sur les épaules et Émile comprit mieux encore cette manifestation de joie en apprenant que Benadjoul l'avait cru mort.

Il faisait chaud, Benadjoul voulut boire. Ils entrèrent dans la cuisine et il but son anisette. « La première depuis trois ans », crut-il bon de préciser. Une anisette de temps à autre était sa seule entorse au Coran, mais si Benadjoul « entorsait » sa « Bible » quelquefois, cela ne pouvait se produire que dans la cuisine d'Émile et seul avec lui. Il était, depuis longtemps déjà, dépositaire des péchés de Benadjoul. Il était vrai que discrétion et absolution allaient de soi. En vérité, Benadjoul n'avait pas de goût particulier pour l'alcool ou si peu mais il en buvait parce que sa religion le lui interdisait. Et il avait horreur des interdits. Mis à part ces quelques bravades, Benadjoul était un bon musulman. Bon et strict. Bon parce que généreux, strict parce qu'il n'acceptait pas le mal.

Une fois la tradition renouée et la gorge rincée, Benadjoul se débarrassa de sa mitraillette allemande qu'il avait cachée sous son burnous, la posa sur la table, visiblement heureux de ce qu'il allait dire :

— *Je suis venu habillé en arabe car je sais que tu ne veux pas de fellaghi (pluriel de fellagha) chez toi. J'ai quand même apporté ma mitraillette. Avec ces sauvages, il vaut mieux être armé.*

Émile apprécia l'entrée en matière et envoya une bourrade à ce Benadjoul qu'il reconnaissait bien là, puis demanda malicieusement :

— *Mais où étais-tu depuis trois ans ?*

Benadjoul partit d'un éclat de rire.

— *En vacances, un peu partout, mais je n'ai pas voulu en abuser. Je te raconterai. À partir d'aujourd'hui, j'ai l'intention de coucher ici et si tu veux bien me donner à manger, j'y mangerai aussi. Aomar et Si M'Hamed ont eu une bonne idée : je vais te garder en attendant qu'ils finissent leur fête.*

Émile comprit et s'habitua à ce « ils » quand Benadjoul parlait de ses frères d'armes. C'était souvent aussi « ces sauvages », « soufages » quand il les qualifiait en français.

— *Si je vois que je ne suffis pas tout seul, je demanderai à un ou deux amis de venir m'aider. Est-ce que tu es d'accord ? Ah ! J'oubliais. Je vais être obligé, dès demain, de remettre mes vêtements de « djoundi » (pluriel de djounoud). Est-ce que cela te gêne beaucoup ? Je crois que c'est indispensable car, avec mon burnous « ils » vont me prendre pour un berger arabe et me tirer comme un lapin. Habillé en djoundi, « ils » auront aussi peur que moi et se tiendront à carreau. Dis-moi : — Est-ce que tu es d'accord, oui ou non ?*

Benadjoul avait parlé comme Émile l'avait toujours entendu parler. Il aimait que toute chose soit claire. Alors, Émile, à sa façon aussi, répondit :

— *Tu sais, Benadjoul, ça fait tellement longtemps que je rêve d'avoir un fellouze sous la main que je ne peux pas te laisser partir. Je suis d'accord.*

Émile savait maintenant pourquoi Si M'Hamed et Aomar lui avaient « donné » Benadjoul. Ils savaient, eux particulièrement, que tout était désormais possible dans ce Sersou où plus personne n'était en mesure de s'opposer aux vols et aux crimes que l'appât du gain n'expliquait pas toujours. L'ALN, le FLN, l'OPA en tant que tels, ne pouvaient rien contre les bandes qui avaient quitté les djebels pour se transformer en hardes dans la plaine. En petites hardes pour que la part du butin soit suffisante pour chacun des loups.

La France partie, la République Algérienne dans les limbes, le Sersou comme d'ailleurs toute l'Algérie, connaissait le vide de la transition. C'était l'âge d'or pour tous ceux qui n'avaient plus de comptes à rendre à personne et surtout pas à eux-mêmes. C'était le défoulement de ceux qui avaient toujours craint la prison, le bagne ou le couperet. Alors Si M'Hamed et Aomar, au milieu de ce cyclone et devant ce cataclysme, voulaient parer au plus sûr pour eux-mêmes en restant armés pour dormir et au plus urgent pour Émile — qu'ils savaient pieds et poings liés — en lui « donnant » Benadjoul.

Aomar avait trop payé pour ignorer les intentions, les façons de faire, de ces « moudjahidin » qui déferlaient sur le Sersou. Il les savait capables des pires comportements et il savait Émile et Jeanne en grand danger : leur ferme, en attirant les pillards, leur serait fatale. Puisqu'avec Benadjoul, ils pouvaient, tous les deux, aller en vainqueurs dans ce Sersou et user de leurs armes à leur guise, pour un oui, pour un non, puisque leurs « frères » les croiraient capables, eux aussi, de tuer pour voler, alors Si M'Hamed et Aomar avaient décidé de jeter leur dévolu sur la ferme d'Émile et de la faire occuper immédiatement... par Benadjoul.

Celui-ci avait applaudi à l'idée et se fit un plaisir, une joie probablement, de venir passer quelques jours avec Émile et Jeanne, bien décidé, espérant même ouvrir le feu sur quiconque oserait lui contester « sa prise, sa conquête, son butin ».

Benadjoul maintenant à demeure, Émile, il faut le dire, se reposa. Il dormait la nuit, faisait la sieste et se promenait dans la fraîcheur du soir. Pendant « les heures de bureau », il allait s'asseoir à côté de son garde du corps, près du puits, à l'ombre des arbres.

Aomar ne devait se montrer que trois jours plus tard. Il ne voulut pas boire le thé (Benadjoul préférait le thé au café), redit la conduite à tenir en cas d'incursion. S'adressant à Benadjoul, il avait ajouté :

— *Pour l'instant, tu peux rester tout seul. Si tu es inquiet, envoie-moi l'ouvrier d'Émile sur ta jument.*

Puis, se tournant vers Émile :

— *Toi, mon frère, si tu as de la visite, rentre chez toi et laisse les fellaghas s'expliquer entre eux.*

Et, sur ces paroles qu'Émile eut tout le temps de méditer, il était reparti dans un nuage de poussière.

Émile avait trouvé Aomar bien nerveux. Il le savait d'une nature trop calme pour ne pas s'en inquiéter. Benadjoul comprit son inquiétude et lui expliqua :

— *Ils savent qu'Aomar est opposé à tous ces pillages et ils cherchent à le liquider. Ils l'ont déjà coincé à coups de trique en le laissant pour mort sur la route. Mais tu connais Aomar : il sait mourir le temps qu'il faut pour bondir au moment où il faut. C'est un chacal. Depuis que nous sommes revenus, ils le cherchent et c'est pour ça qu'il est pressé de ne jamais rester au même endroit. Je crois qu'il est en train de regrouper quelques frères pour liquider tous ces Béni Adès. Tu connais, Émile, les Béni Adès ?*

— *Oui, j'en ai entendu parler.*

— *Eh bien ! Le Sersou est envahi par les Béni Adès. Tant qu'on n'en aura pas égorgé quelques-uns, ils continueront à piller le Sersou, les Européens d'abord, les Arabes ensuite.*

Tout naturellement, en pensant aux Béni Adès, Benadjoul cracha violemment par terre.

Aomar était passé confirmer ses « instructions ». C'était inutile. Benadjoul avait bien compris et faisait sien la mission que Si M'Hamed et Aomar venaient de lui confier.

Benadjoul aux ordres d'Aomar ? Benadjoul dévoué serviteur ? Simple bras droit ? Second couteau ? Sous-verge d'Aomar ? Certainement pas. Complice ? De connivence ? Acolyte ? Émile fut toujours obligé de se satisfaire de ces mots pour expliquer l'amitié qui unissait les deux hommes.

Il était vrai qu'ils se devaient mutuellement la vie. Ils avaient su mettre en commun leurs qualités, leurs goûts, leurs affinités, leurs compétences pour traverser cette jungle infestée de serpents venimeux qu'avait été, pour eux surtout, cette guerre qui n'en finissait pas de finir. Depuis maintenant sept ans et plus encore en ce printemps et cet été 62, l'un comme l'autre ne pouvaient espérer voir le soleil qu'à la condition que l'un, Benadjoul, s'occupe de leurs ennemis, pendant que l'autre, Aomar, surveillerait leurs amis... pour les confier à Benadjoul, le cas échéant. Tous les Arabes sont frères. Ces deux-là l'étaient réellement, et bien plus solidement que par le sang.

Leur profond et mutuel attachement n'excluait pas les divergences entre les deux hommes — entre les deux mâles — aux tempéraments différents, très différents. Si tous les deux vivaient en symbiose sur le fond, leurs relations souffraient quelquefois sur la forme. Si Aomar était calme et pacifique, Benadjoul était violent et belliqueux. Si Aomar savait oublier et pardonner, Benadjoul ruminait et attendait sa vengeance. Par contre, la rigueur, la droiture, le désintéressement les unissaient profondément.

Pendant la quinzaine de jours qu'il passa sous la haute protection de Benadjoul, Émile ne fit que dormir et écouter « son fellouze ». Reposé, dispos, fataliste, il put et ne manqua point de goûter le côté cocasse de sa nouvelle situation. Lui qui, dans le passé, avait été si friand des drôleries de la vie, qui avait toujours été à l'affût des bizarreries des gens et des choses, ne put que savourer avec un plaisir capable de lui redonner l'envie de vivre, cette conjoncture, ces moments de vie où il se voyait dormir dans son lit, innocent et béat, avec un tueur de l'ALN assis à son côté, pour surveiller son sommeil.

Quand Émile, allongé dans ses draps frais, sentait ses yeux basculer et son esprit l'abandonner, il essayait de retenir un peu son sommeil, juste le temps nécessaire pour jouir du ridicule qu'il vivait : l'ALN victorieuse préservant son vaincu. Alexandre protégeant Darius. Pour jouir du ridicule qu'il vivait, bien sûr, mais pour constater aussi l'inénarrable, la folle et criminelle ambiguïté qui avait amené Arabes et Français à s'entre-tuer pour des raisons qui n'étaient pas les leurs, tous comptes faits.

Mais Émile avait trop sommeil pour réfléchir plus avant et à la pensée de savoir les fellagha en train de lui garder sa ferme, l'arme au pied, pendant que lui dormait, il préférait perdre connaissance et s'endormir en chuchotant :

— *C'est normal. Chacun son tour.*

Pendant tout le temps où il put dormir sous la bonne garde de Benadjoul, Émile passa ses journées à l'écouter. Et Benadjoul raconta avec d'autant moins de réticence qu'il n'avait plus rien à craindre de l'OR, parti très loin.

Émile, assis sous un arbre, l'écouta rattraper le temps qu'il avait perdu à se taire pendant les trois ans qu'il venait de passer dans les maquis. En deux semaines, Émile vécut trois ans dans l'ALN avec tellement d'attention qu'il s'en couchait le soir, rompu, quelquefois écoeuré de ce qu'il avait subi dans la journée. Benadjoul, devant Émile et pour lui, revivait son histoire, son aventure, sa faute aussi puisque trois ans après, il regrettait d'être « monté au djebel » ne s'était pas douté...

À le suivre dans son récit, Émile, à pied, avec une musette et un fusil sur le dos, visita toute l'Algérie d'est en ouest et d'ouest en est, chemina tous les sentiers de chèvres de toutes les montagnes, ne se lava vraiment qu'une seule fois lorsqu'il avait glissé en traversant le Chélif (rivière), passa ses journées en-

tières sous les bruyères ou dans des grottes, mangea des dattes quand il rodait dans le Sud, mangea des figues quand il arpentait le Nord. Et lorsque Benadjoul n'avait ni dattes ni figues à manger, il ne mangeait rien car il n'aimait pas les glands. Alors il devenait hargneux, méchant, violent et faisait irruption chez les bergers — la nuit de préférence pour ajouter la peur à la surprise — et se faisait « offrir » un mouton rôti et du couscous qu'il arrosait de lait.

Quand Benadjoul avait marché trois jours et trois nuits sans manger, quand, à bout de forces, il pouvait enfin se goinfrer de viande, de farine et de lait, il ne pouvait s'empêcher, trois ans après, de revivre sa digestion. Il se laissait alors glisser sur ses fesses, étirait ses jambes, croisait ses mains derrière la tête et rotait son contentement à s'arracher la gorge.

Mais dans le maquis, Benadjoul ne connut pas que le creux à l'estomac. Il dut souffrir d'avoir à côtoyer une jeune femme en transit dans la « ferka » (groupe de 10 à 20 hommes), sans pouvoir lui parler, sans pouvoir seulement la regarder sous peine de se voir fusiller immédiatement. Pendant les deux jours de tortures qu'il connut, Benadjoul ne put que la « z'yeuter » à la sauvette et se satisfaire de ses propres fantasmes.

Mais l'épreuve la plus dure fut, sans conteste, les jours et nuits qu'il vécut à « Jumelles ». Pour Benadjoul, l'opération « Jumelles » n'était ni Verdun ni la Bérézina. C'était « Jumelles ». Il avait déjà connu et subi de grandes opérations militaires montées par les Français pour détruire les bandes de l'ALN. Au cours de ces rafles à grande échelle, les peurs de Benadjoul n'avaient, en général, duré qu'un jour ou deux, la nuit lui ayant toujours permis de se faufiler dans une maille du filet.

Mais à vouloir raconter « Jumelles », le pauvre Benadjoul, assis sous l'arbre d'Émile, perdit la parole une bonne minute. À se remémorer, il avait besoin de se persuader qu'il ne risquait plus rien, que sa tête était en place et qu'il ne redevenait pas fou.

— *Tu connais, Émile, ces perdreaux qui, cernés par les coups de fusil, refusent de s'envoler et préfèrent se laisser marcher dessus plutôt que de se faire voir. Eh bien, le Benadjoul qui est là, assis à côté de toi, il est resté deux jours et une nuit dans une touffe d'alfa, le nez dans les talons, les yeux fermés quand il croyait mourir et des yeux grands comme ça quand il se sentait encore vivant. Oui, trois jours complets parce que la nuit, avec les « lucioles » (bombes ou fusées éclairantes), c'était comme si c'était le jour. Quand un matin on a vu les « coptères » (hélicoptères) se poser sur les crêtes, on a cru qu'il faudrait attendre le soir pour sortir du piège. On s'est tous dispersés comme d'habitude en se donnant rendez-vous dans un ravin à vingt kilomètres de là. Alors moi, toute la journée, j'ai rampé entre les thuyas et les lentisques comme un serpent pour m'approcher de la crête et basculer, la nuit venue, dans l'autre ravin pour rejoindre le rendez-vous. Mais il faisait encore jour quand j'ai vu des fusées partir dans le ciel, éclater et laisser redescendre, tout doucement, des lumières blanches qui éclairaient toute la montagne. J'ai cru que le feu d'artifice allait s'arrêter. Non, Émile, toute la nuit, il n'a pas fait nuit. Il a fait jour pendant trente-six heures. Quand j'ai vu que je ne pouvais pas me sauver, je suis redescendu, toujours en rampant sous les lampes. À mi-pente, j'ai vu arriver des militaires qui fouillaient le terrain à coups de mitraillettes. J'ai eu juste le temps de me glisser dans une touffe d'alfa, au bord de la falaise. C'était une bonne touffe d'alfa, car sur ma gauche j'étais protégé par le vide. Là, je ne sais pas comment j'ai fait pour me faire tout petit mais les militaires sont passés à côté de moi sans me voir. Quand j'ai voulu regarder, j'ai vu d'autres militaires arriver en tirailleurs. J'ai disparu dans ma touffe comme si on m'avait tiré par les pieds. Eux aussi arrosaient devant eux et j'ai cru qu'ils m'avaient repéré car une rafale a fait sauter les cailloux tout autour de moi. Là, je me suis dit : Benadjoul saute, saute dans le vide. Ils t'ont vu. Quand j'ai voulu sauter, je suis resté coincé, les jambes ankylosées. Alors, je n'ai plus bougé puisque je ne pouvais pas. Je ne savais plus s'il fallait que je pense à Dieu ou si je devais me faire plus petit encore. Émile, je suis resté deux jours et une nuit dans cette touffe. Chaque fois qu'un T-6 (avion) piquait, j'étais sûr qu'il piquait sur moi. Ses rafales coupaient les arbres et déchiquetaient la broussaille. Ses roquettes faisaient éclater les rochers et ma touffe d'alfa se couchait dans les déflagrations. Le bruit m'empêchait de penser. Puis d'autres avions sont venus mettre le feu à la montagne. J'ai compris que l'opération était finie car, si les avions mettaient le feu, c'est qu'il n'y avait plus de soldats. Heureusement car j'ai commencé à tousser dans la fumée. Je me suis dit : Benadjoul, maintenant, tu vas griller comme un agneau. Quand j'ai voulu me relever, je n'ai pas pu. J'ai levé un bras, puis l'autre. J'ai réussi à me tirer de ma touffe et j'ai roulé sur le côté. Petit à petit, j'ai senti mes jambes puis mes pieds. Une fois debout, j'ai essayé de marcher, mais je suis retombé. À voir les flammes approcher, je me suis remis debout. J'ai marché comme un vieux, aveugle, étouffant dans la fumée, faisant demi-tour*

quand j'approchais de nouvelles flammes. J'ai passé la semaine tout seul pour rejoindre la « ferka ». Je suivais les ruisseaux pour boire et les forêts de chênes pour manger des glands. Les glands, Émile, ils n'étaient pas mûrs. J'ai mâché du fiel pendant huit jours.

Benadjoul, assis devant Émile, avait encore besoin de se reposer. Il se passa lentement la main sur la figure, sur le front et cracha loin une salive encore pleine d'amertume. « Jumelles » était terminée et Émile lui dit :

— *Viens, on va boire une anisette.*

Émile attendit l'épisode du lendemain pour demander :

— *Et Aomar dans tout cela ?*

— *Aomar était parti de son côté dès qu'on avait vu les coptères. Il avait réussi à passer la crête le deuxième jour. On l'a retrouvé dans une mehta, caché dans une meule de paille. Il avait tellement eu peur, lui aussi, qu'il était malade. Il avait été pris en chasse par un T-6. C'est un rocher qui l'a sauvé. Quand on l'a emmené avec nous, il passait son temps à marcher la tête en l'air. Il écoutait et regardait le ciel. Tous les ronflements qu'il entendait ou tous les corbeaux qui volaient loin étaient des T-6. Mais la peur, Émile, ça rend malade, mais ça ne tue que très rarement. Ce sont les premières peurs qui sont dangereuses. Après on s'habitue, et on peut vivre avec. C'est comme un ulcère à l'estomac : il y a des moments où l'on se tord de douleur et après ça passe.*

Benadjoul avait déjà raconté la peur d'Aomar et aussi la sienne à leur arrivée dans le maquis. Arrivé chez les « frères » deux jours après son départ du Sersou, Aomar, anonyme, avait été reçu comme un suspect.

Bien qu'accompagné par un passeur de l'OPA locale, il avait été rudoyé et traité de « chien au service des Français » avant même de donner son nom. La mise en condition terminée, il raconta ses ennuis. Il n'oublia rien : son passage au MNA, sa modération au sein de l'OPA, son inexplicable libération par l'OR. Ses aveux furent complets. Il plaida sa venue au maquis en invoquant une toute nouvelle méthode employée par l'OR qui, trop accusé de tuer et de torturer, arrêtaient ceux qu'il voulait supprimer pour les relâcher publiquement dès le lendemain. Ainsi désignés comme étant devenus des agents doubles, ces « libérés » connaissaient alors le sort réservé aux traîtres. Ainsi l'OR voyait son suspect « liquidé » et ses accusateurs muets. C'était faire d'une pierre deux coups.

Aomar avait soutenu cette thèse avec d'autant plus de sincérité, de conviction, qu'il n'était pas certain qu'elle fût fausse. S'il pensait à Émile pour expliquer sa libération par l'OR, rien ne lui permettait d'y penser sérieusement. Seul Si M'Hamed avait émis l'hypothèse d'une éventuelle intervention de leur ami. Aussi, Aomar, devant son tribunal, se garda bien de parler de choses qu'il ignorait et qui, de surcroît, ne pouvaient que lui nuire. Les trois responsables, restés de marbre après avoir entendu Aomar, l'avaient fait jeter dans une cache, dans un boyau, où il passa huit jours sans voir personne. Il pouvait boire dans un seau laissé là, à dessein. Lorsque le surlendemain, on lui lança une galette, Aomar voulut espérer, puisque son égorgement semblait avoir été remis à plus tard, les responsables du maquis prenant le temps de vérifier ses dires. Mais il attendait les résultats de l'enquête sans grand espoir : il avait en tête deux ou trois noms de membres de l'OPA qui ne manqueraient pas de le condamner tant il était sûr de leurs inimitiés.

Le huitième jour, enfin, il fut amené par deux djounoud pour entendre le verdict. Il n'entendit que des injures mais il comprit qu'on lui laissait la vie sauve. Il dut revenir au Sersou pour prendre un fusil qu'on n'avait pas pu lui fournir et avait rejoint ce qui était devenu sa bande. Il ne lui restait plus qu'à « tirer » trois ans de maquis, où, selon Benadjoul, il prit soin de se conduire en djoundi discipliné. Si M'Hamed savait Aomar sauvé encore une fois.

Arrivé chez les mêmes « frères » trois jours après Aomar, Benadjoul connut les mêmes « égards ». Au cours de son interrogatoire, il avait su trouver les accents nécessaires pour dire sa volonté inébranlable de combattre « l'envahisseur colonialiste » en passant sous silence ses relations avec Aomar. Tous les deux s'étaient retrouvés dans la même ferka où ils avaient feint de faire connaissance sans pour autant se lier d'amitié. Ainsi et pendant trois ans ils purent avoir quatre oreilles et quatre yeux chacun. Chacun écoutant et regardant pour soi, mais aussi pour l'autre.

Durant les quinze jours où il passa trois ans dans l'ALN Émile écouta Benadjoul raconter. Il comprit et partagea la fatigue, le désenchantement, l'écœurement de son ami. Devant un Émile curieux de savoir pourquoi les chevaux, les vaches et les moutons avaient fait les frais de cette guerre, Benadjoul avait paru contrarié par cette question. Il regarda Émile, chercha une réponse puis lui dit :

— *Tu as déjà vu une guerre sans saloperies ?*

Émile tira un trait. Tout était dit. Il n'insista pas. À connaître les trois ans de maquis que venaient de passer Aomar et Benadjoul, il comprit qu'il y avait quelque inconvenance à s'apitoyer sur des bêtes. Mais il avait d'autres questions à poser et sut amener Benadjoul à lui dire pourquoi il avait pris le maquis.

— *Pour suivre Aomar et aussi par peur d'être arrêté par l'OR. Depuis dix ans, j'ai toujours été avec Aomar : au MNA d'abord pour ne plus être « un sale bicou », à l'OPA ensuite pour sauver ma tête comme Aomar et dans l'ALN parce que je ne pouvais pas faire autrement. Le salaud qui a vendu Aomar me connaissait trop pour ne pas me vendre aussi. Alors, pas certain d'être relâché comme lui, je l'ai suivi dans l'ALN. J'aurais du déménager et aller habiter ailleurs mais je ne savais pas que c'était si dur dans les djebels. Dieu l'avait décidé ainsi.*

— *Aomar sait qui l'a vendu ?*

— *Oui, mais il ne veut plus en parler. C'est un type qui faisait partie de l'OPA avec nous et qui ne pensait qu'à tuer. Ils étaient deux ou trois comme ça. Chaque fois qu'ils voulaient égorger quelqu'un, Aomar demandait aux membres de l'OPA de voter la condamnation. La plupart du temps la « djemaa » (assemblée) refusait le couteau. Alors, pour se débarrasser d'Aomar, ces deux ou trois ont essayé de nous faire passer pour des traîtres au service des Français. Ça n'a pas marché. Il ne leur restait plus qu'à nous vendre à un « carte blanche » (indicateur arabe de l'armée). C'est ce qu'ils ont fait et Aomar a été arrêté par l'OR. Non, Aomar ne veut plus que j'en parle. Mais moi, Benadjoul, je peux te dire que je vais les égorger avant trois mois. J'ai pas raison, Émile ? Ils n'ont pas réussi à me faire tuer, mais ils ont réussi à me faire faire trois ans de djebel. Oui, Émile, ma touffe d'alfa, il faut qu'ils me la payent. Dieu n'aime pas les mouchards.*

Voilà, Émile connaissait maintenant l'essentiel de ce qu'avait été la guerre de ses amis. Benadjoul avait certainement censuré son récit. Il devait y avoir des « faits d'armes » qui devraient rester inconnus d'Émile et Benadjoul avait dû faire le tri entre ce qui était racontable et ce qui ne l'était pas.

Benadjoul passa ainsi quelques temps avec Émile, à l'ombre d'un arbre. C'était pour lui aussi, ses premiers jours de tranquillité. Mais il ne croyait pas à la paix. Plus exactement, il ne l'espérait pas pour tout de suite. Il voulait, auparavant, participer à la grande lessive qui commençait à peine. Sa lessive, celle qui allait le voir se révolter contre ses nouveaux maîtres, celle qui lui permettrait de punir les Béni Adès, celle qui le verrait régler quelques comptes restés en suspens. Benadjoul avait une mémoire d'éléphant.

Début juin, Aomar trouva ses deux amis là où il avait pris l'habitude de les trouver : sous un arbre, près du puits, Émile allongé sur le côté, écoutant, en face de Benadjoul, assis, les jambes repliées sous lui, racontant. Émile avait tenté maintes fois de faire la liste de ce qui était différent entre un Arabe et un Français, mais il n'avait jamais rien trouvé qu'il ne puisse adopter ou imiter. Aussi, avait-il toujours considéré comme un échec personnel, cette incapacité congénitale qui l'empêchait de s'asseoir comme un Arabe. Chaque fois qu'il avait essayé de se tenir assis, les jambes repliées, ses talons sous les fesses, il avait dû solliciter l'aide de son voisin pour se remettre sur pieds.

Outre qu'il s'assombrissait toujours de ne pouvoir se relever tout seul, il devait y ajouter l'épreuve d'avoir à masquer les douleurs qui lui bloquaient les genoux et lui meurtrissaient les cuisses. Las de ses tentatives et de ses souffrances, Émile, pour écouter les contes arabes, s'allongeait sur le côté à la manière des rois fainéants ! Bien que visiblement pressé Aomar, en retrouvant ses amis à leur place, sacrifia aux usages. Il s'assit à côté d'eux, comme un Arabe, et attendit que Benadjoul finisse de maudire ses pataugas qui lui avaient « mangé les pieds » pendant trois ans. Il put enfin lui dire :

— *Nous allons laisser Émile tout seul pendant quelques jours car il faudrait que tu viennes avec moi.*

Benadjoul, trop longtemps resté inactif, attendait peut-être le moment de repartir avec Aomar. Il fut vite debout et répondit :

— *Je viens.*

Sur le point de partir, Aomar dit à Émile :

— *Tu peux rester seul. Ceux qui pourraient te nuire vont être très occupés par ailleurs. Je vais, quand même, te donner un « chouf » (guetteur) pour que tu sois plus tranquille. Nous tâcherons de passer chaque jour.*

Émile ne posa pas de questions. Il ne posait plus de questions. Il se refusait à réfléchir pour comprendre, pour deviner. Il laissait faire. Il subissait.

En voyant Benadjoul, en armes, « occuper » la ferme, Djillali en conçut un grand soulagement. Il avait maintenant de grandes chances de sauver sa tête, lui, ce « vendu aux Français » qui n'avait pas voulu abandonner son patron pour continuer d'en soigner le bétail. Benadjoul autant qu'Aomar, ces Moudjahidin, lui donnèrent acte de son courage et de sa loyauté. Ils n'hésitèrent pas à en faire leur complice pour aider Émile dans son épreuve. Djillali en fut tout réconforté et dut se féliciter d'être resté fidèle aux commandements d'Allah. Il prit son rôle très au sérieux.

Aussi, devant la récolte qui était là, mûre, s'offrant à la moisson, devant un Émile stupéfié d'indifférence, Djillali osa s'inquiéter des dispositions à prendre pour commencer les travaux. Émile ne répondait pas, restait dans le vague et ne trouvait rien d'autre à dire qu'un « demain nous verrons bien ». Aomar qui avait deviné, bien avant Djillali, qu'il ne s'occuperait plus de sa ferme, profita d'une visite pour demander à son ouvrier de prendre les choses en main, de recruter du personnel pour rentrer la récolte de son patron. À entendre les machines tourner, à voir Djillali se démenier et souvent se perdre dans ses nouvelles responsabilités, Émile s'occupa un peu de ses affaires en... aidant son ouvrier.

Il allait de nouveau au village et regrettait chaque fois d'y être allé. Pistes et routes étaient aux mains de gens inconnus, venus d'ailleurs, se disant soldats de l'ALN, mais que Benadjoul appelait Béni Adès. Émile ne savait plus s'il devait aller chercher son pain le matin de très bonne heure ou le soir très tard. Il constatait que ces « soldats » ne devaient connaître ni permission ni pause car ils semblaient ne pas pouvoir aller et venir, boire ou manger dans les cafés ou allongés sur les trottoirs, sans porter une arme à l'épaule. Dans cette « armée », à défaut de tenue, l'uniforme était laissé aux goûts et aux possibilités de chacun. Certains allaient en « jeans » et simple chemise — fût-elle à plastron comme celle de ce djoundi qu'il avait croisé — d'autres prenaient visiblement soin de porter, au moins, un ceinturon ou une casquette pour rappeler leur qualité de moudjahid.

Mais ces inconnus étaient les vainqueurs et il fallait bien qu'ils le montrent pour donner un sens à leur victoire. Aussi, eurent-ils ces comportements de maquisards victorieux avec ce qu'il fallait de déjà vu. Mais ces « combattants de l'ALN » surent ajouter une note, une variante qui leur fut personnelle : ils assortirent leurs bravades d'ostensibles pillages.

Ainsi ces gens barraient routes et rues, arrêtaient les véhicules, interrogeaient leurs chauffeurs européens, fouillaient leurs poches et leurs autos. Le ton de l'interrogatoire et la longueur de la fouille étaient fonction de l'appréciation d'un gamin arabe, né au pays, toujours présent sur les barrages afin de renseigner ces nouvelles « forces de l'ordre ». Lorsque l'Européen arrêté était un « mauvais », l'examen de passage devenait une épreuve dégradante ou l'humiliation le disputait à l'infamie. Tout européen ayant montré, dans le passé, quelque attachement à la France ne pouvant être qu'un « mauvais Européen », tous les roumis du Sersou eurent à subir ces contrôles avilissants. Émile ne parlait jamais du sien, de celui qui l'avait vu les mains sur la tête pour dire qui il était et où il allait. Il ne parlait jamais de cet interrogatoire où il s'était vu dans la peau d'un voyou pris la main dans le sac. Il ne parlait jamais et ne parlera jamais de cette faute qu'il avait commise à se laisser fouiller. Comme d'autres ne parlent jamais de celle qui reste, irrémédiablement, leur honte. Émile, publiquement vaincu, avait eu très honte.

Cette « police de la route » n'était qu'un des divertissements de la « fête » dont parlait Benadjoul. Comme dans toutes les fêtes, il y avait aussi des jeux où les fêtards gagnaient à tous les coups : « l'Armée de Libération Nationale » s'adonnait au racket le plus vulgaire parce que le plus lâche. Les demandes de rançons revêtirent plusieurs formes et prirent le caractère de ceux qui les présentaient. Pour peu qu'ils n'aient connu aucun refus, les plus « gentils » parmi les Moudjahidin surent rester « gentils » dans leurs quêtes pour les « martyrs de la révolution ». L'obole se discutait... à l'aimable et à partir d'un minimum en-dessous duquel le donateur pointilleux voyait sa sécurité compromise. Ainsi, la « bonne volonté » régnant de part et d'autre, les Européens sollicités se montrèrent « compréhensifs » afin de se voir autorisés à se rendre librement à leur travail.

Si les quêtes n'avaient pas été si nombreux à se relayer dans les maisons et si les « martyrs de la révolution » n'avaient pas eu de si gros besoins pour leurs projets, les Européens n'auraient pas eu d'autre idée que de fuir ce désordre un jour ou l'autre en prenant le temps de faire calmement et dignement leurs bagages. Mais, à ce jeu, les plus pauvres d'entre eux épuisèrent vite leurs économies et furent les premiers « colonialistes » à quitter le Sersou.

Cette forme de « dialogue » dut apparaître fastidieuse et superflue. Les moins « gentils » des moudjahidin se mirent alors à piller tout simplement, au vu et au su de tous. Comme un droit.

En été, la saison s'y prêtait. Sur les pistes et les routes, ce n'étaient que camions ou remorques chargés de blé. Djillali raconta à Émile comment il avait été obligé d'aller vider dans une ferme occupée par les djounouds, une remorque de blé qu'il comptait livrer dans les docks coopératifs. Il ne regrettait pas sa soumission, certain qu'Émile estimerait aussi que sa vie valait bien trente quintaux de grain.

Personne au Sersou ne voulut mourir pour un chargement de blé. Puisque la récolte n'allait plus dans les silos, quelques agriculteurs arrêtaient leurs moissons et quittèrent le pays. Les pillards prirent leurs places dans les fermes et cette curée n'alla pas sans provoquer entre eux quelques sourds désaccords ou tenaces rancunes confiés à l'arbitrage des revolvers.

Même s'il était difficile d'imaginer qu'il exista parmi ces pillards, des individus qui fussent plus sauvages que d'autres, il fallut bien constater que certains furent capables de reculer encore les limites de leur bestialité. Les plus sanguinaires réussirent à rester seuls sur ces fermes abandonnées qu'ils allaient exploiter en vrais seigneurs. Ils y parvinrent à coups de couteaux et de fusils, égorgeant et tuant leurs complices de la veille. Les voisins européens de ces bourreaux ne résistèrent pas au spectacle. Ils partirent aussi, laissant leurs fermes à ceux qui voudraient s'en emparer.

Les « soldats de Dieu » évincés, frustrés de leurs pillages, qui ne voulurent pas mourir sur leurs proies, quittèrent les champs et revinrent chasser dans les villages. Mais après deux mois de traque, le gibier se faisait rare et se terrait. Alors, ces Béni Adès guettaient au coin des rues et interpellaient leurs victimes, l'arme menaçante. Il n'y avait plus ni marchandage ni délai, ni même de minimum à payer. Ils ramenaient leur otage à son domicile, fouillaient buffets et armoires et raflaient tout ce qu'ils pouvaient y trouver de lourd et de brillant.

Ces razzias ne furent pas sanglantes, mais ceux qui en furent les victimes profitèrent d'être saufs pour rassurer leurs vieux, leurs femmes, leurs enfants qui pleuraient sans comprendre, pour boire eux-mêmes de grands verres d'eau et mettre dans une valise, quelquefois deux, ce qu'ils croyaient indispensable pour affronter le grand voyage qu'ils entreprendraient la nuit venue. Pour fuir et ne plus voir les visages de ces « combattants de la guerre sainte » qui exhalaient la haine et la vengeance. Et ces « soldats de Dieu » qui avaient échappé depuis toujours à l'emprise d'Allah, accaparaient dans la dispute la maison abandonnée. Ils ne se retrouvaient que pour reprendre leurs battues, pressés par le temps, avides, aveugles, possédés par la rage de la meute qui se précipite aux cris de l'hallali.

Le vol et le chantage s'installant comme de nouvelles valeurs, beaucoup trop d'Arabes du village se mirent à hurler avec les loups, presque aussi fort et presque aussi bien qu'eux. Les faibles ne résistèrent pas à l'envie d'être puissants, les pauvres crurent venue l'heure de s'enrichir. À ceux-là, s'ajoutèrent ceux qui n'avaient jamais rien fait de leur vie, de leurs bras comme de leurs têtes, ceux qui n'avaient jamais fait que flâner autour des chantiers ou rôder près des fêtes, s'excluant eux-mêmes de la vie collective. L'été 62 vit le triomphe, la consécration de tous ces ratés. Ils purent enfin être eux-mêmes. Ils se firent volontiers voleurs et maîtres-chanteurs puisqu'ils pouvaient l'être maintenant sans effort, sans courage et impunément.

À cette fange, il fallut ajouter, tout naturellement, ceux qui voulaient à tout prix rallier les vainqueurs en imitant leurs violences. C'étaient les « résistants du 19 mars », les « marsiens » qui avaient, pour plus de sûreté, laissé passer le printemps et attendu l'été pour mener « le combat libérateur ». Ils pullulaient.

Alors, tel ou tel de ces gouapes ou de ces farauds demandait à Pierre, Paul ou Jacques de lui « prêter » son automobile... pour ne plus la lui rendre ; lui demandait quelques billets pour soigner un père ou une mère malade, et malade d'une longue maladie, qui l'obligeait à redemander encore. Quand la honte finissait par les faire bégayer, ces nouveaux voleurs écrivaient à l'Européen de leur choix pour solliciter, au nom de leur « vieille amitié », un « prêt » d'argent dont ils avaient subitement le plus grand besoin. Mais si le refus n'était pas accepté, la lettre de menace suivait rapidement. Lettre marquée du sceau de l'ALN, grossièrement imité mais susceptible d'effrayer. Quand il fallait encore pousser la compréhension, ils venaient la nuit, tirer quelques coups de feu sous les fenêtres du roumi qui ne voulait pas comprendre.

Ces voleurs n'étaient pas tous complètement lâches. Certains ne l'étaient qu'à moitié et ne voulaient pas attendre que l'Européen fût parti pour forcer la porte de sa maison ou s'installer derrière son comptoir. Alors, en se lamentant d'une aussi triste conjoncture, ils se portaient acquéreurs des appartements et des commerces qu'ils payaient comptant, de la main à la main, devant témoins dûment rétribués.

Ils pouvaient ainsi occuper les lieux « forts de leurs droits », en espérant éviter les empoignades avec les pirates du lendemain. L'Européen qui se savait déjà sur le départ, vendait sa maison, son matériel, son stock, sans regarder son acheteur, sans entendre le prix qu'il lui « offrait ». Sans rien dire.

Il n'avait plus lien à dire. Il ne voulait plus, il ne pouvait plus parler.

Ainsi, au cours de cet été 62, les Européens du Sersou — ce qu'il en restait — connurent toutes les humiliations, toutes les turpitudes, tous les déshonneurs. Ils connurent toutes les dégradations, tous les abaissements de l'indignité. Ils ne surent et ne s'expliquèrent jamais pourquoi leurs femmes avaient échappé aux viols. Ce fut la seule ignominie qui leur fut épargnée.

Le Sersou qui n'avait jamais vu de Béni Adès, qui les imaginait comme des monstres d'épouvante, le Sersou qui crachait de dégoût quand il pensait à eux, le Sersou de l'été 62 connaissait la honte d'avoir à s'agenouiller devant eux pour ne pas mourir. À genoux, les Européens expiaient les fautes et les crimes dont on les avait accusés tout au long de cette guerre, mais dont ils se savaient totalement innocents. À genoux, ils vivaient l'erreur judiciaire d'un tribunal qui avait écouté religieusement les faux témoins venus à la barre assouvir leurs rancœurs, qui avait vu ses juges sourire de leur défense et jubiler aux accusations calomnieuses. Le sordide l'avait emporté. Les condamnés, vaincus, épuisés, s'agenouillaient maintenant devant leurs bourreaux ou leurs gardes-chiourme.

Au cours de cet été 62, les Européens qui, dans leurs épreuves, avaient toujours su trouver refuge dans leur foi en Dieu, que la justice ou l'injustice des hommes laissaient indifférents, regardaient le ciel en murmurant : Pourquoi ? Pourquoi ?

Quand Émile avait vu un homme, assis sur le bord du trottoir, interroger l'au-delà, les yeux pleins de larmes, il était venu s'asseoir à côté de lui, juste à côté, épaule contre épaule. Il n'avait rien pu faire d'autre pour l'aider.

Condamnés par l'humanité, maudits par le ciel, les Européens du Sersou s'enfuirent dans n'importe quelle direction pourvu qu'elle les menât vers le Nord, vers la mer où ils attendraient le bateau qui les emmènerait loin, très loin. Là, dans les ports, ils ne furent pas les seuls à se sauver. La cohue fut grande et longs les jours qu'ils passèrent à attendre ces bateaux, bien trop peu nombreux pour avaler le flot de ces « rapatriés » sans patrie. Devant sa nouvelle incapacité, la France, les bras en V, hautaine, méprisante, uniquement remplie de morgue, refusa l'aide de la marine britannique offerte avec empressement et... un certain sourire.

À Paris, devant cet exode « inattendu », l'ignoble prévalait toujours. Devant son crime, la conscience collective tentera en vain de trouver son repos : elle accusera l'OAS de cette fuite éperdue.

Jeté durant quatre mois dans la fosse aux lions, tout entier possédé par la continuelle obsession d'en sortir vivant, Émile ne devait jamais plus être qu'un rescapé de cet enfer. Tout le restant de sa vie, il allait puiser dans ce cauchemar, tout ce qui lui serait nécessaire pour être heureux, tout ce dont il aurait besoin pour rire et aimer. Tous les ennuis, toutes les difficultés, toutes les peines et toutes les déceptions qu'il allait connaître ne seraient jamais plus, pour lui, que brouilles, futilités confinant à la stupidité. Plus rien, désormais, n'allait réussir à le rendre vraiment triste, aucun obstacle ne lui semblerait insurmontable. Il ne connaîtrait jamais plus le découragement ni l'abattement et plus aucune trahison ne le surprendrait pour l'indigner. Il serait capable de constater ses échecs avec calme comme il saurait rire de ses ambitions ou de ses succès. Il saurait comprendre, partager la misère, le malheur de ses semblables. S'il devait encore entendre parler de tueries, de génocides, d'affolement dans la terreur et la sauvagerie, il se protégerait certainement de leurs images ou de leurs récits. Mais il ne parviendrait jamais à refouler en lui toute sa compassion et toute sa pitié pour des hommes et des femmes qu'il imaginerait toujours en train de fuir, chargés de ballots et de valises qu'il saurait, lui, uniquement pleins de leurs malheurs et de leur désespoir. Devant la misère humaine, Émile saurait, dorénavant, se taire et s'incliner.

Si le fils d'Henriette s'était éteint le 19 mars 1962, l'Émile qui allait naître, ne devait jamais plus être que le fils de ce printemps et de cet été 62.

Aomar et Si M'Hamed avaient dû, encore une fois, penser à Émile et réfléchir aux pièges qu'ils devinaient sur sa route. Une fois encore, leur réflexion dû être brève tant ils avaient pris l'habitude, depuis deux mois, d'intervenir rapidement quand ils le savaient en danger.

Aomar arriva chez Émile. Non pas fringant — l'heure n'était pas à l'élégance ni aux allures — mais presque souriant, décontracté, avec en tout cas ce qu'il fallait dans sa mine et son comportement pour, d'emblée, tranquilliser Émile, pour lui montrer qu'il n'était pas porteur de mauvaises nouvelles. Émile l'avait bien compris en l'entendant klaxonner dans la cour pour s'annoncer, en le voyant aussi prendre son temps pour descendre de son auto. Quand il fallait faire vite, Aomar freinait brusquement sur le gravier et s'éjectait de sa voiture comme un ressort. Dans ces cas-là, Émile comprenait qu'à son tour il aurait, dans les minutes ou les heures qui suivraient, à freiner lui aussi et à gicler de quelque endroit pour disparaître dans quelque trou. Mais ce jour-là, manifestement, Aomar semblait lui rendre visite sans motif précis, simplement par habitude. Il ne prit pas la peine d'aller consulter son « chouf » resté assis au coin du portail. Il savait qu'Émile allait bien.

Aussi, en se rejoignant sous l'acacia, les deux amis se tapèrent dans les mains avec un brin de solennité. Tous deux profitèrent de ce moment de répit, de ce moment de détente qu'Aomar avait su provoquer. Puisqu'ils étaient seuls, il lui tapa encore une fois dans la main, bruyamment, afin que son amitié se fît bien entendre. Visiblement de bonne humeur, il entraîna Émile hors de la ferme, vers le troupeau de brebis qui se tenait à l'ombre d'une meule. Très en verve, il raconta ce qu'il venait de vivre. En l'écoutant, Émile comprit mieux la joie d'Aomar qui était content de sa semaine, mais qui était encore plus content d'en être sorti vivant : flanqué de Benadjoul, « l'explication » avec leurs « amis » avait été à peine violente mais surtout sanglante. Émile demanda des nouvelles de Benadjoul qu'il devinait avoir participé activement aux « conversations » et fut un peu surpris d'apprendre que son ami restait éreinté de tous les efforts qu'il avait dû fournir. Et puisque Aomar se tenait les reins pour mieux situer la fatigue de son « frère », Émile comprit ce qu'il n'avait pas voulu raconter : Benadjoul avait réglé ses comptes à coup de lame. Il se l'était promis.

Ainsi, huit jours durant, Aomar et quelques-uns de ses fidèles — lui aussi avait sa bande — avaient mis de l'ordre dans le quartier. Et Benadjoul en avait profité pour apurer les arrières. Aomar, avec un reste d'indignation, justifia la purge :

— *Ce n'était plus possible. Non seulement « ils » volaient les Européens et les ont fait partir, (comme Benadjoul, Aomar ne voulait pas appeler « djounoud » ceux qui n'étaient que des voleurs) mais « ils » volent maintenant les Arabes. Si on ne les arrête pas, « ils » vont nous obliger à prendre le bateau, nous aussi. On a endormi les plus méchants, mais il en reste encore.*

Aomar répugnait à prononcer certains mots. Devant Émile, il s'abstenait de tuer ou d'égorger. Il préférerait « arrêter » ou « endormir », quelquefois « nettoyer », il savait que pour Émile et les Français, égorger signifiait couper la gorge, la trancher jusqu'à buter sur les vertèbres cervicales. Pour lui, pour les Musulmans, égorger un mouton ou un homme, c'est essentiellement le sacrifier à Dieu. Ce n'est pas la même chose. Pas du tout. Mais comme Émile risquait de ne pas saisir la nuance, Aomar, devant lui, prenait soin « d'arrêter ou d'endormir ». Ainsi son ami ne serait pas horrifié.

Puisqu'il parlait de ceux qui restaient encore à « nettoyer », il poursuivit son idée :

— *À propos, j'ai vendu mes moutons. Au tiers du prix, mais j'ai tout vendu.*

Émile étonné, demanda :

— *Pourquoi ?*

— *Parce que si je ne les vends pas demain, au tiers du prix, « ils » me les voleront après-demain, pour rien. Et si tu me laisses faire, je vais dire à ton berger d'emmener ton troupeau pacager loin de ta ferme demain après-midi et je le ferai partir comme étant aussi le mien. Je t'apporterai l'argent dès que j'aurai été payé.*

Émile, sans hésiter, donna son accord. Ses brebis ne l'intéressaient plus et il était dérisoire d'en faire un sujet de conversation. Il avait dit oui, sincèrement, avec soulagement. Aomar aussi se débarrassait volontiers de ses troupeaux. Pour lui aussi, ses brebis étaient devenues un danger, une menace. Ses « acheteurs » avaient espéré le voir refuser de brader ses bêtes, pour les voler par la suite, en « toute conscience », faute

d'avoir pu trouver « un arrangement ». Aomar avait refusé de se laisser prendre au piège et malgré les protestations de Benadjoul, avait renoncé à défendre son bien, les armes à la main. Alors il avait vendu ses troupeaux et il pouvait vendre maintenant celui d'Émile. Ni l'un ni l'autre n'aurait plus désormais à s'occuper de moutons qui faisaient l'objet de tant de convoitises. De plus, Aomar connaissait trop la mine et la désolation de son ami pour le croire encore attaché à son troupeau. Il ressentait lui-même trop de soulagement à perdre ses brebis pour l'imaginer toujours soucieux des siennes.

Aussi, une fois réglée cette histoire de moutons vendus pour ne pas être volés, Aomar parla d'autre chose mais devint plus grave, moins à l'aise et commença à tirer sur les pans de son veston en se regardant marcher. Émile comprit alors qu'il n'était pas venu le voir pour lui raconter ses expéditions punitives, de même que la vente de son troupeau n'était pas l'unique raison de sa visite. Visiblement, Aomar ne savait pas comment expliquer ce qu'il avait encore à dire.

Émile sut patienter, ne connut aucun trouble à attendre la mauvaise nouvelle. Était-il en danger de mort ? Non, car Aomar n'aurait pas attendu si longtemps pour le prévenir. Il ne serait pas arrivé si guilleret. Alors Émile, habitué à l'imprévisible, habitué à faire face à l'imprévu, indifférent surtout au chaos qui n'était plus le sien, mais totalement confiant dans son ami, continua à marcher à côté de lui, silencieux et à peine attentif. Ils regagnèrent l'auto et en ouvrant la portière, Aomar se décida :

— *Tu as peut-être oublié, mais demain nous votons pour le référendum. Si tu veux, nous passerons avec Si M'Hamed pour aller voter. Nous irons tous les trois voter l'Indépendance de l'Algérie. Nous, il faut qu'on y aille. Toi aussi. Tu m'aurais dit non pour tes brebis, je n'aurais pas insisté. « Ils » t'auraient volé ton troupeau et tu n'aurais perdu que de l'argent. Mais demain, il faut que tu viennes voter et que tu votes « oui » à l'Indépendance. Si M'Hamed m'a demandé de revenir avec ton accord. Émile, si tu viens voter avec nous, tous comprendront que nous t'avons obligé à venir. Chacun comprendra que tu es venu par force, que tu n'as pas voté selon ton cœur. En venant voter avec nous, tu « les » priveras d'un bon prétexte pour te nuire. Tu nous aideras aussi beaucoup pour « leur » barrer ta route.*

Aomar avait parlé doucement, timidement, les yeux rivés au sol. Émile avait écouté et comprenait les craintes de son ami. Il imaginait très bien ce qu'il avait voulu dire. Pour ne pas être volé encore plus et surtout pour ne pas risquer de mourir, il fallait que lui, Émile, aille voter l'Indépendance de l'Algérie. C'était donc cela l'autodétermination.

Aomar en avait terminé avec sa corvée. Il connaissait Émile et devinait tout ce qui pouvait tourner dans sa tête. Il venait de lui demander beaucoup. Pour ne pas être seul à avoir osé, pour lui montrer aussi le prix de sa démarche, il ajouta :

— *Si M'Hamed m'a demandé de te supplier de venir avec nous.*

Alors, Émile oublia le vote et ne vit plus qu'un Aomar suppliant. Or, il n'était pas de ceux qui supplient. Il était de ceux qui marchent et se taisent, de ceux qu'on humilie et qu'on brise, de ceux qu'on frappe et qu'on tue, mais il n'était pas de ceux qui supplient. Pour abrégé son sacrifice en faisant semblant de ne pas avoir entendu la supplique, Émile, de la tête, fit signe qu'il irait voter. Et c'est Aomar qui le remercia avant de monter dans son auto pour disparaître.

Comme prévu, le lendemain, Aomar et Si M'Hamed, en grande tenue, s'arrêtèrent pour prendre Émile. Pendant le quart d'heure que dura le voyage pour arriver au village, Si M'Hamed parla d'abondance pour ne pas laisser le silence s'installer dans l'auto. Émile n'écoutait que par instants, par politesse, et Si M'Hamed fit celui qui ne s'en apercevait pas. Aomar, lui, était absent : il conduisait.

Arrivé devant le bureau de vote, il s'arrêta. Tous les trois descendirent et entrèrent dans la mairie. Il y avait peu de monde et les Arabes présents sortirent les uns après les autres pour laisser Émile sans témoin. Pour le laisser seul avec sa honte. Au passage, ils le saluèrent, la main sur le cœur. Émile répondit à tous les saluts. Il répondit en français en articulant bien ses bonjours ses « *comment vas-tu ?* ».

Le président du bureau, en grand burnous, lui aussi s'avança vers lui, en lui serrant très fort la main et lui dit :

— *C'est bien, M'sieur Émile, d'être venu...*

Le commissaire politique, assis en bout de table, resta de marbre. Il ne pouvait rien contre tous ces gens qui s'étaient éclipsés et il ne pouvait rien contre ce président qui n'avait jamais été que civil. Mais tous les présents avaient bien compris ce que le président avait laissé entendre : « *C'est bien M'sieur Émile d'être venu... c'est ce qu'il fallait faire* ».

Aomar vota ouvertement. Si M'Hamed, solennel, accompagna son bulletin de ses vœux pour l'Algérie nouvelle. Émile, lui aussi vota ouvertement et après un « *au revoir, messieurs* » qui occupa un instant tout le bureau, il sortit, reprit sa place dans l'auto et resta là, assis, tour à tour las et nerveux, ne sachant pas où poser son regard. Enfin, Aomar et Si M'Hamed s'installèrent sur les sièges et Aomar démarra, pressé de prendre du champ.

Ainsi, Émile venait de voter l'Indépendance de l'Algérie. À peine sorti de la mairie et de nouveau assis dans l'auto, à côté d'Aomar, l'énormité de son geste lui apparut comme le signe évident de ce qu'il était devenu : un déchet. Il venait d'entériner, d'avaliser ce référendum qui n'était qu'un viol. La peur l'avait soumis.

Durant le trajet qui le ramenait chez lui, Émile s'accusa longtemps de son reniement, de son hypocrisie, de sa peur. Mais à s'accuser sans colère, sans que ses joues ne s'échauffent et à se sentir aussi calme devant sa piètre image, il s'expliqua l'indifférence qui ne le quittait pas malgré ses coups d'aiguillon : il n'était plus qu'un déchet.

Maintenant qu'il avait trouvé le mot pour se qualifier, qu'il insistait à se le répéter et puisqu'il n'était qu'un déchet, il vit défiler devant ses yeux tous ceux qui l'avaient jeté à la poubelle. Il ne put les compter. C'étaient quelquefois des foules entières défiant de la Bastille à la Nation avec leurs porteurs de pancarte et leurs porteurs de valises. Les uns aidant le FLN avec leurs calicots, les autres le soutenant avec leurs réseaux. C'était aussi une suite de gens devant des micros ou des caméras, parlant pour s'entendre ou se voir parler. Il en reconnut un bon millier.

À revoir les visages de ceux qui l'avaient jeté aux ordures, Émile sentit ses mâchoires douloureuses de trop serrer les dents. Alors il chercha à qui s'adresser sur terre et dans le ciel pour qu'un jour, avant qu'il ne meure, il lui soit donné, même un bref instant, l'occasion d'assouvir les sentiments qui noyaient son cerveau, imprégnaient son sang, imbibaient ses muscles. Des sentiments qu'il était seul à connaître et qu'il n'avouerait jamais.

Coûte que coûte, Émile devait aller se ravitailler au village. Il ressemblait alors à ce chacal contraint de sortir malgré la meute entendue dans le lointain et qu'il avait observé un jour de chasse, bien caché, dans une broussaille. Il l'avait vu serpenter entre les arbustes et les rochers, trotter sans le moindre bruit, évitant de faire rouler le plus petit caillou, écraser les brindilles de bois sec. Il l'avait vu s'arrêter sur chaque sentier, humer longtemps dans le vent, dresser les oreilles, écouter dans toutes les directions, rebroussant chemin sans raison apparente. Ce chacal évitait les découverts, passait loin des clairières, faisant de grands détours pour éviter les passages naturels — presque obligés — où le chasseur pouvait l'attendre. Il se coulait dans le maquis plus qu'il ne marchait.

Quand Émile était forcé d'aller au village, il se voyait dans la peau de ce chacal. Lui non plus ne prenait jamais la même route et il lui arrivait souvent de couper à travers champs pour éviter un carrefour de pistes, pour ne pas croiser une auto qui venait, là-bas, loin, trahie par la poussière qu'elle soulevait. L'itinéraire dépendait de l'heure, du jour, du temps. Et, de nombreuses fois, Djillali faisait cuire de la galette pour tous car Émile, par instinct, ne serait pas sorti pour tout l'or du monde.

Dans sa ferme, il vivait seul sa tragédie. En silence. Quand il allait au village, il vivait celle des autres. Tout aussi silencieuse. Immense, démesurée, inexplicable, inhumaine. À vivre sa misère, à côtoyer tant de désespoir, il attendait, toute la journée, le noir de la nuit comme un boxeur chancelant attend le coup de gong pour récupérer dans son coin. Mais à l'aube, le même coup de gong l'obligeait à revenir sur le ring. La nuit, il savait les « fêtards » affalés, repus, épuisés après l'orgie, ivres de bière, de coups et de violences.

Lorsque le jour commençait à s'infiltrer à travers les volets de sa chambre, il sentait la crainte, l'appréhension l'envahir, lui serrer la poitrine. Chaque matin un peu plus apeuré, il croyait que la journée qui débutait serait celle qui le verrait briller pour avoir trop joué avec le feu. Voilà pourquoi, toute la journée il attendait la nuit. Pour ne plus voir, pour ne plus entendre. Pour ne plus regarder le soleil qui ne semblait briller que pour le désigner et le montrer pour cible. Mais ce jour-là, Émile était sorti de sa ferme comme le loup sort du bois. Pour manger.

Il déboucha sur la grande route, tourna à gauche et accéléra de nouveau. À cinquante mètres devant lui, il vit, sur l'asphalte, au milieu de la voie, un chien couleur de feu étendu de tout son long, la tête légèrement rejetée en arrière.

Il y avait beaucoup de chiens couleur de feu, mais en apercevant celui-là, Émile ne pensa pas à eux. Il n'eut qu'un nom à la bouche : Taïaut ! Il s'arrêta à sa hauteur, se pencha à la vitre : c'était Taïaut.

Quand il le vit étendu sur la route, il commença à vivre la journée qu'il redoutait, mais qui pouvait être aussi celle qu'il attendait. Alors, debout sur la route, son chien à ses pieds, Émile, bien droit, un peu figé, voulut faire face à son adversité. Il alla jusqu'à se faire la leçon et, dans sa tête, défila, en une fraction de seconde, une multitude d'hommes et de femmes en danger de mort, qui cachaient leurs larmes ou qui ne pouvaient plus pleurer. Il pensa très fort à eux pour se détourner de son Taïaut. Il n'y parvint pas tout à fait. Il n'y parvint pas du tout. Il se pencha sur lui, essaya de croire qu'il se trompait, passa sa main sous la frange et vit les yeux qui le regardaient encore. Il le caressa. Il était encore chaud. Il l'appela aussi mais la queue du chien resta immobile. Taïaut était mort, tué par une auto.

Émile le caressa longtemps. Le temps de tuer avec lui beaucoup de canards, de lui frotter les reins avec une poignée d'herbe sèche pour l'essuyer de son bain dans l'oued, de s'amuser ensemble dans la paille d'une meule où ils se roulaient pour échanger leur complicité. En caressant son chien, Émile l'écouta longtemps dans la nuit pour comprendre ses messages, ses alarmes, lui qui se voulait toujours aux avant-postes, ne vivant plus que pour Émile, prêt à mourir pour lui. Ses caresses se firent plus longues et plus douces pour demander pardon du coup de pied qu'il lui avait donné quand il était plus jeune et qu'il ne savait pas.

Taïaut était mort maintenant. Pour l'encourager dans son malheur, pour le reconforter, il lui parla aussi longtemps qu'il l'avait caressé. La tête de son chien dans les mains, il approuva son suicide, l'envia de ne plus voir les hyènes faire la loi :

— *Je te reconnais bien, lui dit-il, tu n'as pas voulu te rendre et tu as préféré te jeter sous une auto. Je n'ai pas ton courage. Il y a longtemps que je le sais. Un chien comme toi, mon Taïaut, je n'en connaîtrai plus.*

Il paraît qu'on doit se retrouver un jour. Pourvu que ce soit vrai. Mais, en attendant, tu seras toujours mon Taïaut. Je ne t'oublierai jamais.

Émile parlait, parlait et caressait son chien. Il parlait clair et avec le ton qu'il avait toujours eu pour s'adresser à lui. Il ne voulait pas qu'il le voie faiblir. Devant Taïaut qui était un courageux, un digne, il ne voulait pas, lui, se laisser aller. Alors il le prit sur la poitrine et Taïaut laissa pendre sa tête sur le côté comme il avait l'habitude de le faire pour lui dire qu'il était bien dans ses bras. Ils allèrent tous les deux dans le champ voisin. Émile le posa dans un sillon de charrue, le recouvrit de mottes de terre pour le cacher des corbeaux et regagna sa 2 cv, sans se retourner, mais en ouvrant tout grands les yeux pour que le vent puisse sécher le voile qui lui brouillait la vue.

Il arriva au village, écrasé sur son siège, l'esprit ailleurs. Il lui fallut retrouver dans les rues toute la tristesse des hommes pour oublier son chien. Il acheta son pain et pensa s'arrêter à la poste. Un peu machinalement, par habitude car il n'attendait pas de courrier qui n'arrivait plus. Aussi fut-il d'y trouver une lettre, une demande de rançon accompagnée de menaces, pensa-t-il, puisque tel était le lot de chaque Européen. Il s'empressa de l'enfourer dans sa poche. Personne ne devait le savoir menacé.

En regagnant son véhicule, il ressentit cette lettre comme un nouvel affront le visant personnellement, cette fois-ci. Sans colère, sans trop réfléchir non plus, il décida de relever le défi : il ne verserait aucune rançon et les menaces devraient être mises à exécution. Mais Émile savait que son courage était un faux courage car il pressentait qu'il avait affaire à des lâches. Pour en savoir plus, il préféra prendre connaissance entre le village et la ferme, quand il serait seul sur la piste, de ce qu'il appelait déjà « ce torchon ». Dans le grand silence de la plaine, il pourrait lire plus attentivement et comprendrait mieux ce qui ne serait pas écrit en toutes lettres. Il reprit sa 2 cv, glissa, rampa dans les rues plus qu'il ne roula, sortit de l'agglomération et arriva enfin au creux d'une de ces petites dépressions de terrain qui étaient nombreuses au Sersou. Là, il s'arrêta avec l'impression d'être caché.

Il avait maintenant tout le temps pour lire sa lettre, la comprendre et... aviser. Resté dans son auto, il examina soigneusement l'enveloppe, recto, verso et voulut déchiffrer le tampon de la poste. Il ne le put complètement, mais comprit que son courrier venait de France. Étonné, il haussa les sourcils, oublia rançon et menaces, décacheta le pli et alla à la signature : c'étaient Jacques et Marie.

Jacques et Marie étaient tellement discrets dans le tiroir où Émile, dans son cœur, plaçait ses vrais amis, qu'il les avait presque oubliés. Pas tout à fait cependant. Émile et Jeanne parlaient souvent de Jacques et Marie mais en parlaient au passé, comme des amis qu'ils avaient connus et aimés, mais qui avaient quitté leur vie de tous les jours. Alors il se mit à lire volontiers.

C'était une lettre à l'image de gens du Nord (Jacques et Marie habitaient bien au-dessus de la Loire), écrite simplement, avec des mots qui leur ressemblaient bien, avec des phrases où perçait le sérieux de leur gentillesse, la rigueur de leur amide, où le strict voulait cacher l'élan, où la pudeur interdisait les faiblesses... Oui, c'était une lettre de vrais amis, écrite pour panser, encourager, soutenir. Il en conçut de l'émotion. Il la relut pour le plaisir, pour prolonger l'agréable sensation d'avoir des amis tout près de lui. En relisant encore, en l'épluchant, il s'aperçut qu'elle avait un post-scriptum. Et en post-scriptum, ses amis avaient écrit : « nous prions pour vous ». Il lut et relut. Il lisait bien : « nous prions pour vous ». Ainsi Jacques et Marie priaient pour lui, pour Jeanne et leurs enfants !

En lisant cela, l'Émile d'hier, grand et fort de ses certitudes se serait écrié en riant : « Ah ! Ben merde alors ! ». Mais ce jour-là, meurtri, désespéré, affaibli, sa lettre dans les doigts, il laissa retomber mollement son bras sur le volant et se mit à regarder sans voir, loin devant lui, les yeux dans le vague : lui qui n'avait jamais cru qu'en sa chance et qui ne comptait encore que sur elle pour échapper à sa malédiction, était en train de se demander si cette chance ne portait pas un nom. Un nom que Jacques et Marie invoquaient maintenant pour son salut.

Quand Émile s'était vu, dans telle ou telle occasion, échapper à sa destruction, il avait toujours pensé après coup, que sa vigilance et son instinct ne suffisaient pas à expliquer sa survie. Comme il avait la manie de vouloir trouver une raison à tout, il avait chaque fois conclu, faute d'explication acceptable, que la chance veillait sur lui. Il croyait avoir la baraka, sans pour autant se demander d'où il pouvait bien la tenir. Maintenant que Jacques et Marie priaient le ciel de le protéger, il ne put s'empêcher de faire un rapprochement entre la grâce de Dieu et sa baraka à lui. Mais si dans sa réflexion, la chance qu'il avait eue pouvait se substituer à la miséricorde du ciel, il fut bien obligé de constater qu'il avait, à portée de la main, les preuves irréfutables de l'existence du diable.

Il était sûr maintenant que les hommes qui l'entouraient — dont il se demandait toujours qui ils étaient, de quoi ils étaient faits, d'où ils venaient — il était sûr que ces hommes n'étaient rien d'autre que les fils du diable. Et lui-même, qui était en train de brûler sous le soleil du Sersou, n'était-il pas aux enfers ?

Puisque, dans sa 2^e cv, Émile était parti pour l'au-delà, pourquoi n'aurait-il pas cru en Dieu ? Pourquoi l'injustice des hommes qu'il vivait, gigantesque, n'aurait-elle pas été la simple justice d'un Tout-Puissant ? C'était bien parce que cette justice n'avait pas de dimension humaine qu'il devait la subir complètement, sans rémission d'aucune sorte, impuissant.

Toujours soucieux de logique, il voulut expliquer cette sanction divine. Alors il connut ses fautes : il avait tué beaucoup de gibier et il en concevait du remords. Aucun des lièvres, des lapins, des perdreaux qu'il avait tués n'avait mérité de mourir. Il n'avait pas tout donné aux pauvres de ce qu'il possédait et il aurait pu leur offrir davantage. C'était vrai qu'Émile n'avait pas été humble. C'était vrai qu'agressé, il avait sauté sur son fusil, c'était vrai aussi qu'il ne pardonnerait pas, qu'il ne pardonnerait jamais à ceux qui l'avaient offensé. Aussi devant l'ampleur de son expiation, crut-il à la sanction d'un Dieu quelconque et pourquoi pas celui de Jacques et Marie, à la punition pour une très grave faute qu'il aurait commise sans s'en apercevoir, dont il ne se souvenait pas.

Devant son volant, Émile restait toujours à regarder loin devant lui, très loin, absent, perdu dans ses pensées. Lui qui avait toujours eu besoin de croire, était-il en train de croire en Dieu maintenant qu'il ne pouvait plus croire aux hommes ? Non, ce qui se passait dans sa tête, dans son cœur, dans ses entrailles, était plus simple que les prémices de la foi. Seul dans sa détresse, perdu dans le grand silence de cette plaine où personne ne lui répondait plus, il appelait à l'aide. Il criait au secours. Depuis sept ans que la tempête le secouait dans sa frêle embarcation, dans sa coquille de noix, à force de chasser sur ses ancres, de surveiller ses amarres qu'il avait vues se tendre, se distendre et finalement se rompre les unes après les autres, Émile, pas plus qu'hier, ne croyait en Dieu. Maintenant au plus grand creux de la vague, au milieu des tourbillons de la bourrasque, il partait à la dérive et se voyait perdu. Alors, il ne lui restait plus qu'à voir exaucées les prières de ses amis. C'était ce jour-là, le seul espoir qu'il avait de retrouver le rivage.

En cet automne 62, la guerre était probablement finie. Il y avait bien encore, loin du Sersou, dans les montagnes, de nombreuses bandes qui, ne pouvant plus voler ni tuer au nom de la Guerre sainte, continuaient de piller et d'assassiner pour leur propre compte. C'étaient les « bandes incontrôlées » qui défendaient à coups de fusil le butin qu'elles avaient accumulé durant l'été, coupant toujours les routes afin de s'emparer des autos des rares Européens restant dans le pays. Défiant un Pouvoir qui, dans l'anarchie ambiante, avait de la peine à se mettre en place, l'Algérie vécut son automne 62 et ses bandits de grands chemins, comme la France provinciale vécut son Moyen-âge. Ces voleurs mis à l'index par tous et quelquefois attaqués par une autorité vacillante, n'en devinrent que plus sauvages, et l'Européen, volé de son auto au coin du bois, était assassiné dans quelque recoin ou repaire.

Environ trois mille d'entre eux disparurent ainsi durant ces mois de septembre et d'octobre sans que la « conscience universelle » ne s'en émeuve. La France, pudique ou lasse — plutôt lasse — voulut les oublier. Elle les oublia, en effet. Ces derniers morts ne seraient jamais que les derniers œufs qu'elle ait du casser pour faire son omelette.

Mais le Sersou se reposait. En paix. S'agissait-il de la paix que l'on trouve dans les cimetières ? S'agissait-il du calme qui suit la tempête ? Était-ce le silence du désert ? Ou bien le Sersou était-il en deuil ? Peut-être faisait-il, après le sinistre, un crayon à la main, l'inventaire des dégâts. Peut-être aussi connaissait-il la grande dépression qui succède à la crise de folie. Pour Émile, le Sersou agonisait et se sentait mourir, exsangue.

Dans ce Sersou privé d'enseignants qui n'avaient pas rejoint leurs postes, Jeanne alla habiter Alger où les enfants pouvaient espérer trouver des écoles. Resté dans sa ferme, Émile planait comme un fantôme sur ce Sersou qui se mourait.

S'il pouvait aller au village sans risquer de rencontre ceux qui avaient fini leur « fête », il pouvait aussi constater la paralysie de tout et de tous. Jamais il n'aurait imaginé que les Européens aient eu autant d'importance dans ce pays. Ils avaient été pourtant bien minoritaires dans ce bled, loin des villes et de leurs richesses. Leur départ avait sapé la vie. En trois mois, ils avaient ruiné le Sersou en s'enfuyant.

Au milieu de ce désert, Émile doutait de sa raison, sentait son cœur se serrer. Il allait lentement dans ce Sersou, les mains derrière le dos, s'arrêtant devant les maisons restées vides, regardant les traces des moineaux dans la poussière des escaliers, les jardins sécher, les carreaux brisés des fenêtres.

Il voulut entrer dans la maison des Rousset, ses amis. Par la porte, grande ouverte, il entra dans le couloir mais recula pour ne pas enjamber, pour ne pas souiller un parterre de photographies, jetées, éparpillées sur le carrelage. Il pensa les ramasser et faire un beau cadeau à ceux qui devaient maintenant regretter leur affolement. Mais où étaient les Rousset, eux qui étaient partis pour suivre tout le monde, en comptant sur les autres pour les emmener en France ? Ils n'auraient pas dû, ces gens, abandonner leurs photos aux regards de la rue. Ce n'était pas bien de leur part. Pauvres Rousset !

Dans chaque maison, Émile revoyait les hommes, les femmes, les enfants qui y avaient habité. Tous n'avaient pas été ses amis, mais devant leurs maisons vides, mortes, il oublia ses anciens griefs, ses inimitiés. Il ne leur avait jamais souhaité tant de mal et devant leur misère, il leur reconnaissait maintenant le droit d'avoir été égoïstes, mesquins, sectaires, aveugles. Où étaient ceux qui pourraient leur faire la leçon, où étaient ceux qui auraient le front de leur parler morale ? Chaque maison était autant de projets anéantis, d'espoirs déçus, de joies détruites, de malheurs accumulés. Des vies de travail, d'affection, débouchant sur la mine, sur l'ingratitude.

Dans la rue, il avait rencontré Kif, le pointer de René. René était parti. Kif rodait dans le village, cherchant son maître. Émile avait caressé Kif et Kif l'avait reconnu en se dressant devant lui pour lui poser ses deux pattes sur la poitrine. C'était tout ce qu'ils avaient pu se dire de leur tristesse.

À ouvrir les portails, à monter les escaliers, à faire le tour des jardins en désordre, en écoutant le silence, en regardant au-dessus, au-dessous et autour de lui, Émile eut un avant-goût de ce que pourrait être la fin du monde. Il n'en croyait pas ses yeux. Il avait vu des villes rasées par les bombes, et les survivants fouiller les gravats. Il n'avait jamais vu de villages intacts, foudroyés debout, déserts, silencieux où le volet qui claqué au vent surprend et glace le sang. À déambuler dans l'irréel, il doutait de son esprit. Devant tant de détresse, son cœur se serrait. Émile, maintenant, connaissait la pitié.

Les Arabes, la grande majorité des Arabes, ceux qui avaient eu honte, ceux qui s'étaient cachés durant le printemps et tout l'été pour ne pas voir l'abomination, ressortirent les uns après les autres, prudemment, aux aguets, attentifs au moindre éclat, prêts à disparaître de nouveau pour sauver leur âme. Dans un Sersou muet comme la mort, ils se retrouvèrent seuls, complètement seuls, sans Européens, sans « fous de Dieu » maintenant assagis. Depuis sept ans qu'ils vivaient et subissaient les déchaînements des autres, ils se retrouvèrent seuls dans leur Sersou, désert, morne parce que ruiné.

Bien qu'innocents de vols et de crimes, ils acceptèrent la sanction : un Sersou méconnaissable. Ces hommes de foi puisèrent dans leur désolation une raison d'espérer : Allah était toujours là, partout présent, nuit et jour, drapé dans son burnous, plus grand que jamais, le visage sévère pour leur montrer du doigt la faute leur fallait maintenant réparer. Ils acceptèrent la sanction de toute leur croyance et ce qui ne pouvait pas être pour eux la Rédemption, devint la simple justice de Dieu dont ils avaient douté en de trop nombreuses occasions. Ainsi réconfortés, la punition pour ce Sersou désolé leur fut plus supportable. Chacun vit dans sa pénitence un acte de foi, un hommage, un merci à celui qui, enfin, rappelait aux hommes leur véritable raison d'être, leur véritable condition.

Alors les vieux Arabes, ceux qui savaient, poussèrent ce Sersou sur la route, lui qui, rompu de fatigue, aurait voulu se coucher et se rendre. Ils surent lui dire doucement : marche et tais-toi. En l'exhortant au silence, à la patience, au courage, ces vieux Arabes savaient qu'au terme de sa longue marche qui recommençait pour lui, le Sersou trouverait, encore une fois, des champs couverts d'épis et verrait de nouveau l'eau pure jaillir de terre. Pour leurs enfants, pour leurs petits-enfants, ces vieux Arabes savaient qu'un jour le Sersou pourrait crier, ivre de joie : « Nahr Ouassel ! » « Le jour se lève ! ».

Après tous les pillages de l'été, beaucoup de ces Arabes mirent un point d'honneur à montrer qu'ils n'avaient rien changé de leurs anciennes habitudes, en particulier d'être pauvres quand ils l'avaient toujours été. Tous ces honnêtes gens prirent grand soin d'user ostensiblement de ce qui leur appartenait depuis toujours. Ils voulurent absolument montrer ainsi qu'ils n'avaient pas profité du départ des Français pour s'enrichir. Ce fut leur façon d'afficher leur honorabilité. Ce fut leur fierté. Aussi, ne disaient-ils plus de celui-ci ou celui-là qu'il était « un fils de famille » mais simplement « qu'il n'avait pas pris un clou ».

Bien sûr, Benadjoul était de ceux-là. Il se déplaçait sur sa vieille jument, plus pour provoquer les voleurs que par goût d'aller à cheval. Sur sa monture, il traversait le village au milieu de la chaussée, en adressant ses saluts avec beaucoup d'emphase à ceux qui s'étaient précipités dans les maisons ou les autos des Européens. Avec son salut du bras et du haut de sa jument maigre, il savait aussi leur crier très fort :

— *Que Dieu vous aide.*

Ainsi, sa prière devenait anathème et Benadjoul savourait la peur de ce petit peuple qui n'avait pas eu honte.

Les Français partis, le Sersou comme toute l'Algérie, restait à administrer, à gérer. La tâche parut insurmontable bien que les candidats à la réorganisation fussent nombreux et surtout courageux car les nouveaux facteurs, les nouveaux gardes champêtres, les nouveaux cantonniers furent la risée de tous.

La France, c'était vrai, avait trop tardivement initié les Arabes aux responsabilités dans la cité, mais en cet automne 62, elle se trouva presque lavée de cette accusation puisque Kabyles et Arabes qui avaient su, par leur acharnement aux études, forcer les portes de son Administration avaient préféré pour la plupart, la suivre dans sa retraite.

Pour remettre le train sur les rails, il ne resta plus que les velléitaires. Alors, dans ce Sersou en paix mais effondré, le peuple gouailleur pointait l'index sur tous ceux qui « voulaient faire comme avant sans toutefois y parvenir ». Et Benadjoul excellait dans son numéro du nouveau gendarme vérifiant l'identité d'un citoyen, en feignant de lire ses papiers... à l'envers !

La rue, le village, l'Algérie s'amusaient de ces insuffisances et les Arabes en riaient quelquefois. Comme Paillasse. Il ne fallut que trois mois au peuple pour voir ses craintes devenir réalités. Trois mois pour voir la porte se refermer sur la trappe. La République promise n'était qu'une dictature sanguinaire, le bonheur de chacun laissé à l'appréciation des nouveaux maîtres, les « libertés démocratiques » confiées au parti FLN : parti unique, polyvalent, omniprésent, disant le droit, rendant la justice, employeur et payeur de neuf millions d'algériens, ayant droit de vie ou de mort sur chaque citoyen, fut-il grand dignitaire de cette République. Sa justice sociale obligea les riches et les moins riches à rejoindre les pauvres. Désormais tous égaux, les pauvres qui avaient aidé le FLN pour devenir riches et les riches qui l'avaient financé pour le rester, furent surpris de leurs nouveaux droits. Surpris et amers.

Leur surprise surmontée, Arabes et Kabyles qui se permirent de trouver à redire, qui firent remarquer que la « guerre de libération » qu'ils avaient menée et gagnée, eux aussi, aboutissait à leur capture, furent, ni plus ni moins, enlevés et éliminés physiquement. Quant aux parents ou amis qui s'inquiétèrent de leur sort, ils ne purent le faire qu'une seule fois : leur curiosité « malsaine » entraîna leur propre disparition. À Paris, messieurs Sartre, Mauriac, Aron pouvaient dormir en paix. Ils avaient bien servi l'humanité. Ils avaient bien mérité de la Démocratie.

Alors, puisqu'il fallait se taire, le Sersou se tut. Et avec lui le chant des sirènes. On éteignit les lampions, on rentra les oripeaux, on plia les bannières, les drapeaux et les oriflammes. La fête était finie. On ne parlerait plus des Français puisque c'était interdit mais, au Sersou comme ailleurs, on se contenta de cultiver secrètement la nostalgie de leur travail, de leur rigueur, de leur justice, en attendant de pouvoir, si possible, les rejoindre chez eux pour y subir encore et toujours leurs « mauvais traitements ».

Et Benadjoul, ficelé, ligoté, bâillonné, levait les bras au ciel et disait à Émile :

— *Les Français, au moins, on pouvait leur tirer dessus !*

Toujours dans ce Sersou en paix mais sans vie, que faisait donc Émile ? Rien. Il attendait... par habitude. Il serait bien parti comme tous les Européens mais il voulait partir en bon ordre.

La France, d'abord, avec son armée qu'il avait vu partir la nuit, en catimini, sur la pointe des pieds, rasant les murs, les Européens ensuite qu'il avait vus s'enfuir, eux aussi la nuit, dans une misérable débandade, avaient provoqué chez lui la même gêne, le même embarras — une mésaise aurait dit Saint-Simon — qu'il ressentait chaque fois qu'il vivait l'impudeur et l'indécence.

Même s'il était maintenant habitué aux renoncements, aux reniements, aux humiliations et si, les choses étant ce qu'elles étaient, un général victorieux pouvait sans broncher, capituler sans condition, il gardait malgré tout en mémoire l'image de ce commandant organisant et dirigeant l'évacuation de son navire avant de sombrer avec lui. Il gardait aussi le souvenir de ces soldats vaincus qui avaient su se rendre avec suffisamment de dignité pour mériter le respect de leurs vainqueurs.

Aussi souhaitait-il pour lui-même, un départ qui soit un départ et non pas une espèce de fuite honteuse ou éperdue. Il souhaitait, au moins prendre congé de ses hôtes, amener son drapeau et rejoindre le port en saluant au passage tous ceux qui pourraient le voir partir. Au grand jour.

Cependant, l'élégance et le panache lui paraissant des vertus oubliées, méprisées par tous, il se persuada d'avoir à subir l'inexorable influence de son signe du zodiaque pour organiser son départ : Émile était Gémeaux. Il fallait qu'on le voie.

Hélas, les conditions d'un tel départ impliquaient une conjoncture n'existant plus. S'aventurer sur les routes, hors du Sersou, était suicidaire. Même sa 2^e cv, pourtant bien cabossée et bien essoufflée lui coûterait la vie. Alors Émile, amorphe, indifférent, fataliste, attendait des jours meilleurs pour partir comme il le voulait. C'était en somme sa dernière volonté.

En attendant il était là, à regarder le Sersou sans plus trop bien le voir, à s'ennuyer si Aomar et Benadjoul ne l'avait aidé à passer le temps. Sa cuisine était devenue leur lieu de rendez-vous où ils pouvaient, avec quelques-uns de leurs amis, organiser leur nouvelle rébellion pour s'opposer à cette République Démocratique et Populaire arrivant comme un cheveu sur la soupe. Mais Si M'Hamed veillait. Le nouveau Pouvoir conservant l'habileté de se cacher derrière le Coran pour faire de ses opposants autant d'impies voués à la vindicte populaire, Si M'Hamed le très sage, conseilla à tous de rentrer chez eux et de mettre un terme à leur entreprise sans issue.

Les agitateurs se réunirent ailleurs et Émile, dans cette subversion n'aura fait que servir du café. Mais un bon mois avait passé durant lequel il avait beaucoup écouté, beaucoup appris. Au milieu de fellouzes redevenus civils, il refit avec eux leur guerre dans les maquis, accepta l'hommage rendu aux soldats français qui s'étaient bien battus, partagea leur admiration pour les services secrets capables des coups les plus tordus, comprit la terreur qu'ils avaient eue des T-6 et des opérations hélicoptérées, mais sut rester de marbre quand il connut leur conviction, leurs preuves et leurs regrets d'avoir tant risqué pour un match gagné d'avance parce que truqué.

Alors Aomar s'était levé, un peu pâle, pour dire et couper court :

— *Ça, il ne faut pas le dire devant Émile.*

Puisque Aomar, devant la prière de Si M'Hamed, avait signé la paix, il voulut en profiter et s'acheter une automobile. Il voulait une Peugeot, bien sûr, une 404, neuve, payée de sa poche. Une auto avec laquelle il irait au village, s'arrêterait sur la place, claquerait les portières, klaxonnerait au besoin par « inadvertance » pour faire savoir qu'elle était bien son auto et qu'elle ne devait rien à personne.

Mais acheter une auto neuve dans ce Sersou clochard et de surcroît isolé, prit la dimension d'une opération pour Kamikazes. Aussi, Émile qui n'était jamais aussi bien assis que sur un sac de blé à moitié plein et qui sommeillait au milieu des conversations, se réveilla chacal en apprenant le projet d'Aomar. Le chacal qui a cru entendre, dans le lointain, des bruits suspects.

— *Où est-elle ta 404 neuve ? S'inquiéta-t-il.*

— *À Alger, répondit Aomar. On part tous les deux et je reviens avec la voiture.*

C'était bien ça. Les bruits suspects qui l'avaient réveillé, c'était bien le bruit des chasseurs qui se mettaient en place.

— *Et tu crois qu'avec ta 404 neuve tu pourras passer à Chabounia ?*

Chabounia était un lieu-dit, à une heure du Sersou, de notoriété publique, une « bande incontrôlée » volait les autos et tuait leurs occupants pour éviter toute publicité redevenue de mauvais goût.

— *Ils n'y sont peut-être plus*, dit Aomar, *mais si tu le veux, nous passerons par les pistes pour contourner Chabounia.*

Devant un Émile qui renâclait, qui avait quitté son sac de blé où subitement il était mal à l'aise, qui tournait en rond, ne sachant comment dire le danger de ce voyage, Aomar ajouta :

— *Jamais à Alger on ne vendra une auto neuve à un Arabe. Jamais ceux qui se sont installés dans l'agence Peugeot croiront que je veux la payer. Si ce n'est pas un roudi qui achète, il n'y a rien à vendre à Alger pour un Arabe et surtout pas une auto. Si tu ne veux pas venir avec moi, inutile que je fasse le voyage.*

Qu'il y ait, en Algérie, trois mois après l'Indépendance, rien de plus suspect qu'un Arabe, cela, Émile le savait et en connaissait les raisons. Acheter une auto pour Aomar, là n'était pas, pour lui, la difficulté.

— *Et si on se fait ramasser sur la route ?*

— *Non, je connais beaucoup de gens du côté de Chabounia et nous passerons par les pistes si tu y tiens.*

Laisser Émile libre de dire non, c'était obtenir son accord. Il emmena donc Aomar à Alger. Son ami avait trop envie de sa 404 neuve. L'aller se passa bien mais éviter Chabounia s'avéra fatigant et compliqué. Il y avait trop de pistes, trop de poussière, trop de cafés à boire chez les amis d'Aomar.

À Alger, chez Peugeot nouvelle formule, Aomar préféra rester sagement dans la 2 cv pour n'effrayer personne. Émile, endimanché en Français, se gardant bien de parler arabe, put choisir dans les sous-sols une 404 neuve, vert d'eau, avec radio et tourne-disque. Il acheta sérieusement et s'offrit les options qui font toujours plaisir. Il eut droit aux égards du personnel, distribua force pourboires à ceux qui le suivaient pas à pas et paya le tout avec l'argent d'Aomar.

Il apprécia vivement les réformes intervenues dans la maison et apprit comment, séance tenante, on pouvait faire face aux tracasseries administratives : immatriculation et assurances diverses. Monsieur le Directeur de la nouvelle agence Peugeot, exceptionnellement ce jour-là en bleu de chauffe, délivra la carte grise au nom d'Aomar sans s'inquiéter de voir son client porter un nom excessivement rare pour un Français. Émile apprécia beaucoup ce dynamisme, ce « punch » qui faisait voler en éclats mille ans de bureaucratie. Il se prit même à regretter de n'être pas resté dans le centre ville, dans le service des cartes grises, où il aurait certainement trouvé la même 404 et un personnel tout aussi prévenant. Mais comment le bledard qu'il était, éloigné du progrès, pouvait-il se douter de l'existence d'un « engineering » aussi poussé ?

Maintenant au volant de cette auto qui sentait bon le neuf, qui chuchotait à l'accélération, Émile, rêveur, pensa très fort : « *C'est quelque chose, l'Indépendance !* ».

À la pensée de jeter une aussi belle voiture dans la poussière et le chaos des pistes, il accepta de suivre la grande route et... de passer par Chabounia. Tous les deux repartirent donc vers le Sersou, la 2 cv devant, la 404 derrière, tel était l'accord. Aomar avait ri de cette précaution et avait promis à Émile de ne pas le doubler en le laissant sur place avec sa pauvre 2 cv. Émile ne riait pas et tenait absolument à un tel équipage.

Durant le trajet, Aomar mit trop d'application à rester derrière la 2 cv, trop loin derrière. Émile, sur cette route, n'était pas tranquille. Encore loin de Chabounia, il finissait par conduire avec son rétroviseur pour surveiller son ami.

Un rétroviseur qu'il avait bien positionné, bien nettoyé, bien serré avant de partir. Pour cela, il avait su prendre son temps. Son ouvrage et les essais terminés, il en avait ressenti une satisfaction très certaine comme chaque fois qu'il se voyait bon ouvrier, capable d'un chef-d'œuvre. Ajuster, fixer, orienter un rétroviseur de 2 cv, réfléchi et conçu par des ingénieurs pour pendouiller en se désarticulant, relevait déjà de l'exploit, mais cet exploit eût été néanmoins impossible pour une tête sans cervelle. Content de se voir bon ouvrier, content d'avoir une grosse cervelle, il était content de son rétroviseur solidement mis en place. Mais en l'admirant encore une fois, il connut d'un seul coup la dépression, et surtout le ridicule : pour se défendre à Chabounia, il devra se servir de son rétroviseur au lieu de son browning. Alors il se redressa, respira très fort et cracha sur ce miroir qui lui renvoyait son image.

Non, Émile n'était pas tranquille sur cette route. Il avait eu raison de laisser son instinct de chacal décider de l'agencement du voyage. Aomar le suivait, bien que trop à la traîne.

Et ce fut avec deux yeux de chacal qu'il vit, avant d'entrer dans Chabounia, un homme au milieu de la route. Dans son rétroviseur, il ne vit pas de 404. La brute était maintenant à cinquante mètres, qui levait un bras. Il y avait longtemps qu'Émile avait compris. Il s'arrêta. Il ne s'occupa plus d'Aomar. Il n'était plus qu'inspiration et réflexes. Il n'était plus que nerfs et muscles. Tendue, crispée, il était ce joueur de roulette russe, le canon de son arme sur la tempe, rassemblant toute sa volonté pour appuyer sur la détente.

— *Vas là-bas ! lui dit ce « soldat » en tenue bariolée, lui montrant un chemin de chèvres.*

Le sauvage avait parlé en arabe mais Émile, pourtant d'une extrême bonne volonté, ne comprenait plus l'arabe. Il était ce Français, innocent et souriant qui croyait à un contrôle de routine. Toujours rien dans le rétroviseur. Alors, discipliné, il commença à chercher ses papiers avec méthode, calmement car il était sûr qu'il lui faudrait beaucoup de temps pour les trouver.

— *Non, pas les papiers, va là-bas !*

La brute, impatiente, s'énerva à passer son bras par cette demi-fenêtre de 2 cv et braqua le volant pour mieux se faire comprendre. Émile ne comprit toujours pas et resta souriant. L'homme était seul et son arme pendait à son épaule. Émile devait gagner du temps, descendre de son auto pour mieux se faire expliquer les intentions de l'autre. Debout sur la route, il pourrait mieux surveiller cette mitraillette dont le chargeur n'était pas encore engagé. En face de son tueur, il aurait une ou deux secondes pour le voir passer à l'acte. Deux secondes dont il avait besoin pour bondir sur la brute avec toute la force, toute l'énergie, toute la haine qu'il avait tellement de mal à contenir, assis dans sa 2 cv, le sourire aux lèvres. Alors, radieux d'avoir enfin compris la marche à suivre, il commença à ouvrir sa portière pour mettre pied à terre. Il n'en eut pas le temps : le ronflement de la 404, le crissement des pneus, le fixèrent sur son siège. Aomar, droit, raide, très pâle, avec des yeux qu'Émile ne lui connaissait pas, s'adressa, mezza voce, à celui qui était en train d'offenser Allah :

— *Un, tu laisses partir le roumi. Deux, on s'expliquera après*

— *De quoi te mêles-tu ?* répondit l'autre, un peu surpris.

— *Je vais te le dire, mais pas devant le roumi. Dis-lui de partir.*

Alors, le sauvage, curieux ou décontenancé, peut-être plus intéressé maintenant par une 404 neuve que par une vieille 2 cv, dit à Émile :

— *Toi, va-t'en !*

Émile, de nouveau et d'un seul coup, comprenait très très bien l'arabe. En démarrant, le moteur emballé, il se jura qu'il n'aurait jamais plus de 2 cv : plus il accélérerait, plus il changeait de vitesse et moins cette auto de rien voulait avancer. Elle aurait dû disparaître comme un bolide, mais elle était là à se traîner sur la route. Cette pauvre 2 cv alla cependant plus vite quand Émile s'aperçut qu'à force de changer de vitesse, il était revenu en première.

Maintenant que l'air s'engouffrait dans l'auto, il ouvrit toute grande sa bouche pour sentir le frais envahir sa poitrine. Il constata qu'il avait eu peur et que, hors d'atteinte de ce monstre, il avait encore un peu peur. Sa peur était une peur calme, une peur résignée, différente de celles qu'il avait déjà connues. Il s'était fait à l'idée qu'il ne sortirait pas vivant de cette affaire, de cette histoire de fou où il était mêlé depuis si longtemps. Il savait qu'à force d'avertissements, sa chance l'abandonnerait, lasse de le sauver. Alors, il

continuait d'avoir peur par habitude, parce qu'il ne pouvait pas s'en empêcher. Sa peur, ce jour-là, était normale, conforme, logique, naturelle en somme puisqu'on ne voit pas venir la mort sans s'effrayer un peu. Et Émile continua sa route parce qu'il fallait qu'il continue sa route. Pour vivre, probablement.

Vingt kilomètres plus loin, Aomar le doubla à toute allure, s'arrêta sur le bas-côté, l'attendit et vint lui dire à la vitre, le visage déformé :

— *Nous sommes allés à Alger, toi et moi pour acheter une auto. À l'aller comme au retour, tout s'est très bien passé. Tu n'as rien vu ni rien entendu d'anormal. Tu as bien compris ! Je te laisse. Tu peux rentrer tout seul, tu ne risques plus rien. À bientôt, si Dieu le veut.*

Aomar avait parlé d'un jet, sans réfléchir, comme quelqu'un qui vient de décider, comme un Arabe qui avait fait preuve devant son Dieu de toutes les patiences, mais qui maintenant ne pouvait plus faire autrement que de s'en remettre à lui, sauf à la trahir. Et Aomar disparut de la vue d'Émile qui ne devait le revoir que huit jours plus tard. Il l'avait retrouvé, radieux, enjoué, le cherchant depuis le matin pour lui passer son bras autour du cou et lui dire :

— *Ça y est ! Tu peux aller à Chabounia. Plus personne ne t'arrêtera.*

En dix phrases, Aomar raconta comment, avec Benadjoul et quelques autres, ils avaient rendu visite à ces Béni Adès de Chabounia, sur les coups de trois heures du matin, combien ces voleurs avaient été surpris de se voir entourés et combien surtout, ils avaient demandé pardon avant de se faire égorger les uns après les autres. Comme ça, simplement, parce que Dieu n'aime pas les voleurs ni les assassins. Benadjoul avait été digne. Étant le plus âgé des justiciers, il avait tenu à égorger lui-même le chef de bande. Et Aomar, satisfait de tous et de son « frère », avait ajouté :

— *Tu connais Benadjoul. Il tient beaucoup aux usages.*

Le sentiment de vengeance ne lui étant plus inconnu, Émile avait écouté avec intérêt le récit de cette expédition punitive, de ce massacre. À imaginer son tueur de Chabounia transi d'effroi devant ceux qui l'agrippaient pour le sacrifier, il éprouva une furtive satisfaction. Une satisfaction qu'il aurait voulu entretenir si la vision qu'il avait gardée de Djelloul, le frère de Boukalifa, éborgné dans un champ d'orge, ne l'avait empêché de profiter de sa vengeance. La tuerie de Chabounia le laissa muet, écrasé par l'écœurement.

Devant un Émile qui écoutait, peut-être grimaçant, Aomar abrégé et lui dit :

— *Émile, oublie cela. Mais en allant chercher cette 404, j'ai failli te faire mourir pour mon seul plaisir. Il fallait que je répare ma faute. C'est fait. Toi, tu n'y es pour rien et, encore une fois : tu n'as rien vu, rien entendu.*

Émile ne demandait que cela : ne plus rien voir, ne plus rien entendre, ne plus rien dire. Dans ce Sersou où il ne faisait plus rien, mais qu'il ne pouvait pas quitter, il souhaitait rester chez lui à attendre que le temps passe. Il sentait que la paix lui faisait du bien. Dans sa maison, derrière ses murs, il pouvait en profiter pleinement.

Il devait ainsi passer l'hiver. Paisiblement, il eut tout le temps de mettre de l'ordre dans ses papiers. Il en brûla beaucoup. Quand il se vit jeter au feu lettres et revues, vieux journaux ou factures n'ayant plus d'importance, il se prit, devant son autodafé, pour un suspect sur le point d'être arrêté, brûlant des papiers compromettants. Alors il cessa de faire du feu et continua de trier, de feuilleter ou de lire ce qui était susceptible de le distraire.

Au cours de ces journées où il mettait de l'ordre, il relisait ce qui lui faisait plaisir et déchirait ce qui n'était que mauvais souvenirs. Il s'attardait sur la facture qui pouvait le faire rêver à propos d'un vieil achat, il froissait celle qui l'avait fait souffrir. Il mit de côté la photo d'un étalon Percheron qui avait fait et faisait encore son admiration. Il relut la copie de la lettre écrite au directeur de sa banque pour lui dire de ne pas compter sur lui le jour de l'échéance. Il la déchira avec un haussement d'épaule. Il tomba sur une lettre que lui avait abandonnée un capitaine de ses amis. Cette lettre, Émile l'avait voulue, obtenue et conservée. Il croyait qu'elle était un document d'une extrême importance pour les historiens qui auraient, un jour, à traiter de cette guerre qui venait de finir. Il l'appela d'ailleurs Son Document et l'avait intitulée « Nos chers petits gars ». Passé le temps de l'indignation, passé le temps de la révolte, dédaignant le fond pour s'amuser de la forme, il relut doucement « sa » lettre.

le 5 novembre 1957

À Monsieur le Commandant d'Armes de la place de...

Monsieur le Commandant d'Armes,

Je vous informe que, le dimanche 3 novembre 1957, entre 15 et 16 heures, un détachement militaire que je suppose être un groupe de Nomades ou de Chasseurs du fait que leurs camions étaient chargés de chevaux, a stationné à proximité du magasin. Ces militaires, après avoir franchi la clôture de l'habitation de l'ouvrier Sahraoui Ali, employé au dit magasin, l'ont battu, lui occasionnant une fêlure de côte nécessitant un repos de douze jours et lui ont dérobé quatre volailles.

Ayant voulu intervenir, ils m'ont répondu de fermer ma gueule et que je ne serai pas si fier dans six mois, lorsqu'il faudra plier bagages.

J'ai téléphoné à la gendarmerie. Le brigadier m'a répondu qu'il n'y avait personne de disponible.

J'espère que vous voudrez bien faire le nécessaire pour retrouver les délinquants.

Veuillez croire, Monsieur le Commandant d'Armes, à ma haute considération.

Signe : Raoul Lafuise

Chef magasinier

Ainsi, le 5 novembre 1957, cinq ans avant de « plier bagages — prévision relevant du meilleur esprit — le chef magasinier Raoul Lafuise s'indignait d'avoir vu des soldats français cogner sur un arabe pour lui voler quatre poules.

Il avait tort, Raoul Lafuise de s'indigner. Il n'avait pas compris que, las de se voir refuser un verre d'eau, les « bidasses » en avaient conçu une grande amertume et une grande colère en la faisant partager par leurs parents et amis restés en France qui ne demandaient qu'à les croire pour les plaindre. Depuis lors, ces Chasseurs ou ces Nomades se servaient eux-mêmes, sans rien demander, à coups de crosse, en choisissant de préférence un bougnoule-complice-des-fellagha pour faire plus courageux et apaiser leur conscience.

Mais ce jour-là, Émile semblait cajolé par le sort. Il oublia vite les « braves petits gars du contingent » lorsque Fatima vint le voir pour lui faire lire une lettre qu'elle avait reçue de son amie Zezette. Fatima avait fait des ménages quand Zezette était encore là. Mais Zezette était partie vers le nord et écrivait maintenant de Cajarc où elle pensait à Fatima. Impatiente d'avoir des nouvelles, Fatima embrassa vite mais très fort Émile et réussit à lui dire :

— Je suis comme ta sœur, alors, mon frère, lis-moi bien la lettre de Zezette.

Et Émile lut à Fatima tout émue :

Cajarc le 3 décembre 1962

Ma chère Fatima,

Deux mots pour te donner de mes nouvelles et en avoir des tiennes. Tout d'abord, excuse-moi si je t'ai pas dit auvoir mais que veux-tu, j'avais tellement de peine que j'ai préféré pas dire au revoir à personne. Je pense que vous allez tous bien ainsi que ton gendre et ta fille et les petites.

Tu sais, Fatima, tu as bien fait de rester. Nous, nous regrettons assez d'être partis car tu peux pas savoir comment c'est triste d'arriver dans une ville où tu connais personne et que personne y te connais et tout le monde il nous regarde de travers.

Non que si nous étions restés, je pense qu'il nous serait rien arrivé.

Tu sais, nous sommes restés deux mois dans une école car on trouvait pas de logement et on était comme des Romanos, tous les uns sur les autres, femmes, enfants, hommes, tous « mralate » (mêlangés) et tu sais, on est tombé dans un bled « éta zmènes » (vauriens) où tu voyais de ces paysannes qui te restent une demi journée devant quatre têtes d'ail et deux fromages de chèvres et tant qu'elles vend pas ça, elles peuvent pas acheter un litre d'huile, avec une morve de 50 cm de long et elles sont là. Jamais j'aurais cru que la France c'était comme ça. Là-bas on disait la France c'est l'Amérique, eh bien c'est pas vrai.

Et tu vois, Fatima, les jeunes, ils s'adaptent à n'importe quelle vie mais nous, à notre âge, nous avons nos habitudes, nos amies et que c'est pas la même manière de vivre. Moi je sais que je m'y fais pas ni mon mari non plus.

Tu sais, avant comme j'étais, que je me moquais de ta mère, eh bien maintenant je suis toujours triste, j'ai envie de rien. Tu sais, Fatima, tu as dû apprendre à l'école le Lot. Eh bien le Lot se trouve à 5 mètres de chez moi, eh bien rappelle-toi que souvent j'ai envie de me jeter.

Quand je pense à ma maison, à mes meubles, à mes amies, à tout ça ! Et ici j'ai deux pièces cuisine et j'ai une chambre pour mon fils au deuxième car moi j'habite au premier. Je pisse en l'air ma pauvre maintenant ! Et le carrelage, ici, c'est du plancher et j'ai un grenier pour étendre le linge car ici, ils ne connaissent pas les terrasses. Alors le grenier : tu mets le linge le lundi et le samedi, tu vas, il est la même chose.

Tu sais, je suis rentrée dans un magasin et j'ai demandé du safran Spigol. Alors la femme elle me dit : Ah ! ça se voit que vous êtes une réfugiée d'Algérie ! Je lui dis : une réfugiée ? non, une Française d'Algérie ! alors, y en avait une à côté d'elle qui me dit : ah ! vous savez moi ; les Pieds noirs, je les aime pas parce que j'ai eu mon frère de tué en Algérie. Alors je lui ai dit : Et si votre frère a été tué là-bas, c'est moi qui l'a tué ? Et je l'ai regardé. Elles ont eu peur et je marchais vers elles et elles reculaient. Alors, quand j'ai vu qu'elles avaient peur, je leur ai dit : Et cette fois-ci ça passe, mais la prochaine je saurais quoi faire. Maintenant quand elles me voient de loin, elles font que me regarder pour me dire bonjour la première, « naaldine djeddoum ».

Tu sais, Fatima, maintenant je te dirais que question allacations et tout, ici, c'est mieux qu'en Algérie où on touchait rien. À notre arrivée, nous avons touché pour Leo, Marcel et moi 448 000 et dans l'avion on a pas payé un sous. Maintenant nous allons toucher pour nous remobilier dans les 336 000 et ce que je trouve la vie meilleure marché. Les légumes, le poisson, ici le merlan vaut 260 le kg, le rouget 300 et la sardine qu'on achète bon marché, elle est plus chère à 450 le kg et l'épicerie aussi. Tu as les paquets de pâtes : 1 kg 100 francs. Tu vois, par exemple, pour tes deux enfants tu toucherais 42 mille par mois, 21 mille pour chaque enfant. Pour ça, c'est très bien. Au début, je travaillais à la chaîne. Je tenais un tube et une autre elle jetait des cachets dedans et je gagnais 200 francs de l'heure. Ça me faisait 2 000 par mois et je n'en pouvais plus. (Il s'agit d'anciens francs)

Je sais pas si tu as su, mais j'ai été opérée de la pendicite. Tu sais, j'allais mourir et je faisais que dire à mon mari : si je meurt je t'en prie, ne m'enterres pas ici. Emmène-moi dans mon village à côté de mon père et de ma mère. J'ai frôlé la mort de bien peu. Enfin, j'espère Fatima que tu me répondras vous n'avez pas trop souffert, Bouzouk m'a envoyé le bonjour. Tu sais le fils du vieux Laïb que je t'avais dit qu'il avait tué avec Boucabous. J'ai fait Presque toute la France : j'ai été à Rodez, Cahors, Albi, Sainte-Afrique. Ils ont pas honte d'appeler ça Sainte-Afrique. Tu vois un entonnoir ? Eh bien tu mets les maisons au fond et tu as Sainte-Afrique, l'entonnoir c'est des montagnes. Le 15 août, ils sont tous sur la place pour voir le soleil que toute l'année rien qu'ils en ont entendu parler. Mon frère, il est à Carcassonne et la pauvre, ma belle sœur, elle a un appartement sans WC, seulement lui, il est représentant de commerce. Enfin, c'est bien malheureux tout ça.

Dis à ta fille qu'elle vienne en France, comme ça elle se marie avec un patos. Mon fils Louis a plus voulu aller à l'école. Il travaille et il gagne 400 000 par mois et mon mari, il travaille dans un hôpital où il monte les cuisinières mais pas toujours, des fois c'est juste le brûleur qui est bouché. Il gagne 3 mille par jour. Ma chère Fatima, écris-moi, je t'en supplie pour pas qu'on se perde de vue et que tu me tires encore les cartes. Passe le bonjour au légumier, à côté de chez ma sœur. Embrasse bien les enfants et toi, ma chère Fatima, reçois de ton amie mes plus affectueux baisers.

Ta Zézette pour toujours.

À deux reprises, Émile avait dû interrompre la lecture. Le temps pour Fatima de se reprendre, de se moucher, d'essuyer ses larmes. En recevant les baisers de sa « sœur », elle n'eut qu'un mot, qu'une conclusion.
— *Mesquines ! (les pauvres).*

Pour la consoler, pour l'aider à surmonter son chagrin, pour expliquer l'injustice qui frappait son amie, Émile l'aida sûrement en lui disant ce que disent toujours les pauvres et les malheureux quand ils constatent l'âpreté de leur sort ou la méchanceté des hommes :

— *Mektoub ! (c'était écrit).*

Émile hivernait. Ces mois d'hiver qu'il n'avait jamais aimés parce qu'ils arrêtaient la vie, lui apportèrent, cette année-là, la tranquillité et le repos dont il avait besoin pour tenter de renaître le printemps revenu. Il avait trié ses papiers. Il pensa à détruire ses armes qui maintenant le mettaient en danger.

Seul au cours de ces longues nuits d'hiver, dans ce Sersou noir et glacé qui se protégeait du vent et de la pluie, il crut venu le moment de déterrer ses fusils pour les rayer de sa vie. Il le fallait. Mais détruire ses armes, c'était aussi se détruire lui-même. Il les avait tant soignées, elles lui avaient donné tant de force, de courage et elles l'avaient tellement aidé à dire non aux voleurs et aux assassins, qu'il avait l'impression, en les détruisant, de dire oui aux lâches, aux menteurs, aux malins, aux traîtres et à leurs valets. Voilà pourquoi la nuit qu'il choisissait pour le sacrifice n'était jamais la bonne nuit. Voilà pourquoi, au moment de se lever pour aller, cette nuit-là était toujours trop noire ou trop froide, pas assez sombre ou trop clémente. Quand, enfin, une nuit s'y prêtait, il avait sommeil ou se disait trop fatigué. Un soir pourtant, il alla.

Il alla avec sa 2 cv, chercher ses armes enterrées. Il piocha avec précaution pour éviter le coup malencontreux qui eût pu les abîmer. Au moment de les détruire, il en prenait encore soin.

Revenu dans son atelier, il dut les préparer, les débarrasser de la graisse qui les protégeait jusqu'ici, mais qui, maintenant, gênait leur destruction. Émile, bourreau sous la cagoule de son passe-montagne, coupait les cols de chemises et dégageait les nuques. Et le couperet tomba.

La flamme de son chalumeau, les gerbes d'étincelles qui jaillissaient de l'acier fondu, illuminèrent les lieux comme les feux embrasent la rampe. Le spectacle, la Divine Comédie commençait. Après l'enfer et après Dante, Émile montait son Purgatoire.

Tout entier dans son cauchemar, il ne vit plus que le dard de son chalumeau s'approcher du bronzage des culasses. Des culasses neuves, d'une mécanique de précision, qu'il lui fallait fondre, saccager. Le bruit métallique des morceaux de canon qui tombaient à ses pieds, résonnait dans sa tête comme le son des plus gros bourdons des plus grosses cathédrales. Il aurait voulu se boucher les oreilles pour ne plus entendre ce glas, il aurait voulu ne plus voir ces gerbes d'étincelles que la pureté de l'acier transformait en myriades d'étoiles. Il aurait voulu ne plus rien voir et ne plus rien entendre de ce nouveau genre de blasphème qu'il était en train d'inventer. Émile, au contraire, était obligé d'ouvrir tous grands les yeux, d'avoir le geste sûr et précis. Il devait vivre son sacrilège de tous ses yeux, de toutes ses oreilles. Sa punition devait être totale. Alors, parricide, il se voûtait chaque fois un peu plus sur les crosses enserrées dans l'étau. Au milieu du feu et des étincelles, il dansait parce qu'il était au bal. Il buvait le vin qui était tiré. En ces instants, il se crut le seul sur terre qui fût tenu à l'impossible.

Quand Émile voyait le dard de son chalumeau attaquer et fondre l'acier bleu des canons, il était ce blessé qu'un chirurgien opère en rase-campagne, à même le sol. Il serrait son chalumeau dans ses mains, laissait la sueur lui tremper le corps, écrasait ses mâchoires l'une contre l'autre, sentait ses membres se crispier et avait le rictus de celui qui a affreusement mal.

Mais il détruisait ses armes. Il se saborda. Il connut le drame de ces marins qui avaient dû faire sauter leur propre navire. Cela aussi, Émile ne devait jamais l'oublier.

Le printemps et l'été 63 furent au rendez-vous. Au printemps, Émile, las, indifférent, manqua celui des blés ondulant sous le vent et des cailles chantant le soleil. L'été venu, il manqua aussi celui des hommes s'affairant à engranger la récolte. Mais il était au rendez-vous de la malchance. À deux reprises il vacilla au bord du vide : une première fois, en mai, quand il dut assister à l'égorgement d'un homme et en août quand il en tua un autre avec son auto.

En mai, Émile, Amar et Benadjoul se rendirent sur le plus grand marché à moutons du Sersou. Simple chauffeur de la 404 d'Aomar, Émile accompagna ses deux amis, désireux, curieux de voir la vie reprendre ses droits. Passer une matinée au marché se mêler à la foule, était, en effet, le meilleur moyen pour tâter le pouls des hommes.

Émile était de la promenade. Il éprouvait de plus en plus de bien-être à suivre celui ou ceux qui voudraient bien le guider. Alors Aomar et Benadjoul venaient le chercher, l'un pour en faire son chauffeur, l'autre son auditeur. Tous les deux pour le sortir de sa ferme et lui occuper l'esprit. Émile touriste, suivait, très satisfait.

Devant un lot de brebis, Émile et Aomar assistaient à la transaction qui allait certainement voir acheteur et vendeur faire assaut d'habileté, de verbe, de fausse sincérité, de fausse colère, pour finalement tomber d'accord en se tapant dans les mains. Tous les deux, friands, souriant de ces comédies, furent rejoints par un Benadjoul sérieux et grave qui chuchota à Aomar :

— *Tu as vu qui est assis là-bas ?*

— *Non, qui ?*

— *Bouزيد.*

Aomar ne sut qui regarder ni quoi dire. Benadjoul regarda Émile et lui dit :

— *Allez, on s'en va maintenant. Attendez-moi ici.*

Émile aurait attendu. Aomar fut beaucoup plus pressé. À Benadjoul, déjà loin, il lança :

— *Laisse, mon frère, Allah s'en chargera !*

Benadjoul ne répondit pas et s'éloigna. Émile voulut comprendre :

— *Y a un os ?*

— *C'est ce Bouزيد qui nous a vendu à l'OR Benadjoul le cherche depuis que nous sommes revenus du djebel.*

Émile comprit. Il se rappelait la promesse que Benadjoul s'était faite. La promenade tournait au vinaigre. Aomar, la tête baissée, cherchait une solution. Il dit à Émile :

— *Viens, on s'en va. On laisse Benadjoul. Il trouvera bien quelqu'un pour le ramener.*

À grands pas, courant presque, ils regagnèrent la 404. Mais, à peine assis dans l'auto, ils virent Benadjoul devant eux, Bouزيد à son côté.

Ce Bouزيد était un homme de taille moyenne, plutôt maigre, très barbu. Émile le regarda avec curiosité. Il savait qu'au sein de l'OPA, Aomar avait eu à contrecarrer ses instincts de tueur. C'était d'ailleurs pour cela que Bouزيد l'avait livré à l'OR, pour en finir avec le gêneur.

Pourquoi cet homme avait-il le goût du sang ? Quelle haine nourrissait-il ? Pour qui ? Pourquoi ? Émile avait souvent questionné ses amis à son sujet. Tous les deux avaient été incapables d'explications. Si Aomar s'interrogeait lui aussi, Benadjoul préférait se convaincre en concluant :

— *Il y a tellement de petits Arabes qui naissent, que Dieu est obligé de les trier pour ne laisser vivre que les meilleurs. Mais le petit Bouزيد, en naissant, était déjà capable de tromper Allah. C'est pour ça qu'il est encore là. Mais c'est une erreur.*

En regardant ce barbu suivre docilement son pire ennemi, Émile se demanda pourquoi ce Bouزيد ne tentait pas de se débattre, de fuir, pourquoi il n'appelait pas au secours, pourquoi, au moins, il n'essayait pas de discuter, de provoquer l'altercation, le scandale au milieu de ce marché archicomble.

Devant cet homme silencieux, calme, il crut qu'avec Benadjoul et d'un commun accord, ils s'expliqueraient, laveraient leur linge sale hors de ce marché, hors de la ville, sans témoin. Il connaissait pourtant le paradoxal. Il était en train de l'oublier.

Benadjoul fit monter Bouzid à côté de lui, sur le siège arrière. Aomar, livide, reprit sa place devant, et Émile, un peu inquiet, s'installa au volant. Après une demi-heure de route, dans une auto où personne n'ouvrait la bouche,

Benadjoul dit à Émile :

— *Tu prends la première piste à droite, s'il te plait.*

Émile se tourna vers Aomar. Celui-ci ne voulut pas le regarder. Émile prit la première piste à droite et roula encore quelques kilomètres sans savoir où il allait.

— *Merci, dit Benadjoul. Maintenant, tu t'arrêtes.*

Comme quelqu'un n'en pouvant plus de rester silencieux, Aomar se retourna et dit à Benadjoul :

— *Dieu te regarde !*

Et Benadjoul répondit calmement :

— *C'est lui qui m'envoie.*

Alors Émile comprit, mais hésita encore à comprendre. Il ne voulait pas croire à ce qu'il comprenait. Ce Bouzid qu'il voyait dans son rétroviseur était bien trop calme pour accepter ce qu'Émile imaginait. Il s'arrêta, perdu dans ses suppositions.

L'auto arrêtée, Benadjoul descendit, fit signe à Bouzid de le suivre. Bouzid descendit. Émile se tourna encore vers Aomar. Il ne l'avait pas vu ni entendu descendre. Il était sur la piste, genoux en terre, priant. D'un coup, Émile se sentit très léger. Il ne fut plus que deux yeux, qu'un regard. Autour de lui, tout semblait avoir disparu. Il ne restait plus que ce rétroviseur qu'il fixait, hébété, effaré, pour voir Bouzid, couché à terre, la tête rejetée en arrière : Benadjoul, penché sur lui, était en train de l'égorger. Tout se passait dans le silence. Émile, la bouche ouverte, ne respirait plus. Pétrifié, il regardait dans ce rétroviseur sans pouvoir détourner son regard. Il vivait l'horreur.

Il fallut qu'Aomar criât très fort :

— *C'est la grâce de Dieu !*

Pour le sortir de sa paralysie. Quand il entendit les portières claquer, quand il vit Bouzid, un chèche ensanglanté autour du cou, de nouveau assis à côté d'un Benadjoul placide, quand il sentit Aomar à côté de lui, poser sa main sur son genou, Émile dut faire un effort surhumain pour revenir dans cette auto, maîtriser sa respiration, contrôler ses sens. Il tourna la clé de contact, passa une vitesse et roula sans que personne ne lui demandât pourquoi il allait si doucement. Il allait doucement, par instinct, puisqu'il était ailleurs, qu'il avait de nouveau quitté la compagnie de ses amis.

Peu avant d'arriver, Aomar voulut s'arrêter. Bouzid descendit et s'en alla, titubant, se tenant le cou des deux mains.

Benadjoul descendit au village. En raccompagnant Émile, Aomar expliqua la maladresse de Benadjoul qui sans son « bousaadi » (couteau) n'avait pu égorger Bouzid avec un simple couteau de poche. La barbe de Bouzid n'avait pas, non plus, facilité les choses. Mais tous ces imprévus n'en étaient pas vraiment. Ils étaient là pour accorder la grâce de Dieu.

Émile écoutait, sidéré. Il ne pensa pas à conclure :

— *Ainsi soit-il !*

Il pensa pourtant à ces fusillés, écroulés au pied d'un poteau, qu'on achevait d'une balle dans la nuque par crainte de voir la grâce de Dieu les sauver de leurs douze balles dans la poitrine. Chez Émile, douze balles risquant de ne pas suffire, le coup de grâce était là pour assurer la mort. Chez Benadjoul, Dieu n'autorisait qu'un aller-retour de la lame sur la gorge du condamné. Alors le sang devait gicler, l'œsophage saillir et un souffle rauque annoncer la mort. Si le sacrifié continuait à regarder son bourreau, ce n'était pas le bras qui tremblait, ce n'était pas la force qui manquait, ce n'était pas le couteau qui tranchait mal ni la barbe qui contrariait, c'était la grâce de Dieu qui s'imposait.

Et Benadjoul s'était redressé et avait dit à Bouzid :

— *Remonte dans l'auto.*

En août, Émile roulait sur la grand 'route. Pour mieux remonter la côte qu'il voyait devant lui, il accéléra à fond dans la descente. Devant lui, sur le bas-côté, un Arabe, à pied, voulut traverser. L'auto heurta le malheureux. Après un coup de volant suivi d'un coup de frein, il se retrouva dans la direction d'où il venait. Sur la route, gisait le corps inerte de l'Arabe.

Affolé, il le prit sous les bras pour le remettre sur ses jambes, pour le revoir de nouveau debout. Il ne put que redresser le buste de sa victime. Dans ses bras, ce corps flasque l'épouvanta. Mais déjà, du champ voisin, accouraient, faucille à la main, cinq ou six fellah, témoins de l'accident.

Dans cette Algérie en paix mais aux plaies béantes, un Français tuant encore un Arabe, ne pouvait que réveiller les rancœurs et appeler la vengeance. Émile se vit mort sous les coups de faucilles. Il attendit, debout devant l'Arabe sans vie. Il aurait eu le temps de remonter dans son auto pour fuir. Il y pensa, mais resta sur place, incapable de se commander, horrifié par ce qu'il allait vivre. Il était encore là, figé, quand deux Arabes, arrivés les premiers, soulevèrent le corps du blessé ou du mort et le transportèrent dans la 2 cv.

Il crut entendre qu'il fallait vite aller à l'hôpital. Comme un automate, il remonta dans sa voiture, alla vers cet hôpital sans trop savoir comment, mais il y arriva, la gorge et la bouche sèches, la langue dure et râpeuse comme une planche, le visage froid comme un glaçon. Des infirmiers emportèrent le corps. Appuyé à la portière de son auto, il attendit. Un soldat en armes vint le chercher pour le faire asseoir dans un hall. Émile attendit longtemps, assis, debout, allant, venant, regardant son gardien. L'heure qu'il passa avec cet homme sans expression, sans parole, qui attendait, lui aussi, cette heure-là, Émile la vécut comme un mort-vivant.

À se rappeler plus tard ce moment-là, il sut que les condamnés à mort ne connaissaient pas la peur, tellement occupés à espérer, tellement possédés par la volonté de vivre. Il sut qu'attendre la mort dans une cellule n'avait pas le caractère alarmant qu'il avait cru. Les hommes qui attendaient de mourir n'étaient plus qu'esprits flottants, incohérents, tour à tour torturés et sereins. Il sut aussi que, face à la guillotine ou au peloton d'exécution, ces condamnés voyaient la mort comme une délivrance, comme la fin d'un cauchemar. Dans ce hall aux baies vitrées, en plein mois d'août, Émile préférait se tenir debout pour laisser ses genoux grelotter discrètement dans ses jambes de pantalon.

Quand il vit sa sentinelle, la mitrailleuse dans les mains, culasse armée, arrêter d'une sommation la marche vengeresse d'hommes et de femmes s'avançant vers lui, vociférant, s'arrachant le visage avec leurs ongles, il comprit que ce gardien n'était là que pour le protéger. Hommes et femmes reculèrent en silence. De nouveau, il se retrouva seul avec sa sentinelle. Il attendit encore puis vit arriver un homme d'une cinquantaine d'années, habillé d'un complet gris, qui renvoya le garde et s'adressa à Émile en bon français :

— *Je suppose que vos papiers sont en règle. Vous pouvez rentrer chez vous. Je vais vous demander cependant de me faire parvenir votre déclaration relatant les circonstances de l'accident.*

Puis, tendant la main à Émile, il ajouta :

— *Si vous avez des ennuis, tenez-moi au courant immédiatement. Voici ma carte.*

Émile rentra chez lui. Venait-il de vivre une réalité ?

Était-ce une fiction ? Était-il, en cet instant dans sa 2 cv, en train de conduire ou était-il dans l'imaginaire ? Était-il fait de chair et de sang ou était-il nuage ou fantôme ? Personne ne le sut jamais car en rentrant chez lui, il était calme et apparemment normal. Seuls son regard et la pâleur de son visage trahissaient son extrême lassitude.

Bailly montant à l'échafaud, avait entendu son bourreau lui demander :

— *Tu trembles Bailly ?*

Et Bailly avait répondu :

— *Oui, bourreau, mais c'est de froid !*

Émile, lui, ne monta jamais sur un échafaud qui fût une estrade surmontée d'une guillotine, mais il côtoya beaucoup de bourreaux. Comme Bailly, il eut froid, très froid et pendant trop longtemps. Aussi l'automne 63 le trouva engourdi, replié sur lui-même, non plus obnubilé par la mort, mais rêvant au contraire de quelque feu, de quelques braises qui le réchaufferaient. Dans sa quête de quelque chaleur, il connut l'errance. Non pas celle qui l'aurait vu aller par monts et par vaux, mais celle qui vit son esprit dans un état quelquefois pitoyable. Une évasion qui calmait ses souffrances, estompait ses vicissitudes. Émile spirituellement clochard ? C'était tout à fait cela. Comme un clochard, il restait assis des heures entières dans un coin, pas nécessairement sur un siège, mais souvent carrément par terre. S'il n'était pas sale et débraillé, s'il n'avait point de bouteille à sa portée, il avait néanmoins l'allure de ce clochard qui est là sans qu'il sache pourquoi et qui pourrait, tout aussi bien, être ailleurs. Il était là, vivant, mangeant et buvant, somme toute assez satisfait de manger et de boire. Il n'était pas malade et si, de temps en temps, de forts accès de fièvre le faisaient délirer et dire des choses horribles, on ne pouvait pas penser qu'il était en mauvaise santé. Même s'ils connaissaient bien les raisons de son apathie, ses amis en arrivaient à se désoler de son état persuadés qu'Émile n'était plus Émile.

Au cours de l'été 63, tous ses amis, sous la direction de Si M'Hamed, avaient pallié sa défection. Ils avaient ramassé sa récolte et l'avaient livrée dans les docks. Mais avant de moissonner les champs d'Émile, Djillali, Benadjoul et Aomar les avaient déjà labourés et semés à l'automne. Depuis l'été 62, depuis plus d'un an. Émile ne s'occupait plus de sa ferme. Il était servi.

Pour bien les connaître, personne de ceux qui l'approchaient ne lui demandait les raisons de son abandon. Chacun feignait de ne pas s'apercevoir de sa tristesse afin de ne pas avoir à parler de choses qui auraient étalé la honte et la révolte de tous. Éviter de remuer le couteau dans la plaie étant le premier signe d'une profonde commisération, chacun taisait le malheur d'Émile pour tenter de l'atténuer. Pour le respecter aussi.

Alors, devant la misère de son ami, Si M'Hamed venait le voir dans sa ferme pour lui raconter de beaux contes arabes ou les simples, les pauvres, les innocents, étaient toujours les victimes des malins et des puissants, avant de connaître un jour, définitivement, une très grande félicité qui avait aussi l'allure d'une revanche irréversible autant que solennelle.

Benadjoul qui avait la force d'égorger un homme mais que la pudeur et les scrupules étranglaient devant un Émile muet et désœuvré, eut malgré tout, l'audace de prendre son ami par les épaules pour lui dire :

— *Laisse tomber ! Tout passe, tu verras.*

Si Djillali essaya d'animer son patron en lui demandant, au moins, de compter les sacs de blé, Aomar tenta de faire appel à la raison de cet Émile qui, en d'autres temps, avait su le soutenir, l'encourager.

Un jour qu'il le trouva assis sur la margelle de son puits, il crut le moment venu pour lui dire :

— *Toi, Émile, tu as eu peur. Je sais. J'ai vu. Mais le fusil que tu avais toujours dans les mains ou près de toi, t'a donné du courage, t'a donné une impression de sécurité, de pouvoir te défendre. Crois-moi, si tes armes ne t'ont pas sauvé la vie, elles t'ont beaucoup aidé à voir passer le temps. Moi, Émile, avec tous les Arabes de ce pays, j'ai passé sept ans à vivre comme un rat. Les Français disaient toujours que nous étions des ratons. Ils n'ont eu raison que pendant la guerre. Tu sais comment vivent les rats ? Nuit et jour ils sont toujours prêts à se sauver, affolés, dans toutes les directions. Pour se cacher n'importe où, derrière un sac, derrière une porte, derrière un caillou. Quand ils mangent, qu'il n'y a pas un chat à un kilomètre à la ronde, ils ne peuvent pas s'empêcher de manger vite, recroquevillés sur eux-mêmes, à surveiller partout, l'oreille dressée, l'œil aux aguets. Si on pouvait les toucher, on sentirait leur cœur battre très vite et très fort. Au moindre bruit, au moindre faux-bruit, si le rat d'à côté bouscule une casserole, c'est la fuite de tous, y compris de ceux qui n'ont rien entendu. Une fuite en désordre, les uns passant par dessus les autres, les retardataires mordant ceux qui gênent devant, tous n'ayant plus qu'une seule idée en tête : le trou. Arriver au trou, s'engouffrer dans le trou pour s'y cacher et attendre.*

Attendre d'avoir trop faim, attendre jusqu'à ne plus pouvoir attendre. Voilà la vie des rats, Émile. Eh bien, pendant sept ans, les Arabes ont vécu comme des rats. Pendant sept ans, ils ont reniflé leur galette pour essayer de sentir le poison. Pendant sept ans, ils n'ont fait que repérer les pièges qui changeaient chaque jour de place et de nature. La chasse aux rats était quotidienne. Ceux qui étaient pris étaient tués. Ceux qui étaient pris dans la ratière étaient noyés. Ceux qui échappaient continuaient à vivre comme des rats en attendant de se faire tuer ou noyer. Moi, Émile, pendant sept ans, les Français et les Arabes m'ont tiré comme un lapin. À deux reprises, ils m'ont pris dans leurs collets. Ils ont tous essayé d'avoir ma peau. Seul, Dieu n'a pas voulu que je finisse écrasé, jeté comme un rat. Toi, tu n'as vécu que dix-huit mois comme un raton et je sais pourquoi tu es encore vivant. Ce n'est pas ton fusil qui t'a sauvé. Tu respirez encore parce que ceux qui t'avaient au bout de leur canon ont toujours attendu une prochaine fois pour appuyer sur la détente. Sans savoir pourquoi. Tous les deux, nous avons eu de la chance. Alors, pourquoi moi, ce matin, j'étais heureux de voir le soleil rougeoier et monter dans le ciel et pourquoi, toi, connais-tu un désespoir qui te fait perdre la tête. Émile, explique-moi !

Émile n'avait rien pu expliquer. Pas plus qu'il n'avait répondu à Djillali, il n'avait répondu à Aomar et avait continué à se complaire dans sa nonchalance comme dans sa dépendance. Un état de dépendance qui, seulement deux ans plus tôt, l'aurait fait ruer ou couper à grands coups de hache tout ce qui aurait été pour lui autant de liens. Cette situation d'assisté, il la supportait maintenant gentiment et n'éprouvait aucun complexe à voir les autres faire son travail. Il n'y voyait pas de marques particulières de leur désintéressement, de leur dévouement ou de leur affection. Il se contentait d'être là comme quelqu'un qui n'aurait plus ni tête ni cœur.

Il fallait qu'autour de lui les bornes de la générosité fussent encore reculées pour qu'il sentît la gêne l'envahir. S'il acceptait que ses amis le servent, l'embarras le gagnait malgré tout, lorsque des Arabes qu'il ne connaissait pas et qui ne le connaissaient pas non plus, lui ouvraient toutes grandes les portes de leurs maisons ou lorsque, dans la rue, les notables, anciens ou nouveaux, le saluaient quand ils ne venaient pas l'embrasser. À peine entré dans un commerce, il était servi le premier sans qu'il lui fût possible de payer ce qu'il avait acheté.

Lorsqu'il s'aperçut, finalement, que son chapeau et son complet-veston de roudi lui servaient de passe-droit ou de coupe-file, il éprouva un tel embarras qu'il devait finir par fuir ces situations de nabab en restant encore plus volontiers chez lui.

Mais en cet automne 63, Émile ne savait plus voir. Quel dommage ! Quel dommage qu'il n'ait pas pu vivre pleinement, avec tout son esprit, la vie de ce Sersou ou sa seule qualité de Français en faisait maintenant un homme intouchable, respecté, protégé. Oui, quel dommage car ce Français qu'il était, entouré, servi, salué par tous, n'était autre que ce « gros colon » cupide, méchant, à l'occasion « buveur de sang », « faisant toujours suer le burnous », qui avait défrayé la chronique. Il était aussi ce Français oppresseur, dominateur, volontiers tortionnaire, vilipendé par toute la planète, par ceux qui souhaitaient voir chez lui les bas instincts qui les travaillaient eux-mêmes.

Qu'Émile éprouvât de la gêne devant tant de remerciements, soit. Mais il aurait dû apprécier cette justice immanente que rendaient tous ces Arabes en train de dire « non » à tous les menteurs de partout et de toujours. Il aurait dû appeler à témoins. Mais l'Émile de l'automne 63 ne voyait plus rien, ne comprenait plus rien. Alors, quand le Sersou déroulait le tapis rouge devant ses pas, il reculait de gêne et disparaissait, croyant que les honneurs étaient pour lui.

Si Émile dormait heureux, il retombait dans son néant une fois réveillé. Il s'ennuyait beaucoup dans la journée et son principal souci était de chercher, de repérer un siège pour s'asseoir et fumer.

Septembre s'acheva. Le 1^{er} octobre 63, retentit le coup de gong qui le sauva de son knock-out : L'État algérien nationalisait ses biens. Émile perdait sa ferme très officiellement.

Aomar voulut être le premier à lui annoncer la nouvelle. Il voulut présenter à sa façon cette spoliation qui ferait mal à son ami et être là pour l'aider à la supporter. Mais tout se passa bien. Lorsqu'Émile apprit qu'il n'avait plus de ferme, il eut une exclamation qui le soulagea. En un mot d'arabe, il avait dit ce qu'en français on traduirait par : « tout est bien qui finit bien », « enfin, tant mieux » ou quelque chose d'approchant. Aomar, rassuré lui donna l'accolade.

En disant son soulagement, Émile avait surtout voulu atténuer la honte de son ami après la décision du président Ben Bella. Bien au-delà des accords solennellement conclus à Evian, le président algérien venait de manquer à sa parole. Lui aussi. En vrai président de République. Rassuré d'avoir vu son ami accueillir la nouvelle avec sérénité, Aomar put repartir tranquille.

Quand Émile, reste seul, s'imagina apportant aux vainqueurs la ferme qu'il leur avait interdite pendant sept ans, les armes à la main, quand il se vit leur remettre ce qu'ils n'avaient pu détruire, maintenant au comble de la méprise et de la déchéance qui le précipitaient au fond des abysses, il s'appliqua très fort les deux mains sur le visage pour le cacher des regards.

Émile, désormais « nationalisé », Aomar pouvait espérer le voir quitter le Sersou où son « frère » n'avait plus de raison ni de prétexte pour rester. Lui et ses amis souffraient trop de le voir dans son état et craignaient de ne pouvoir être en mesure de le soigner le cas échéant. Mais Émile, lui, dans la lenteur qui était devenue la sienne, ne pensait pas à partir. Il continua de tourner en rond dans ce Sersou où il n'avait plus rien à attendre. Il continua d'écouter Benadjoul, d'aller boire le café chez Si M'Hamed, en donnant l'impression de ne pas vivre avec son temps.

Aomar l'emmenait quelquefois dans les joncs de sa ferme où il ne restait plus à Émile qu'à taper dans ses mains pour faire lever les colverts.

Ainsi passa octobre. Jeanne quitta Alger pour gagner la France et scolariser les enfants qui ne devaient pas faire les frais d'un désordre généralisé. Émile approuva cette initiative : les femmes et les enfants d'abord. Lui, il resta au Sersou pour participer au naufrage.

Aomar s'occupa des formalités de la cérémonie et vint le chercher un jour pour remmener à la Daïra (sous-préfecture) où lui serait notifiée la nationalisation de ses biens.

Sur place, il le laissa aller seul, non sans lui avoir dit qui allait être son interlocuteur. Le « sous-préfet » était kabyle, vingt-cinq ans, ancien moudjahid, « Jumelles » et « Pierres Précieuses ». Ce dernier renseignement était d'importance et Aomar en connaissait la valeur. Quiconque avait vécu, dans l'ALN, les opérations militaires appelées « Jumelles » ou « Pierres précieuses » en avait gardé un goût immodéré pour la vie avec tout ce qu'elle devait avoir d'humilité, de respect pour ceux qui souffrent.

Cette compréhension, Émile la trouva chez ce rescapé qu'il rencontra. Un peu trop peut-être. Si ce jeune « sous-préfet » montra beaucoup d'aisance et de naturel pour lui offrir le thé, s'il éprouva du plaisir à entendre parler un français qu'il n'avait plus entendu depuis des mois, ce tout jeune fonctionnaire ne sut pas comment s'y prendre pour lui remettre les documents de sa nationalisation. Devant cet embarras et bien que désireux d'aider son interlocuteur, il se refusa néanmoins à lui tendre la perche avec un « Je vous en prie, c'est bien la moindre des choses ». Alors il attendit.

Il crut un moment qu'il allait repartir sans ses papiers, sans sa lettre de licenciement. Fallait-il qu'il la réclame ? Ce n'est qu'au moment de la séparation que le moudjahid lui tendit une grande feuille de papier pliée en deux, en disant entre ses dents :

— *Tenez, vous finirez de la remplir. Je vous laisse faire l'inventaire de vos biens. Tout est signé, tamponné.*

Émile remercia, sortit « nationalisé » et rejoignit Aomar impatient de savoir. Il sut. Il fut satisfait de son « sous-préfet » et emmena Émile chez Si M'Hamed qui attendait de savoir. Quand il sut, Si M'Hamed fit bouger son guenour dans le bon sens. Il était satisfait, lui aussi, de ce « sous-préfet » qui ne lui avait pas fait honte, qui avait su se comporter en grand seigneur.

Émile, pour autant, n'en avait pas terminé avec les formalités administratives. Tous ses papiers devaient être contresignés par le consul de France en poste au chef-lieu. À l'idée de revoir ce consul, il se sentit encore un peu plus las.

Il y avait un an environ, ce consul était venu une fois au village pour « prendre contact » avec les six Européens restés au Sersou. Il était arrivé dans une DS, noire bien sûr, fanion tricolore au vent. Sans complexe. Assis derrière et à droite, il était prestement descendu de son carrosse après que son chauffeur lui eut ouvert la portière, casquette à la main. Il avait gravi deux par deux les escaliers de la mairie laissée obligeamment à sa disposition, et il avait trouvé les six Européens, assis, l'attendant en mesurant leur solitude dans cette grande salle des délibérations qu'ils avaient toujours vue pleine et souvent agitée.

Maintenant face à eux, le consul resta debout, leur parla avec le souci d'éviter toute espèce d'intimité qui aurait pu amener ces six Européens à l'entretenir simplement de leurs difficultés. Jeune, presque la quarantaine, ce sous-préfet nommé consul de France, s'il n'avait pu se faire grand, fort et beau, avait su par contre, très bien s'habiller : complet gris trois pièces, chemise blanche, manchettes, pochette, chaussures noires et chaussettes fines. Il présentait bien et parlait bien aussi : clairement, avec assurance, contrôlant parfaitement les mouvements de ses bras, privant ses mains de toute expression. Visiblement, il avait appris, dans sa Grande École, à se bien tenir. Alors, devant ces six hommes écrasés sur leurs chaises, Monsieur le consul de France leur parla de leurs nouveaux droits, des nouvelles garanties découlant des accords franco-algériens. Ainsi, « le gouvernement français ayant su imposer sa volonté à Evian, les Français demeurés en Algérie pourraient désormais et pendant au moins trois ans, travailler et vivre comme par le passé, assurés qu'ils étaient de son ferme soutien. Et il parla longtemps de ce gouvernement français, ô combien méritant, qui veillait à la sauvegarde de ses nationaux demeurés en Algérie ».

Les « nationaux » avaient écouté, encore un peu plus attristés par ce qu'ils venaient d'entendre. Attristés, non par les mensonges ou le front de leur consul, mais consternés par son égoïsme, sa suffisance, sa sécheresse de cœur, son ignorance des choses de la vie, la crasse de son intelligence. Dans son complet de bonne coupe, dans sa chemise blanche et ses chaussettes fines, avec son verbe abondant et riche, Monsieur le consul de France restait un crasseux. Il puait à vingt pas. Il n'avait pas eu la moindre grandeur d'âme, pas la moindre délicatesse, pas la moindre générosité, pas la moindre honnêteté pour s'adresser à des hommes qui ne lui demandaient rien d'autre qu'un peu de sollicitude. Il n'avait su que flatter ses maîtres afin qu'ils soient contents de lui. Et lui-même était content de lui.

Émile, discret, sur la pointe des pieds, avait quitté la « messe » dès les premiers poncifs de son consul. En passant devant le chauffeur de la DS, il avait cru bon de le conseiller et, sans même s'arrêter, lui avait lancé :

— *Tâchez, avec votre patron, de rentrer avant la nuit. Les routes ne sont pas encore tout à fait sûres, surtout avec une DS à drapeau tricolore !*

Il s'éloigna, satisfait. Il imaginait maintenant le chauffeur impatient de repartir, rentrant dans la mairie, regardant fixement son maître pour attirer son attention et lui faire comprendre qu'il était inquiet, se précipitant enfin sur son volant et fonçant sur la route avec son passager pour gagner l'abri avant la nuit. Comme des rats. Dans la DS, Émile imaginait Monsieur le consul, tout juste assis sur le bord de son siège, les ongles enfoncés dans le dossier du siège avant, disant presque à l'oreille de son chauffeur :

— *Foncez, Firmin, foncez, la nuit tombe.*

Voilà pourquoi, lorsque Aomar lui proposa d'aller au consulat, Émile s'était senti las. Il fallut que l'hiver le menaçât de ses premiers froids pour qu'un matin il acceptât son offre.

Arrivé au consulat, Émile entra : couloirs, salle d'attente, bureaux... Il reconnut les lieux et reconnut son monde. Il était au milieu de tous et personne ne l'avait encore vu. Tous travaillaient, têtes baissées sur leurs dossiers.

— *Monsieur le consul, s'il vous plait.*

— *C'est pourquoi ?*

À cette question, il eut à choisir parmi les cinq ou six réponses qui lui vinrent à l'esprit. Il fut long à en trouver une qui restât dans le ton.

— *C'est pour le voir.*

Cette réponse, pas plus stupide que la question, offusqua le guichetier.

— *Mais on ne rencontre pas Monsieur le consul au pied levé ! D'ailleurs il est absent.*

Le jeune homme du guichet fit bien de s'impatienter de l'inconvenance d'Émile. Il devait être le premier à l'aider à sortir de sa continuelle apathie. Quand Aomar l'entendit dans le consulat, il crut venu le moment qu'il redoutait : Émile devenait fou. Alors il se précipita dans les bureaux, se jeta sur son ami, lui tordit le bras et le poussa violemment dehors puis l'enferma dans sa 404. Sur le trottoir, Aomar remit sa chéchia, enroula son chèche, révisa sa tenue, boutonna son veston et retourna dans le consulat. Il pria d'excuser le comportement d'Émile, fut reçu par le consul qui n'était plus absent, lui fit contresigner les documents et prit les mille francs que lui confia le consul « pour que votre ami prenne le bateau ». Mais Aomar attendit d'être loin du consulat pour sortir les mille francs de sa poche et les donner à Émile, sans explication. Contraint de justifier cet argent, Émile redevenu furieux cria :

— *Et, bien sûr, tu lui as dit merci !*

Aomar ne répondit pas. Il était même souriant de revoir son ami tel qu'il l'avait toujours connu. Il était surtout content d'avoir pu prononcer le mot « bateau » qu'il s'était jusqu'ici interdit de prononcer. Pour lui et grâce à ce consul, cette histoire de bateau qu'Émile allait prendre n'était plus une vilaine histoire de sagouins qu'il fallait taire quand on avait deux sous de maintien. Mais puisque Monsieur le consul de France en parlait librement, c'était peut-être que la pudeur chez les Français n'était pas la même que chez les Arabes.

Alors, Aomar, Si M'Hamed et Benadjoul se sentirent désormais plus à l'aise pour évoquer le bateau que devait prendre leur ami. Comme c'était là la seule chose qui pouvait le guérir, ils ne surent que parler de ce bateau qu'Émile allait prendre. Et un soir, devant un café qu'il buvait chez Si M'Hamed en compagnie d'Aomar et de Benadjoul, au moment où la conversation était tombée, où Benadjoul était fatigué de raconter et de commenter, Émile, sans trop se rendre compte de ce qu'il allait dire, laissa tomber :

— *Je crois que je vais partir avec mon bateau.*

Benadjoul se dressa d'un bond et sortit. Aomar remit ses souliers et se précipita pour aller chercher du café, Si M'Hamed resta à sa place, croisa un peu plus ses jambes et, la tête un peu basse, dit à Émile :

— *Tu as raison, Émile. Il faut que tu partes. Tu aurais dû partir l'année dernière. C'est notre faute si tu es encore là. Moi aussi, je croyais que la vie redeviendrait possible. On croyait même que les Européens allaient revenir. Nous nous sommes tous trompés. Nous sommes tellement coupables d'avoir voulu te garder, qu'aujourd'hui nous nous sentons responsables de ton mal. C'est pour cela, Émile, que tu dois prendre ton bateau. Tu ne peux plus vivre ici. Tu n'as plus rien à faire dans ce pays qui ne mérite pas que tu restes. Tu as besoin d'ordre, tu as besoin de loi, tu as besoin de droit. Tu ne trouveras plus rien de tout cela ici. Et puis surtout, mon frère, tu as besoin de santé et, ici, tu es en train de la perdre. Je suis soulagé de te voir sur le départ. J'avais demandé à Dieu de nous aider pour que tu rejoignes ta famille. Je lui en serai toujours reconnaissant.*

Et Si M'Hamed se tut. Émile avait écouté et fut convaincu qu'il devait maintenant partir. Puisque Si M'Hamed le souhaitait, c'était qu'il le fallait. Aomar revint avec sa cafetière, regarda Si M'Hamed, comprit que tout allait bien et qu'Émile allait partir.

Comme il fallait battre le fer pendant qu'il était chaud, Aomar, dès le lendemain, proposa à Émile de l'emmener à Alger, non pas pour y prendre son bateau, mais pour réserver une place d'avion. Et comme Aomar avait besoin de maîtriser son émotion, il ajouta :

— *Et pas sur un avion d'Air Algérie car tu n'arriverais pas vivant !*

Le surlendemain, à Alger, tous les deux buvaient un café dans le hall d'Air France. Émile avait en poche un billet simple dans la Caravelle du 19 novembre à 18 h 05, vol 4315. Ils retournèrent au Sersou.

Durant le trajet, il arriva à Émile d'être satisfait de partir, mais il lui arriva aussi d'éprouver une certaine angoisse qu'il ne cherchait pas à définir. Il essayait seulement de mieux respirer et de libérer sa gorge qui, par instants, se serrait vraiment trop. Quand il était ailleurs, Aomar lui tapait sur la cuisse en riant et se mettait à raconter des histoires qu'il avait déjà entendues, qui l'avaient amusé mais qui maintenant le laissaient indifférent. Il fallut arriver à Chabounia pour qu'il eut envie de rire : Aomar s'était arrêté exactement à l'endroit où, trois mois auparavant, il avait trouvé Émile, assis dans sa 2 cv à attendre son sort. Alors, debout sur la route, l'air méchant, il dit à son ami resté dans la 404 :

— *Toi, vas-t-en !*

Puis, faisant demi-tour sur ses talons, il cracha en direction de ces maisons de Chabounia qui avaient abrité les monstres. Revenu à son volant, il resta un bref moment à réfléchir, à se souvenir du châtiment

qu’avaient connu les brutes. En remettant son moteur en route, il conclua :

— *Ils ne méritaient pas de vivre.*

Au cours des huit derniers jours qui leur restaient à surveiller Émile, Si M’Hamed, Aomar et Benadjoul durent se relayer pour le distraire, occuper son esprit ou, n’en pouvant plus de comédie, partager son chagrin tout fait d’inquiétude, d’agitation, de longs monologues ou de grands silences.

Ces derniers huit jours, Si M’Hamed, Aomar et Benadjoul durent encore prier Allah pour leur épargner un Émile insensé, capable de partir sur-le-champ ou d’annuler son départ. Alors Si M’Hamed continuait de lui rendre visite et lui parlait longtemps, doucement, gentiment, Aomar l’emmenait au village où il rencontrait des gens qui lui parlaient encore. Le soir, Benadjoul prenait son tour de garde et couchait sur place, à côté de lui.

Mais le jour du départ approchait. Il fallait bien aller dire au revoir à Boukalifa. Émile avait toujours remis ces adieux, redoutant de ressentir ce moment comme un point final, comme une démarche l’empêchant de rester plus longtemps. Certes, il était pressé de partir, mais il voulait se sentir libre de rester... En allant embrasser Boukalifa, c’était fini. Le Sersou : c’était fini. Il ne lui resterait plus qu’à partir.

La veille du départ, Si M’Hamed en grand burnous, Aomar dans un complet neuf, l’emmenèrent chez Boukalifa. Ils arrêterent l’auto loin de la maison et le laissèrent aller tout seul. Ils n’attendirent pas très longtemps. Quand Si M’Hamed le vit revenir, il alla à son devant, le prit dans ses bras puis lui jeta un pan de son burnous sur les épaules. Comme ils étaient seuls, sans témoin, personne ne sut s’ils n’avaient pas un peu pleuré ensemble.

Pour Émile, c’était fini. Sur la piste, Aomar priait, face à l’Orient.

Ces adieux à Boukalifa, puis à Si M’Hamed et Aomar, ces grandes peines trop longtemps contenues, avaient-elles fait basculer son esprit dans l’irrationnel ? Ce n’était peut-être que pure coïncidence. Depuis quelque temps déjà, Émile avait perdu la notion exacte des choses, de leurs dimensions comme de leurs proportions. La dernière nuit qu’il passa dans sa ferme où il ne s’endormit, épuisé, que pour faire un cauchemar, il resta assis sur son lit, les yeux grands ouverts à regarder le noir de sa chambre. Il prit peur. Il lui semblait que son départ ne pourrait pas être différent de tous ceux qu’il avait connus autour de lui et qui hantaient encore sa mémoire. Pourquoi serait-il le seul Européen à prendre son avion tranquillement ? Dans sa pauvre tête, il fut convaincu de quelque piège qui se refermerait sur lui au dernier moment. Tomber, succomber à la dernière minute, lui apparut comme une fin logique, normale après tous les risques qu’il avait pu prendre. Sa chance ne disposant plus que de vingt-quatre heures pour l’abandonner, la peur le gagna subitement. La peur panique, la peur qui grandit, qui décuple, affolé dès qu’on ne la maîtrise plus. Encore dans son lit, il avait maintenant l’allure de ce voleur apeuré en train de fuir.

Un cauchemar le réveilla très tôt. Envahi, obsédé, obnubilé par cette Caravelle, vol 4315, qui devait l’emporter le soir à 18 h 05, Émile se leva, se prépara et monta dans sa 2 cv, emportant pour tout bagage une malle en osier. Avant de se jeter dans son auto, il embrassa Benadjoul. Il embrassa une statue de marbre, glacée, très pâle comme peut l’être une statue de marbre blanc. Muette et sourde qui n’entendit pas Émile lui dire :

— *Benadjoul, je m’en vais. Merci. Si je suis ton frère, prends tout ce qu’il reste dans la maison et dans la ferme. En souvenir.*

Puis, hésitant quelque peu, il ajouta :

— *Je voulais te dire aussi que Si M’Hamed m’a promis de prier pour que Dieu te garde.*

Benadjoul, toujours debout, plus grand que d’habitude, vit la 2 cv franchir le portail à toute allure. Émile était parti. Il quittait le Sersou.

Quatrième partie

L'Opprobre

33

En arrivant à Alger, Émile avait quatre bonnes heures devant lui avant de prendre son avion. Quatre heures de battement qu'il avait voulues pour pallier un ennui quelconque sur la route : un incident mécanique sur sa 2 cv qui n'était plus très sûre ou un barrage de l'ALN où il devrait s'expliquer, dire d'où il venait, où il allait et pourquoi il venait de là pour aller là. S'il était rompu à ces contrôles, à ce genre d'exercice qui ne visaient, pour les hommes de l'ALN, qu'à se faire valoir, il savait aussi qu'il pouvait y avoir parmi eux un énervé ou un djoundi du 19 mars en quête de notoriété. Dans ce cas, il avait besoin de temps pour palabrer, évoquer Allah, les sourates du Coran, pour espérer reprendre sa route. Il lui fallait donc bien quatre heures de marge pour ne pas manquer son avion.

Arrivé sans encombre, il ne sut que faire de son avance. Attendre et se montrer à l'aérodrome quatre heures durant lui apparut comme une idée folle. Non, il devrait arriver au dernier moment, faire enregistrer sa malle d'osier et monter dans l'avion avant que personne ne l'aie reconnu. Comme quelqu'un qui avait perdu le bon sens, il était persuadé qu'on l'empêcherait de partir. Alors il s'arrêta à Alger pour attendre l'heure de rejoindre l'aéroport.

À Alger, Émile était chez lui. Il allait revoir sa ville pour la dernière fois. Il aurait dû en éprouver sinon de la joie, au moins un peu d'émotion. Pourtant, à circuler dans les avenues, à passer devant les brasseries où il avait ri tant de fois, à regarder les immeubles où il avait habité, à marcher dans les ruelles où, vingt ans auparavant, il amenait Jeanne pour l'embrasser — elle ne voulait pas qu'il l'embrasse dans les grandes rues — bref, à revoir tout ce qui pouvait lui rappeler son adolescence et tous ces moments de grands bonheurs, simples mais intenses, Émile, ne pensa pas une seconde qu'il avait le temps d'effectuer une sorte de pèlerinage pour revivre ses vingt ans.

Il circula dans Alger, indifférent à tout et à tous. Il s'y sentait étranger. Les rues ne portaient plus les mêmes noms et la foule ne ressemblait plus à celle qu'il avait connue. Il y avait peu de monde aux terrasses des cafés, les vitrines des magasins n'attiraient personne et les gens étaient silencieux. C'était comme si les Algérois d'aujourd'hui voulaient conserver la réputation qu'avaient les Algérois d'hier qu'on trouvait réservés quand on était d'Alger et hautains quand on était d'Oran. Mais, penchant naturel ou réputation à perpétuer, les Algérois qu'il voyait lui semblèrent toujours très réservés. Seize mois après l'Indépendance, pensa-t-il, il y avait de quoi...

Émile venait de penser une méchanceté. De tous temps, ces réflexions intimes qui se voulaient malveillantes, cruelles, venimeuses, il essayait de les garder pour lui afin de ne pas heurter, de ne blesser personne. Sans toutefois toujours y parvenir. Mais tenir sa langue le plus possible ne l'avait jamais empêché de cultiver le genre, même secrètement, simplement pour jouer avec les mots. Quand il jouait à ce jeu-là, ses yeux se fermaient à moitié, s'allumaient de plaisir, s'irradiaient de malice. Quand il le pouvait, une de ses mains venait lisser puis pincer son nez. Qui le connaissait bien, connaissait ces tics et le savait, un bref instant, tout à fait content de lui.

Mais celui qui attendait dans Alger l'heure de partir n'était plus celui qui aimait s'amuser. Aussi l'attitude « très réservée », des Algérois, seize mois après l'Indépendance, le laissa froid et indifférent. Il était vrai que le mouvement de la ville le fatiguait. Ayant pris l'habitude des grands espaces, le « bledard » qu'il était devenu supportait mal toute cette circulation d'autos et de gens. Et puis aussi, il ne reconnaissait personne et personne ne lui faisait de grands signes pour lui dire bonjour. En vérité, il avait besoin de calme. Il pensa le trouver au cimetière. Il fallait que son esprit connaisse quelque dérangement pour penser à aller au cimetière afin d'y trouver le calme et non pour y retrouver Henriette.

Depuis dix ans que sa mère était morte, Émile avait souvent pensé à se rendre sur sa tombe et à rester un moment avec elle. Il ne l'avait pas fait et le remords ne l'avait pas tenaillé. S'il n'avait pas éprouvé le besoin d'aller au cimetière, c'était bien parce que sa mère ne l'avait jamais quitté. Depuis dix ans qu'Henriette n'était plus, Émile avait continué à vivre avec elle. Il avait fallu qu'il connaisse des journées

bien surchargées, des moments où il avait été tout entier absorbé par la vie et ses difficultés, pour qu'elle quittât sa mémoire. Émile avait chaque jour pensé à sa mère, quelquefois furtivement à l'occasion d'un mot ou d'une image, plus longuement quand la lassitude le gagnait. Entre eux, le dialogue ne s'était jamais arrêté. Le fils avait continué de tout rapporter à celle qui ne manquait pas de le conseiller en lui parlant gentiment ou de lui dire sa désapprobation, nettement, clairement, sèchement, sans aucune espèce de précaution. Aussi, à vivre quotidiennement avec Henriette, aller au cimetière où il ne pourrait pas la prendre dans ses bras, n'avait jamais été pour lui un besoin.

Émile arriva en banlieue, gara sa voiture sur le boulevard front de mer et passa sous le porche du cimetière en haut duquel était encore inscrit : « Aujourd'hui moi, demain, toi ». Il monta l'allée centrale, lentement pour apprécier le silence qu'il était venu chercher. Il n'avait jamais vu de cimetière aussi silencieux ni aussi désert. Il était grand pourtant ce cimetière où la ville enterrait ses morts depuis cent trente ans et il n'y voyait personne. À l'entrée, le gardien arabe l'avait accueilli avec beaucoup d'empressement, mais avait su garder à son accueil la discrétion nécessaire, toute faite de compassion et de compréhension.

Émile marcha dans les allées, regardant les tombes, lisant des noms et les épitaphes. Puis il eut l'impression de marcher un peu plus vite. Peu à peu, en effet, le silence recula devant une immense protestation qui s'amplifia de plus en plus, venant de partout, d'ici, de là, de droite, de gauche, montant des tombes où chacune avait quelque chose à dire, certaines proférant des injures, des menaces, toutes criant leur surprise, leur étonnement, leur indignation aussi pour ce comportement de vauriens, d'ingrats, de méchants et d'égoïstes qui avait amené les vivants à partir, seuls, en les abandonnant. Pour que la solitude ajoute encore plus de tristesse à leur nom. Émile se sentit pris à témoin pour constater lui-même que les morts avaient raison, que leurs tombes n'étaient plus entretenues, qu'il n'y avait plus une seule fleur, qu'elles avaient été, bel et bien, abandonnées, oubliées.

Déjà sali par toutes les hontes, il connut, en cet instant, celle qui le voyait sur le point d'abandonner sa morte. Le silence qui retombait de nouveau, l'écrasait encore plus. Il était maintenant fait de mépris. Voûté, le pas mal assuré, il essaya de marcher plus vite pour retrouver sa mère. Il ne savait pas s'il devait lui en demander pardon et lui dire son remords de n'avoir pas pensé à l'emmener avec lui. Il arriva, enfin, près de ce caveau de marbre gris où il avait accompagné Henriette dix ans auparavant. Il s'assit sur une marche car ses jambes le pressaient de s'asseoir. Il resta là un grand moment pour se calmer et se reprendre. Il avait raison. Un grand bien-être était en train de le pénétrer, d'envahir sa poitrine, son ventre, sa tête.

Il avait bien fait, Émile, de venir à côté de sa mère. Elle lui faisait partager sa béatitude, sa paix éternelle dont il avait tant besoin. Henriette, une fois de plus, savait le reconforter, le rasséréner, lui poser sa main sur la nuque comme elle le faisait quand elle voulait le pousser en avant. Tout près d'elle, il pouvait l'entendre lui dire :

— *Le courage, Émile, le vrai courage, c'est de savoir patienter et se taire, la peur au ventre. La dignité, mon fils, la plus grande, c'est celle qui te fera plaindre ceux qui en sont privés.*

En entendant Henriette, Émile était seul au monde. Avec sa mère. Il l'entendait encore lui parler d'honneur, de discipline, de valeur et de patrie, de liberté et de justice, d'équité et d'égalité, de droit et de respect à la parole donnée. Il l'entendait aussi beaucoup parler de fraternité. Il était heureux d'entendre reparler de tout cela. C'était bien. C'était beau. Il revivait ses quinze ans. Oui, ils étaient très beaux les contes d'Henriette.

Près de sa mère, tout près d'elle, Émile, calme et détendu, était redevenu l'Émile d'avant. Il voulut lui faire plaisir, la rendre heureuse et revoir ses yeux se remplir de caresses. Alors, il lui raconta qu'il avait eu deux enfants après la petite fille qu'elle avait connue, que Jeanne avait été très gentille avec ses petits, que Victor était, au fond de lui-même, très malheureux et que lui, Émile, allait bien.

Il lui confirma, qu'effectivement et comme elle l'avait prévu, les Arabes s'étaient révoltés parce que les Français n'avaient jamais voulu d'eux, que certains avaient fait de vilaines choses qu'il ne lui raconterait pas. Puis, il se tut un instant. Il ne voulut pas dire à sa mère qu'il savait très pointilleuse dès qu'il s'agissait des siens, il ne voulut pas lui dire que les Français s'étaient, eux aussi, laissé aller à bien des débordements. Il ne voulut pas lui parler de cette guerre d'Algérie qui venait de se terminer. Une guerre qu'on avait appelée « sale guerre » pour la différencier de celles qui étaient propres, salutaires, sacrées comme les ratonnades de la Première croisade, de celles où on exhibait les morts et les ruines pour cultiver leur souvenir, de celles qui avaient enrichi ceux que la paix menaçait de miner.

Sale guerre, en effet, que cette guerre d'Algérie qui avait commencé par obliger les Arabes à devenir français et qui avait fini par les obliger à ne plus l'être. Toujours à coups de fusils. Tant et si bien, qu'à la fin, les vaincus pouvaient crier victoire et les vainqueurs la chercher.

Émile ne voulut pas non plus rapporter à Henriette tout ce qu'on avait pu dire de ces colons qu'elle avait si bien connus, de leur misère qui l'avait écœurée, qu'on avait traité de voleurs, d'exploiteurs cupides et mercantiles faisant travailler les Arabes pour eux, pour rien, à coups de trique. Il passa sous silence tout ce qu'il avait pu entendre, voir et lire pendant les sept ans qu'il venait de vivre. Il voulut que sa mère continuât à rester en paix. À l'abri des calomnies et des trahisons dont elle avait été, elle aussi, dans sa tombe, la victime.

De nouveau, Émile s'adressa à sa mère. Il lui avoua qu'il aurait dû l'écouter et ne pas retourner au Sersou qui était un pays trop dur. Il lui parla encore longtemps et lui annonça qu'il allait quitter l'Algérie comme elle le lui avait toujours conseillé. Il ajouta qu'il partait content, sans regrets et lui promit de revenir la voir avant qu'il ne meure à son tour.

Émile caressa un peu le marbre du caveau, se leva et se mit à redescendre l'allée. Sans se retourner. Il marcha très vite car il voulait sortir très vite de ce cimetière. Il marcha sans voir et sans entendre. Il ne voulut pas courir non plus, pour ne pas avoir l'air de se sauver. Il croisa à nouveau le gardien, lui fit un signe de la main pour lui dire que c'était fini. L'Arabe leva un peu le bras en signe d'impuissance et Émile alla s'appuyer sur le parapet du boulevard. Il respira très profondément l'air marin et resta un grand moment les yeux écarquillés, le regard fixe. Personne n'aurait pensé qu'il ne regardait rien, qu'il ne voyait rien de l'immensité de la mer qui s'étalait devant lui.

Émile n'aurait pas dû venir au cimetière. Il était venu y chercher le calme, il y avait trouvé une infinie tristesse. Terrassé, il ne savait plus où il était.

Derrière lui, une auto, en klaxonnant, le fit sursauter. Ses yeux étaient tellement secs, qu'en fermant les paupières il eut un peu mal. Il regarda sa montre et vit qu'il avait juste le temps d'arriver à son avion. De nouveau, il était tout à son départ. Il arriva à l'aéroport et s'arrêta sur l'esplanade.

Émile était tendu, nerveux, inquiet, à l'écoute, aux aguets. Descendu de sa 2 cv, il regarda autour pour s'assurer que personne ne s'intéressait à lui. Le peu de monde qui allait et venait, ces policiers en uniforme et ceux qui ne l'étaient pas, ces soldats avec leurs mitraillettes qui attendaient l'occasion de faire parler d'eux, n'étaient pas pour le rassurer. Il était persuadé qu'il pouvait être attendu soit au port soit ici, à l'aérodrome. Deux hommes lui demanderaient alors de les suivre pour l'emmener dans une voiture, vers Alger, sans lui adresser la parole, sinon lui dire qu'ils ne savaient rien, qu'ils le conduisaient au chef qui voulait le voir.

Et là, Émile se voyait disparaître sans toutefois pouvoir imaginer s'il devait finir dans un puits, dans quelque cachot ou bureau. Il s'imaginait surtout qu'il n'échapperait pas au sort de ces gens qu'il avait connus et qui avaient disparu à tout jamais sans qu'on puisse savoir où ils avaient fini.

Mais, sur cette esplanade, personne ne s'occupait de lui. Mal à l'aise, le souffle court, il voulut sortir seul cette malle d'osier dans laquelle il avait mis sa machine à écrire ainsi que sa machine à calculer. Un matériel qu'il n'avait pas le droit d'emporter puisque ses biens avaient été nationalisés, saisis en quelque sorte, à l'exception de ses affaires personnelles, de ses meubles, mais aussi de ses pantalons et chemises. Il savait cette malle très lourde de livres et de cahiers qui n'étaient là, bien en vue, que pour décourager la fouille. Cette malle était volumineuse à dessein pour qu'elle ne puisse pas faire partie de ses bagages à main. Il voulait lui faire traverser la mer sans avoir à s'occuper d'elle. Il pourrait ainsi s'en débarrasser après l'avoir fait enregistrer.

La stupidité de cette malle, bourrée de choses dont il n'avait pas besoin, Émile ne l'avait jamais vue. Pas plus qu'il n'avait considéré les risques qu'elle lui faisait prendre. Il lui semblait — il en était même sûr — qu'en emportant sa machine à écrire et sa machine à calculer, il sauverait de son naufrage et de sa déroute, l'essentiel de ce qu'il avait de plus précieux dans la vie. Il avait dû donner sa ferme, il avait oublié ses juments, son Taïaut, son Landru, ses amis, tout son matériel qu'il voulait toujours reluisant. Émile avait oublié son browning, ses armes. Il allait, tout à l'heure, abandonner sa 2 cv sur le parking ; il voulait tout oublier de ce pays qui le voyait si malheureux, mais emporter sa machine à écrire et sa machine à calculer était devenu pour lui extrêmement important. Si on lui avait demandé en quoi ces choses-là avaient tellement d'importance, outre sa surprise et son étonnement, on l'aurait entendu répondre sèchement, pour clore le débat :

— *Parceque c'est extrêmement important.*

Aussi et au grand jamais, il ne lui serait venu à l'idée de laisser cette malle dans la 2 cv et d'abandonner le tout pour se débarrasser de ce boulet qui était en train de l'empêcher de prendre son avion, tranquillement, discrètement, lui qui se croyait suivi, épié, traqué. Non, Émile en était au stade l'idée fixe et rien n'aurait pu l'en détourner.

Alors, il demanda à deux porteurs de l'aider et tous les trois entrèrent dans l'aérogare. Il évita tout marchandage et sut, pour cela, comment s'y prendre : le pourboire fut large, et chaleureux les mercis. Lui, qui avait voulu arriver au dernier moment, n'avait pas pensé que sa malle pouvait le retarder. Elle devait encore lui faire perdre du temps. Le préposé à l'enregistrement posa des questions quant à son contenu. Émile dut se mettre à réfléchir et faire preuve d'imagination pour énumérer tout... ce qu'elle ne contenait pas : des draps, des rideaux, des pantalons, des vestes et tout n'est, un tas de linge qu'il cita sans sourciller, à s'étonner lui-même de tout son savoir en la matière. Il aurait pu parler des livres et des cahiers qui étaient là pour justifier le poids de cette malle, mais il n'y pensa pas. Il préféra allonger indéfiniment la liste du linge et des vêtements. L'Algérien préposé l'écouta et eut l'air convaincu de la banalité du colis. Émile se vit néanmoins réclamer les clés qu'il chercha avec beaucoup d'empressement. Pendant qu'il fouillait ses poches, il entendit :

— *Dépêchez-vous, l'avion va partir.*

Qui avait dit cela ? Le voisin ? Le douanier ? Le micro ? Émile s'affola. Il allait manquer son avion et rester avec sa malle. Alors, il se mit à courir, traversa le hall de l'aérogare, passa le long des comptoirs,

contourna les chicanes, ne vit pas les policiers sur son chemin qui le laissèrent courir, accéléra sur l'asphalte de la piste et arriva à la Caravelle d'où on retirait l'escalier à roulettes. En le voyant arriver, les trois hommes qui empoignaient la passerelle s'arrêtèrent. Il monta les marches quatre à quatre et se trouva en face de l'hôtesse de l'air qui lui barrait le passage les bras en croix.

— *Où allez-vous Monsieur ?*

— *Je m'en vais, répondit-il.*

La fille baissa les bras, mais demanda encore :

— *Etes-vous passé à la douane ?*

— *Non.*

— *Et au contrôle de police ?*

— *Non, mais j'ai payé ma place.*

Celui qui devait être le commandant de bord, en uniforme galonné, s'approcha, regarda Émile qui avait de la peine à reprendre son souffle, resta un moment à réfléchir puis lui dit :

— *Venez.*

Il le prit par le bras, le fit passer devant lui et une main posée dans son dos, le poussa doucement jusqu'à l'avant de l'appareil.

— *Asseyez-vous là, dit le commandant.*

Émile s'assit. Il se sentit mieux et fit des efforts pour ne pas respirer trop bruyamment. Il regarda autour de lui. Il n'y avait que des Français. C'était bon signe. Un vieux monsieur, à côté de lui, le regardait mais ne disait rien. Son regard n'était pas suspect.

Émile était dans un avion d'Air France et pouvait se considérer en territoire français. Il n'en fut pas rassuré pour autant. Il savait les Algériens capables de faire irruption dans l'appareil comme il savait les Français capables de le livrer pour préserver leur tranquillité. L'expérience aidant, il n'avait sur ce point, aucun doute.

Cette carlingue était un véritable piège, une vraie nasse. Assis, il demeura figé, ne bougeant que les yeux, écoutant tout ce qu'il pouvait entendre, essayant d'anticiper l'évènement. Ce comportement de gibier sur le point d'être débusqué, l'avait souvent servi dans le passé et lui avait permis d'avoir, au bon moment, les mots et les gestes nécessaires pour faire basculer de son côté une situation perdue ou très compromise au départ. Mais rien ne se passa. Il attendit encore, tendu, nerveux mais immobile. Enfin les moteurs commencèrent à siffler plus fort. L'avion s'ébranla. Il partait.

— *Encore un moment et nous serons en l'air, se dit-il, on aura quitté le sol algérien.*

Tracassé, il ajouta pour lui-même :

— *Oui, mais pas l'espace aérien et les chasseurs peuvent venir te chercher. Et ne compte pas sur le pilote pour refuser d'obtempérer. Quels chasseurs ? Ils n'ont plus d'autos et tu veux que des chasseurs viennent te chercher !*

Ce qu'il savait du dénuement qu'il laissait derrière lui, l'apaisa un peu. Il se sentit plus en sécurité.

L'avion se mit à rouler plus vite et le vieux monsieur d'à côté lui fit signe de boucler sa ceinture. Émile s'en voulut de ce rappel. Il se grondait presque maintenant :

— *Mets ta ceinture. Reste calme. Ne te fais pas remarquer.*

Il serra sa ceinture et, puisque le vieux monsieur se tenait collé contre le dossier de son siège, il se colla lui aussi sur le dossier du sien. Il voulait faire très attention et refaire tout ce que faisaient les autres afin de ne pas se faire remarquer. Il avait appris que pour passer tranquillement dans la vie, il ne fallait pas attirer l'attention. Alors, il resta sur son siège, sans bouger, bien assis, le dos bien appuyé sur le dossier, sans rien dire, comme tout le monde.

Cette Caravelle n'en finissait pas de prendre son élan. Elle trépidait moins sous les pieds : « *Ca y est, on part* ». D'un coup il se sentit suspendu dans le vide. L'avion venait de décoller. Et c'était bon de voler.

Émile qui s'en voulait de ne croire en rien, essayait souvent de croire en la réincarnation. Il rêvait de revenir sur terre dans la peau d'un oiseau. Il s'imaginait ainsi pouvoir voler toute l'éternité. Il rêvait de voler. Souhaitait-il dominer ? Non pas vraiment. S'il souhaitait se sentir des ailes, c'était uniquement pour voler comme un oiseau. Planer haut dans le ciel puis rabattre ses ailes en les tenant serrées contre

son corps, se laisser tomber comme un plomb et les rouvrir près du sol en amorçant un très large virage ascendant, ces virages à toute vitesse, cette voltige juste au-dessus des arbres, Émile adorait. Il avait le goût de ces vertiges depuis le jour où il était monté dans le grand huit des fêtes foraines. Et toute sa vie, les pieds cloués au sol, il n'avait pu que regarder voler les oiseaux. Cette frustration, il espérait y mettre un terme en revenant sur terre avec de grandes ailes. Comme un grand oiseau. Oh ! Pas n'importe quel oiseau. Il savait trop qu'il en existait de pauvres qui se faisaient traquer et braconner toute leur vie, qui se tenaient constamment sur le qui-vive et qui passaient leur temps à avoir peur pour eux-mêmes et leurs petits. Non, Émile avait choisi son oiseau. Il voulait revenir sur terre avec les ailes d'une cigogne.

Les cigognes, personne ne les chassait, tout le monde les acceptait. Cela se voyait que les cigognes étaient heureuses. Elles marchaient tout doucement sur les berges des rivières ou dans les marais, avec de grands pas, lents, bien décomposés, tournant la tête de temps à autre, à droite puis à gauche pour admirer le paysage. Elles ne se pressaient pas non plus pour trouver leur pitance et c'était peut-être pour cela qu'elles étaient heureuses. Et puis, quand elles le voulaient, mais seulement quand elles le voulaient, les cigognes s'envolaient pour ne plus voir dans leurs pattes toutes ces grenouilles et toutes ces anguilles qui finissaient par les écœurer. Émile partageait leur dégoût. Il n'aimait pas, lui non plus, les grenouilles ni les anguilles.

Il avait passé des heures à regarder voler les cigognes avec leurs grandes ailes qui leur permettaient de glisser dans l'air sans même qu'elles aient à les battre. Il était sûr qu'elles prenaient du plaisir à regarder en bas, à découvrir un arbre qu'elles ne connaissaient pas, à suivre une autre route que d'habitude, à reconnaître d'en haut les gens qu'elles voyaient souvent. Il était sûr que les cigognes du Sersou le reconnaissaient quand il était dans sa ferme ou sur une piste avec sa 2 cv. Il pensait que ces cigognes passant au-dessus de lui devaient se dire : « *Tiens, voilà Émile. Il encore le feu au cul !* ».

Il y avait un moment qu'Émile n'était plus dans son avion, qu'il était parti là-haut avec ses cigognes. Et comme elles étaient belles et majestueuses, les cigognes d'Émile ! Elles étaient faites de grâce et d'élégance dans leur robe noire et blanche. Elles dessinaient de grands cercles là-haut, dans le ciel tout bleu, tranquillement, sans bruit, hors d'atteinte comme tous ceux qui dominent. Elles volaient très haut pour montrer aussi que, lorsqu'on est cigogne, on peut être de ce monde et ne plus côtoyer les hommes, ceux du bas, qui étaient devenus fous, qui confondaient le bien et le mal et qui étaient devenus capables de tuer des cigognes qu'hier encore ils protégeaient.

Émile s'était évadé. Dans ses moments d'absence, il connaissait un état de félicité, d'euphorie, de grand bonheur, de dévotion peut-être, qui devait être celui que connaissent les gens agenouillés priant leur Dieu. Quand Émile s'absentait, il ne voyait plus, n'entendait plus, ne répondait plus à ceux qui lui parlaient. Personne ne supposait alors qu'il était parti rejoindre son univers à lui, là où les choses sont simples et vraies, là où le désintéressement est la loi suprême, ou la paix est universelle. Aussi, ne revenait-il de son grand voyage que contraint et forcé, lorsque quelqu'un lui secouait le bras en l'appelant très fort. Alors, il revenait à lui, un peu étonné de se retrouver sur terre et s'attelait de nouveau à l'unique tâche qui était désormais devenue la sienne, qui l'obligeait à manger et à boire pour avoir la force de fuir encore et tenter d'atteindre, lui aussi, son « inaccessible étoile ».

— *Avez-vous besoin de quelque chose, monsieur ? Voulez-vous boire ?*

Émile se réveilla, tout surpris. Près de son visage, deux grands yeux bleus le regardaient. Deux grands yeux bleus, très fardés, avec de longs cils noirs, deux yeux pleins de bonnes choses où il y avait de la douceur mais aussi de l'étonnement. Il répondit : « *Non, non* », sans être certain d'avoir parlé. Il reconnut l'hôtesse de l'air. Elle est gentille, cette fille pensa-t-il. Le commandant aussi avait été gentil. Il était passé à côté de lui et lui avait demandé : « *ca va ?* », Émile avait répondu avec un sourire pour dire qu'il allait bien et le commandant avait rejoint sa cabine. Émile était un peu gêné de retenir l'attention mais il ne put s'empêcher d'en ressentir du bien être. C'était agréable pour lui de rencontrer de gentilles personnes, des inconnus s'inquiétant à son sujet, comme ça, comme s'ils craignaient qu'il n'aille pas bien. Il était content d'avoir des amis et depuis quelque temps, il en avait rencontré de vraiment gentils.

Juste avant de quitter le Sersou, dans la rue du village, beaucoup d'Arabes qu'il ne connaissait pas toujours très bien, avaient traversé et étaient venus lui dire bonjour et prendre de ses nouvelles. Ils avaient fait un bout de chemin avec lui et avaient parus contrariés d'avoir à le quitter.

Certains étaient même allés jusqu'à lui proposer de le reconduire jusqu'à sa ferme. Sur la place, le grand Si M'Hamed l'avait pris dans ses bras pour lui dire des choses qu'il n'avait pas comprises tant ses paroles

étaient sorties difficilement de sa gorge. Il n'avait pas compris pourquoi ce jour-là, Si M'Hamed avait eu les yeux embués de larmes. Il n'avait pas su et n'avait pas demandé. Aomar et Benadjoul aussi avaient été très près de lui ces temps derniers. Benadjoul était venu plus souvent que d'habitude lui rendre visite à la ferme. Chaque fois il avait fait en sorte de le faire rire, de le distraire. Il lui avait apporté des galettes chaudes, coupées par le milieu et remplies de beurre fondu. Émile n'aimait pas ça, mais Benadjoul avait absolument voulu qu'il les mange et Émile les avait mangées pour faire plaisir à Benadjoul.

Aomar, lui, était passé matin et soir pour voir Émile. Il avait souvent passé la journée entière avec lui. Comme Aomar aimait marcher, il l'emmenait toujours dehors, lui donnait le bras et tous les deux se promenaient sur la piste.

Aomar savait faire parler Émile qui ne parlait plus. Il lui avait fait répéter tout ce qu'Émile aimait raconter quand il était lui-même : de ses parties de chasse, de son premier café au poivre, bu sans broncher, de ces bouffées de kif qui l'avaient saoulé et de tout ce qui avait pu le surprendre, l'étonner et le stupéfier quand il apprenait à vivre avec les Arabes. Quand Émile s'était tût, presque subitement, sans raison, au milieu de son récit, alors Aomar avait pris le relais pour narrer à Émile ce qu'il aimait entendre : ses grandes randonnées dans le Sud, ses nuits passées dans les joncs pour s'y cacher des soldats français, sa peur le jour où un T-6 l'avait pris en chasse. Il avait surtout raconté le rocher qui lui avait sauvé la vie. Aomar savait qu'Émile aimait ce rocher. Alors, il avait lâché son bras et s'était mis à courir sur la piste où il s'était jeté en se mettant en boule.

Puis, de nouveau debout, il était revenu vers Émile pour lui parler de ce rocher qui l'avait abrité. Un rocher que le Bon Dieu lui avait envoyé juste à l'endroit où il fallait et au moment où il fallait. Peut-être un peu trop petit ce rocher, car Aomar l'aurait voulu énorme, large, haut, de granit aussi. Il avait dû pour se protéger, mettre sa tête entre ses talons et coller la peau de son ventre contre sa colonne vertébrale. Un rocher qui avait explosé sous les balles, qui avait propulsé Aomar dans les airs et qui était retombé sur lui en poussière. Quand Aomar avait reparlé de son rocher, il avait su blêmir encore, refaire des yeux immenses, ronds et hagards, une bouche tordue par la peur et rester les bras au corps, pétrifié.

Mais cette histoire de rocher qui avait toujours fait rire Émile ne l'avait plus fait rire. Alors Aomar avait changé de conversation. Ils parlaient des Français et des Arabes, de ceux qui iraient au ciel et de ceux dont les corbeaux ne voudraient pas. Puis il lui avait parlé de Jeanne qui devait l'attendre. Il lui avait dit aussi qu'il avait de la chance de quitter ce pays mais que lui, Aomar, ne se plaignait pas d'y rester afin de mériter le pardon d'Allah. Émile écoutait Aomar le persuader que la vie n'était rien, que la joie était là-haut, que les hommes tiraient leurs charrues avec beaucoup de sérieux sans s'apercevoir qu'ils labouraient la mer ou le sable. Quand Émile ne suivait plus la conversation, qu'il montrait des signes de fatigue, Aomar le ramenait chez lui, tout doucement, et le laissait jusqu'au lendemain où il revenait.

Émile, encore une fois, n'était plus dans l'avion. Il était retourné au Sersou pour aider Judith, sa jument préférée, qui hennissait quand elle le voyait. Il l'avait aidée à mettre bas son poulain. Elle avait beaucoup souffert, la pauvre Judith, mais elle avait fait un beau poulain qu'il avait appelé Vauban pour l'aider à devenir grand et fort comme une forteresse. Dans son avion, il roulait à toute vitesse sur ces pistes du Sersou où il y avait tant de poussière. Il allait dans le sud avec Boukalifa voir les brebis. Il rentrait sous les guitounes pour se reposer au milieu des chèvres qui voulaient toujours lui brouter une oreille. Il caressait Taïaut qui sortait de l'oued avec un colvert dans la gueule. Il venait à son puits, ruisselant de sueur, pour s'asperger d'eau fraîche. Il passait loin de la ferme où il était né, très loin, car sa mère y avait été trop malheureuse. Il était retourné au Sersou. Il y serait resté encore longtemps s'il n'avait pas sursauté en entendant :

— *Mesdames et messieurs, vous êtes priés d'attacher vos ceintures.*

De nouveau, il se retrouva dans la Caravelle. Ne voulant toujours pas se faire remarquer, il attacha sa ceinture. Le vieux monsieur d'à côté le regardait de temps en temps mais ne lui disait rien. Il avait trop chaud et la sueur perlait sur son front. Il ne voulut pas attirer l'attention de son entourage en s'essuyant le visage.

La Caravelle descendait vite et il respira profondément mais discrètement. À l'idée de retrouver Jeanne et les enfants, il eut envie de lever les bras au ciel pour montrer sa joie. Comme ces retrouvailles faisaient partie du futur, il n'osa plus y penser. Il avait froid maintenant et ne sentait plus ses jambes. Il se tourna sur son siège. Ça allait mieux. Il saisit son genou droit sans que le vieux monsieur ne s'en aperçoive, le serra du plus fort qu'il put. Bon, il sentait sa jambe.

La Caravelle se posa, roula, s'arrêta. Les gens se levèrent. Émile aussi. Il aurait voulu commencer à descendre le premier sans bousculer personne. Ce n'était pas possible. Il aurait voulu passer entre les passagers, vite, sans les toucher et sans qu'on le vit. C'était impossible. Il attendit debout, le regard fixé sur la porte. C'était trop long et il était fatigué. Il s'assit et attendit, la tête baissée à regarder ses souliers. Il sentait que le vieux monsieur le regardait.

Il avait dû s'endormir ou penser longtemps à autre chose car l'avion une fois vide, l'hôtesse vint le chercher et l'aida gentiment à descendre les marches de la passerelle. En bas, elle lui souhaita bonne chance. Dehors, il faisait doux. Maurice Chevalier avait raison : ça sentait bon la France. Il marcha vers les bâtiments tout éclairés. Il pleuvait fin et cela lui faisait du bien. Émile aimait la pluie. Il disait toujours que c'était de l'or qui tombait. Il entra dans la lumière et se contracta de nouveau. Ces lumières le gênaient. On ne devait voir que lui au milieu de ce grand hall. Il dut sortir ses papiers au contrôle de police.

— *Où allez-vous ?*

Émile dut réfléchir. En fait, où allait-il, Émile ?

— *Ah oui ! Chez mon oncle.*

— *Nom et adresse ?*

Il donna le nom et l'adresse de son oncle. Le policier le dévisagea, consulta son cahier, puis lui fit signe de passer. Et Émile passa.

Un policier soupçonneux d'un Émile suspect, capable des pires violences, pour lui c'était normal. Mais tous ces gens qui étaient là à parler en groupe, à plaisanter et à rire l'étaient beaucoup moins. Debout dans le hall, il regarda ces hommes et ces femmes, plantés là, en pleine lumière, ne se méfiant pas, ne surveillant pas derrière eux. Ces gens étaient complètement fous. N'importe qui pouvait les mitrailler et les massacrer en un clin d'œil. Émile parlait tout seul. Il ne comprenait pas tant d'insouciance. « *Tiens, regarde, ils ne s'occupent même pas de leurs enfants. Regarde ces deux gosses, ils s'amuse à se poursuivre et ne savent plus où sont leur parents* ». Il ne put s'empêcher d'aller vers eux, vers deux petits garçons qui tournaient autour d'un pilier. Le petit blond vint taper dans ses jambes. En l'arrêtant, Émile avait touché ses cheveux. Ils étaient tièdes et soyeux. Le petit blond l'avait alors regardé avec du rire plein les yeux et Émile avait été content de son regard et de son sourire : un sourire qui était de la joie, de la sincérité. Comme tous les sourires d'enfants.

Mais lui ne pouvait pas rester là, comme ça, sous ces lumières. Il se dirigea vers la nuit, dehors, là où personne ne le verrait. Il y fut plus à l'aise et prit du plaisir à respirer très fort. Il se sentit soulagé. Sans le vouloir, il marcha sur une pelouse et trouva cette sensation très agréable. Et puis là, juste à deux pas, il vit un banc. Alors, il alla s'asseoir sur ce banc qui tombait bien car il était las. Assis sur ce banc de pierre, il écarta les bras et les posa sur le dossier. Il était au calme. Il resta là un grand moment à regarder devant lui, dans le silence de la nuit.

Peut-être pensa-t-il à ce cauchemar qui l'avait réveillé en sursaut la nuit dernière. Un cauchemar où il avait vu deux hommes bien plus grands et bien plus forts que lui, qui l'avaient attendu et agrippé au bas de la passerelle du bateau qui l'emmenait en France. Émile n'avait pas crié car il pressentait qu'il allait se faire attraper mais en se voyant emporté, soulevé, il s'était, malgré tout débattu et, les jambes en avant, il cherchait dans la rue où on le traînait, les pavés où ses talons pourraient venir buter. Mais les deux colosses l'avaient emporté et sans qu'il ait pu les en empêcher, ils l'avaient jeté avec beaucoup de violence sur une piste circulaire qui était peut-être celle d'une arène ou celle d'un cirque.

Quand il roula sur cette piste, une immense clameur monta des gradins. Abasourdi, assommé par sa chute, il crut comprendre que la foule riait de le voir enfin tomber. Malgré le tumulte, il comprit qu'elle riait de sa naïveté, de sa crédulité, et plus encore de sa stupidité. Mais les rires qu'il entendait ne le rassuraient pas et il voulut sortir de cette arène ou de ce cirque. Alors, il courait maintenant dans tous les sens, apeuré. Dans sa fuite aveugle, il trébuchait sur un croc-en-jambe et s'affalait sur le ventre, de tout son long, les bras en croix, dans une mare d'eau croupissante, la figure enfoncée dans la vase puante. La foule exultait. Couvert de boue, mais aussi de honte et de ridicule pour une fin aussi indigne, il essayait de se relever comme il pouvait, tentait de s'essuyer les yeux, se passait la main sur la figure pour enlever cette puanteur. Et surtout, surtout, il souhaitait une sorte de miracle qui l'aurait instantanément rendu invisible. Hélas ! il restait là, dans ce marigot, glissant et retombant sans cesse dans la boue, complètement humilié cette fois par des millions et des millions d'éclats de rire de gens qui se réjouissaient de l'infortune qu'il avait bien méritée, lui, le méchant qu'il fallait punir. Comme Émile se débattait, risquait

d'échapper à ses malheurs et de les oublier, les millions de gens qui jusque-là, riaient et se moquaient, se mirent à vociférer, à hurler les mêmes insultes qu'il avait déjà entendues. Et beaucoup, beaucoup trop d'entre eux réussirent à le couvrir de crachats.

Dans son cauchemar, Émile courait tant qu'il trouva enfin ce qui pouvait cacher sa turpitude, ses flétrissures et son ignominie : comme un paravent, peut-être un vieux mur en pierres sèches comme il y en avait tant au Sersou. Maintenant, caché de tous ces gens qui continuaient à le maudire et à le couvrir d'opprobre, Émile, accroupi, la tête dans les genoux, pouvait sangloter de rage et de honte.

Mais son cauchemar devait s'estomper. Il vit, en effet, un vieil Arabe s'approcher de lui, en grand burnous blanc, celui qu'il devait seulement mettre pour honorer ses hôtes, la tête entourée d'un chèche très blanc aussi et très fin. Le vieil Arabe qu'Émile connaissait sans pouvoir dire qui il était, s'agenouilla pour lui parler, prit de ses deux mains bien propres les mains d'Émile couvertes de souillures et lui dit avec toute la compassion d'un vieil Arabe qui avait dû connaître la misère humaine et toutes ses humiliations :

— *Ne pleure pas, M'sieur Émile. Ce n'est pas leur faute. Ils ne savent pas. Allez viens, M'sieur Émile, viens chez moi. Allez viens, c'est fini maintenant.*

La pluie qui tombait plus forte et plus froide sortit Émile du cauchemar qu'il venait de revivre. Il avait froid, tremblait un peu et ne comprit pas le chaud qui lui ruisselait sur le visage. Il ne comprit pas puisqu'il ne savait pas qu'il était en train de pleurer doucement, sans bruit.

Et il devait pleurer longtemps, longtemps, tout seul, toujours la nuit et sans savoir pourquoi.

